HIRAGA GENNAI
ET SON TEMPS



Hiraga Gennai, par Kimura Mokurô

PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

VOLUME LXXII

27· 10 · 70

HIRAGA GENNAI
ET SON TEMPS

PAR

Hubert MAËS



ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
PARIS
1970

Dépositaire: Adrien-Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice, PARIS (6e)

AVANT-PROPOS

On ne saurait parler d'un personnage aussi peu connu des orientalistes européens que celui qui va nous occuper, sans exposer d'abord les raisons pour lesquelles on a jugé bon de lui consacrer une étude

Hiraga Gennai (1729 ?-1780) a laissé dans l'histoire japonaise le souvenir d'un génie singulier, et difficile à connaître en raison de l'extraordinaire diversité de ses dons et de ses activités : il fut tour à tour ou simultanément naturaliste, prospecteur, inventeur, poète, auteur dramatique, romancier, peintre Et comme pour mieux souligner cette polyvalence qui n'est pas son moindre titre de gloire, cet homme à facettes aimait à dissimuler sous de multiples pseudonymes les multiples manifestations de son talent Si presque tous les Japonais connaissent le nom de Hiraga Gennai, tous savent-ils que l'inventeur du premier générateur d'électricité construit au Japon ne fait qu'un avec ce Fûrai Sanjin dont les anthologies leur ont transmis les contes satiriques et scabreux, et ce Fukuuchi Kigai dont ils voient encore parfois représenter les pièces au théâtre de *kabuki?*

Écrivain, Hiraga Gennai occupe une place non négligeable dans l'histoire littéraire par ses contes, par ses *jôruri*[1] il est l'un des promoteurs de la littérature d'Edo au sens strict du terme , c'est-à-dire celle qui se développe dans la capitale des shôgun à partir du milieu du XVIIIe siècle. Peintre, il est, après les artistes chrétiens du XVIe siècle, le premier Japonais à faire usage des techniques occidentales. Homme de science il est, lointain précurseur de la révolution de Meiji, le premier constructeur de machines que le Japon ait connu

Ces appréciables mérites constitueraient, à eux seuls, une justification au travail que nous avons entrepris Cependant, à nos yeux, l'intérêt essentiel du personnage ne réside pas dans son œuvre, si diverse et étonnante qu'elle soit, mais dans sa vie même, dont l'originalité consciente et agressive a profondément impressionné les contemporains, et n'a cessé par la suite de susciter l'intérêt des historiens et des littérateurs.

(1) Cf p 121, n. 3

Dans cet univers du Japon féodal où chaque homme, du plus grand au plus humble, se trouvait pris de sa naissance à sa mort dans un réseau d'obligations si étroitement tressé que la part d'initiative personnelle qui lui était laissée nous paraît aujourd'hui dérisoire, la vie de Hiraga Gennai revêt un caractère exemplaire : j'y vois un cas limite de non-conformisme, une des protestations les plus véhémentes — non en paroles mais en actes — qu'un individu ait élevée contre cette société écrasée sous le poids de ses traditions et de ses routines.

Mais dans ce monde-là plus qu'en tout autre, le non-conformisme se payait cher : s'il fut et demeure l'un des hommes les plus célèbres de son temps, Gennai fut et demeure aussi l'un des plus contestés, ce qui est du reste un titre de plus à notre intérêt, sinon à notre sympathie. Contesté, il l'est sur le plan de la valeur intellectuelle — on ne s'est pas fait faute d'alléguer que son œuvre littéraire est sans grande originalité, et que ses fameuses « inventions » ne sont que des copies — mais il l'est plus encore sur le plan moral. La première biographie de Gennai, le *Hiraga Kyûkei jikki*, écrite dix années après sa mort, l'avait été dans le dessein évident de montrer en lui un imposteur, un homme cupide, arriviste, malhonnête. Dans presque toutes les études postérieures à la Restauration, au contraire, on sent, plus ou moins avoué, le souci de réhabiliter Gennai à l'encontre de la tradition dont le *Hiraga Kyûkei jikki* se faisait l'écho : l'incompréhension générale, les calomnies du vulgaire ne sont-elles pas le lot ordinaire des hommes de génie en avance sur leur temps ? Mais voici qu'ailleurs on s'élève contre cette idéalisation trop facile. Tout récemment, l'auteur d'un ouvrage retraçant la vie des plus célèbres précurseurs de la révolution scientifique au Japon[1] terminait son récit par cet aveu singulier qu'il n'avait pas eu le courage d'y donner une place à Hiraga Gennai, car plus il étudiait sa vie, plus il y découvrait de faussetés, d'insuffisances de toutes sortes[2].

Ainsi telle est au Japon la force d'une certaine tradition moralisante, que de nos jours encore, tous ceux qui parlent de Gennai éprouvent le besoin de prendre parti pour ou contre lui. Le débat reste ouvert.

Il faut avouer qu'il y a, dans le caractère et dans le comportement de l'homme, de quoi alimenter les controverses. Tout en lui est équivoque, inconséquence, contradiction. Et si l'on peut discuter de ce qu'il a voulu faire, il est en tout cas certain qu'il n'y est point parvenu. Les derniers épisodes de sa vie : un accès de démence, un crime, un suicide manqué, et enfin une mort misérable au fond d'un cachot, sont les tragiques symboles de son échec.

Rien n'est plus compréhensible que ces contradictions, et rien n'était plus aisé à prévoir que cet effondrement, si l'on songe que

(1) Tsukuba Jôji, *Kagaku kotohajime*, 1963.
(2) *Op. cit.*, p. 236-237.

Gennai avait fait un pari impossible, lancé à la société de son temps un défi insensé

L'un des intérêts majeurs de la période moyenne d'Edo — le xviiie siècle japonais — est qu'elle a vu naître, en plus grand nombre que toute autre époque, des hommes qui se sont trouvés mécontents de l'état politique, social, économique de leur pays — ou simplement de la situation qui leur était faite — et qui ont donné à ce mécontentement une *expression*

Cette expression varie à l'infini selon les individus, leurs capacités intellectuelles et leur tempérament Chez Andô Shôeki[1] — un contemporain de Gennai — la protestation prend la forme d'un système philosophique qui contient peut-être la condamnation la plus absolue qu'un homme ait jamais prononcée sur le monde de son temps. Chez d'autres, elle se traduit moins par une pensée organisée que par un comportement c'est la traditionnelle « retraite », réelle lorsque l'insatisfait quitte le monde et s'en va demeurer dans une hutte au sein des montagnes, ou seulement symbolique, quand l'homme d'esprit qui croit ne pouvoir se soustraire à ses obligations professionnelles cherche l'évasion dans la poésie, ou dans quelque autre passe-temps dont l'inutilité fait à ses yeux tout le prestige Dans quelques cas extrêmes, le refus de l'ordre existant se manifeste par une révolte ouverte . violences verbales de Shidôken[2], le moine défroqué qui injuriait quotidiennement son auditoire dans l'enceinte du temple d'Asakusa , extravagances burlesques d'un Jidaraku Sensei[3], qui se déclarant dégoûté du monde, convia ses amis à assister au simulacre de ses funérailles , après quoi le défunt s'occupa de faire éditer ses œuvres.

On est frappé cependant de constater que chez tous ces « négateurs », la révolte, n'étant en fin de compte que pur et simple refus du réel donné, n'est jamais orientée vers l'action Ceux-là mêmes qui voient dans Andô Shôeki le seul grand penseur du Japon ancien sont obligés de reconnaître que la société idéale qu'il s'efforce de décrire est non seulement utopique — nulle part il n'est question chez lui des moyens de la substituer à la société présente — mais vague, inconsistante dans sa conception même Sa négation peut être d'autant plus radicale qu'elle est gratuite . lui-même déclara qu'il écrivait pour ceux qui vivraient cent ans après lui, et ne fit connaître ses œuvres, demeurées manuscrites, qu'à un cercle restreint d'amis. Quant aux *kokugaku-sha*[4] du xviiie siècle, on connaît leur passivité fascinés par un « âge d'or » qu'ils situaient à l'époque de Nara, ils ne savaient jeter sur le monde où le sort les avait fait naître qu'un regard lassé, désespéré, indifférent.

(1) Sur Andô Shôeki, voir E Herbert Norman, *Andô Shôeki and the Anatomy of Japanese Feudalism*, TASJ, 3e série, II, 1949, 55

(2) Voir p 72, n 4

(3) Voir p 59, n 2

(4) Voir p 44, n 1

Qui donc, dans cette société, agit ? Qui donc se soucie, à défaut de bouleverser le monde — de le soutenir, de lui conserver sa cohérence ? Ce sont les « confucéens » du gouvernement central et des fiefs, les pensionnés, les nantis. La vérité est qu'on ne sort pas du vieux dilemme dont la Chine avait depuis deux mille ans posé les termes *mochiirareru mochiirarezu* « être engagé, n'être pas engagé », agir, mais agir dans l'ordre existant et par lui — en l'occurence l'ordre féodal édifié par Ieyasu — ou fuir. Accepter ou refuser, mais non pas *transformer.*

Me serais-je égaré, en croyant discerner chez Hiraga Gennai l'ébauche d'une attitude distincte de ces deux voies traditionnelles, et tendant à les nier simultanément ? Loin de moi l'idée de faire de lui un penseur. Il a fallu, je crois, beaucoup de bonne volonté à certains érudits japonais pour reconstruire l'éthique de Gennai, ou sa conception de l'univers, à partir de quelques réflexions, disparates et volontairement obscures ou paradoxales, qu'ils a glissées dans ses écrits Mais je sens chez lui une volonté de *prise* sur le monde qui fait totalement défaut à tous les « insatisfaits » que j'évoquais précédemment. Cet intellectuel sait qu'en son temps la science n'est plus dans les livres entouré de prospecteurs de métier, il arpente les montagnes à la recherche de filons de cuivre et d'or , il palpe, démonte, remonte inlassablement les machines hollandaises pour les comprendre afin de les recréer. Loin de se refuser au monde de son temps, il va vers lui comme tant d'autres confucéens engagés par le Bakufu ou les fiefs, il n'a que le « profit du pays » à la bouche , pas plus qu'eux il ne songe à bouleverser l'ordre politique et social Et il est trop clair qu'à ses yeux l'intérêt public se confond avec celui de son cher protecteur, Tanuma le ministre tout-puissant et détesté du peuple. Pourtant, cette action qui doit profiter à l'état, c'est-à-dire en fin de compte aux maîtres du régime féodal, il entend la mener hors des cadres de ce régime ; travailler pour les grands tout en refusant leurs pensions, sans lesquelles il lui était pourtant bien difficile de vivre. Servir et non s'asservir : c'était un beau programme, mais il n'était guère réalisable dans le monde des Tokugawa Dans ce personnage du « *rônin*[1] libre serviteur de l'état » que Gennai voulut jouer devant ses contemporains résidait une contradiction essentielle et irrémédiable qui le vouait tôt ou tard à la catastrophe, et confère à son destin une dimension tragique. En dépit de ces limites, ou peut-être à cause d'elles, l'étude de la vie de Hiraga Gennai me paraît constituer une étape importante dans toute recherche sur l'individualisme, les rapports de l'individu et de la société dans l'ancien Japon

Il va sans dire qu'une enquête biographique orientée autour de ce thème devait s'appuyer à la fois sur la connaissance de l'homme et du monde qui fut le théâtre de son activité. Mon premier souci a donc été de reconstruire, avec toute la précision possible, la vie du personnage. Pour cette tâche, les textes anciens ne manquaient pas,

(1) *Rônin* samurai sans maître

ni les travaux érudits. On trouvera, dans les dernières pages de cette étude, une énumération commentée des principaux ouvrages et articles auxquels je me suis reporté, ainsi qu'un essai de classification des sources utilisées, en fonction du crédit qu'on estime devoir leur accorder. On est surpris de constater que l'ensemble des faits dégagés avec un degré raisonnable de certitude est, en définitive, assez mince, et que certaines affirmations ressassées par les manuels d'histoire reposent sur des bases bien fragiles. De larges pans restent dans l'ombre, champs ouverts à la conjecture et à la contestation. Des points qui paraissaient naguère acquis ont été remis en question à la suite de découvertes récentes, ou d'un examen plus attentif de la correspondance de Gennai. Le présent travail, où l'on s'est efforcé de tenir compte de ces découvertes, n'a d'autre ambition que de refléter l'état actuel des recherches. Là où les certitudes faisaient défaut, je n'ai pas craint, cependant, de formuler les hypothèses qui me semblaient découler logiquement de tous les faits parvenus à ma connaissance. Je ne me suis pas, d'autre part, interdit de faire appel, çà et là, à des sources de valeur historique médiocre — en indiquant expressément que je les considérais comme telles — lorsqu'elles me paraissaient utiles à composer l'image de l'homme telle qu'elle est apparue aux contemporains et telle qu'elle s'est transmise ensuite à la postérité. Sur le mythe de Gennai, et les affabulations extravagantes et drôlatiques dont il fut le prétexte, il resterait cependant encore beaucoup à dire : les documents, dans ce domaine, sont si abondants et si divers qu'ils mériteraient à eux seuls une étude particulière.

Il fallait enfin replacer le personnage dans son temps. Plutôt que donner sur « l'époque Tanuma » un exposé systématique qu'on pourra trouver ailleurs[1], j'ai préféré m'engager dans les divers chemins où m'invitaient les activités multiples de Gennai, toutes les fois que d'un rappel d'événements contemporains, ou d'un développement sur un aspect de la civilisation japonaise du temps me paraissait résulter une meilleure intelligence du récit.

Un mot de la chronologie : j'ai transcrit comme il suit les indications de jour, de mois et d'« ère » *(nengô)* que fournissaient les textes japonais :

明和七年十二月十五日 = 15, 12e mois *Meiwa* 7

Puis, en me fondant sur les *Japanese Chronological Tables* de Paul Yachita Tsuchihashi[2], j'ai indiqué entre parenthèses l'équivalent grégorien. Quand la date du calendrier japonais ne m'était pas connue avec un degré de précision suffisant pour permettre une conversion, je me suis contenté de faire correspondre à l'année du *nengô* un millésime, en me conformant aux conventions suivantes :

(1) Notamment dans l'excellent livre de John Whitney Hall, *Tanuma Okitsugu, a Forerunner of Modern Japan* et dans George Sansom, *a History of Japan (1615-1867)*. Ces deux ouvrages contiennent des biographies sommaires de Hiraga Gennai.

(2) Tokyo, Sophia University Press, 1952.

Pour 宝暦五年, j'ai transcrit *Hôryaku* 5 (1755) (en toute rigueur, l'année *Hôryaku* 5 s'étend du 11 février 1755 au 1er février 1756).

Pour 宝暦五年十月 10e mois *Hôryaku* 5 (1755) (le 10e mois *Hôryaku* 5 est tout entier compris dans l'année 1755).

Pour 宝暦五年十二月 : 12e mois *Hôryaku* 5 (1756) (le 12e mois *Hôryaku* 5 est tout entier compris dans l'année 1756).

Pour 宝暦五年十一月 : 11e mois *Hôryaku* 5 (1755-6) (le jour n'étant pas connu, on ne peut déterminer si cette date correspond à l'année 1755 ou 1756 du calendrier grégorien).

Je voudrais pour terminer dire ma gratitude aux personnes qui m'ont assisté dans ma tâche :

M. Charles Haguenauer, professeur à la Sorbonne, qui a accepté d'assurer la direction de ce travail, m'a constamment guidé par ses avis, et a eu l'obligeance de relire attentivement mon texte à chaque phase de son élaboration.

M. Hamada Giichirô, professeur à l'Université Tôyô, qui a bien voulu me laisser bénéficier de sa vaste connaissance du personnage et de l'époque, et m'a apporté, dans l'interprétation de la correspondance de Hiraga Gennai, les plus précieux éclaircissements.

M. Izumi Hideichi, président du Hiraga Gennai Sensei Kenshô-kai, qui m'a fort aimablement accueilli, informé et guidé lors de mon voyage dans la préfecture de Kagawa , M. Mori Arimasa, professeur à l'École des Langues Orientales Vivantes, MM. Bernard Frank et Michel Soymié, directeurs d'études à l'École Pratique des Hautes Études, M. Teruoka Yasutaka, professeur à l'Université Waseda, M. Maeda Ai, professeur-adjoint à l'Université Seikei, M. Nakano Mitsutoshi, professeur-adjoint à l'Université Aichi Shukutoku de Nagoya, pour leurs suggestions, leurs corrections, leurs critiques.

Tokyo, 30 juin 1968.

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES DE FORMATION

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

Hiraga Gennai naquit à Shido, petite ville côtière du fief de Takamatsu, fameuse par la touchante légende qui s'y rattache : on y montre aujourd'hui encore la tombe de la pauvre « pêcheuse de la baie de Shido », qui pour son époux Fujiwara Fuhito alla reprendre au Dieu-Dragon la pierre de *menkô-fuhai*[1], et paya de sa vie son exploit

Le fief *(han)* de Takamatsu recouvrait la partie orientale du Sanuki, l'une des quatre provinces de l'île de Shikoku. Pourvus d'un revenu de cent vingt mille *koku*[2], les daimyô de Takamatsu — des Matsudaira descendants des Tokugawa de Mito — étaient de puissants seigneurs : lors des audiences au palais shôgunal, ils siégeaient dans l'Antichambre *(Tamari no ma)*[3], et avaient le pas sur les *rôjû* eux-

(1) Sous le règne de l'empereur Tenji, la perle de *menkô-fuhai* (ainsi nommée parce qu'elle n'avait pas de revers, des images de la Trinité de Shaka étant gravées sur toute sa surface) avait été envoyée par la fille de Fujiwara Kamatari, épouse de l'empereur de Chine, en offrande au Kôfuku-ji de Nara Mais le présent, avant d'arriver à destination, fut ravi par le Dieu-Dragon dans la baie de Shido Le frère aîné de la princesse, Fujiwara Fuhito, dans le dessein de recouvrer la perle, vint à Shido, et prit pour femme une pêcheuse de l'endroit, dont il eut un fils, Fusasaki Comme Fuhito avait promis à son épouse que Fusasaki (qui n'était que son fils puîné) deviendrait son héritier si elle retrouvait la perle, elle plongea dans la mer, et parvint à reprendre le trésor à son ravisseur Mais au retour, poursuivie par le Dieu-Dragon et sur le point d'être rejointe, elle s'ouvrit le sein, cacha la perle dans la blessure, et resta étendue sans mouvement Le Dieu-Dragon, la croyant morte, se retira , car il craignait de se souiller au contact d'un cadavre La pêcheuse put alors regagner le rivage, mais elle expira aussitôt après avoir remis aux mains de son époux la perle reconquise (d'après Nishibata Sakae, *Shikoku hachijû-hachi fuda-sho henro-ki*, p 331)

(2) Mesure de capacité équivalent à 180,4 litres Le revenu d'une terre était évalué en fonction du nombre de *koku* de riz qu'elle était censée produire annuellement On appelait daimyô un seigneur possédant des terres dont le revenu global s'élevait au moins à dix mille *koku*

(3) Chaque daimyô, à la cour du shôgun, s'était vu assigner une place en fonction du rang qu'il occupait dans la hiérarchie instituée par les Tokugawa Les plus honorés siégeaient dans la Grande Galerie *(Ô-rôka)* · c'est là que se trouvaient notamment les chefs des Trois Maisons (*Sanke*, cf p 8, n 2). L'Antichambre (*Tamari no ma)*, qui

mêmes[1]. On comprend que le Bakufu ait eu souci de placer cette région, d'une importance vitale pour les communications — parce qu'elle était en bordure de la Mer Intérieure — entre les mains d'un « collatéral »[2], réputé sûr allié du Shôgun.

Le père de Hiraga Gennai, Shiraishi Mozaemon Yoshifusa ou Kunihisa[3], était un *ashigaru*, c'est-à-dire un guerrier *(bushi)* du rang le plus humble, exerçant à Takamatsu les fonctions de *komegura-ban* « gardien du grenier à riz »[4]. De sa mère, née Yamashita, nous ne savons rien, sinon qu'il lui était né avant Gennai deux enfants mâles qui moururent prématurément, et qu'elle eut après lui un fils, mort aussi en bas âge, et sept filles, dont quatre seulement vécurent[5].

La date de naissance de Gennai

Il en va de Gennai comme de la plupart des Japonais de son temps : en raison de l'absence d'un état-civil véritable, et des inconséquences qu'on observe dans le calcul des âges, il est impossible de connaître avec exactitude non seulement la date, mais même l'année de sa naissance : il la faut calculer à partir des âges que les biographes indiquent pour des événements chronologiquement bien situés, sa mort par exemple. On sait qu'au Japon, l'usage était naguère d'évaluer les âges, et plus généralement le nombre d'années écoulées depuis un événement, en comptant pour un l'année où la naissance (ou l'événement) avait eu lieu, et pour un l'année présente, sans prendre en considération les dates ; en sorte que parlant le 5 janvier 1967, je puis dire qu'il s'est écoulé trois ans depuis un événement qui se serait produit en décembre 1965 L'année de la naissance d'une personne s'obtient donc en soustrayant du millésime[6] d'une année

dans la hiérarchie venait immédiatement après la Grande Galerie, était occupée par certains « collatéraux » *(kamon)* et par les plus éminents des « vassaux héréditaires » *(fudai)*

(1) Cf. *Shinsen yôgaku nempyô*, p 60 Les « Anciens » *(rôjû)*, conseillers et intendants du Shôgun, étaient les plus haut dignitaires du Bakufu lorsqu'ils n'étaient pas placés sous l'autorité d'un « Grand Ancien » *(tairô)* En nombre variable selon les époques (deux sous Ieyasu, puis cinq, puis quatre), ils exerçaient leurs fonctions à tour de rôle

(2) Collarétal = jap *kamon*, terme qui désigne les feudataires parents des Tokugawa on distinguait parmi eux les « Trois Maisons » *(Sanke)* d'Owari, de Kii et de Mito, dont les membres, descendants directs d'Ieyasu, portaient le nom de Tokugawa, les « Trois Seigneurs » *(Sankyô)*, nommés Tayasu, Hitotsubashi et Shimizu Les autres collatéraux portaient le nom de Matsudaira Les Matsudaira de Takamatsu étaient des descendants des Tokugawa de Mito

(3) Kunihisa *Ryakkei* (cf appendice, p 180) Yoshifusa « tablette funéraire » *(ihai)* conservée par la famille Hiraga (O C *Gennai sensei no kotodomo*, p 5)

(4) Cf. p 106, n 2

(5) D'après la « généalogie de la famille Hiraga », *Hiraga uji keizu*, document transmis dans la famille Hiraga et reproduit, pour l'essentiel, dans l'appendice aux O C *(Gennai sensei no kotodomo)* sous le titre *Ryakkei* (*kotodomo*, p 1).

(6) Ce calcul suppose naturellement qu'on ait préalablement converti les *nengô* en millésimes du calendrier japonais ou grégorien Lorsque la conversion n'est possible qu'à un an près (cf introduction p. 5), la même indétermination subsiste évidemment pour l'année de la naissance Un homme qui a trente ans en *An'ei* 5 (1755-1756), par exemple, est né en *Kyôhô* 11 (1726-1727).

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES DE FORMATION

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

Hiraga Gennai naquit à Shido, petite ville côtière du fief de Takamatsu, fameuse par la touchante légende qui s'y rattache : on y montre aujourd'hui encore la tombe de la pauvre « pêcheuse de la baie de Shido », qui pour son époux Fujiwara Fuhito alla reprendre au Dieu-Dragon la pierre de *menkô-fuhai*[1], et paya de sa vie son exploit

Le fief *(han)* de Takamatsu recouvrait la partie orientale du Sanuki, l'une des quatre provinces de l'île de Shikoku. Pourvus d'un revenu de cent vingt mille *koku*[2], les daimyô de Takamatsu — des Matsudaira descendants des Tokugawa de Mito — étaient de puissants seigneurs : lors des audiences au palais shôgunal, ils siégeaient dans l'Antichambre *(Tamari no ma)*[3], et avaient le pas sur les *rôjû* eux-

(1) Sous le règne de l'empereur Tenji, la perle de *menkô-fuhai* (ainsi nommée parce qu'elle n'avait pas de revers, des images de la Trinité de Shaka étant gravées sur toute sa surface) avait été envoyée par la fille de Fujiwara Kamatari, épouse de l'empereur de Chine, en offrande au Kôfuku-ji de Nara Mais le présent, avant d'arriver à destination, fut ravi par le Dieu-Dragon dans la baie de Shido Le frère aîné de la princesse, Fujiwara Fuhito, dans le dessein de recouvrer la perle, vint à Shido, et prit pour femme une pêcheuse de l'endroit, dont il eut un fils, Fusasaki Comme Fuhito avait promis à son épouse que Fusasaki (qui n'était que son fils puîné) deviendrait son héritier si elle retrouvait la perle, elle plongea dans la mer, et parvint à reprendre le trésor à son ravisseur Mais au retour, poursuivie par le Dieu-Dragon et sur le point d'être rejointe, elle s'ouvrit le sein, cacha la perle dans la blessure, et resta étendue sans mouvement Le Dieu-Dragon, la croyant morte, se retira , car il craignait de se souiller au contact d'un cadavre La pêcheuse put alors regagner le rivage, mais elle expira aussitôt après avoir remis aux mains de son époux la perle reconquise (d'après Nishibata Sakae, *Shikoku hachijû-hachi fuda-sho henro-ki*, p 331)

(2) Mesure de capacité équivalent à 180,4 litres Le revenu d'une terre était évalué en fonction du nombre de *koku* de riz qu'elle était censée produire annuellement On appelait daimyô un seigneur possédant des terres dont le revenu global s'élevait au moins à dix mille *koku*

(3) Chaque daimyô, à la cour du shôgun, s'était vu assigner une place en fonction du rang qu'il occupait dans la hiérarchie instituée par les Tokugawa Les plus honorés siégeaient dans la Grande Galerie *(Ô-rôka)* · c'est là que se trouvaient notamment les chefs des Trois Maisons (*Sanke*, cf p 8, n 2). L'Antichambre (*Tamari no ma)*, qui

des écarts notables dans les appréciations chronologiques. Une divergence d'un an entre deux sources également dignes de foi comme l'inscription funéraire de Sugita Gempaku et la tombe du Jishô-in s'explique aisément par ces incertitudes de l'usage

Les noms de Gennai.

Le personnage que nous avons appelé jusqu'ici Hiraga Gennai, conformément à l'usage le plus répandu, ne portait à sa naissance aucun de ces deux noms. Son patronyme était Shiraishi, avant qu'il prît lui même, comme on verra plus loin, la décision de le changer en Hiraga. Quant à ses « noms individuels », il en reçut ou s'en donna, comme tous les Japonais cultivés de son temps, en si grand nombre que nous sommes étonnés aujourd'hui, que tant d'appellations différentes aient pu être utilisées successivement ou concuremment pour désigner un même homme. Ce luxe met parfois les historiens en peine de s'y reconnaître, et rend difficile l'identification des personnages de cette époque. On peut distinguer plusieurs sortes de « noms individuels » :

— Les « noms d'enfance », *yômyô* ou *osana-na*, qu'on portait jusqu'à la cérémonie de passage à l'âge adulte *(gembuku)*. On leur donnait souvent une forme ridicule, par exemple Inuchiyo, Kamezô[1], dans l'espoir d'éviter qu'un mauvais sort ne s'attache à l'enfant D'après le *Hiraga-uji keizu*[2], Gennai eut pour nom d'enfance Yomokichi. D'autres sources donnent Kyûi, Motokichi.

— Les *tsûshô*, ou « noms ordinaires » · c'étaient ceux par lesquels on désignait l'adulte dans la vie courante, par exemple à l'intérieur de la famille. D'après le *Ryakkei*[3], les *tsûshô* de Gennai furent Denjirô, Kajirô, puis Gennai, écrit 源内 ou 元内[4]. Le plus souvent le *tsûshô*, par sa finale en-bei, -nosuke, -nojô, -emon etc , rappelait les anciens titres des gardes du palais impérial Il arrivait fréquemment qu'on changeât de *yômyô* ou de *tsûshô*. en cas de maladie, notamment, pour conjurer le mauvais sort.

Par contre le nom proprement dit, *na* ou *hommyô*, qu'on prend au moment du *gembuku*, est en principe conservé par la suite. Il constituait, comme le patronyme, un privilège du samurai. On l'utilisait dans les actes officiels. Ils se composait généralement de deux caractères chinois lus en prononciation japonaise *(kun)*. Le « nom » de Gennai est Kunitomo.

— L'*azana*, que les lettrés portaient par imitation de l'usage continental du *tseu*. Il était souvent composé de deux caractères lus en

(1) *Inu*. chien ; *kame* · tortue.

(2) Cf. append , p 180

(3) Cf. append , p 180

(4) Le caractère 源 fut évidemment choisi en référence au nom de l'« ancêtre » de Gennai, Hiraga Genshin 平賀源信 · voir p 20.

on[1]. On l'employait lorsqu'on écrivait en *kambun*[2] : ainsi, dans la préface du *Butsurui-hinhitsu*[3], Tamura Ransui désigne Gennai par son *azana*, qui est Shii.

— Enfin les *gô* ou pseudonymes : tout homme de lettres, tout artiste en avait au moins un, et souvent plusieurs : un pour chaque art *(gei)* ou chaque genre littéraire auquel il s'adonnait. Nous traiterons plus loin de cet usage des *gô*, quand nous évoquerons la vie des hommes de lettres *(bunjin)* du XVIIIe siècle. Gennai se donna un grand nombre de *gô;* notamment : Fûrai Sanjin comme auteur de romans populaires, Fukuuchi Kigai comme dramaturge, Kyûkei, nom par lequel le désignent souvent les anciens biographes.

L'enfance.

A moins que des recherches dans les bibliothèques de la préfecture de Kagawa ne mettent à jour des documents ignorés, qui auraient échappé aux destructions de la deuxième guerre mondiale, il faut se résigner à ne rien connaître de certain, ou presque, sur la vie de Gennai jusqu'en *Hôryaku* 7 (1757).

Sur son enfance, notamment, on ne dispose que de traditions légendaires : elles s'accordent — ce qui est du reste un lieu commun des anciennes biographies — à signaler l'éveil précoce de son génie.

La « véridique histoire de Hiraga Kyûkei » *(Hiraga Kyûkei jikki)* rapporte qu'à l'âge de dix ans, alors qu'il se trouvait au service du « chef de compagnie » *(mono-gashira)*[4] Sanada Uemon en qualité de garçon de thé *(chabôzu)*, Kyûi[5] prit à pleine main, sans crainte de la morsure, un énorme « serpent doré » et en le plongeant dans l'huile de sésame le mit hors d'état de nuire, tout en expliquant à son maître comment il fallait s'y prendre pour tuer les serpents sans danger. Chez le petit *chabôzu* se révélait déjà le futur naturaliste.

C'est, dit-on[6], à l'âge de douze ans que Gennai fabriqua l'étonnant *miki Tenjin* « Tenjin au vin sacré »[7], exposé aujourd'hui au musée Hiraga Gennai de Shido. Il s'agit d'un *kakemono* représentant une divinité, derrière lequel coulisse un papier teinté en dégradé de toutes les nuances de l'incarnat. Le *kakemono* est découpé à l'endroit du visage, de manière à laisser apparaître le fond mobile. Quand on tire celui-ci vers le haut, le visage du Tenjin peu à peu s'empourpre comme s'il avait bu le *sake* qu'on lui présente en offrande : ingénieux

(1) *Kun* et *on* : les caractères chinois peuvent être lus selon leur « son » *(on)* c'est-à-dire selon une prononciation dérivée du chinois — ou selon leur « sens » *(kun)* c'est-à-dire en traduction japonaise.

(2) Cf. p. 80, n. 2.

(3) Cf. p. 69 sqq.

(4) *Monogashira* : chef d'un groupe de samurai subalternes, tels que les *ashigaru* ou les *dôshin* (cf. p. 155, n. 1).

(5) Kyûi : nom d'enfance de Gennai d'après cette biographie.

(6) Tradition rapportée par Okada Tadakichi, *Sanuki ijin Hiraga Gennai ô*, p. 64.

(7) Tenjin : Sugawara Michizane, honoré comme divinité protectrice des lettres. *Miki* = *sake* que l'on offre aux divinités shintoïstes.

dispositif qui, peut-être, permit à son inventeur d'ébahir les naïfs ; nous verrons que Gennai ne détestait pas ces sortes de facéties Mais comment croire que le dessin, tracé d'une main ferme et sûre de son art, soit l'œuvre d'un enfant de douze ans ?

Sur l'éducation qu'il reçut, on ne peut qu'émettre des suppositions. Comme il n'y avait pas, dans les années *Kyôhô-Hôryaku* (1716-1763) de « collège du *han* » à Takamatsu[1], il fréquenta sans doute ces « écoles privées » *(shijuku)*, qui prospéraient, nous dit-on, sous le quatrième daimyô, Yoritake, et le cinquième, Yoritaka On lit dans le *Hiraga Gennai* de Mizutani Futô, qu'il étudia à l'âge de treize ans la médecine auprès d'un certain « Miyoshi untel »[2], mais personne à ma connaissance n'a pu retrouver la source de cette assertion

Toujours selon Mizutani Futô, il devint « à l'âge de dix neuf ans » (donc en *Enkyô* 2-1744, s'il est né en *Kyôhô* 14-1729) *kusuri bôzu*, c'est-à-dire « garçon préposé aux remèdes » auprès du daimyô Matsudaira Yoritaka[3].

Yoritaka et Gennai.

Matsudaira Yoritaka (certains lisent Yoriyasu) était un prince estimable, qui consacra son existence à réaliser, dans le cadre de son fief, le double programme d'expansion économique et de diffusion de la culture conçu par le shôgun Yoshimune S'il ne put réaliser son vœu le plus cher construire un « collège du *han* » à Takamatsu, on le loue d'avoir su reconnaître et assembler autour de lui les « talents » On imagine que son attention fut bien vite attirée par les dispositions que le jeune Gennai manifestait pour « l'histoire naturelle » *(honzô-gaku)*[4].

Quelles tâches confiait-il à son *kusuri bôzu*? Selon le *Kiku mama no ki* de Kimura Mokurô[5], Yoritaka était lui-même féru de *honzô-gaku.* Il aimait à « rassembler en grand nombre les oiseaux, quadrupèdes, herbes, poissons, bestioles, coquilles, métaux et roches de Chine et du Japon, à en copier la forme, en inscrivant leurs noms chinois

(1) « Collège du han » = *hankô* école réservée en principe aux fils de *bushi*, par opposition aux *terako-ya* que fréquentaient les enfants des *chônin* et des paysans

En 1702 avait été construit à Takamatsu, sur l'ordre du daimyô Yoritsune, un « pavillon de conférences » *(kôdô)* ou des docteurs pensionnés par le fief assumaient à la fois le culte confucéen et l'enseignement

Désaffecté après la mort de Yoritsune en raison de difficultés financières, il fut restauré en *Gembun* 2 (1737) sous Yoritake Mais seul l'enseignement supérieur (la lecture commentée des classiques) put être assuré Et il fallut attendre *An'ei* 8 (1779) et le règne de Yorizane, successeur de Yoritake, pour que le *kôdô* redevînt, sous le nom de *kôdô-kan*, une véritable école ou l'instruction était dispensée à tous les niveaux (d'après *Kagawa-ken kyôikushi*, p 83 sqq)

(2) Mizutani Futô, *Hiraga Gennai* (1896), p 2

(3) *Ibid*, p 2

(4) Pour la définition des *honzô-gaku*, cf p 44, sqq

(5) Cf append, p 183

et japonais et leurs noms hollandais Gennai, bientôt commis à cet emploi sur l'ordre du prince, l'aida dans ses travaux ».

L'« histoire de la fabrication du sucre au pays de Sanuki » *Sanuki seitôshi*, apporte, sur le rôle de Gennai auprès de Yoritaka, des précisions intéressantes, dont je n'ai pu malheureusement retrouver la source. Préposé au jardin des plantes médicinales de Takamatsu, le Ritsurin'en (qui existe encore de nos jours, transformé en parc public), il se serait efforcé d'acclimater au pays de Sanuki ces deux grandes cultures étrangères dont l'introduction au Japon, depuis le début du XVIIIe siècle, coûtait tant d'efforts au Bakufu et aux *han* le ginseng, que la médecine d'alors considérait comme une panacée, et la canne à sucre Il trouva une terre propice à la culture du ginseng dans le sud du *han*, à Yasuhara et à Shiramine ; mais pour la canne à sucre, il ne put aboutir à des résultats satisfaisants[1]. D'autre part Gennai était, toujours selon le même ouvrage, *saishû no tôdori*, chef de l'équipe que le daimyô envoyait chaque année, en automne et en hiver, à la cueillette des plantes médicinales, aux quatre coins de son territoire. Si les faits rapportés par Okada Tadakichi sont véridiques, ils concernent sans doute une période plus tardive de la vie de Gennai, postérieure au voyage de Nagasaki dont nous parlerons plus bas, car on n'imagine pas que des fonctions d'une telle importance aient pu être confiées à un jeune homme d'une vingtaine d'années.

Le « grand dessein » de Gennai.

Quoi qu'il en soit, le jeune Gennai, qui avait, selon l'expression de l'auteur du *Kiku mama no ki* « conçu dès l'origine un grand dessein », allait bientôt affirmer un esprit d'indépendance de plus en plus inconciliable avec les vues que les autorités du fief avaient sur lui

On a toutes raisons de penser que le daimyô de Takamatsu, sensible au goût et aux aptitudes précoces qu'il manifestait pour l'« histoire naturelle », songeait à faire de lui un « médecin du fief » *(han'i)* La médecine n'était-elle pas à cette époque la seule carrière ouverte aux hommes de science, et notamment à ceux qui s'adonnaient aux *honzô-gaku?* Mais Gennai, lui, avait l'intention bien arrêtée — peut-être dès cette époque — de pratiquer sa discipline hors du cadre traditionnel de la profession médicale, qui ne lui plaisait point

Selon le *Hiraga Kyûkei jikki*[2], Kyûi avait dans son premier emploi (cf. p 11) donné des preuves d'intelligence si remarquables que le Conseil des *karô*[3] lui proposa, par le truchement de son maître Sanada Uemon, de le mettre en pension chez le plus savant médecin

(1) Cf Okada Tadakichi, *Sanuki seitô-shi*, p 6 et le supplément au *Butsurui-hinhitsu*, O C, p 176

(2) *Op cit*, p 147

(3) Les *karô* sont les ministres des feudataires *(hanshu)*, l'homologue des *rôjû* du gouvernement central

du fief, Uemura Tokuan, pour qu'il etudiât sous sa direction les *honzô-gaku* Gennai repousse l'offre « Les medecins, dit-il, avec leurs longues manches, ne sont que les egaux des bonzes Pour moi, j'ai beau être de condition modeste, mon père exerçait les fonctions de chef de file *(tomosaki)*, il etait dans les services armes *(buyaku)* Devenir un homme a longues manches comme les bonzes me paraît vraiment un sort indigne de moi »

A travers cette fable, c'est a coup sûr un trait de caractère authentique qui nous apparaît, car l'œuvre litteraire et la correspondance de Gennai sont la pour confirmer qu'il tenait en piètre estime les medecins en general, ceux de son temps en particulier Embrasser la profession medicale equivalait pour lui a demeurer dans le rang que la societe feodale lui assignait, en exerçant des fonctions qui convinssent a un *ashigaru* intelligent et desireux de s'instruire Or, si l'on en croit l'auteur du *Kiku mama no ki*, le jeune homme souffrait de l'humilite de sa condition, et des jalousies qu'eveillait, auprès de ses camarades mieux nes, la faveur dont il jouissait aupres du daimyô

Mais plus encore que la profession de medecin devait lui repugner la perspective de demeurer toute sa vie rive au fief natal Peut-être caressa-t-il dès l'enfance le rêve de se liberer des restrictions que faisait peser sur lui sa naissance, au nom d'une ambition superieure celle de servir directement le *Bakufu*

JEUX POÉTIQUES

Dans le même temps qu'il s'acquittait de sa tâche de *kusuri bozu*, Gennai s'exerçait au *haikai* — comme il etait d'usage a l'epoque pour tous les jeunes gens d'une éducation quelque peu soignee — et bientôt participa a ces « reunions elegantes » *(gakai)* qui jouèrent un rôle si important dans la vie litteraire et dans la civilisation de cette epoque Nous entrons ici dans le domaine des certitudes, grâce aux etudes du professeur Teruoka, qui a presente dans son *Hiraga Gennai kenkyû* plusieurs recueils de *renku* (cf ci-dessous) auxquels Gennai avait collabore, sous le pseudonyme de Rizan[1]

Il n'etait pas alors de petite ville de province qui n'eût son club d'amateurs de *haikai* Shido avait aussi son cercle poetique Il comprenait, notamment[2], les *haijin* (auteurs de *haikai*) Shigetsudô Hôzan et Watanabe Tôgen (Ujiya Denzaemon) Ce dernier etait un riche marchand amateur de belles-lettres, avec lequel Gennai resta toute sa vie en relations (une partie importante de la correspondance qui subiste lui est adressee) Tôgen et Hôzan, devenus fort experts en l'art du *haikai* apres un sejour a Ôsaka, avaient recrute a Shido une dizaine d'amateurs

Il est aise d'imaginer comment se deroulaient ces reunions On

(1) Teruoka, *op cit*, p 241 sqq
(2) Cf le *haibun* « *Shio michite* », 2e suppl aux O C, p 8

se rassemblait dans le « pavillon »[1] de l'un des membres du groupe (par exemple au Rinkôtei, situe dans la propriete de la famille Watanabe)[2], le plus souvent pour une journee entiere, et l'on y composait un *renku*, c'est-a-dire un ensemble de vers alternes de sept et de cinq syllabes[3] Chaque participant composait a tour de rôle un vers *(tsukeku)* sous la direction d'un président de seance *(sôshô)*, qui donnait le vers initial *(hokku)* et veillait ensuite a ce qu'on respectât les conventions thématiques *(sahô)* Les poèmes ainsi obtenus etaient generalement envoyes a quelque maître illustre, qui les retournait a leurs auteurs apres les avoir annotes a l'encre rouge, et se faisait payer au nombre de corrections

Le maître dont dependait le cercle de Shido etait un *haijin* d'Ôsaka, Shinomoto Hôshitsu, et apres la mort de celui-ci, Shinomoto Kushû (de l'ecole dite de Saimaro) Un *haibun*[4] de Gennai suggere qu'il alla lui-même, comme sans doute Tôgen et Hôzan, suivre a Ôsaka les enseignements de Hôshitsu « Au temps de mes jeunes annees, quittant notre pays et franchissant cinquante lieues de mer, j'allai en voyage d'agrement a Naniwa[5], et j'y appris le *haikai* a la manière des Shinomoto »[6]

Les *renku* etaient reunis en recueils, que l'on publiait en certaines occasions solennelles, par exemple pour l'anniversaire de la mort d'un maître ou d'un membre du groupe Un certain nombre de ces anthologies, auxquelles Gennai a participe sous le pseudonyme de Rizan, ont ete conserves a Shido Dans le *Tsukushi koto*, compose pour le treizième anniversaire de la mort du frère aîne de Shinomoto Hôshitsu, figurent deux vers de Gennai, alors âge de dix-huit ans ce sont ses premieres manifestations litteraires On en trouve encore dans des recueils de *Kan'en* 1 (1748), *Kan'en* 2 (1749), *Hôryaku* 2 (1752), *Hôryaku* 4 (1754) et *Hôryaku* 5 (1755), date où apparaît pour la derniere fois la signature de Rizan , c'est du moins ce qu'on l'on pouvait penser jusqu'a la decouverte par le professeur Hamada Giichirô d'un « recit de voyage poetique » *(kikô)*, signe Rizan, dont la composition ne saurait être anterieure a *Hôryaku* 6 (1756) (cf p 27)

Les *tsukeku* contenus dans les recueils de *Enkyo* 2 (1745) a *Hôryaku* 5 (1755), contrairement aux *haiku* qui parsement la correspondance et les œuvres litteraires des dernières annees, sont des exercices d'ecole sans accent personnel Ces activites litteraires de jeunesse sont cependant interessantes a noter, dans la mesure où elles expliquent — ou rendent moins etonnante — la naissance du

(1) Sur les « ermitages » des « hommes de lettres » *(bunjin)*, cf p 79

(2) Cf Hamada Giichirô, *Hiraga Gennai no Arima kikô*, p 6

(3) La formule entière *(hyakuin)* comprenait cent vers *(ku)* la formule abrégée *(kasen)*, trente-six vers

(4) *Haibun* morceau de prose poétique, qui s'achève sur un ou quelquefois plusieurs *haiku*

(5) Naniwa nom poétique d Ôsaka

(6) « *Mitaruru toki wa* », 2e supplément aux O C , p 9

gesakusha[1] en *Horyaku* 13 (1763) comme la plupart des « romanciers » de l'epoque Tokugawa, Gennai avait forme par la pratique du *haikai* les elements de son langage litteraire

LE PREMIER VOYAGE A NAGASAKI

Si nous suivons Mizutani Futô, c'est en *Hôryaku* 2 (1752) qu'il convient de situer un evenement important de la vie de Gennai, qui devait mettre fin, au moins provisoirement, a ses fonctions de « garçon préposé aux remèdes » aupres du daimyô de Takamatsu « Gennai, écrit cet auteur, a l'âge de vingt-quatre ans, c'est-a-dire en *Horyaku* 2 (1752), part soudainement pour Nagasaki, ou il sejourne un an[2] » Ce voyage est mentionné incidemment dans le *Yogaku nempyô*[3], qui note pour l'annee *Hôryaku* 3 (1753) « Hiraga Gennai, *qui etait auparavant alle etudier a Nagasaki*, et y avait appris les techniques hollandaises, arrive cette annee-la a Edo »[4]

Depuis les tragiques evenements qui dans les annees 1630 avaient conduit le *Bakufu* a interdire l'acces du Japon aux etrangers, on sait que la ville de Nagasaki, dans l'île de Kyûshû, etait l'unique fenêtre par ou ce pays conservait quelque contact avec le monde exterieur un contact bien tenu en verite, car les seuls etrangers autorises a sejourner a Nagasaki etaient les Chinois et les Hollandais , et les echanges commerciaux qui s'effectuaient par la « fenêtre » furent soumis, au cours du XVIIIe siecle, a des limitations de plus en plus sevères, qui en reduisirent constamment le volume (cf p 95 sqq)

En depit de ces entraves et de ces difficultes grandissantes, c'est vers Nagasaki que pendant deux siecles se tournerent les regards de tous les Japonais epris de savoir et de nouveaute Pour eux, le voyage a Nagasaki joua un rôle qui prefigure celui du voyage en Europe ou en Amerique pour les intellectuels de l'epoque *Meiji* Le sejour d'etudes de Gennai en *Horyaku* 2 (1752) s'inscrivait deja dans une tradition emaillee d'exemples notoires Hayashi Razan, le penseur officiel du regime instaure par Ieyasu, le « naturaliste » Kaibara Ekiken, les medecins du *Bakufu* Aoki Kon'yô et Noro Genjô, les *haijin* Nishiyama Sôin, Kobayashi Issa, et plus tard, apres *Horyaku* 2 (1752), Miura Baien, Shiba Kôkan, Maeno Ryôtaku[5]

Des raisons et des circonstances de ce premier voyage de Gennai a Nagasaki, de ses activites pendant son sejour, on ne sait naturelle-

(1) *Gesaku sha* = auteur de *gesaku* c'est à dire d'œuvres pour rire, de compositions frivoles Ce terme s applique à toute la littérature vulgaire — nottamment aux œuvres de fiction — de la seconde moitié de l'époque Tokugawa Sur les origines du *gesaku* cf p 80

(2) Mizutani Futô, *Hiraga Gennai*, p 4 Pour l'âge de Gennai, Mizutani suit l'inscrip tion funéraire de Sugita Gempaku

(3) Cf append , p 182

(4) Cf *Shinsen yôgaku nempyô*, p 56

(5) Cf Harada Tomohiko, *Nagasaki, rekishi no tabi e no shôtai*, p 142

ment rien de precis A defaut de certitudes on peut cependant, en se fondant sur ce qu'on sait de la ville et de sa population a cette epoque, formuler une hypothese assez vraisemblable

Il y avait a Nagasaki deux communautes etrangeres, la chinoise et la hollandaise, d'importance numerique fort inegale Sur les relations de Gennai avec les Chinois, on ne dispose que d'un seul temoignage, et il presente toutes les garanties de l'inauthencité c'est celui du *Hiraga Kyûkei jikki*[1] Quant aux Hollandais residant a Nagasaki, il suffit de songer aux conditions de vie que le Shôgunat leur imposait pour se convaincre que Gennai ne put avoir avec eux aucun contact direct

Depuis qu'en *Kan'ei* 18 (1641), ordre avait ete donne a ceux qui etaient desormais les seuls Occidentaux autorises a resider sur le sol japonais, de transporter leurs etablissements commerciaux de Hirado a Nagasaki, la « factorerie » des Hollandais, et leur lieu de sejour ordinaire, se trouvaient dans l'îlot artificiel de Dejima, que les autorites municipales avaient fait construire a l'usage des etrangers en *Kan'ei* 11 (1634) Cet îlot, au dire du medecin suedois Thunberg[2], n'avait que «trois cents aunes de long et cent vingt de large» La mer ne l'environnait completement qu'a maree haute , mais il etait entierement enclos de planches et n'etait relie a la terre ferme que par le « Pont de Pierre » (Ishi-bashi) Dans ce minuscule espace etaient parques, en temps ordinaire, une dizaine de Hollandais (les seuls residants europeens que comptât le Japon a cette epoque), en compagnie de quelques esclaves noirs et de domestiques japonais Soumis dans leur etroite demeure a une surveillance constante — des postes de garde etaient disposes a l'entree du pont et en plusieurs points de l'île — ils n'en pouvaient sortir que munis d'un sauf-conduit

(1) *Op cit*, p 148 149 Selon l auteur de cette biographie, Gennai, ayant fait connaissance de l interprète de chinois Sanaki Tôkichi, pénétra en sa compagnie dans le Tojin Yashiki (la résidence des Chinois, homologue, en beaucoup plus grand, de ce qu'était l îlot de Deshima pour les Hollandais), ou il assista à la vente des marchandises apportées par les Chinois Et là, son œil exercé discerna, parmi les produits médicaux proposés à l achat, les contrefaçons que des marchands peu scrupuleux y avaient glissées , cet exploit lui attira à la fois le respect des Chinois qui cessèrent d introduire de faux remèdes, et l admiration du Nagasaki bugyô, qui engagea tous les médecins et interpretes de la ville à aller apprendre auprès de lui l histoire naturelle

L auteur du *Hiraga Kyukei jikki* fournit, sur ce premier séjour à Nagasaki, un détail qui donne la mesure de l exactitude de son information le confucéen « archaisant » (cf p 42, n 3) Watanabe Chûzô, résidant à Nagasaki, aurait lu un écrit de Gennai qui l aurait convaincu de l incompétence totale de son auteur en matière d études confucéennes Or le personnage en question n était point docteur confucéen, mais interprète de chinois, et il est au demeurant fort improbable qu il se soit trouvé à Nagasaki en même temps que Gennai (cf Mizutani, *op cit*, p 5)

(2) Charles Pierre Thunberg (1743 1828) médecin et naturaliste suédois qui séjourna au Japon en 1775 1776 Ses *Notes de Voyage*, publiées en suédois en 1784, ont été traduites en français par L Langlès (1796) sous le titre « Voyage de C P Thunberg au Japon, par le Cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, etc »

difficilement et rarement accordé par le *Nagasaki bugyô*[1]. Quant aux Japonais, n'étaient autorisés à pénétrer dans l'îlot de Dejima que certains « fonctionnaires locaux » *ji-yakunin*[2], les interprètes, dans les périodes de transactions commerciales les marchands patentés[3], et, en tout temps, les courtisanes de Maruyama[4].

Dans l'existence monotone de ces malheureux, les seuls événements marquants étaient : au septième mois[5], l'arrivée des deux navires envoyés chaque année de Batavia par la Compagnie des Indes, et au printemps, le voyage à Edo : car les Hollandais étaient tenus d'envoyer chaque année une ambassade au Shôgun, à laquelle participaient généralement tous les membres européens de la colonie (cf. p. 108 sqq.).

Les hôtes de Dejima étant ainsi totalement isolés de la population, les seuls Japonais qui fussent en état d'entretenir avec eux des relations suivies étaient les interprètes *(tsûji)*. Comme les échanges commerciaux étaient impossibles sans un minimum de compréhension linguistique, et que l'on entendait refuser aux Hollandais le droit d'apprendre la langue japonaise, le Bakufu avait été amené, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, à former un corps d'interprètes. Les enfants que l'on destinait à cette profession (qui tendit rapidement à devenir héréditaire) étaient mis, dès l'âge de dix ou onze ans, en relation quotidienne avec les Hollandais. En fait, c'est seulement vers le début du XVIIIe siècle — à l'époque où le shôgun Yoshimune leva l'interdiction d'importer des livres étrangers (cf. p. 110) — que les interprètes devinrent capables, non seulement de répondre aux besoins des conversations quotidiennes, mais aussi de lire et d'écrire le hollandais. Vers 1750, il y avait à Nagasaki une cinquantaine d'interprètes, qui avaient dans l'îlot de Dejima leur « collège », et fréquentaient assez librement les Hollandais[6]. Ils étaient divisés en trois classes, les « grands interprètes » *(o-tsûji)*, les « petits interprètes » *(ko-tsûji)*, et les « élèves » *(keiko-tsûji)*. Étant seuls à connaître la

(1) La ville de Nagasaki relevait en principe directement du Bakufu ; deux gouverneurs, les *Nagasaki bugyô*, choisis parmi les *hatamoto*, se relayaient pour l'y représenter ; l'un résidait à Edo l'année où l'autre se trouvait à Nagasaki.

(2) Les « fonctionnaires locaux » choisis par le *Bugyô* parmi les *chônin* de la ville (en fait, la plupart des charges étaient héréditaires) étaient extrêmement nombreux, et constitués en une hiérarchie au sommet de laquelle se trouvaient neuf *machi doshiyori* qui étaient les vrai maîtres de Nagasaki ; ils avaient sous leurs ordres les *machi otona* et les *machi-gumi gashira*.

(3) Le commerce de Nagasaki, depuis l'établissement du *Nagasaki kaisho* en 1698, était strictement réglementé par le Bakufu. Le droit d'acheter les marchandises étrangères n'était reconnu qu'à un nombre limité de négociants, dont la liste était établie par les autorités : la majorité d'entre eux étaient des *chônin* de Nagasaki (cf. Yanai Kenji, *Nagasaki*, p. 107 sqq.).

(4) Maruyama était le « quartier réservé » de Nagasaki : cf. Saikaku, *Ichidai otoko*, livre 8, *Miyako no sugata ningyô*.

(5) En août selon le calendrier occidental.

(6) Selon Thunberg (*op. cit.*, p. 162) les interprètes avaient autrefois leur libre entrée chez les Hollandais, mais « maintenant ils ne peuvent plus paraître que les jours de service, et sont alors accompagnés d'un ou deux ottonas (= *otona*) ».

langue des Hollandais, ils etaient donc aussi les seuls Japonais capables de s'instruire directement aupres d'eux Plus soucieux d'exploiter a leur profit les connaissances acquises, et de les transmettre a quelques disciples choisis, que de les divulguer parmi leurs compatriotes, ils exerçaient souvent, outre leurs fonctions d'interprètes, des specialites lucratives auxquelles les Hollandais les avaient inites beaucoup d'entre eux etaient medecins Le medecin hollandais de Dejima etait même officiellement charge par les autorites shôgunales de leur enseigner son art des l'epoque *Genroku*, l'interprète Narabayashi Chinzan etudiait la chirurgie auprès de l'Allemand Kaempfer C'est ainsi que de veritables « dynasties » d'interprètes-medecins, les Narabayashi, les Nishi, les Yoshio, les Namura transmirent au long du xviie et du xviiie siècle le *Kômo-ryû* (la medecine de l'ecole hollandaise) qui, a l'epoque que nous envisageons, achevait de supplanter le *Namban-ryu* (ecole des « Barbares du Sud ») né de l'enseignement des missionnaires portugais

Ces interpretes-medecins faisaient ecole a leur tour, et l'on constate que jusqu'au milieu du xviiie siecle tout au moins, la plupart des agents que le Bakufu ou les *han* depêchaient a Nagasaki s'y rendaient, en fait, pour recevoir leurs enseignements

Puisque nous avons des raisons de penser que le seigneur de Takamatsu destinait Gennai à devenir « medecin du *han* », n'est-il pas legitime de supposer que c'est sur son ordre que celui-ci partait en *Hôryaku* 2 (1752) pour Nagasaki, afin d'y apprendre la « médecine hollandaise » auprès d'un interprète ? A cette epoque, le plus renomme de ces interprètes-medecins etait sans conteste Yoshio Kôgyû[1], qui au cours de sa longue existence forma, dit-on, un millier de disciples[2] Je ne sais si Gennai est du nombre, mais nous sommes sûrs qu'il fut ulterieurement en relation avec Kôgyû[3]

J'imaginerai volontiers, cependant, que plus qu'a l'apprentissage d'un metier pour lequel il ne manifesta jamais le moindre interêt, Gennai consacra son annee d'etudes a exercer son don d'observation, qu'il avait prodigieux c'est pendant ce premier sejour qu'il dut voir et peut-être acheter les modèles de quelques-unes de ses futures inventions , c'est alors sans doute qu'il admira les ceramiques hollandaises et cochinchinoises, et que l'idee lui vint d'en fabriquer de semblables

(1) Yoshio, « nom usuel » Kôzaemon, plus tard Kôsaku , Kôgyû de son pseudonyme éminent interprète de hollandais Au cours de sa longue existence, qui s étend sur tout le xviiie siècle, il fut l'informateur de nombreux hommes de lettres et érudits japonais, le maître d'Aoki Konyô, de Noro Genjô, de Maeno Ryôtaku, d'Ôtsuki Gentaku Traducteur de traités d'astronomie, de géographie et surtout de médecine, il est à l'origine de l'école de « médecine hollandaise » dite Yoshio-ryû

(2) Numata Jirô, *Yôgaku denrai no rekishi*, p 50

(3) Cf *Kannetsu shôkô ki*, O C , p 582

Renoncements

Rentré de Nagasaki en *Hôryaku* 3 (1753), Gennai va confirmer par une série d'actes de « desengagement » a l'egard de son *han* cette volonte d'independance et cette vaste ambition que nous lui avons supposees des l'enfance, sur la foi de ses biographes anciens

Deja, semble-t-il, avant son depart pour Nagasaki, il avait, a l'occasion de la mort de son père en *Kan'en* 2 (1749), change son patronyme de Shiraishi en Hiraga[1] Dans un texte conserve au domicile de la famille Hiraga, le *Hiraga-uji yurai no koto*[2], il expose la signification de ce changement de nom, et retrace l'histoire de la noble lignee dont il se pretend l'heritier

Selon cette genealogie, Gennai a pour ancêtre Hiraga Genshin, seigneur du pays de Shinano, qui a l'epoque des guerres civiles, au XVIe siecle, perit sous les coups du fameux general Takeda Shingen, apres une lutte dont le *Koyo gunkan*[3] retrace les peripeties Les descendants du vaincu seraient entrés au service de la maison de Date — c'est alors qu'ils auraient pris le nom de Shiraishi — puis ils auraient emigre au pays de Sanuki Il faut preciser que l'authenticite de ce lignage est des plus contestables le systeme feodal, avec ses privilèges héréditaires, pesait lourdement sur les hommes de basse naissance, et comme nous le verrons au chapitre suivant, c'etait un usage très courant au XVIIIe siecle que de se forger ou de se faire forger un arbre genealogique, surtout chez ceux qui aspiraient a des charges plus elevees que celles que leur naissance leur permettait de postuler Ce changement de nom est a coup sûr un acte d'ambitieux

Gennai ne demeura pas longtemps dans la situation de chef de famille où le plaçait la mort de son pere Bientôt, il marie son cousin Isogorô, fils de Okada Jûgorô, a sa sœur cadette Riyo et le constitue heritier des Hiraga[4]

(1) Cf Teruoka, *op cit*, p 258 Le nom de Hiraga Rizan, au lieu de Shiraishi Rizan, apparaît pour la premiere fois dans un recueil de *renku* de *Kan'en* 2 (1784) Comme nous savons par le *Hiraga-uji keizu* (O C *kotodomo*, p 1) que Shiraishi Mozaemon est mort au 1er mois *Kan'en* 2, il est naturel se supposer que c'est à l occasion au décès de son père que Gennai a changé de patronyme

Toutefois Yoshida Yukihiko (*Hiraga Gennai no hito to bungaku*, p 42) fait remarquer que le *haibun* « *Shio michite* » (second supplément aux O C, p 8-9) est encore signé Shiraishi Rizan Or ce texte est daté de l année de l Oiseau (qui ne peut être que *Hôryaku* 3, comme le prouve la mention de la mort de Shigetsudô Hôzan « l'été de la dernière année du Bélier »)

(2) *Kotodomo*, p 2 3

(3) Épopée de caractère didactique composée au début de l'époque Tokugawa, qui retrace les hauts faits des Takeda, hommes de guerre du pays de Kai

(4) Cf *Ryakkei*, O C, *kotodomo*, p 2

a) Le *Ryakkei* indique seulement que la plus jeune sœur de Gennai, Riyo, épousa le fils d Okada Jûgorô, Isogorô, lequel prit ensuite le nom de Gondayû Mais le fait que les lettres de Gennai soient adressées à *Hiraga* Gondayû suffit à prouver qu Isogorô avait été « adopté » par la famille Hiraga, selon l'usage du *muko iri*

b) A la suite de Mizutani Futô (*op cit*, p 3), les biographes ont unanimement admis qu'Isogorô-Gondayû était le *cousin* de Gennai Il faut noter cependant que cette assertion

Il renonçait ainsi, ou s'apprêtait a renoncer aux droits etendus, mais aussi aux obligations multiples et pesantes que la societe feodale assignait aux chefs de foyer, *koshu*[1]. Il rejetait un avenir assure, confortable, mais sans lustre, et qui l'eût rive definitivement a sa ville natale de Shido, où il aurait dû se contenter de faire briller ses talents, comme son ami Watanabe Tôgen, dans un cercle de lettres de province — comme aussi, sans doute, dans le secret de son cœur, il avait deja rejete l'avenir plus brillant certes, mais non moins « provincial », que lui reservait son seigneur comme medecin du fief de Takamatsu.

Faute de pouvoir se decharger de ses droits et devoirs de fils aîne *(chonan)* sur un frere cadet, Gennai recourut a une pratique assez courante a l'epoque, le *muko-iri* : il « accueillit » chez lui son beau-frere, et lui ceda ses prerogatives de chef de foyer. En fait, il apparaît a la lecture des lettres adressees a Gondayû que ce transfert d'autorite n'eut qu'un caractère tout relatif, et que Gennai ne renonça jamais a diriger, indirectement, les affaires de sa famille.

repose uniquement sur le témoignage — incontrôlable — du *Hiraga Gennai-den* de Katayama Kyochûdô ;

c) Je ne sais sur quels documents se fonde M. Teruoka (*op. cit.*, p. 260) pour situer le *muko iri* en *Hôryaku* 4 (1754). Cependant si l'on admet que Gennai démissionne de ses fonctions au *han* et quitte son pays natal, comme nous le pensons, en *Hôryaku* 4 (cf. p. 22), on peut supposer qu'il céda ses prérogatives de « chef de foyer » à Gondayû peu de temps avant son départ.

M. Matsuura Shoichi, membre du *Hiraga sensei kenshô kai*, dans une lettre à M. Hamada dont le destinataire a bien voulu me faire tenir copie, fait observer que le *On aratame chô* de *Hôryaku* 14 (1764) cf. p. 9) cite Isogorô au nombre des enfants d'Okada Jugorô, et lui donne 24 ans. Il n'avait donc que 14 ans en *Horyaku* 4 (1754), Riyo, née en *Kampô* 2 (1742) selon M. Matsuura, n'en avait que treize.

M. Matsuura croit avoir ainsi prouvé que le *muko iri* ne peut être que postérieur au recensement de *Meiwa* 1 (1764). J'avoue que je ne suis pas convaincu par la démonstration.

Le fait que Jûgorô, lors du recensement, ait compté Isogorô au nombre de ses enfants ne prouve nullement qu'il se soit encore trouvé effectivement dans sa famille à cette époque. On remarque en effet que Gennai, est cité dans l'*on aratame-chô* parmi les membres de la famille Hiraga ; or il est certain qu'il ne se trouvait plus à Shido en *Hôryaku* 14.

Quant à l'âge des conjoints, on sait qu'à l'époque Tokugawa, dans les familles riches, les mariages entre jeunes gens de douze ou treize ans n'étaient pas rares, et que dans les classes populaires, on jugeait normal de marier les garçons à quinze ans, et les filles à treize ans (Cf. Nakayama Tarô, *Nihon kon'in-shi*, p. 902).

Enfin le témoignage de ce cahier de recensement, qui donne trente trois ans à Gennai en *Meiwa* 1 (1764) alors qu'il en avait trente six ou trente sept selon nos autres sources, ne doit-il pas être accueilli avec scepticisme ?

(1) Le *koshu* était vraiment une pièce essentielle de l'édifice féodal, en tant qu'il représentait la famille aux yeux de l'autorité civile. Il n'y en avait qu'un par maison. En principe, c'est le fils aîné *(chônan)* qui devient « chef de foyer » à la mort de son père, si celui-ci ne s'est pas désisté de ses droits en sa faveur auparavant. Ses beaux frères, lorsqu'ils vivent sous le même toit, lui sont surbordonnés. Chez les samurai, en même temps qu'il accédait au rang de *koshu* et devenait de ce fait le possesseur de la maison, le fils aîné héritait le plus souvent de la charge paternelle.

La demission de Hôryaku 4

Au 7e mois *Hôryaku* 4 (1754), Gennai presenta au *han* une demande de demission « pour raison de sante », qui fut acceptee le 24 du 8e mois de la même annee (10 octobre 1754)

C'est du moins ce que l'on peut conclure d'un passage, malheureusement obscur et lacunaire du *Hiraga-uji no keizu*, dont je donne ci-dessous la traduction approximative

« Le 6e jour du 2e mois de l'an 2 de *Kan'en*, son pere Mozaemon etant decede, Gennai demanda a prendre sa succession Cependant, au 7e mois de l'annee 4 de *Hôryaku*, il demanda a se retirer de son emploi, pour raison de maladie , le 24e jour du 8e mois de la même annee, en presence de leurs Excellences Terajima Kakubei, Itô Yogohei et Ishikawa Jûdayû, il lui fut signifie

« Attendu que ces dernières annees, il vous est difficile, en raison de votre état de sante deficient, de remplir vos fonctions auprès de Sa Seigneurie, comme vous avez demande que l'on cessât de vous payer votre pension et que l'on vous donnât votre conge, conformement a votre requête, votre conge »[1]

Fait singulier, la fin du texte manque mais la phrase est tournee de telle manière qu'on ne saurait supposer que la requête ait ete repoussee par les autorites du *han*, on pourrait, tout au plus, imaginer que leur acceptation etait assortie de certaines reserves

Quel est, d'autre part, cet emploi auquel Gennai voulait renoncer en *Hôryaku* 4 ? De toute evidence, il s'agit de la charge de son pere, dont il avait demande à heriter, selon l'usage, a la mort de celui-ci le contexte me paraît imposer cette interprétation[2]

Une ou deux demissions?

En raison de la carence de nos sources, il nous est évidemment difficile de sonder les intentions de Gennai, et d'evaluer la portee de ces mesures de « desengagement » qu'il prit envers le *han* de Takamatsu apres son retour de Nagasaki Mais avant de presenter a ce sujet nos hypothèses, il convient d'evoquer une difficulte qui

(1) *Kotodomo*, p 1

(2) Par conséquent, si Mozaemon est mort en *Kan en* 2 (1749) comme l indique le *Ryakkei*, il faut admettre que Gennai assumait déjà la charge de *komegura ban* lorsqu il partit en *Hôryaku* 2 (1752) pour son voyage d'étude à Nagasaki

Je ne puis suivre M Hamada, pour qui l'expression *kôeki o negaide-sôrô tokoro*, que je traduis « Gennai demanda à prendre la succession (de son père), pourrait signifier « Il demanda que l'on pourvût à la succession de son père » Les fonctions dont Gennai demande à être relevé en *Hôryaku* 4 (1754) seraient donc celles de *kusuri-bôzu* et non pas celles de « gardien du grenier à riz »

Mais comment le caractère *eki* 役 pourrait il désigner, à quelques mots de distance, dans *kô-eki* et dans *tai-eki* (démissionner) deux réalités différentes ?

Ajoutons que le mot *kôeki* ne paraît guère attesté dans la langue de l'époque Sur l'original du *Hiraga-uji keizu* auquel j'ai pu me reporter lors de mon voyage à Shido, le caractère que les éditeurs des O C, ont interprété 役 était complètement illisible

paraît avoir gêné tous les biographes — et pour cela d'anticiper un peu sur la suite du récit

On sait par un document digne de foi, le *Matsudaira kafu*[1], qu'en *Horyaku* 11 (1761), année où sans aucun doute il se trouvait deja a Edo, Gennai pria les autorites de Takamatsu de cesser de lui payer sa pension, et de lui rendre son entière liberte[2], il entendait de la sorte rompre tout lien officiel avec son *han* et devenir, de son plein gre, un *rônin* A cette epoque, il recevait du daimyô de Takamatsu (toujours selon le *Matsudaira kafu*) depuis *Hôryaku* 9 (1759) une pension d'« une ration de riz pour trois »[3], et depuis *Hôryaku* 10 (1760), « dix ryô payes en argent, plus une ration de riz pour quatre avec le grade de « garçon preposé aux remedes » *(kusuri bôzu)*

Or tous les biographes modernes, a la suite de Mizutani Futô, s'accordent a signaler qu'il avait deja exerce dans sa jeunesse, au temps où il se trouvait encore au pays de Sanuki, les fonctions de *kusuri bozu* Il faut donc admettre qu'il y eut dans sa carriere une singulière alternance d'engagements et de demissions nommé « garçon prepose aux remèdes » a l'âge de dix-neuf ans, il renonce (peut-être) a son emploi en *Enkyô* 2 (1749) pour prendre la succession de son père dans la charge de « gardien du grenier a riz » Puis il se demet de ces fonctions en *Horyaku* 4 (1754) Cependant, en *Hôryaku* 9 (1759), alors qu'il se trouvait deja a Edo depuis plusieurs annees, il se voit *a nouveau* nommé *kusuri bozu*

Force nous est de reconstituer ainsi les faits, si nous voulons tenir compte de tous les documents dont nous disposons Mais cette repetition dans la carrière de Gennai ne fut-elle pas dès l'origine, pour les biographes, une source de confusion ? Pour Mizutani Futô, c'est a l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il fut nomme (pour la premiere fois) *kusuri bozu*, que Gennai se vit octroyer cette pension de dix *ryô* et quatre rations de riz que le *Matsudaira kafu* date pourtant de *Horyaku* 10 (1760) Il n'est pas impossible que la surprenante tradition rapportee par Ôta Nampo dans le *Yakko-dako*, selon laquelle Gennai ne serait arrive a Edo que « vers la fin des annees *Horyaku* » procède aussi du desir d'accommoder des sources contradictoires Cette confusion des deux demissions de Gennai est a mes yeux parfaitement illustree par les divergences qui apparaissent entre nos deux plus importantes biographies anciennes, le *Hiraga Kyûkei jikki* et le *Kiku mama no ki*

La « veridique histoire », fantaisiste assurement, mais qui restitue cependant, dans l'ensemble, les principaux evenements de la vie

(1) Cf append , p 180

(2) Cf p 56

(3) « Une ration de riz pour trois » = *sannin fuchi* La solde *(roku)* des *bushi* était calculée en *fuchi* *Ichinin fuchi* (« une ration de riz pour un ») correspondait à la quantité moyenne de riz consommée quotidiennement par un homme, soit 4 *gô* (1 *gô* = 0,18 livres)

de Kyûkei, rapporte que celui-ci, parvenu à l'âge de vingt ans et mécontent de la médiocrité de son état[1], s'avisa que le seul moyen de réaliser ses hautes ambitions était de se rendre à Edo. Il feignit une maladie, céda la direction de sa maison à son frère cadet, et demanda son congé « pour raison de santé ». Parmi ses collègues, ceux qui comprirent que sa maladie était simulée en conçurent pour lui de la haine ou du mépris. Mais finalement les autorités du *han* durent se rendre aux raisons qu'il alléguait, et lui accorder sa démission[2].

Même si le récit du *jikki* est aberrant sur certains points (il situe la démission avant le départ pour Nagasaki, et c'est pour « se remettre de sa maladie » que Gennai aurait entrepris ce voyage !), on peut supposer, à la lumière de ce que nous soupçonnons de la réalité historique, qu'il n'est pas entièrement mensonger : il confirme que la démission et la cession des droits familiaux sont des faits connexes et contemporains ; il mentionne le prétexte de la maladie, attesté par le *keizu*. Ne retrouve-t-on pas dans cette anecdote, travestis et chronologiquement déplacés, les événements que nous avons situés en *Horyaku* 4 (1754) ? Mais pour l'auteur du *Hiraga Kyûkei jikki*, il n'y a qu'une démission : avant même de partir pour Nagasaki, Gennai avait définitivement rompu ses liens avec Takamatsu.

La version du *Kiku mama no ki* est que Gennai donna sa démission en *Horyaku* 11 (1761) (Kimura Mokurô cite du reste le texte de la demande de démission de *Hôryaku* 11, conservé dans le *Matsudaira kafu*), et c'est alors seulement qu'il serait parti pour Edo. Or nous savons qu'en réalité Gennai se trouvait à Edo bien avant cette date. Tout se passe donc comme si les deux traditions que nous venons de citer avaient l'une et l'autre confondu, mais de façon différente, deux événements distincts.

Ajoutons que la thèse selon laquelle Gennai aurait démissionné une première fois avant de quitter son fief natal vient d'être confirmée par un témoignage de poids.

Dans le rapport Ôyama-Ôta, la carrière de Gennai se trouve résumée en ces termes :

« Hiraga Gennai, né à Takamatsu, au pays de Sanuki, entra dès l'enfance au service de Matsudaira, seigneur de Sanuki. Vers l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, jugeant qu'au service d'une maison qui ne lui versait qu'une faible pension il ne pourrait faire connaître son « jeune nom »[3], il demanda son congé, en prétextant qu'il voulait se consacrer exclusivement aux études confucéennes, et partit pour Edo. »[4]

(1) Selon le *Hiraga Kyûkei jikki*, Gennai avait été nommé à l'âge de quinze ans *yakuen-gakari no ashigaru* « *ashigaru* chargé du jardin médicinal ».

(2) *Hiraga Kyukei jikki*, p. 148.

(3) « Jeune nom » = jap. *yômyô* (sur le *yômyô* voir p. 10). L'expression est singulière car à l'âge de « vingt deux ou vingt trois ans » on ne porte plus de *yômyô*. Faute de lecture ? ou faut-il comprendre : « Gennai ne pourrait se rendre célèbre dès sa jeunesse (comme il le souhaitait) » ?

(4) *Op. cit.*, p. 31.

Assurement, les auteurs du rapport ne sont pas tres bien informes nous savons que Gennai n'est pas ne a Takamatsu Mais enfin, pour sommaire qu'elle soit, cette relation ne fait-elle pas autorite, dans la mesure ou elle constitue la seule biographie de Gennai ecrite *de son vivant* que nous connaissions jusqu'a ce jour ? Et n'est-il pas tentant d'admettre que le « conge » dont il est question dans le rapport ne fait qu'un avec la demission de *Horyaku* 4 (1754) attestee par le *keizu*, même si l'on constate des divergences sur le motif invoque — maladie dans le *keizu*, desir de poursuivre ses etudes dans le rapport — et l'âge suppose de Gennai lors de cet evenement (en *Horyaku* 4, Gennai a vingt-six ans) ?

Dans ces conditions, il ne me paraît plus possible d'admettre — comme le fait implicitement M Teruoka dans son *Hiraga Gennai nempu* — que Gennai soit demeure continûment au service de Matsudaira Yoritaka jusqu'a l'irreparable et dramatique rupture de *Horyaku* 12 (1762)

Les intentions de Gennai

Il reste a se demander ce que signifie cette iteration et, quelle etait la portee exacte de la demission de *Hôryaku* 4 Gennai etait-il des cette epoque devenu un *ronin* au plein sens du terme ? Était-ce la son desir ? Si le texte du *Hiraga-uji keizu* n'etait pas tronque, nous ferait-il connaître que le daimyô Yoritaka, plein de prevenance pour cet enfant prodige qu'il avait distingue malgre son humble naissance, ne le liberait de ses fonctions au *han* que pour lui accorder, sous couleur de convalescence, un nouveau « sejour d'etudes », non plus a Nagasaki, mais dans le Kansai par exemple ?

Gennai avait-il deja l'intention bien arrêtee d'aller tenter sa chance a Edo, comme l'indique le rapport Ôyama-Ôta ?

Pour ma part, je serais tente d'accorder a la premiere demission un caractere aussi radical et complet qu'a la seconde non pas seulement parce que nos deux plus anciennes biographies — le rapport Ôyama-Ôta et le *Hiraga Kyukei jikki* — s'accordent a suggerer que Gennai arriva a Edo en *ronin* — mais aussi parce que j'ai pu constater que le motif *byoshin no tame* « pour cause de maladie » est celui qu'invoquaient ordinairement les samurai lorsqu'ils voulaient se liberer de toute obligation envers leur suzerain — soit pour devenir de leur plein gre *ronin*, soit pour aller offrir leurs services ailleurs Les autorites de Takamatsu n'etaient donc certainement pas dupes des raisons presentees par le demissionnaire

Cependant, pour formuler a ce sujet plus que des conjectures, il faudrait que nous fussions mieux informes que nous ne le sommes des activites du personnage dans les annees qui suivent Or la periode *Horyaku* 4-7 (1754-1757) est malheureusement l'une des plus mal connues de son existence

Les problemes du sejour dans le Kansai

Jusqu'aux recents travaux de M Hamada Giichirô, aucun evenement date ou datable de la vie de Gennai ne venait s'inscrire entre sa demission de *Hôryaku* 4 (1754) et son entree au Seidô de Yushima (cf p 39-40) au 6e mois *Hôryaku* 7 (1757) Chaque biographe comblait ce vide a sa manière A cet egard, les traditions peuvent être reparties en deux groupes celles qui font sejourner Kyûkei plusieurs annees dans le Kansai avant son arrivee a Edo, et celles qui le font passer directement du pays de Sanuki a la Capitale de l'Est

Dans la seconde categorie, on peut ranger d'abord le *Kiku mama no ki* et le rapport Ôyama-Ôta , toutefois comme ces deux textes ne relatent pas en detail la vie de Gennai, le fait que le sejour dans le Kansai n'y soit pas mentionne n'est pas reellement significatif L'argument le plus puissant en faveur de cette seconde these emane du *Yogaku nempyô*, qui note pour l'annee *Horyaku* 3 (1753) « Cette annee-la Hiraga Gennai, qui avait auparavant etudie a Nagasaki et appris les techniques hollandaises, arrive a Edo » Comme on nous dit par ailleurs (ce que le *Yôgaku nempyô* ne precise point) que le sejour de Gennai a Nagasaki se situe en *Hôryaku* 2 (1752), il est clair, si nous suivons cette tradition, qu'il n'a guère eu le temps de s'attarder dans le Kansai, ni même dans son pays natal C'est en se fondant sur le temoignage du *Yôgaku nempyô* que M Noda Hisao, dans son *Hiraga Gennai no hito to shôgai*, fait arriver Gennai a Edo en *Horyaku* 3 (1753), ce qui l'oblige a placer la première demission, celle de *Hôryaku* 4, un an apres que Gennai eut quitte son pays natal — et que M Teruoka dans son *Hiraga Gennai kenkyû*, l'y mene en *Hôryaku* 4 (ce decalage d'un an etant sans doute dû au fait que M Teruoka, avec beaucoup de vraisemblance selon nous[1], situe en *Hôryaku* 4 le *muko-iri* de Gondayû, qui paraît supposer la presence de Gennai à Shido Quant a la démission de *Horyaku* 4, M Teruoka n'en souffle mot)

La these du sejour dans le Kansai n'avait pour elle, jusqu'a une date recente, aucun temoignage de valeur qu'on pût opposer a l'autorite du *Yôgaku nempyô*

Ôta Nampo, bien place il est vrai pour connaître les faits et gestes de Gennai, note dans son *Yakko-dako* « Après avoir passe des années à Naniwa (Ôsaka), il se rendit a Edo »[2]

On peut invoquer d'autre part des traditions assurement suspectes, mais dont la concordance s'expliquerait mal sans un fond de verite

D'après le *Hiraga Kyûkei jikki*, Kyûkei, au retour de sa «convalescence» a Nagasaki, se rend à Ôsaka, après un bref sejour au pays de Sanuki, où il dit adieu à sa famille Le recit de ses aventures a

(1) Cf p 21, n 4 c)
(2) *Yakko dako*, p 332

Ôsaka et a Kyôto occupe a lui seul trois chapitres du premier livre[1]

Citons aussi le *Hokuetsu kidan* « melange » ecrit dans les annees *Bunsei* par un homme du pays d'Echigo, Tachibana Shigeyo, il decrit un Gennai très eloigne de la verite historique né d'une famille pauvre, le jeune homme projette de se rendre a Edo pour y faire du commerce Comme la permission lui en est refusee, il part pour le Kansai sous pretexte d'aller poursuivre ses etudes à Kyôto, mais il se rend en realité a Ôsaka, s'y fait prêter de l'argent par un riche marchand, gagne Edo et revient à Ôsaka, deux ans après, avec une somme bien superieure a celle qu'il avait empruntee

Dans le *Nikoku rempeki-dan*, œuvre d'un ami de Gennai, Hezutsu Tôsaku (cf p 81), le personnage principal, qui est manifestement une transposition de Gennai, demeure longtemps à Ôsaka et a Kyôto, où il vit dans les plaisirs, avant d'aller à Edo

C'est sur la foi de ces diverses traditions que Mizutani Futô affirme « Il est clair que Gennai, avant de se rendre a Edo, a sejourné un ou deux ans a Kyôto et a Ôsaka »[2]

L'Arima kikô

La decouverte par le professeur Hamada d'un recit de voyage *(kiko)* signe Rizan, apporte a la these du sejour dans le Kansai une confirmation partielle, mais irrefutable

Le *kiko* est un genre litteraire fort pratique au XVIIIe siècle c'est un journal de voyage poetique, ou le recit est emaille de *haiku* et de *shi* (poeme chinois)

L'Arima kiko, comme le montre M Hamada dans son etude, retrace un voyage accompli par Gennai dans le Kansai (Arima est une ville d'eau proche de l'actuelle Kobe) en *Hôryaku* 6 (1756) Dès lors, l'arrivee de Gennai a Edo, malgre les indications du *Yogaku nempyo*, ne peut être que posterieure a cet episode

Les premiers poèmes du *kiko* ont apparemment ete composes par les membres du « club de *haijin* » de Shido, lors d'une reunion qu'ils tinrent a l'occasion du depart de Gennai Certaines expressions donnent a penser que celui-ci s'en allait loin et pour longtemps a Kyôto et sans doute ulterieurement a Edo « J'entends dire (c'est un ami de Rizan qui parle) que tu te diriges demain vers la capitale imperiale, et que tu deviendras pour longtemps l'hôte du Kôhoku »[3]

Parti avec deux compagnons, Bunkô et Watanabe Tôgen, Gennai

(1) Cf *Hiraga Kyukei jikki* p 150 sqq Gennai séjourna d'abord à Ôsaka, ou il enseigna au *chônin* Nakajimaya Kishirô un procédé pour cultiver la canne à sucre dans ses terres du pays de Bingo Puis il passa à Kyôto, et fréquenta le quartier de Gion, au prix d'une énorme rançon, qu'il emprunta à son obligé Nakajimaya Kishirô il racheta la courtisane Shiraito, amie d'un des plus riches marchands de la ville, Mitsui Hachirôemon, pour faire honte à celui-ci de ne pas l'avoir libérée lui même

(2) *Op cit*, p 5

(3) Cf Hamada, *op cit*, p 62 Le mot Kôhoku « ce qui est au nord du bras de mer » (c'est à-dire, semble-t il, tout ce qui est au nord de la Mer Intérieure), peut désigner aussi bien Edo que Kyôto et Ôsaka cf Hamada, *op cit*, p 66

franchit la Mer Interieure, et debarque a Akashi La il se separe de Bunkô — qui, semble-t-il, se dirige vers Arima, mais par un autre chemin — et avec Tôgen, gagne Ôsaka De là il passe a Arima où il séjourne au quatrieme mois Puis il revient a Ôsaka, mais il n'y demeure que peu de temps car il quitte cette ville au debut du cinquieme mois, en direction de Kyôto, terme de son voyage

Les indications chronologiques contenues dans le recit sont, on le voit, assez precises , mais il y manque l'essentiel l'annee du voyage M Hamada a pu cependant dater le texte, en se fondant sur un passage où Gennai-Rizan laisse entendre qu'il s'est rendu au *kaichô* du Hôryû-ji, au Tennô-ji d'Ôsaka[1]

Or le *kaichô* du Horyû-ji au Tennô-ji n'a eu lieu qu'une seule fois dans les annees qui nous interessent c'etait en *Hôryaku* 6 (1756), a partir du 8e jour du 3e mois Il s'avère donc que Gennai, ayant quitte son pays natal au 3e mois 1756, parvint a Kyôto au 5e mois de la même annee, puis après un sejour dans le Kansai dont la duree reste a determiner, se dirigea vers Edo, où il se trouve à coup sûr au 6e mois de l'annee suivante[2]

Nous avons ainsi, grâce a M Hamada, place un jalon dans l'obscure periode *Hôryaku* 4-7 (1754-1757) Nous tenons la preuve que Gennai a sejourne dans le Kansai en *Hôryaku* 6 — mais non pas qu'il y ait, comme l'affirme Mizutani Futô, passe « une ou deux annees » Ici M Hamada, comme s'il voulait tirer tout le parti possible de sa decouverte pour combler ce vide de trois annees qui irrite les biographes, se risque a des conjectures où nous ne pouvons le suivre sans reserve

S'appuyant sur un *haibun* non date, publie dans le second supplement aux Œuvres Completes[3], M Hamada émet l'hypothèse d'un sejour de Gennai a Ôsaka entre la demission du 8e mois *Horyaku* 4 (1754) et le depart pour le voyage d'Arima (3e mois *Horyaku* 6) Le ton de cette piece, composee a un moment ou Gennai « rentre dans son pays » est plein d'amertume

« On ne doit rentrer dans son pays natal que porte par un carrosse à quatre chevaux, tel est l'esprit des heros Comment un brave pourrait-il ne pas se conformer a cette maxime ? Mais sous l'empire de la nécessite s'armant de grande patience, longtemps ployer l'echine sous un médecin maladroit et rentrer au pays dans la troupe des piqueurs d'aiguilles[4], est-ce louable, est-ce blâmable ?

(1) Le *kaichô* est un rite consistant à présenter au regard des fidèles, pendant un ou plusieurs jours, une image ou une relique bouddhique, qui souvent provenait d un temple autre que celui ou elle était exposée d'ou l expression que nous traduisons « *kaichô du* Hôryû ji *au* Tennô-ji » Sous les Tokugawa, les *kaichô* étaient le prétexte de fêtes populaires qui duraient parfois des semaines entières

(2) Cf Hamada, *op cit* , p 64

(3) Deuxième supplément aux O C , p 10

(4) Piqueurs d'aiguilles = jap *harilate bôzu*

Même pour rentrer au pays natal, Porter encore de coton un vêtement double ![1]

Ou encore

Les manches de mon vêtement devraient être confuses des brocards qui ornent les sentiers[2] »

Partant de ce qui semble être a ses yeux une évidence a savoir que ce « retour au pays » se situe dans la periode 6e mois *Hôryaku* 4 — 8e mois *Horyaku* 6 — M Hamada conduit ainsi son raisonnement

Le *haibun* a ete compose en automne, comme le prouve le second des *haiku* terminaux Or il n'y a que deux automnes entre la demission du 8e mois *Hôryaku* 4 et le depart pour Kyôto au 3e mois *Hôryaku* 6 S'il s'agissait de l'automne *Hôryaku* 4, le sejour aupres du « medecin maladroit » aurait ete bien court, et l'expression « Porter encore de coton un vêtement double » (premier *haiku*) qui semble indiquer que Gennai est demeure longtemps dans la condition modeste que cette mise implique, ne se comprendrait pas Il faut donc placer le « retour au pays » en *Hôryaku* 5 (1755) et admettre que Gennai se trouvait dans la situation deplaisante qu'il evoque dans le *haibun* entre le 8e mois *Hôryaku* 4 (1754) et l'automne *Horyaku* 5 Pour M Hamada, le daimyô de Takamatsu, perseverant dans son dessein initial, aurait envoye Gennai apres sa demission de *Hôryaku* 4, apprendre le metier auquel il le vouait auprès d'un medecin pensionne par le *han* Ou ? — a Ôsaka, dit M Hamada, sans avancer d'argument convaincant Ainsi s'expliquerait son amertume ayant renonce a son emploi pour « raison de sante » dans l'espoir de se faire payer un nouveau sejour d'etude aupres de quelque naturaliste repute, il se voit contraint de faire, sous un obscur medicastre, l'apprentissage d'une profession execree !

J'ai dit plus haut quelles raisons nous avions de considerer, a mon avis, qu'apres la premiere demission, celle de *Horyaku* 4 (1754), Gennai se trouvait deja dans la situation d'un *ronin* Pour ma part je serais tente de situer le texte invoque par M Hamada, non pas en *Horyaku* 5 (1755), mais a un tout autre moment de son existence en *Horyaku* 11 (1761) a l'époque ou ayant repris rang parmi les fonctionnaires de son *han* natal, il accompagne son seigneur Yoritaka rentrant a Takamatsu après le sejour reglementaire des daimyô a Edo (cf p 55-56)

(1) = *Kokyô e mo imada momen no awase ka na* « Un vêtement de coton doublé » *(momen no awase)*, donc un vêtement à bon marché, de modeste apparence Ce *haiku* doit être interprété en référence à l expression « *kokyô e nishiki o kazaru* » arborer des vêtements de brocard pour rentrer dans son pays »

(2) = *Wa ga sode o hazu beki noji no nishiki ka na* Le mot *nishiki*, amené par le proverbe *kokyô e nishiki o kazaru* impliqué dans le poème précédent, désigne les couleurs éclatantes des arbres en automne c'est donc en cette saison que le *haibun* a été composé

Les relations de Gennai avec Toda Kyokuzan

En depit de ces reserves, je n'ecarte nullement l'hypothèse d'un sejour prolonge de Gennai dans le Kansai a cette epoque , sur ce point, en effet, M Hamada me paraît avoir etaye de façon convaincante les affirmations de Mizutani Futô

On lit dans le *Hiraga Gennai* de 1896 « Selon Tôjô Kintai[1], Gennai, après avoir demissionne de ses fonctions au *han* (de Takamatsu) se rendit a Ôsaka , il y vecut plus d'un an chez le medecin Toda Kyokuzan[2], auprès de qui il etudia l'histoire naturelle »

Nous avons des preuves indeniables que Gennai fut, a un moment de son existence, en relations etroites avec ce personnage, qui etait la parfaite incarnation de cette alliance traditionnelle de la médecine et des *honzô-gaku* dont Gennai cherchait à se degager il employait les loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession a cultiver des plantes rares dans son « jardin medicinal »[3]

Dans la « postface » *(batsu)* qu'il ecrit en *Hôryaku* 11 (1761) pour le catalogue d'une « exposition de produits naturels » *(bussan-kai)* tenue par Kyokuzan a Ôsaka en *Hôryaku* 10 (1760), Gennai emploie l'expression *wa ga Kyokuzan sensei* « mon cher maître Kyokuzan » Et Kyokuzan, de son côte, dans la notice *(hikifuda)* de cette exposition, parle de Hiraga-sei « l'eleve Hiraga »

Dans une lettre a un ami de Sanuki, Kubo Kyûan, dont nous reparlerons a propos de la demission « definitive » de *Hôryaku* 11 (cf p 60), Gennai semble repondre indirectement a une accusation ou a une menace de Kyokuzan il regrette de n'avoir pu donner suite a son projet d'« appronfondir ses connaissances » (auprès de Kyokuzan) parce qu'il s'est vu confier une « mission officielle » qui le retient a Edo Cependant Kyokuzan n'a aucun droit a lui faire subir le *deshi-kandô*[4], car il ne se considère ni comme un medecin, ni comme un disciple de Kyokuzan[5]

Gennai en vient donc a refuser l'etiquette de « disciple de Kyokuzan » qu'il semblait pourtant, ailleurs, implicitement accepter Mais aurait-il a se defendre de la sorte, s'il n'avait pas frequente l'ecole du medecin d'Ôsaka ? Et a quel moment aurait-il pu le faire,

(1) Il ne peut s'agir que du *Zoku-sentetsu sôdan* (cf append , p 185), mais je n'ai pu retrouver, dans les pages de cet ouvrage consacrées à Gennai, le passage allégué par Mizutani Futô (*op cit* , p 5) Tôjô Kintai dit seulement « (Gennai) demanda son congé se rendit à Kyôto pour un séjour d étude, puis passa à Ôsaka, puis s'en vint à Edo » Manifestement, il n utilise pas d autre source, dans cette partie de son récit, que le *Hiraga Kyûkei jikki*

(2) Toda Kyokuzan (*Genroku* 9 — *Meiwa* 6 1696-1769) médecin d Ôsaka Il est connu, dans l'histoire de la médecine japonaise, pour avoir, dans son traité *Hiyaku sen*, pris la défense des théories de Manase Dôsan (1506-1596), inspirées de la médecine Ming, contre Kagawa Shûtoku, un « archaïsant » disciple de Gotô Konzan

(3) Cf avertissement au *Bunkai-roku*, catalogue de la *bussan kai* organisée par Toda Kyokuzan à Ôsaka en *Hôryaku* 10 (1760) (Bibliothèque de Hibiya)

(4) *Deshi-kandô* « deshéritement d'un disciple », acte de renier un disciple indigne

(5) O C , p 647-648

sinon précisément entre la « première démission » et le 3e mois *Horyaku* 6 (1756), ou entre le séjour à Kyôto commencé au 5e mois *Horyaku* 6, et l'arrivée à Edo ?

J'imaginerais volontiers, pour ma part, qu'après la démission de *Horyaku* 4, il alla mettre au service de Kyokuzan ses talents de naturaliste, en échange de quoi il reçut l'instruction, le couvert et le gîte. L'auteur du *Hiraga Kyukei jikki* (mauvaise langue, il est vrai) lui prête un talent hors de pair pour s'introduire auprès de maîtres illustres, se faire héberger par eux, et vivre à leurs crochets[1]. Si l'on suppose en outre qu'il sut tirer le meilleur parti de ce temps d'étude auprès du célèbre médecin, on s'explique assez bien qu'après son arrivée à Edo, il se soit rapidement distingué parmi les disciples du naturaliste Tamura Ransui (cf. p. 47)[2].

Activités de Gennai entre *Hôryaku* 3 et 7

On peut donc tenir pour probable que Gennai, rentré de Nagasaki en *Horyaku* 3 (1753), renonce à ses fonctions au *han* de Takamatsu en *Horyaku* 4 — pour assuré, qu'il se trouve à Kyôto au 5e mois *Horyaku* 6 (1756) et à Edo au 6e mois *Horyaku* 7. Enfin certains témoignages datables qui subsistent de son activité dans les années *Hôryaku* 3-7 permettent d'inclure encore quelques faits dans cette période obscure.

Le jishin-ki

Cet appareil, qui paraît être une boussole, est la première « invention » connue de Gennai. Conservé naguère au musée de l'Association Pédagogique *(Kyoiku-kai)* de la Préfecture de Kagawa, il a disparu depuis la dernière guerre. D'après la photographie et la notice insérées dans les Œuvres Complètes[3], le *jishin-ki* mesurait environ vingt centimètres de hauteur. Il se composait simplement d'une aiguille aimantée pivotant sur un axe fixe au centre d'un cadran portant douze directions, le tout placé sous une plaque de verre. Il s'agit là,

(1) Selon l'auteur du *jikki* (p. 161) Gennai, parvenu à Edo, se fit héberger pendant plus de deux ans par le docteur confucéen Miura Heizan.

(2) Du séjour à Kyôto, but du voyage retracé dans l'*Arima kikô*, nous ne savons rien. Deux biographies qui mentionnent ce séjour, le *Hiraga Kyukei jikki* et le *Nikoku rempeki-dan*, s'accordent à indiquer que Gennai le passa surtout à s'amuser. Et l'on a fait remarquer que la nomenclature extrêmement précise des lieux de plaisir de Kyôto que contient le livre III du *Furai Shidoken den* suppose une expérience personnelle, et non livresque, que l'auteur acquit sans doute à cette époque.

M. Hamada (*op. cit.*, p. 68) émet l'hypothèse que l'*Akambei soshô* « livre de causeries » *(dangi bon)* signé Fûrai Sanjin, que Nakano Mitsutoshi a découvert à la bibliothèque du Musée National d'Ueno, aurait été rédigé par Gennai pendant son séjour à Kyôto. Cette œuvre serait ainsi le premier *gesaku* de Gennai, et le premier texte signé du pseudonyme de Fûrai Sanjin. Mais le fait que ce *dangi-bon* mette en scène les divinités des sanctuaires de Kyôto, assemblées au Yasaka jinja, ne me paraît nullement prouver que l'ouvrage ait été rédigé dans cette ville ; et l'on a conservé sous le nom de Furai Sanjin bien d'autres œuvres douteuses, ou sûrement apocryphes.

(3) O. C., p. 598.

evidemment, de la copie fidèle d'un compas hollandais que Gennai avait dû se procurer lors de son sejour a Nagasaki Au revers, une inscription indique que l'appareil fut construit dans la premiere decade du 3e mois *Hôryaku* 5 (1755), a la demande de Kimura Wataru, futur ministre *(karô)* du daimyô Yoritaka[1] Gennai resta toute sa vie en relations avec ce puissant personnage, même après qu'il eut definitivement denonce son allégeance envers le *han*

Les origines de la « poterie de Gennai »

C'est aussi de son premier sejour a Nagasaki que notre homme rapporta un projet auquel il consacra, pendant toute son existence, bien du temps et bien des efforts, pour n'en retirer cependant que quelques satisfactions mêlees de deceptions amères

Confirmant le jugement de Thunberg[2], Gennai nous apprend que les poteries fabriquees par les artisans japonais a cette epoque etaient de si mauvaise qualite qu'elles ne pouvaient — contrairement aux objets de bois laque, fort reputes en Europe — constituer un produit d'exportation

Les Japonais, au contraire, achetaient a haut prix les poteries de Hollande *(oranda-yaki)*, de Chine *(kara-yaki)* ou de Cochinchine *(kôshi-yaki)* contree d'ou provenaient notamment des boîtes a parfum *(kôgô)* très appreciees des *chajin*[3]

A Nagasaki, Kyûkei dut examiner attentivement les ceramiques etrangères Il s'avisa qu'on pouvait extraire du sol japonais des terres en tout point semblables a celles dont ces poteries etaient faites, et parvint à se faire enseigner les techniques étrangeres de cuisson, de coloration, et de vernissage Certain qu'il reussirait a fabriquer des objets identiques à ceux que prisaient tant ses compatriotes, il ne douta point qu'il avait trouve là un moyen de se rendre utile a son pays — en aidant a reduire ou a supprimer une importation inutile et ruineuse — et de s'assurer en même temps renom et fortune

Rentre de Nagasaki, il chercha, et trouva a Tomita[4], village situe a deux lieues environ au sud de Shido, une terre propice Dès cette epoque, sans doute[5], il commença a former des artisans a sa

(1) Kimura Wataru deviendra *karô* (conseiller) du fief de Takamatsu au 4e mois *Hôryaku* 10 (1760) Sur ses rapports avec Gennai voir p 147, n 1 et p 148, n 3

Ce personnage (mort en *Kansei* 9 1797) est le bisaïeul de Kimura Wataru Mokurô, *karô* du fief de Takamatsu et écrivain ami de Bakin (cf append , p 183) Contrairement à ce que semblent croire la plupart des commentateurs, il n a jamais porté lui même le nom de Mokurô, qui est un pseudonyme littéraire L'erreur est imputable aux éditeurs des O C , (p 597 et 598)

(2) Thunberg, *op cit* , p 237 « La porcelaine du Japon n a rien d'agréable, ni pour les couleurs ni pour la forme , elle est grossière, massive et bien inférieure à celle que nous tirons de Chine par Canton »

(3) *Chajin* = maîtres dans l'art du thé

(4) Cf Okada Tadakichi (*Sanuki ijin Hiraga Gennai ô*, p 32)

(5) Le mémoire sur la terre de Fukae (cf p 124) montre qu en 1771 les artisans formés par Gennai dans la région de Shido avaient déjà une longue expérience du *Gennai-yaki* On peut donc penser qu'il les avait initiés à sa technique au retour de son premier voyage à Nagasaki, avant son départ pour Edo

nouvelle technique, qu'il appela lui-même le *Gennai-yaki* Ces artisans firent ecole a leur tour, en sorte que de nos jours encore subsistent, dispersees aux quatre coins du pays de Sanuki, des centaines de pieces de *Gennai-yaki* vases, assiettes, *koma-inu*[1] etc Beaucoup sont anonymes, ou signees du nom de potiers formes par Gennai Sakaiya Gengo, Yôhachi, Shummin Tres rares sont celles qui portent le sceau du maître[2]

L'originalite de ces poteries reside dans l'emploi d'un vernis qui leur donne un eclat caracteristique que n'avait pas la ceramique japonaise traditionnelle — dans l'usage exclusif de trois couleurs jaune, brun, vert (a l'imitation des poteries cochinchinoises) — enfin dans les motifs souvent stylises, geometriques, evoquant parfois le quadrillage des planisphères hollandaises ou les lettres de l'alphabet latin[3]

Le dieu Gennai

On peut voir de nos jours encore[4], pres de Tomo, prefecture de Hiroshima, sur le côte gauche d'un chemin qui monte vers le Iô-ji (temple Shingon, juche sur les hauteurs a l'ouest de la ville), un monument compose de trois blocs de granit entasses l'un sur l'autre les gens du pays le designaient naguere du nom de Sambô-kôjin

L'edicule est flanque sur sa gauche de deux autres blocs de granit empiles, surmontes d'un *hokora*[5] de brique (le tout depassant legerement la hauteur du monument central) , sur sa droite, d'un *sotoba*[6]

(1) *Koma inu* statues d animaux protecteurs, placées à l entrée des sanctuaires pour en écarter les mauvais esprits

(2) Parmi les céramiques portant la signature de Gennai, les plus célèbres sont les « assiettes à la carte » *chizu sara,* auxquelles Ashida Ijin a consacré une étude *(Hiraga sakusei no chizu-sara ni tsuite,* dans *Hiraga Kyukei-ô ryaku den)* on a conservé une *carte du Japon,* inscrite dans une assiette de forme carrée et portant sur les bords nord et sud une graduation qui marque les extrémités des méridiens, les dimensions de l île d'Ezo et de l archipel des Ryûkyû y sont tres exagérées — et une *carte du monde,* en deux hémisphères inscrits dans deux assiettes circulaires J'ai pu voir, à la Préfecture de Takamatsu, l'assiette correspondant à l hémisphere ouest les océans sont teintés en vert, les continents en jaune et en brun (ce tri chromatisme caractérise presque toutes les céramiques de l école de Gennai) Ashida, en examinant les caractères chinois utilisés pour transcrire les noms de pays, a montré que Gennai s était inspiré, non pas des cartes les plus répandues à son époque, qui dérivaient toutes du *Bankoku sokai zu* publié à Kyôto en *Hôei* 5 (1708), mais d une carte, ou d une copie fort ancienne d une carte de Matteo Ricci Il existe, chez des collectionneurs de Takamatsu, quelques autres assiettes-planisphères, plus petites, monochromatiques et de facture plus grossière, elles sont sans doute l'œuvre d'artisans de l école de Gennai

(3) Cf Hidari Kôkyo, *Hiraga Gennai saku yakimono no mikata,* dans Tôsetsu, mars 1965, p 44-46

(4) Je n'ai pu me rendre moi même à Tomo La description que je donne s inspire de celles d'Okada Tadakichi *(Sanuki ijin Hiraga Gennai ô)* et de Katô Genchi *(Hompo seishi no kenkyu)* M Hamada, qui a fait récemment le voyage, m assure que le monument est encore dans l'état ou l avaient trouvé ces auteurs

(5) Sanctuaire shintoïste de petites dimensions

(6) *Sotoba* = sanscrit *stupa* monument funéraire en forme de tour étagée

de pierre, au pied duquel se trouve une dalle carrée Le *sotoba* porte trois inscriptions

Sur la face 南無妙法蓮華経平賀源内神儀

Sur le côte droit 宝暦十四庚申三月七日

Sur le côté gauche 慶応四戊辰七月二十八日 溝川栄助茂助、利三郎立之

Dans la region, on considerait communement que cet ensemble était la tombe de Hiraga Gennai, jusqu'au jour[1] où un prêtre shintoïste du sanctuaire voisin de Nunakuma prouva qu'il s'agissait non point d'une sepulture, mais d'un *seishi*, c'est-a-dire d'un monument érige, de son vivant, à Gennai divinise

On fit alors une enquête auprès des descendants de Mizokawa Eisuke, qui avait erige le *sotoba* en *Keio* 3 (1867) Et c'est ainsi que l'on put recueillir cette curieuse tradition, transmise de generation en generation les ancêtres des Mizokawa exerçaient la profession de pêcheurs Hiraga Gennai, qui faisait de frequents sejours à Tomo, se fit un jour heberger par eux Jugeant qu'avec la terre d'un champ que possedait cette famille (dans les parages ou s'eleve aujourd'hui le *seishi*) on pourrait faire de l'excellente poterie, il engagea le chef de la famille Mizokawa a pratiquer cette industrie, selon un procedé qu'il lui enseigna c'etait sans doute le *Gennai-yaki* dont il a eté question ci-dessus Cependant, comme le pêcheur ne disposait pas d'un capital suffisant pour se procurer l'equipement necessaire a son entreprise, il commença par vendre la terre qu'il extrayait a un potier de profession , lequel, ne detenant point le secret de Gennai, n'en fit que de la poterie ordinaire Quand ils eurent de la sorte amasse assez d'argent, les Mizokawa se mirent a exploiter directement leur terre Cependant Gennai, en les quittant, leur avait dit « A partir du jour ou vous commencerez de fabriquer la poterie conformement à mes enseignements, vous rendrez un culte aux trois dieux Chijin, Kôjin et Gennaijin » Ils firent ce que le maître leur avait ordonné

Au dire de la personne interrogee par les enquêteurs, les trois pierres empilees du monument central representent les trois divinités dont Gennai avait prescrit le culte Et le petit *hokora* de brique, sur la droite, avait remplace un ancien *hokora* de bois ou l'on reverait aussi le dieu Gennai

Date du séjour de Gennai à Tomo

En se fondant sur le recit des Mizokawa, on peut tenter de reconstituer ainsi les faits

Il y a deux dates sur le *sotoba* Celle du côte gauche *Keio* 4, 28 du 7e mois (4 sept 1868) marque de toute evidence le moment ou ce monument fut erige Celle du côté droit *Hôryaku* 14, 7e jour du 3e mois (7 avril 1764), a sans doute ete recopiee du *hokora* de bois,

(1) En 1929 cf Okada Tadakichi, *Sanuki ijin Hiraga Gennai ô*, p 41

aujourd'hui disparu, qui coiffait le monument de gauche Cette date n'est certainement pas celle du sejour de Gennai à Tomo nous sommes assez bien renseignes sur ses faits et gestes en *Hôryaku* 14 (1764) , il etait cette annee-la fort occupe a Edo, et on ne trouve dans sa correspondance aucune allusion a un voyage dans cette region a cette epoque

Dans ces conditions, il est tout a fait vraisemblable que la date de *Hôryaku* 14 marque le moment, très posterieur au sejour de Gennai à Tomo, ou la famille Mizokawa commença d'exploiter la terre a son profit C'est alors sans doute que fut construit le *hokora* de bois, conformément aux instructions du bienfaiteur Fort eloignée d'Edo, Tomo etait au contraire relativement proche du pays de Sanuki de Takamatsu a Tomo, le voyage par bateau n'etait pas bien long, et l'on comprend que Gennai ait pu se rendre frequemment sur l'autre rive de la Mer Interieure, comme le veut la tradition transmise par les Mizokawa On peut donc avec quelque vraisemblance situer le ou les sejours de Gennai a Tomo dans la periode *Horyaku* 3-7 (1753-1757) Qu'allait-il y faire ? Se livrait-il dès cette epoque a des prospections pour decouvrir des terres propices a la fabrication du *Gennai-yaki?* C'est ce qu'il est evidemment impossible de preciser

Notons que Katô Genchi, qui a lui aussi, lors de son passage a Tomo, interroge les descendants du pecheur, a recueilli de leur recit cette variante singuliere Gennai aurait dit à son hôte « Je ne sais ou ni quand je mourrai, je ne sais qui elèvera pour moi une pierre tombale Je vous demande donc de dresser ces trois pierres et de leur rendre un culte en invoquant Chijin, Kôjin, Gennai-jin »[1]

Admettons que la tradition soit veridique on imagine assez bien ces paroles dans la bouche d'un Gennai deja « deracine », libere de ses attaches avec son *han* et incertain de ses destinees bref un *ronin* Et le sejour a Tomo serait, dans ces conditions, posterieur à la demission de *Horyaku* 4

Interprétation

Il faut bien se representer que dans le Japon d'alors, le fait d'eriger un monument et de rendre un culte a un personnage vivant n'avait rien d'exceptionnel Katô Genchi s'est attache naguère à l'etude de ces *seishi* Il en a decouvert, dans tout le Japon, une bonne soixantaine De son travail, il ressort que les monuments de ce genre sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le supposait generalement avant lui, et que la plupart d'entre eux datent de l'epoque Tokugawa , ce qui n'a rien d'etonnant, si l'on songe que le Japon fut au cours de cette periode constamment soumis aux influences confuceennes venues de Chine et de Coree Or on sait que l'erection de *seishi* est un usage courant dans ces pays Introduite au Japon, cette coutume tendit a s'y integrer aux pratiques shintoiques , et c'est dans le cadre du

(1) *Cf* Katô Genchi, *op cit*, p 262

Shintoïsme qu'elle s'est maintenue bien au-dela de la Restauration de Meiji Materiellement, le *seishi* peut prendre des formes diverses, allant de la simple stele au sanctuaire *(jinja)* Le caractere « divin » du personnage revere est plus ou moins nettement affirme Dans le cas le plus frequent, le monument est eleve par la population reconnaissante a un bienfaiteur local

Par exemple Nakahashi Kyûzaemon (mort en *Enkyo* 3-1750), né dans une famille de paysans du pays de Kaga, devint « maire » *(tomura)* d'un village du canton de Hagui Sur ordre des autorites du *han* il assécha les étangs, assainit la region , la population qu'il administrait lui bâtit en retour un sanctuaire où elle le revera comme *nôshin* (dieu agraire)

Akizato Goemon (*Temmei* 6 - *Ansei* 6 1786-1859), samurai du *han* de Matsushiro, creusa des canaux, developpa l'irrigation au village de Kurashina ce qui lui valut d'être de son vivant adore comme *suijin* (dieu de l'eau)[1]

Le culte était-il parfois plus ou moins directement suggere par l'interesse lui-même ? C'est possible Mais dans les cas ou nous pouvons constater avec certitude qu'un personnage a lui-même erige ou fait eriger son propre *seishi*, il s'agit en fait de tout autre chose

Yamazaki Anzai (*Keicho* 4 - *Tenwa* 2 1618-1682), le fondateur du Suika-shintô, « invita » son propre esprit *(reikon)*, avec ceux de son père et de sa mere, dans un sanctuaire qu'il edifia dans sa residence de Kyôto Matsudaira Sadanobu (*Horyaku* 8 - *Bunsei* 12 1758-1829), l'inspirateur de la reforme de Kansei, edifia dans le jardin de sa propriete a Tsukiji, un *kannô-den*, ou il introduisit sa propre image, qu'il revera au milieu d'autres divinites Ces personnages etaient, l'un et l'autre, d'un temperament fortement enclin au mysticisme

Tel n'etait point, assurement, le cas de notre Gennai Pour lui, je crois qu'il s'agissait surtout de marquer, par ce geste singulier, sa volonte de s'inscrire dans la lignee des « grands hommes » *(daijin)*, bienfaiteurs que les populations divinisent Comme on le verra plus loin, il n'a cesse de proclamer jusqu'a la fin de son existence qu'il s'est voue corps et âme au « profit du pays » *kokueki*, c'est-a-dire — du moins le croyait-il — au bien de la population tout entiere Si le voyage a Tomo a bien eu lieu a l'epoque ou nous le plaçons, j'imagine que le personnage, rentre d'un sejour a Nagasaki qui a dû le marquer profondement, porte deja en lui le dessein d'ameliorer la vie du peuple par le developpement des productions naturelles *(bussan)* et de nouvelles techniques , et ce rêve, auquel il a peut-être deja donne par ses premieres « inventions », par son entreprise de Tomita, quelques commencements de realisation, l'emplit d'une telle exaltation qu'il prend lui-même l'initiative de se faire attribuer cet

(1) Cf Katô Genchi, *op cit*, p 138 sqq

honneur suprême, dont l'usage voulait qu'il vînt couronner une vie d'efforts consacree a soulager les misères du peuple

C'est la que je crois discerner — plutôt que dans une volonte maligne de tourner en derision les superstitions populaires, laquelle n'etait point non plus, nous le verrons, etrangère a son caractère — le sens de cette curieuse auto-deification de Gennai

CHAPITRE DEUXIÈME

A LA CONQUÊTE DE LA CAPITALE DE L'EST

L'ARRIVÉE A EDO

Après un sejour dans le Kansai dont nous ne pouvons apprecier la duree, mais qui ne saurait se prolonger au-dela du 5[e] mois *Hôryaku* 7, Gennai prit le chemin de la cite des shôgun L'auteur du *Hiraga Kyukei jikki* a cru bon d'etoffer a cet endroit son recit de quelques peripeties imaginaires, dont la plus pittoresque peut être ainsi resumee

Parvenu au village d'Iwabuchi, pays de Suruga, Kyûkei se fait heberger par une de ses connaissances, un paysan pauvre du nom de Gorôbei Or voici qu'il lui prend envie de faire l'escalade du mont Fuji On etait dans la troisième decade du 9[e] mois « Ce n'est plus la saison » proteste le paysan Qu'importe, dit Gennai Il avait dans ses bagages des « torches hollandaises » *(komo-taimatsu)* qu'il avait rapportees de Nagasaki Enduites d'un produit appele *hemen*, elles éclairaient a plus de cent pas a la ronde, et degageaient une chaleur intense[1] En sorte que n'ayant a craindre ni le froid ni la brume, Gennai mena Gorôbei au sommet du Fuji La, decouvrant a ses pieds la plaine de Musashi — pays de l'est, pays du soleil levant par excellence — et exalte par ce spectacle, il se mit a declamer son programme son but dernier etait le *kokueki*, le « profit du pays » Mais pour atteindre ce but, il lui fallait la puissance , pour avoir la puissance il fallait « habiter près du château » (shôgunal) et se placer sous le patronnage d'un « grand nom » or, dans l'Edo de ce temps, en etait-il de plus grand que celui de Tanuma Tonomo no kami ?[2]

Et c'est ainsi que l'ambitieux Kyûkei aurait forme le dessein d'entrer dans les faveurs de Tanuma Okitsugu

Sur les premiers temps du sejour à Edo, les « melanges » apportent

(1) L auteur du *jikki* (qui écrit en 1789) aurait il eu connaissance d'une invention toute récente à l époque l allumette ? C est aux environs de 1780 que celle ci apparaît en Europe sous ses formes les plus archaïques papier enduit de phosphore, enfermé dans une capsule de verre — ou bâton recouvert de soufre, qu on enflammait par friction contre les parois internes d un flacon de verre, enduites de phosphores

(2) *Op cit*, p 155-156

quelques indications Dans le *Yakko-dako*[1] d'Ôta Nampo il est dit que Gennai voulut ouvrir une ecole privee, mais renonça finalement a son projet, « les temps n'etant pas favorables » Selon le *Jundô zuihitsu*[2] il aurait d'abord vecu chez l'apothicaire Iwashiya, les pharmaciens, pour distinguer les vrais remèdes des contrefaçons, avaient grand besoin des services des *honzôgakusha*[3] Mais nos seules certitudes concernant cette periode proviennent des registres du Seidô de Yushima On lit dans le *Shôdô-ki* (registre des inscriptions)

2, 6e mois *Hôryaku* 7 (17 juillet 1757) Entree, sur presentation de Nakamura Hikosaburô Hiraga Gennai

Et dans un extrait des archives du Seidô transmis par le *Noboketei zuihitsu*[4]

3, 9e mois *Hôryaku* 8 (9 oct 1758) Lecture du *Chô Gi-den (Tchang Yi tch'ouan)* President de seance Taikyô Assistants Kunihiko, Naohiro, Kunitomo, Hôken (?)

Pour apprecier la signification et la portee de cette « entree » *(nyûmon)* de Gennai au Seidô, il convient de rappeler ce qu'etait cette institution a l'epoque qui nous interesse

Le Seido de Yushima

Le Seidô etait le centre du culte confuceen et des etudes confuceennes officielles a Edo

C'etait un vaste ensemble de bâtiments dispose sur un coin du plateau de Kanda, au nord du château, depuis *Genroku* 3 (1670), annee ou le Shôgun Tsunayoshi s'etait aperçu qu'au Kôshi-byô[5] de Shinobugaoka[6] Confucius était vraiment trop pres de son ennemi le Bouddha du Kan'ei-ji

Comme aujourd'hui, l'edifice principal dressait vers le ciel une elégante silhouette toit de feuilles de cuivre patinees, surmonte d'étranges decorations en volutes, mais a l'epoque où Gennai y fit son entree, l'ensemble devait presenter un aspect singulierement delabre, car il n'avait pas subi de refections depuis cinquante ans En *Hôryaku* 7 (1757) justement, le *daigaku no kami*, qui etait pour

(1) *Yakko dako*, p 332

(2) Essai manuscrit, de date et d'auteur inconnu, figurant à la Bibliothèque de la Diète à Tokyo

(3) Cf p 44 sqq

(4) Cité dans Mori Senzô, *Shin-shiryô*, p 49 Le registre que recopie l'auteur du *Noboketei zuihitsu* ne doit pas être le *Shôdô-ki*, car ce document, dont l original peut encore être consulté au *Shiryô hensan-jo* de la bibliothèque de l Université de Tokyo, ne comporte d autre indication concernant Gennai que celle de son entrée au Seidô

Selon le registre transmis par le *Noboketei zuihitsu*, Gennai serait entré au Seidô le « 22, 5e mois de l'année du Serpent », donc en *Hôryaku* 9 (1759) ou *Kan en* 2 (1749) Ces deux dates, comme le note M Mori Senzô, sont l une et l'autre invraisemblables

(5) Kôshi-byô sanctuaire ou l'on rend un culte à Confucius

(6) Ancien nom des lieux où s étend aujourd'hui le parc d'Ueno

ainsi dire le directeur de ce venerable etablissement, en avait à plusieurs reprises et vainement reclame la restauration au *rôjû* Hotta Masasuke il n'obtiendra satisfaction qu'en *Hôryaku* 10 (1760)[1]

Établissement prive a l'origine, le Seidô appartenait a la famille Hayashi (ou Rinke), dont les membres etaient charges par le Shôgun d'une part d'accomplir, deux fois par an, le rite du *shakuten*[2] — d'autre part, de dispenser a un auditoire choisi (dont le shôgun lui-même) l'enseignement du confucianisme d'etat Lors de la reforme de *Kyôho*[3] le shôgun Yoshimune, soucieux de promouvoir une politique de « diffusion de l'instruction », mit l'accent sur ce second rôle En *Kyoho* 2 (1717), il fut ordonne aux membres de la famille Hayashi et a leurs disciples de donner quotidiennement des cours de « classiques » *(keisho)* au Pavillon de l'Est » (Tôsha)[4] On en fit donner aussi a la « Salle de Reception » (Kyôô Zashiki)[5], et la les enseignants n'etaient pas exclusivement des membres de la famille Hayashi il y avait aussi des docteurs confuceens librement choisis par le Bakufu, les conférences etaient publiques les jours pairs, et reservées les jours impairs aux « vassaux directs »[6] Enfin en *Kyohô* 4 (1719), on ouvrit une troisieme salle de cours, le Takakura Yashiki[7], où l'on enseigna tous les jours, publiquement et sans acception de classe

Les « cours » consistaient, autant que nous puissions le savoir aujourd'hui, a lire et commenter en groupe des textes chinois comme les Quatre Livres *(Sseu-chou)*, le *Kin-sseu-lou*, le *Hiao-king*, la Petite Étude *(Siao hiue)*[8]

Cependant, l'examen du *Shôdo-ki* — registre où etaient consignees les « entrees » de ceux qui, devenant officiellement elèves du Seidô, s'engagaient a en suivre regulierement les enseignements — revele que les efforts de Yoshimune n'avaient eu que d'assez piteux resultats

Entre *Tenwa* 1 (1681) et *Kyohô* 17 (1732) 500 noms sont inscrits 14 sont des « vassaux directs », 2 sont des « seigneurs » *(hanshu)*, 137 des samurai des *han (hanshi)*, le reste des « indetermines »

(1) Cf Wajima Yoshio, *Shoheikô to hangaku*, p 80 81

(2) *Shakuten* ou *Sekiten* cérémonie en l'honneur de Confucius, célébrée deux fois par an, au 2e et au 8e mois

(3) Réforme de *Kyohô (Kyohô kaikaku)* les historiens donnent ce nom à l'ensemble des mesures prises par le shôgun Yoshimune (1716 1745) pendant l'ère *Kyôho* (1716 1736) pour rétablir les finances du Bakufu, restaurer la suprématie économique de la classe guerrière, et répandre l'instruction, et la morale « Tchou-Histe », dans toutes les classes de la population Le but officiel de la réforme était de ramener le Japon à l'état politique et social ou il se trouvait sous le premier shôgun, Ieyasu

(4) Pavillon de l'Est = Tôsha, appelé aussi Kôdô (Pavillon des Conférences), situé dans l'enceinte du Seidô, à main droite en regardant le sanctuaire (Taisei den)

(5) La Salle de Réception = Kyôô Zashiki Elle était située à l'extérieur de l'enceinte, à l'ouest

(6) « Les vassaux directs » = jap *jikisan bushi (hatamoto* et *gokenin)* dépendant immédiatement du shôgun

(7) Près de l'actuelle « sortie Yaesu » de la gare de Tôkyô

(8) Ces ouvrages étaient particulièrement révérés des adeptes du Tchou Hisme *(Shushi gaku)*

Entre *Temmei* 3 (1783) et *Kansei* 4 (1792) 493 noms inscrits 125 « vassaux directs », 6 « seigneurs » ou parents, 138 *hanshi*, 324 « indéterminés »[1]

La vérité est qu'à l'époque qui nous intéresse, l'institution du Seidô, placée trop exclusivement sous le contrôle de la famille Hayashi, était en pleine décadence Comment s'en étonner ? On continuait imperturbablement d'y enseigner le « Tchou-Hisme » *(Shushi-gaku)*[2] — la doctrine confucéenne qui avait eu l'approbation d'Ieyasu — en un temps où la mode était au contraire à « l'Archaïsme » *(Kobunji-gaku)*[3], ou à l'« Éclectisme » *(Setchû-gaku)* Il était évident pour quiconque que le centre de la vie intellectuelle n'était plus au Seidô, et celui-ci n'avait même plus, sous Tanuma, le soutien moral et financier du gouvernement, dont il avait bénéficié à l'époque de Yoshimune

Dans ces conditions, les biographes modernes de Gennai qui ont cru voir dans son entrée au Seidô la manifestation de son ambition politique et la preuve qu'il désirait faire carrière dans l'administration shôgunale, me paraissent commettre un anachronisme ; ils projettent sur les années *Horyaku* la puissance et le prestige du Seidô qui seront les siens à partir de la réforme de *Kansei*[4], lorsque, pris à charge intégralement par le Bakufu, il deviendra, sous le nom de Shôhei-kô, la pépinière des fonctionnaires de l'administration centrale

Nous ne voulons pas dire, bien entendu, que Gennai n'ait pas à ce moment de son existence ou à un autre, conçu de hauts desseins ; mais s'il cherchait, dès cette époque, à se « rapprocher du soleil », l'inscription au Seidô n'était certainement pas un moyen direct de parvenir à ses fins

A mon avis, ses motifs étaient d'un ordre plus humble S'il est vrai, comme l'affirme l'auteur du *Hiraga Kyûkei jikki*, qu'on n'avait

(1) Cf Wajima, *op cit*, p 90 91

(2) Tchou Hisme, en jap *Shushi gaku* doctrine de Tchou Hi (1130 1200) l'un des promoteurs de la renaissance confucéenne de l'époque Song Tokugawa Ieyasu en fit l'idéologie officielle du Shôgunat

(3) *Kobunji-gaku* (littér « étude des lettres anciennes ») mouvement intellectuel confucéen qui reconnaît son fondateur en Ogyû Sorai (mort en *Kyôhô* 13 1728) Il se propose d'établir une interprétation littérale plus exacte des textes chinois antérieurs aux Han, de revenir au-delà du Tchou Hisme et de toutes les exégèses tardives, à l'enseignement des premiers maîtres, Confucius et Mencius, et professe que la morale qui régit les sociétés humaines a été instituée par les Saints Yao, Chouen, le duc de Tcheou

Quant à l'Éclectisme, *Setchû gaku*, dont les représentants les plus connus sont Katayama Kenzan (*Kyôhô* 15 *Temmei* 2 1730 1782) et Inoue Kinga (*Kyôhô* 17-*Temmei* 4 1732-1784), ce n'est pas à proprement parler une doctrine, mais plutôt une affirmation de liberté intellectuelle, en réaction à la fois contre le confucianisme officiel et contre l'Archaïsme

En *Kansei* 7 (1790), à l'instigation de Matsudaira Sadanobu, le Bakufu, dans le dessein de restaurer l'autorité du Tchou Hisme, interdit l'enseignement des doctrines « hétérodoxes » au Seidô L'exemple donné par le gouvernement central fut bientôt suivi dans la plupart des « écoles de fief » *(hankô)*

(4) Cf p 64, n 1

pas le droit de demeurer plus de trois jours de suite dans une auberge a Edo[1], le problème du logement devait, dès son arrivee, se poser à lui de façon cruciale Ce qu'il cherchait au Seidô, n'etait-ce pas, avant tout, le couvert et le gîte, comme tous ces *rônin* qui constituaient, nous dit-on[2], la majorite des « indetermines » *(mibun fumei)* inscrits au *Shodo-ki?* Je n'ai pu malheureusement determiner, si, à l'epoque que nous envisageons, l'assistance aux cours et l'hebergement au *gakuryô* (logement des pensionnaires) etaient payants ou non Mais a supposer qu'ils le fussent, les frais ne devaient pas être considerables, puisque les Hayashi touchaient du Bakufu, pour gerer leur etablissement, une importante subvention Quelle aubaine, dès lors, que l'entree au Seidô, pour des *rônin* doues d'assez d'instruction et pourvus d'assez bonnes relations en la place[3] pour s'y faire admettre ! Quant aux conferences des docteurs attaches a l'etablissement, j'imagine qu'ils n'y portaient, a supposer qu'ils y assistassent, qu'un interêt très mitige

Combien de temps Gennai demeura-t-il pensionnaire au Seidô de Yushima ? Plusieurs annees sans doute, car la postface *(batsu)* qu'il redige en *Horyaku* 10 (1760) pour le *Bunkai-roku* — catalogue de l'« exposition de produits naturels » *(bussan-kai)* tenue cette annee-la par Toda Kyokuzan a Ôsaka — porte cette mention « Hiraga Kunitomo, de Sanuki, en son logement provisoire du Seidô de la Capitale de l'Est »[4] Il ne s'y trouvait plus, cependant, au 9e mois *Horyaku* 11 (1761), puisqu'il ecrit dans le *Butsuri-hinhitsu* (cf p 67) qu'a cette date, un homme du pays d'Izu vint lui rendre visite dans sa maison de Kanda

A Kanda, Kyûkei habita d'abord a Shirakabe-chô, comme l'indique, entre autres, l'*Ichiwa-ichigen* d'Ôta Nampo « Arrive a Edo, il logea d'abord au Seidô, puis a Shirakabe-chô, quartier de Kanda » C'est la qu'il eut sa demeure, selon le *Hiraga Gennai shôden*, jusqu'en *An'ei* 1 (1772), annee du grand incendie de Gyôninzaka, qui detruisit sa maison[5]

Les maîtres de Gennai

Parvenu dans la capitale, Gennai ne se contenta pas de se faire compter parmi les disciples du Rinke On lui prête en outre un assez grand nombre de *nyumon* (le *nyûmon* est le fait de « passer la porte » d'un maître, donc de devenir son elève) chez des docteurs de specialites diverses le poète Hattori Nankaku, les confuceens de l'ecole

(1) *Op cit*, p 159

(2) Cf Wajima, *op cit*

(3) Au moment ou Gennai arrive à Edo, plusieurs fonctionnaires ou ex fonctionnaires du *han* de Takamatsu étaient déjà pensionnaires au Seidô Nakamura Kunzan ou Hikosaburô, qui le présenta (cf p 40), Kubo Taikyô, Shibano Ritsuzan, le futur promoteur de la réforme du Seidô dans les années *Kansei*

(4) Cf O C, p 586

(5) Dans Mori Senzô, *Shin shiryô o tôshite mitaru Hiraga Gennai*, p 39

« archaisante » Miura Heizan, Ishijima Tsukuba etc Même si ces traditions sont historiquement fausses, elles attestent le caractère « touche-a-tout » du personnage, son sens inne de la *mode*, même dans les domaines intellectuel et litteraire Il faut noter en effet qu'a cette epoque le *nyûmon* n'impliquait pas necessairement un engagement veritable a assister aux conferences du maître ou à le seconder dans ses travaux l'essentiel etait de faire apposer son nom sur le registre — honneur dont on pouvait se prevaloir par la suite — et d'attirer sur soi l'attention du maître

Il est cependant, dans la vie de Gennai, deux *nyûmon* historiquement bien attestes, et significatifs en ce sens qu'ils ont exerce sur lui une influence aisement discernable il s'agit de son « entree » chez le *kokugaku-sha*[1] Kamo no Mabuchi en *Horyaku* 13 (1763), et chez le naturaliste Tamura Ransui, a une date que nous ne pouvons determiner, mais qui est certainement de tres peu posterieure à son arrivée a Edo[2]

Les rapports de Gennai avec Kamo no Mabuchi seront evoqués en leur lieu (cf p 84) Mais pour traiter de ses relations avec Tamura Ransui, autrement importantes, car pendant plusieurs années Gennai se montrera le disciple fidèle du celebre *honzogaku-sha* — il nous faut d'abord expliquer ce qu'etaient les *honzô-gaku*, et a quel point de son developpement etait parvenue, vers le milieu du XVIIIe siècle, cette discipline a laquelle Kyûkei consacra une part si importante de son activite

Qu'est-ce que les honzô-gaku ?

Les *honzo-gaku* — litteralement etude des arbres et des herbes, étude des plantes — sont, il va s'en dire, une discipline d'origine chinoise Elles etaient traditionnellement conçues comme l'etude des vegetaux (mais aussi des mineraux et des produits d'origine animale), non pas pour eux mêmes mais en fonction de leur valeur thérapeutique , c'est a cette fin qu'on s'efforçait d'en determiner le nom, la saveur, et l'usage possible Les *honzo-gaku (pen-ts'ao hiue)* etaient donc une discipline annexe de la medecine il s'agissait bien d'« histoire naturelle », mais d'une histoire naturelle orientee vers des fins toutes pratiques Ce stade primitif est parfaitement representé

(1) *Kokugaku-sha* = celui qui s'adonne aux « études nationales » *(koku gaku)* Le mouvement *kokugaku*, philologique et littéraire à l'origine — il visait à restituer la forme et le sens des plus anciens textes japonais, et à mettre en valeur à travers ces textes une culture et une sensibilité authentiquement japonaises — prendra à la fin des Tokugawa une coloration mystique de plus en plus accentuée, aboutissant à un Shintoisme rénové qui constituera le fondement idéologique de la Restauration de *Meiji*

(2) Cf p 48 sqq Au dire de Tamura Ransui lui même, Gennai participa activement à l'organisation de la première *yakuhin-kai* au 9e mois *Hôryaku* 7 (1757)

D après le *Yôgaku nempyô* (*Shinsen-yôgaku nempyô*, p 56), c'est en *Hôryaku* 3 (1753) que Gennai « entre » chez le *honzôgaku-sha* Mais nous avons vu qu il ne pouvait se trouver à Edo à cette date

par la première grande encyclopédie chinoise des *honzô-gaku*, le *Chen-nong Pen-ts'ao-king* de T'ao Hong-king (452-536), où les produits intéressant la médecine sont divisés en « supérieurs » *chang-p'in*, « moyens » *tchong-p'in*, et « inférieurs » *hia-p'in*, selon le degré d'efficacité qui leur est attribué. Tout autre est la classification adoptée à l'époque Ming par Li Che-tchen, l'auteur de l'immense *Pen-ts'ao kang-mou (Honzo-komoku)* (achevé en 1590). Quoique son point de vue demeure, dans une large mesure, médical, Li Che-tchen fait déjà œuvre de naturaliste, dans l'acception occidentale du terme, en ce sens qu'il s'efforce d'ordonner les végétaux, animaux et minéraux, selon des catégories « objectives » déterminées par leur apparence externe ou par leur appartenance à l'un des cinq « éléments » : catégorie de l'eau, des pierres et des métaux, des herbes, des céréales, etc. Au Japon, les *honzô-gaku* avaient été introduites, dès l'époque ancienne, en même temps que les autres formes de la culture chinoise, mais c'est surtout sous les Tokugawa qu'elles connurent une expansion remarquable ; elles devinrent une branche essentielle des « études positives » *(jitsugaku)* si caractéristiques de l'atmosphère intellectuelle de cette période. Leur développement, vers le milieu du XVIII[e] siècle, faisait l'admiration du botaniste suédois Thunberg. Il faut noter qu'au Japon beaucoup plus nettement qu'en Chine, elles tendirent à se constituer en une discipline autonome, dont les fins et les applications ne se limitaient plus au seul domaine médical[1].

Le point de départ de cet essor est l'introduction au Japon dans les années *Keichô* (1596-1614), du *Pen-ts'ao kang-mou*. Il n'est peut-être aucun ouvrage qui, dans les deux cent cinquante années de l'ère Tokugawa, ait été aussi souvent édité, annoté, condensé, commenté. Hayashi Razan, qui avait été chercher le *Pen-ts'ao kang-mou* à Nagasaki, inaugura cette longue série de reprises par une collection d'extraits, publiée sous le titre *Tashiki-hen*.

Pendant logtemps les *honzo-gaku* japonaises avaient consisté surtout à lire et à commenter les traités chinois. Mais cette « lecture » même posait des problèmes : car on sait que les Japonais ne « lisaient » le chinois qu'en le traduisant, en fait, dans leur propre langue. Or, pour être à même d'apposer des *kun* corrects sur les noms chinois des plantes, des minéraux et des animaux, il fallait savoir très précisément à quelle réalité correspondaient les caractères que l'on voulait « lire », ce qui supposait une confrontation attentive des descriptions contenues dans les ouvrages chinois avec les données de l'observation (pratiquée, naturellement, sur le sol japonais). On a peine à se représenter aujourd'hui quelle importance revêtait, aux yeux des médecins et des naturalistes japonais, la « détermination du nom exact des choses », avec quelle passion on discutait pour savoir si tel caractère chinois désignait telle plante ou telle autre.

(1) Cf. Shirai Kôtarô, *Shina oyobi Nihon honzô-gaku no enkaku oyobi honzô-ka no no denki*, p. 34.

la « science » d'un *honzôgaku-sha* se mesurait d'abord a sa capacité de *nommer* les objets qu'on lui montrait[1] Il faut dire que ces discussions n'etaient pas toujours futiles lorsqu'il s'agissait de remèdes, notamment, il etait evidemment essentiel pour un medecin de savoir exactement avec quelle plante il devait composer la drogue qu'il voulait administrer a son client Ainsi une double necessite, theorique et pratique, philologique et medicale, imposait aux *honzôgaku-sha* japonais de completer leur erudition livresque par une étude *de visu* des végétaux, mineraux et animaux de leur pays

D'autre part, la politique autarcique du Bakufu (cf p 96), dès les années *Genroku* (1688-1704) et plus encore a partir de *Kyohô* (1716-1736), favorisa l'essor des *bussan-gaku*, c'est-a-dire de l'etude systematique des ressources naturelles du Japon, en vue de produire sur le sol national tout ce qui etait jusqu'alors achete aux Chinois et aux Hollandais de Nagasaki, de manière a limiter les importations dans toute la mesure du possible L'effort porta surtout sur les médicaments — notamment ce ginseng coréen auquel on attribuait toutes les vertus — et les produits agricoles, tel le sucre de canne

C'est de la combinaison de ces deux ordres de recherche, de ces deux exigences — exigence de comprehension des textes chinois, a des fins a la fois theoriques et pratiques, d'une part , exigences politiques et economiques d'autre part — que procèdent les diverses tendances qui se font jour au sein des *honzo-gaku* japonaises, a partir de la fin du XVIIIe siecle

La tendance que l'on peut qualifier d'« orthodoxe » eut ses representants les plus eminents en la personne d'Inô Jakusui (*Kambun* 7 - *Shôtoku* 5 1667-1715) et de son disciple Matsuoka Joan (*Kambun* 8 *Enkyô* 3 1668-1746)

Né a Edo, ou il fit des etudes de medecine, Inô Jakusui entra au service du seigneur de Kaga, Maeda Tsunayori, et compila a sa demande le *Shobutsu-ruisan*, que sa mort laissa inacheve Complete sur l'ordre de Yoshimune par son disciple Niwa Seihaku, l'ouvrage comporte mille cinq cent quatorze volumes[1] Jakusui s'intéresse a *tous* les aspects de la nature en quoi ses recherches dépassent nettement le cadre etroit des *honzo-gaku* primitives, tel qu'il a éte défini plus haut Il a une conception extrêmement desinteressee, et même franchement anti-utilitariste[2] de sa discipline , mais ses preoccupations restent dans une large mesure limitees aux problèmes de denomination et son propos s'intègre dans sa conception confuceenne du monde l'essentiel, pour lui est l'*adequation du nom a la chose*, où il voit un des aspects de l'ordre universel

(1) Cf dans le *Hiraga Kyûkei jikki* (p 161-162) l'anecdote du médecin Kojima Entatsu, qui avec « quinze ou seize de ses collègues » vint montrer à Gennai toutes sortes de pièces rares, et les lui fit nommer, afin d éprouver ses connaissances

(2) Il déclare mépriser « ceux qui n'étudient les *honzô gaku* que pour trouver des remèdes » (cité dans Bitô, *op cit* , p 35)

Cette attitude s'affirme avec une égale nettete chez son disciple Matsuoka Joan, pour qui les *honzo-gaku* ne sont pas seulement une introduction a la medecine, mais « une partie de la recherche des principes de toutes choses »[1]

Ainsi les *honzôgaku-sha* « orthodoxes » ont le merite de degager franchement et explicitement leur discipline de sa dependance traditionnelle a l'egard de la medecine, et d'en faire une veritable « histoire naturelle » Mais ils mettent l'accent sur l'erudition abstraite, sur les connaissances livresques beaucoup plus que sur l'experience directe, et l'observation de la flore, de la faune et des roches de leur pays ne les interesse que dans le cadre traditionnel de la « théorie de la rectification des noms » *(seimei-ron)*

Face a cette lignee « orthodoxe », on peut citer d'abord Kaibara Ekiken (*Genna* 7 - *Shotoku* 4 1630-1714) qui, s'il a consacre une grande partie de ses efforts a traduire et a commenter des ouvrages chinois, a su comprendre l'importance de l'observation « sur le terrain », et montrer dans son *Yamato-honzo*, redige en *wabun*[2], qu'il fallait proceder avec une extrême prudence pour etablir des equivalences entre les termes chinois et les realites japonaises

Mais c'est au XVIIIe siècle, avec Abe Shôô (mort en *Horyaku* 3-1753) et surtout son disciple Tamura Ransui — le maître de Hiraga Gennai — que l'on voit se constituer une ecole de *honzogaku-sha* nettement affranchie, dans son esprit et dans ses methodes, de la tradition erudite, et dont on peut dire qu'elle repond a la seconde des « exigences » que nous avons distinguees recenser les ressources naturelles, experimenter des cultures nouvelles, dans un but interesse et precis le developpement de l'economie nationale

Tamura Motoo ou Ransui[3], homme d'Edo, consacra presque toute sa carriere a implanter et a propager au Japon la culture du ginseng il composa sur ce sujet plusieurs ouvrages, notamment un « traite de la culture du ginseng » *(Ninjin-kôsaku-ki)* Nous evoquerons plus bas le rôle qu'il joua comme organisateur des premieres « expositions de produits medicaux » *(yakuhin-kai)* En *Horyaku* 13 (1763), a l'âge de 46 ans, il fut nomme « medecin d'etat » *(kan'i)*, et c'est en cette qualite qu'il se vit confier la gestion du « jardin medicinal » de Nikkô[4]

S'il differe des « orthodoxes » en ce qu'il ne craint jamais d'avouer les insuffisances de son erudition livresque, Tamura Ransui se fait par contre un devoir, a l'instar de son maître Abe Shôô, de prospecter, en quête des « ressources naturelles », tout le territoire du pays les *honzogaku-sha* de son ecole — et Gennai lui-même, — sont d'infatigables marcheurs

(1) « Préface d'auteur » du *Yôyaku suchi* cité dans Bitô Masahide, *Edo jidai chûki ni okeru honzô gaku*, p 39

(2) Cf p 80, n 2

(3) Motoo est le *hommyô*, Ransui le *gô*

(4) Bitô, *op cit*, p 57

Cette nature dont il ne cesse de rechercher le contact, il la conçoit, pour ainsi dire, comme une virtualité qu'il appartient à l'homme de *réaliser*. On lit dans la postface d'un de ses ouvrages[1], sous la plume d'un disciple, cette phrase qui résume bien sa pensée :

« L'homme est à l'image de l'univers : il possède en lui les cinq vertus cardinales, et il est, de tous les êtres vivants, le plus doué d'esprit ; voilà pourquoi il utilise les choses pour subvenir à ses besoins ; les choses subviennent aux besoins de l'homme, et c'est avec leur aide que l'homme atteint aux plus hauts succès. »

On trouve dans l'œuvre de Gennai des témoignages plus explicites encore de cette attitude active et entreprenante à l'égard de la nature, et une volonté clairement exprimée d'en utiliser les ressources pour améliorer les conditions de vie de l'homme (cf. p. 52).

Mais ce qui est surtout caractéristique de Ransui et de ses émules, c'est qu'ils travaillent en coopération étroite avec le Bakufu, et que leurs recherches sont constamment orientées dans le sens des exigences gouvernementales : or l'idéal du Bakufu est l'autarcie *(jikyû)*, l'état où le Japon produira sur son propre sol tout ce qui lui est nécessaire. Tamura Ransui, se faisant, dans les nombreux ouvrages qu'il a consacrés à la culture du ginseng, l'avocat de cette politique, s'efforce inlassablement de persuader à ses contemporains que si le ginseng produit en Corée était jusqu'à présent de qualité supérieure à celui qu'on pouvait obtenir au Japon, ce n'était point parce qu'il était coréen, et possédait quelque « vertu » mystérieuse indissolublement attachée à ce pays, mais en raison de conditions géologiques et climatiques qu'on pouvait retrouver ou reconstituer ailleurs. Il n'est pas sans intérêt d'observer comment, partis d'impératifs politiques que les autorités leur dictaient, les *honzôgaku-sha* de cette école étaient amenés à esquisser un déterminisme géographique qui illustre cet esprit « positif » dont on observe la naissance et le développement à l'époque Tokugawa[2].

Les « expositions de ressources naturelles »

On ne sait exactement à quel moment Gennai « entra » chez Tamura Ransui, mais c'est à coup sûr avant le 9e mois *Horyaku* 7 (1757), date où ils organisent ensemble la première « exposition de ressources naturelles » de l'histoire japonaise.

A cette époque, Tamura Ransui n'était pas encore médecin d'état, mais il avait déjà produit son « traité sur la culture du ginseng » *(Ninjin kôsaku-ki)*, et il était déjà certainement le plus réputé des naturalistes de son temps. De ses rapports personnels avec Gennai,

(1) Postface de la 2e partie du *Jinsei-hiroku* par Nakazawa Isei. Cité dans Bitô Masahide, *op. cit.*, p. 63.

(2) Cf. p. 155 sqq.

on ne sait en fait pas grand-chose, sinon ce que Gennai en dit lui-même dans son *Butsurui-hinhitsu*[1]

On donne le nom *bussan-kai* (« reunion ou l'on montre des productions naturelles ») ou de *yakuhin-kai* (« reunion où l'on expose des produits médicaux »[2]) a un certain nombre d'*expositions* qui se tinrent a Edo, Ôsaka, Kyôto et plusieurs autres grandes villes dans les annees *Kan'ei* 3 - *Hôryaku* 10 (1750-1760) la premiere eut lieu a Edo, 9e mois *Hôryaku* 7 (1757), aux portes du Tenjin[3] de Kanda, chez un certain Kyôya Kyûbei

L'organisateur, ou plus exactement le « president » *(kaishu)*, en était Tamura Ransui En depit de ce que suggère le mot de *yakuhin-kai* on y exposait bien autre chose que des remèdes

On peut se faire une idee precise des pieces exposées par les *catalogues* de ces expositions qui nous ont ete conserves, et aussi par le *Butsurui-hinhitsu* de Gennai, qui est en fait un catalogue selectif de toutes les *bussan-kai* tenues a Edo entre *Hôryaku* 7 (1757) et *Hôryaku* 11 (1761) on y trouve mentionnees toutes sortes de « productions naturelles », issues du sol japonais le plus souvent, mais parfois aussi venues de l'etranger minerais, roches, plantes, coquillages etc

Ransui suggere lui-même, dans la preface qu'il ecrivit pour le *Butsurui-hinhitsu*, que l'initiative de ces manifestations dont il assuma d'abord la presidence revenait en fait a Gennai[4] La seconde exposition, qui se tint l'annee suivante, au même endroit et vraisemblablement a la même date, fut encore presidee par Ransui Mais a partir de la troisième (9e mois *Hôryaku* 9 - 1759), Gennai prend officiellement le titre de *kaishu* Celle de *Hôryaku* 12 (4e mois) annoncee dès le 10e mois *Hôryaku* 11 (1761) par une « notice publicitaire » *(hiki-fuda)* redige par Gennai atteignit une ampleur sans precedent, avec elle s'achève le cycle des *bussan-kai* d'Edo Entre temps, l'exemple donne dans la Capitale de l'Est avait ete suivi ailleurs , au 3e mois *Horyaku* 10 (1760) une *yakuhin-kai* est organisee a Ôsaka, au Jôan-ji, sur l'initiative de Toda Kyokuzan On note des manifestations analogues en *Horyaku* 8 (1758) a Kumamoto, en *Hôryaku* 11 a Kyôto

Organisation

Les pièces exposees se divisaient en « pieces de l'hôte » *(shuhin)* et en « pièces invitees » *(kyakuhin)* selon qu'elles etaient apportees

(1) O C, p 177-178 Gennai narre comment lors d'un incendie à Edo en *Horyaku* 10 (1760) il découvrit un enfant qui gisait inanimé sur le sol, appela son maître Tamura Ransui, et sous sa direction parvint à rappeler le moribond à la vie en lui introduisant dans la bouche du ginseng

(2) Gennai et Ransui ne parlent jamais que de *yakuhin kai* Mais le mot *bussan kai*, qui répond mieux à ce qu étaient en réalité ces expositions, apparaît dans les notices publicitaires *(hiki fuda)* des manifestations analogues organisées dans les autres grandes villes du Japon

(3) Sanctuaire ou l on révère Sugawara Michizane

(4) Cf O C, p 3 « Parmi mes collaborateurs, c'est Hiraga qui lança l idée »

par les organisateurs de l'exposition ou par d'autres participants Dans les cinq expositions tenues a Edo, les *shuhin* constituerent toujours plus de la moitie des pieces presentees Les catalogues mentionnent, au total, deux mille pieces environ, dont treize cents pour la seule *bussan-kai* de Hôryaku 12 (1762)

En vue de cette manifestation qu'il voulait impressionnante, Gennai avait fait venir des echantillons de « ressources naturelles » de tous les points du Japon, prenant contact avec des « collegues » de plus de trente provinces differentes Pour faciliter leur acheminement vers Edo, il avait etabli dans vingt-cinq villes (dont Kyôto, Ôsaka, Takamatsu, Nagasaki) des « relais » *(shuppin toritsugi-jo)*, dont le personnel avait pour tâche de les rassembler et de les envoyer dans trois « centres de réception » *(uketori-jo)*, disposes a Edo, Kyôto et Ôsaka Après la clôture de l'exposition, les pièces devaient être renvoyees a leurs proprietaires par le même chemin Les frais de transport aller et retour incombaient aux organisateurs de l'exposition[1]

D'après la notice de la réunion de *Hôryaku* 9 (1759), les seances se tenaient de 10 heures du matin a 4 heures de l'après-midi environ S'agissait-il seulement d'exposer les echantillons en y joignant un ecriteau qui en indiquait l'origine, le lieu de production, l'usage, les noms japonais, chinois et hollandais[2] ? Ou faut-il imaginer, comme le suggere le *Kyûkei jikki*[3], que Gennai et le groupe des *honzogaku-sha* de l'ecole de Ransui siegeaient dans la salle, commentaient l'exposition pour les visiteurs, et, le cas échéant, nommaient les pièces qu'on leur apportait ? Nous n'avons, sur ce point, aucun renseignement digne de foi

But

A quelle fin ces manifestations, dont la repetition atteste le succès, avaient-elles ete organisees ? Elles répondaient, selon nous

— A un besoin de *concretiser* les connaissances, qui se manifeste chez tous les intellectuels de ce temps et notamment chez les naturalistes de la lignee d'Abe Shôô L'auteur du *Hiraga Kyûkei jikki* signale qu'il y avait deja eu auparavant des « *honzo no kai* », mais qu'il s'agissait uniquement de travailler avec des livres et de discuter sur des livres, et non de montrer les choses[4] Pour apprecier pleinement la portée et saisir la signification de cet effort, il faut songer au caractère essentiellement *livresque* qu'avait revêtu la culture japonaise jusqu'a cette epoque

— A un goût, plus général, des raretes, des bizarreries, ou certains chroniqueurs voient un trait de mœurs caractéristique de l'epoque

(1) Cf O C, 1502 sqq
(2) Ce sont les renseignements que fournit le *Butsurui-hinhitsu* (cf p 69 sqq)
(3) *Op cit*, p 161
(4) *Op cit*, p 161

Tanuma[1] Parmı les pièces exposees, ıl en etaıt beaucoup quı ne se recommandaıent a l'attentıon que par quelque etrangete de forme et d'apparence , certaınes même n'avaıent en verıte aucun tıtre a figurer dans une expositıon de « productıons naturelles » les catalogues mentıonnent de vıeılles tuıles de temple, exhumees sans doute par un amateur d'archeologıe Naturellement, les « curıosıtes » hollandaıses et chınoıses en provenance de Nagasakı figuraıent en bonne place A l'expositıon de *Horyaku* 9 trônaıt, parmı les « pièces de l'hôte », un superbe « *kaaıman* » en bocal que Tamura Ransuı avaıt rapporte d'un voyage a Nagasakı l'annee precedente[2]

Ces « objets rares » de toute espèce, on les collectıonnaıt, on les échangeaıt, on les achetaıt aussı un passage de la correspondance de Gennaı suggere que certaınes des pıeces exposees dans les *bussan-kaı* pouvaıent être vendues aux vısıteurs[3]

Maıs cet aspect pıttoresque, et un peu enfantın, des reunıons de Kanda ne sauraıt faıre oublıer que leur but essentıel etaıt le « profit publıc »

Nous avons dıt que les *honzôgaku-sha* de cette ecole travaıllaıent en relatıon etroıte avec le Bakufu , Gennaı et Ransuı escomptaıent, savaıent que leur ınıtıatıve seraıt bıen vue du gouvernement De faıt, sı Tamura fut peu de temps apres nomme « medecın d'etat »[4] le succès des *bussan-kaı* etaıt sans doute pour quelque chose dans cette promotıon Rıen n'ınterdıt de penser, maıs rıen n'ındıque non plus, que Gennaı esperaıt se voır accorder le même honneur (cf p 71)

Le projet des organısateurs etaıt, pour une part, de repandre dans la populatıon la connaıssance des remèdes employes par la medecıne d'alors, de montrer au publıc — et le cas echeant aux medecıns ıgnorants — sımultanement le *nom* et la *chose* afin de redresser des erreurs ınveterees, de dıssıper de funestes confusıons c'est ce quı justıfiaıt l'appellatıon de *yakuhın-kaı*

Maıs l'entreprıse depassaıt largement le cadre de ces preoccupatıons medıcales Il n'est, pour s'en persuader, que de consıderer quelle place occupent, dans les catalogues, les « roches » *(sekı-ruı)* M Bıtô Masahıde[5], quı a examıne les catalogues de toutes les *bussan-kaı* tenues au Japon entre *Horyaku* 8 (1758) et *Meıwa* 2 (1765), note que les mıneraux constıtuent, au total, le tıers des pıeces repertorıees Et c'est a des mıneraux que sont consacres cent seıze des troıs cent trente artıcles du *Butsuruı-hınhıtsu*

Or, jusqu'a cette epoque, ceux-cı ne se trouvaıent, dans la plupart des ouvrages de *honzo-gaku*, qu'en proportıon ınsıgnıfiante, en raıson du peu de valeur therapeutıque qu'on leur attrıbuaıt Inversement,

(1) Cf Mizutani-Futô, *op cit* , p 31-32
(2) O C , p 102
(3) Lettre du 17, 8e mois à Yûshıchı, O C , p 610
(4) = *Kan'ı*, médecın attaché à l'admınıstratıon centrale, par opposıtıon au « médecın du *han* » *han ı*
(5) *Op cıt* , p 69

l'importance relative des minéraux dans les *bussan-kai* atteste qu'elles avaient pour rôle essentiel d'illustrer la politique d'« accroissement de la production nationale » que le Bakufu suivait depuis les annees *Kyôhô* et a laquelle le gouvernement de Tanuma donnait une impulsion nouvelle accroissement de la production en tous domaines, mais notamment dans le domaine minier, auquel Tanuma et ses conseillers portaient un grand interêt, pour des raisons qui seront examinees ailleurs

On s'efforçait, par ces expositions, de faire connaître au public les travaux recents des *honzôgaku-sha* qui, pour le compte du Bakufu, exploraient le pays a la recherche des « ressources naturelles », de montrer la variete et la qualité des produits qu'ils avaient decouverts, afin d'en répandre l'usage, et de reduire ainsi les importations — enfin de stimuler les recherches et de solliciter le concours de la population

Significative est, à cet egard, la notice composee par Gennai pour l'exposition de *Horyaku* 12 (1762), *Toto yakuhin-kai hiki-fuda*[1] l'auteur affirme que la plupart des vegetaux et mineraux mentionnes dans les ouvrages des naturalistes hollandais existent au Japon Notre pays, declare-t-il, nous est a nous même inconnu Qui sait ce que recèlent ses « montagnes profondes » ? Comme les efforts de tous les *honzôgaku-sha* du Japon ne suffiraient pas a l'explorer, il convient non seulement de chercher par soi-même, mais aussi de s'informer auprès des indigènes de chaque region bûcherons, paysans — puis de coordonner et de comparer les connaissances acquises de cette maniere

C'est en somme une mobilisation a l'echelle nationale des energies et des connaissances que requiert Gennai en vue de developper les prospections On verra plus loin comment il eut lui-même l'occasion de mettre en pratique les methodes d'investigation qu'il prône dans ce texte

Les nombreuses references aux *bussan-kai* qu'on relève dans les chroniques de l'epoque temoignent de leur retentissement Le merite de ce succes, c'est a Gennai surtout qu'on l'attribuait S'il n'a pas, sans doute, la science de Ransui, il a pour lui l'esprit d'initiative, le sens de l'organisation, et de la publicite On voit en lui, plutôt que le disciple du maître, son brillant collaborateur Après la grande exposition du 4e mois *Hôryaku* 12, Gennai, arrive a Edo depuis cinq ou six ans seulement, paraît avoir deja conquis un certain renom

Entre-temps, cependant, il s'etait produit dans sa vie un evénement d'une importance extrême il avait definitivement rompu ses liens avec le *han* de Takamatsu, qui lui versait a nouveau une pension depuis *Hôryaku* 9 (1759)

(1) O C, p 1501

LES RAPPORTS DE GENNAI AVEC LE HAN DE TAKAMATSU (*Horyaku* 9-11 1759-1761)

Le rapprochement avec le han

Le 3 du 9e mois *Horyaku* 9 (23 octobre 1759), Gennai se voit octroyer par les autorités de Takamatsu, « en considération du fait qu'il s'exerce à l'art médical »[1], une pension d'« une ration pour trois » *(sannin-fuchi)*[2]. L'authenticité du fait et de la date est garantie par le *Matsudaira-kafu*.

On notera que cette décision intervenait en un temps où vraisemblablement le daimyô Yoritaka venait d'arriver à Edo, pour y séjourner une année entière selon la règle du *sankin-kotai*[3] — et au moment même où Gennai ouvrait à Yushima « sa » première *bussan-kai* (cf. p. 49).

Dans l'hypothèse, qui est la nôtre, où Kyûkei n'exerçait plus aucune fonction officielle au fief de Takamatsu depuis 1754, faut-il admettre que l'initiative du rapprochement revenait au daimyô qui, admirant les progrès et l'esprit entreprenant de son « enfant prodigue », s'efforçait ainsi de le ramener à lui ? Ou est-ce au contraire Gennai qui, parce qu'il se trouvait en difficultés financières ou pour toute autre raison, avait fait des avances pour rentrer en grâce ?

Ce qui est en tout cas remarquable, c'est que cet octroi de pension ne s'accompagnait pas d'une reprise de service. Si notre interprétation du texte du *Matsudaira-kafu* est correcte, il semble que les autorités du *han* aient voulu simplement sanctionner le fait que Gennai poursuivait assidûment ses études de médecine, et l'aider par un soutien financier à persévérer dans cette voie. C'est du reste bien ainsi que l'entendait l'intéressé, car il écrit dans une lettre à Tamura Seisuke, datée du 2, 12e mois *Hôryaku* 9[4] : « ... Moi aussi, j'ai eu le bonheur de me voir octroyer, comme bourse d'étude, une pension d'« une ration pour trois hommes ». Toutefois, comme il ne s'agit point là d'un office *(shikan)*, mais d'une bourse d'études *(gakumon-ryo)*, on m'a dit, ce dont je suis profondément reconnaissant à Sa Seigneurie, que je pourrai la toucher où que je me trouve ».

Gennai veut dire, sans doute, qu'on n'exige de lui aucun service, qu'on lui laisse son entière liberté de mouvement, et qu'on lui permet de résider continuellement à Edo, même en l'absence du daimyô. Et pourtant, la même lettre suggère que sa rentrée dans le cadre du *han*, même sous cette forme particulière, n'allait pas sans contre-

(1) = jap. *ijutsu shugyô itashi-sôrô ni tsuki*. On pourrait comprendre aussi « pour qu'il s'exerce à l'art médical ... », mais grammaticalement cette interprétation me paraît difficilement soutenable.

(2) Cf. p. 23, n. 3.

(3) Depuis *An'ei* 11 (1634), tous les feudataires étaient tenus de résider une année sur deux à Edo. La date de leur arrivée variait selon les *han*. D'après le *Bukan* elle était fixée au 8e mois pour les daimyô de Takamatsu.

(4) O. C., p. 612.

partie, il se plaint en effet à son correspondant, qui paraît être un *honzôgaku-sha* de Sanuki[1], de n'avoir plus le temps de s'adonner a ses chères etudes d'« histoire naturelle » Outre que la *bussan-kai* qu'il a organisee absorbe une grande partie de ses activites, il lui faut « accompagner Sa Seigneurie a Meguro », il y avait a Meguro un « jardin medicinal » appartenant au Bakufu, où, sans doute, Yoritaka avait affaire lui aussi s'interessait aux *honzô-gaku*

Il y a, ou il y aura bientôt plus grave pour Gennai nous avons dit que le daimyô de Takamatsu semblait avoir sur la carrière de son « prepose aux remèdes » *(kusuri-bozu)* des idees bien arrêtées (cf p 13) Il les avait encore, apparemment, lors des « retrouvailles » de 1759 Gennai se prêtait-il au jeu ? Jugeait-il qu'il avait, au moins provisoirement, interêt a faire croire qu'il songeait tout de bon à devenir « medecin du *han* » ? C'est possible auncun document ne permet de juger de ses intentions reelles a cette epoque En tout cas, ces « exercices d'art medical », ce n'est pas, comme il l'esperait peut-être, en toute liberte et a son gre qu'il va les poursuivre, car Yoritaka va lui imposer un magister un « vieux medecin », demeurant a Edo sans doute, et pensionne par le *han* de Takamatsu Telle est du moins l'hypothese que me suggere le texte de la reponse du *han* a la demande de demission que Gennai lui adressera au 2e mois *Horyaku* 12 (1762) (cf p 56) Les considerants de cet arrête reproduisent, apparemment, les motifs que Gennai avait dû exposer dans une version detaillee de sa demande de demission que nous ne possedons plus[2] Or, parmi ces motifs, le postulant invoque « la vieillesse extrême du professeur qui lui enseigne l'art medical »[3] A mon avis, ce maître senile sous lequel Gennai s'irrite de ne rien apprendre ne fait qu'un avec le « medecin maladroit » dont il est question dans le *haibun* du « retour au pays natal » commente par M Hamada (cf p 28 sqq)

Le mouvement de « reintegration » de Gennai au fief de Takamatsu se poursuit l'annee suivante Même si sa « bourse d'etudes » n'implique en theorie aucune obligation envers le daimyô, on constate, en fait, qu'il accompagne celui-ci dans ses deplacements Le 4 du 3e mois *Hôryaku* 10 (19 avril 1760), Yoritaka quitte Edo pour se rendre en visite officielle a la cour imperiale[4] Après quoi, au cours du voyage de retour a la Capitale de l'Est, il fallut prospecter, pour complaire au seigneur, les rivages du pays de Sagami a la recherche de coquillages[5] ! On imagine l'interêt que pouvait porter a ce passe-temps tout juste bon pour la noblesse désœuvree de Kyôto, le jeune organisa-

(1) Cf O C, p 613 Gennai annonce à son correspondant qu'il va lui faire parvenir, par l'intermédiaire d'un certain Kubo Tokusui des plantes et des « objets rares »

(2) Pour le texte de la demande de démission et la réponse du *han*, cf p 57, n 2

(3) O C, *kotodomo*, p 3 « *Igyô shishô mo rôkaku ni tsuki, kono setsu* Il me paraît impossible de comprendre, avec M Teruoka, que Gennai se désignerait lui-même par le mot *shishô*

(4) Cf *Zôho Takamatsu-han ki*, p 220

(5) Cf *préface du Jôtei gohyaku-kai-zu*, O C, p 588

teur des *bussan-kai*, exclusivement preoccupe des applications pratiques de l'« histoire naturelle » Il n'est guere douteux que si Gennai va au Shôgaku-in de Kamakura interroger un bonze reputé fort verse dans la science des coquilles, et s'il part, sur ses indications, à la recherche d'un ouvrage ancien et rarissime le *Jôtei gohyaku-kai-zu*[1] c'est surtout pour faire sa cour au daimyô de Takamatsu

Son zèle se trouva bientôt recompose d'une nouvelle « promotion » le 12 du 5e mois *Hôryaku* 10 (24 juin 1760) (toujours selon le *Matsudaira-kafu*) il est nomme « *kusuri-bôzu* avec une pension de dix *ryô* payables en argent et une ration de quatre hommes[2] » !

Imaginons la reaction de Gennai, sa desillusion la somme octroyee n'était pas considérable Au surplus, il se voyait decerner le grade même, ou un grade equivalent a celui qui etait le sien avant sa démission de *Hôryaku* 4 (1754) Il dut avoir a ce moment l'impression qu'en se laissant remettre sous la coupe des autorites de Takamatsu, il avait fait un bien mauvais marche de sa liberte Songeons à la vanite du personnage, à la vive conscience qu'il avait de sa valeur lui le promoteur des *bussan-kai*, l'emule de Tamura Ransui plutôt que son disciple, il redeviendrait, au service du fief natal, simple « prepose aux remèdes » *(kusuri-bozu)* ! Ah, comme il dut sentir alors l'humilite de sa condition d'*ashigaru* ! Sans doute, aux yeux de Matsudaira Yoritaka, Gennai, pour devenir « medecin du fief » *(han'i)* avait-il un cycle d'etudes a accomplir, un nombre determine d'etapes a franchir Ayant abandonne sa carriere en *Horyaku* 4 (1754), il devait la reprendre au point où il l'avait laissee

Cette déception presumee me paraît, a elle seule, une raison suffisante pour expliquer qu'il ait assez vite decide de revenir sur ses engagements, et de demander a nouveau son conge aux autorites de Takamatsu L'espoir d'entrer au service de « l'homme qui monte » — Tanuma venait de recevoir du shôgun en *Hôryaku* 8 (1758), un fief de 10 000 *koku*, ce qui l'elevait au rang de daimyô — etait-il pour quelque chose dans cette palinodie ? C'est possible Nous reviendrons plus loin sur ce que nous savons, ou croyons savoir, des rapports de Kyûkei et de Tanuma

Cependant l'apprenti-medecin (etait-ce son devoir, a present qu'il avait officiellement repris un poste dans l'administration du *han* ?) accompagne son seigneur sur le chemin du retour au pays natal En route, on fait encore moisson de coquillages, sur les rivages de la péninsule de Kii[3] Au 8e mois *Hôryaku* 10 (1760), Gennai est a Ôsaka (sans doute s'etait-il, a ce moment, separe du cortege du daimyô) il parvient a s'y procurer, auprès d'un prêtre du Temma-tenjin, le *Jotei gohyakukai-zu*[4] dont il fera présent à Yoritaka, avec les

(1) Préface du *Jôtei gohyaku-kai-zu*, O C, p 589
(2) Cf O C, *kotodomo*, p 3
(3) Préface du *Jôtei gohyaku-kai-zu*, O C, p 589
(4) *Ibid*, p 589-590

coquillages qu'il a amassés, lors de sa rentrée à Takamatsu Et c'est à ce moment, lors de ce retour de *Horyaku* 10 au pays natal, qu'il convient selon nous de situer le *haibun* invoqué par M Hamada (cf p 29)

Gennai est certainement rentré en automne, car le *Butsurui-hinhitsu* nous apprend qu'en l'année *Kanoe-tatsu* (*Horyaku* 11-1761) il découvrit l'arbre de *juzune* dans l'enceinte du sanctuaire de Hachiman, village de Nakadôri, canton de Utari, pays de Sanuki[1] Comme il était à coup sûr à Ôsaka au 8e mois, cette prospection ne peut se situer qu'entre le 8e et le 12e mois[2] Et comme on comprend bien l'amertume, les rancœurs qu'il laisse apparaître dans le *haibun*, s'il est vrai que, parti pour Edo dans le dessein d'y conquérir la gloire il s'y trouve, depuis un an ou deux, ravalé au rang de « garçon piqueur d'aiguilles » *(haritate-bôzu)*, sous la férule d'un médecin incapable !

Donc, revenu en Sanuki, Kyûkei a repris, comme autrefois, ses prospections à travers le fief pour le compte du daimyô de Takamatsu Pas pour longtemps ! Dans des circonstances non déterminées il regagne Edo, où il se trouve certainement au printemps *Horyaku* 11 (1761)[3] C'est donc, vraisemblablement, de la capitale qu'au 2e mois *Hôryaku* 11 (1761) il envoie aux autorités de son *han* sa seconde demande de démission, dont le *Yôgaku nempyo* nous a transmis le texte

« En toute révérence, je prie Votre Seigneurie de bien vouloir m'octroyer mon congé, et de me laisser poursuivre mes efforts à ma guise Ce nonobstant, si Votre Seigneurie daigne, comme elle l'a souvent fait jusqu'ici, me commander quelque tâche, je suis décidé, même devenu *rônin*, à me tenir à son service pour autant qu'elle le désirera Si Votre Seigneurie, ayant souci de me favoriser, daigne dans sa clémence ordonner que l'on m'accorde mon congé, je lui en serai infiniment reconnaissant Je prie humblement Votre Seigneurie d'accueillir favorablement la présente requête[4] »

Gennai demandait donc explicitement à devenir, ou à redevenir un *rônin*, et se déclarait prêt, dans cet état, à servir son seigneur comme auparavant C'était là, à n'en pas douter, une simple clause de style, destinée à adoucir ce que la requête devait avoir d'offensant pour le daimyô Yoritaka

La réponse du *han* se fit attendre sept mois[5] La voici

« Alors que vous vous exercez en vue d'apprendre la profession médicale, comme votre maître est parvenu à l'extrémité de la vieillesse,

(1) *Butsurui hinhitsu*, O C, p 55
(2) Mais non pas nécessairement au 9e mois, comme l'affirme Teruoka, *op cit*, p 263
(3) Cf p 112, n 1
(4) Cf *Shinsen-yôgaku nempyô*, p 60
(5) Le texte des O C, porte la date du 21, 9e mois *Hôryaku* 11 (18 octobre 1761) Celui du *Yôgaku nempyô*, qui commence par les mots « Au 9e mois, dans la résidence d'Edo » montre que Yoritaka se trouvait de nouveau à Edo quand la réponse fut rédigée

pensant ces temps derniers que si vous ne vous appliquez pas jour et nuit il vous sera difficile de maîtriser cet art, vous desirez vous exercer a fond , cependant, redoutant qu'en agissant de la sorte vous ne soyez amene a negliger votre service aupres de Sa Seigneurie, vous êtes plonge dans une apprehension extrême et dans un profond embarras , votre sentiment est parvenu secrètement aux oreilles de Sa Seigneurie Laquelle, avec une bienveillance toute particuliere, accepte de cesser de vous verser votre ration de riz et votre *kiri-mai*[1], et vous accorde, pour une longue duree, votre conge Ce nonobstant, pour ce qui est de l'accès a la residence de Sa Seigneurie, vous pouvez considerer que le privilège vous en est accorde comme par le passé , quant aux *offices, il ne vous est pas permis d'y acceder* »[2]

Le problème de « l'interdiction de service »

Ce sont surtout les derniers mots de ce texte qui ont retenu l'attention des biographes *in cauda venenum* Si les autorites du *han* accordent a Gennai la permission de demissionner, elles lui interdisent en revanche de reprendre du service ailleurs, soit comme fonctionnaire d'un autre *han*, soit dans l'administration shôgunale

A la suite de Nakatsuki Nyoden[3] et de Mizutani Futô, la plupart des commentateurs ont vu dans cette « interdiction de service » qui plaçait Gennai en situation de *ronin « ad vitam »*, un evenement capital qui aurait eu sur sa carriere, sur sa conception du monde et sa production litteraire, une influence profonde Pour l'auteur du *Yogaku nempyo*, Gennai songea, plus tard, à se hisser aux plus hauts postes du gouvernement, grâce a la protection de Tanuma Mais cet interdit que nul ne pouvait lever l'empêcha toujours de jouer le rôle politique dont il rêvait[4] Selon Mizutani Futô (suivi par M Teruoka), Gennai, contraint par cette terrible sanction de renoncer a ses hauts desseins, dut, bon gre mal gre, tourner vers d'autres domaines son activite debordante , et c'est la rancœur accumulee contre le systeme feodal, ses reglements implacables et stupides, qui nous aurait valu un Fûrai Sanjin ecrivain satirique[5]

(1) *Kiri mai* = équivalent versé, en or ou en argent, de la solde *(roku)* que le samurai recevait, en principe, sous forme d une certaine quantité de riz , nous avons vu que Gennai touchait la sienne à la fois en « rations de riz » *(fuchi)* et en *ryô* d'argent (c est-à dire payés en argent)

(2) Le texte de la réponse du *han*, dont l original a aujourd'hui disparu figure dans le *Kiku mama no ki*, dans le *Yôgaku nempyo* et dans l appendice aux Œuvres Complètes Ces trois versions présentent entre elles des divergences substantielles Le texte des Œuvres Complètes paraît abréger considérablement l original Celui du *Yôgaku nempyô* ne donne pas l'expression que je traduis « Comme votre maître est parvenu à l extrémité de la vieillesse », en revanche, il transmet la demande de démission de Gennai, sans doute sous une forme abrégée J'ai adopté la version du *Kiku mama no ki* qui, étant la plus complete, a chance d être la plus proche de l original

(3) Auteur du *Yogaku nempyô*

(4) *Op cit* p 60

(5) *Op cit* p 35-36

Precisons tout de suite que cette interpretation a pour elle d'assez serieuses cautions ne serait-ce que ces mots de l'ecrivain Morishima Chûryô, bien place pour connaître les sentiments de Gennai[1], dans la préface du *Fûrai rokubu-shu*[2] edite en *An'ei* 9 (1780) « Depuis que mon maître Fûrai Sanjin, ayant naguère glisse de « l'echelle qui conduit aux nuages », était devenu le « *rônin* des Indes »[3] » Il se trouvait donc des contemporains, même parmi les amis intimes de Gennai, pour considerer que celui-ci n'etait pas devenu — ou resté — *rônin* de son plein gré

On a cependant mis en doute le bien-fonde de cette façon de voir les objections sont venues, d'abord de M Noda Hisao, auteur du *Hiraga Gennai no hito to shogai*[4], puis d'un historien, M Enomoto Sôji qui, dans son etude *Hiraga Gennai to kamai ni tsuite*[5], conteste que l'interdiction de service ait pu provoquer chez Gennai ce « choc psychologique » qu'imaginent ses biographes Les arguments de M Enomoto sont de deux ordres les uns sont fondes sur une étude du *shikan-okamai* en tant qu'institution du Japon feodal

Gennai ne pouvait pas ne pas prevoir le sort qui l'attendait l'« interdiction de service », *kamai*, *sawari* ou *kinko*, était un châtiment frappant les *bushi*[6] en cas de faute entraînant la « degradation » *(kaieki)*, ou de fuite sans permission Une ordonnance de *Kan'ei* 12 (1635) avait accru la rigueur de ce reglement redoutable, conçu en un temps ou le Bakufu voyait les *ronin* d'un très mauvais œil De la sorte, tout daimyô avait en principe le pouvoir d'empêcher ses vassaux d'aller offrir leurs services a un autre seigneur La carrière d'Arai Hakuseki, telle qu'il la retrace lui-même dans son autobiographie *Oritaku-shiba no ki*, fournit un exemple des desagrements que causaient aux samurai ces interdictions Son père, Masanari, un *ashigaru*, avait ete prive de sa pension et frappe de *kamai* par le daimyô Tsuchiya de Kururi, pays de Kazusa L'interdiction atteignait aussi son fils, Hakuseki Cependant celui-ci s'en trouva libéré,

(1) Morishima Chûryô ou Hosai, frère cadet du hollandisant Katsuragawa Hoshû Il vécut toute sa vie auprès de son frère sans exercer de profession, se consacrant exclusivement à la littérature En *Temmei* 7 (1787), il publia un « livre de plaisanteries » *(sharebon)* l'*Inaka shibai*, que les historiens de la littérature considèrent comme le premier des « livres comiques » *(kokkei-bon)* à la manière de Samba et d Ikku Disciple de Furai Sanjin, qu il avait connu sans doute par l'intermédiaire de Hoshû, il rassembla après sa mort ses œuvres inédites, et les publia en *An'ei* 9 (1780) sous le titre *Fûrai rokubu shû*

(2) O C, p 314

(3) = Tenjiku rônin Ce *gô* fut utilisé à la fois par Gennai et par son disciple Morishima Chûryô

(4) Selon M Noda Hisao, rien ne dénote, dans les années qui suivent l'interdiction de service, que Gennai ait eu le sentiment d'avoir subi un grave échec dans sa carrière, argument que développe aussi M Enomoto Sôji (cf p 59 sqq)

(5) Dans *Nihon rekishi*, mai 1956, p 21 sqq

(6) Il est précisé dans l'ordonnance de *Kan ei* 12 que cette législation ne vise pas seulement les samurai mais toute personne placée en service dans une maison, jusqu aux *komono* (domestiques)

en fait, par la « degradation » de la famille Tsuchiya Il entra alors au service des Hotta[1], mais bientôt, jugeant insuffisante la pension qu'on lui versait, il demanda son conge On lui fera attendre plus de six mois la permission de reprendre sa liberte Mais Hakuseki prend bien garde de ne pas s'en aller sans avoir obtenu cette autorisation, car il craint de tomber sous le coup d'un nouveau *kamai*

Dans le cas de Gennai, on peut dire, affirme M Enomoto, qu'au moment où il presenta sa demande de demission, toutes les conditions etaient reunies pour qu'il fût frappe d'interdiction le seigneur de Takamatsu etait un grand personnage, et c'eût ete pour lui une humiliation de se voir enlever un brillant sujet par un autre seigneur, même si ce seigneur etait le shôgun en personne , humiliation d'autant plus grande, qu'il venait d'octroyer a Gennai une pension et un grade ! Celui-ci ne pouvait donc ignorer les risques qu'il encourait

La these que je viens de resumer me paraît, a vrai dire, appeler de serieuses objections l'interdiction de service etait un *chatiment* sanctionnant une faute commise , ce n'etait pas la consequence naturelle et inevitable d'une demission Les « *rônin* volontaires » sont legion au XVIIIe siecle, car le temps n'est plus ou le Bakufu pourchassait les samurai sans maître, dans la crainte qu'ils ne fomentassent des complots contre les Tokugawa Comme exemples notoires et chronologiquement proches de Gennai, on peut citer l'ecrivain Jidaraku Sensei[2], qui, apres avoir change cinq fois de maître, voulut renoncer a sa qualite de samurai , Hattori Nankaku, qui, lorsque son maître le *roju* Yanagisawa Yoshiyasu fut ecarte du pouvoir, devint de lui-même *ronin* et s'en alla exercer a Edo le metier d'orateur public[3] Ni l'un ni l'autre, a notre connaissance, ne furent jamais frappes d'« interdiction de service » Gennai s'etait-il rendu coupable d'une faute que nous ignorons, et qui justifiait cette punition ? Les circonstances de son retour a Edo a la fin de *Hôryaku* 10 (1760) ou au debut de *Horyaku* 11 (1761) nous sont inconnues Avait-il quitte le *han* de Takamatsu sans permission ?

La question reste ouverte, en l'absence d'etudes plus precises sur le *kamai* de Gennai, et les modalites d'application de « l'interdiction » en general Malheureusement, si le reglement existe incontestablement, je ne sache pas qu'on ait pu jusqu'a present relever beaucoup de cas ou il ait ete applique a un samurai M Enomoto, outre l'exemple de Gennai, ne donne que celui du pere d'Arai Hakuseki , peut-être serait-il bien empêche d'en citer d'autres Dans l'etat actuel de nos connaissances, rien ne nous permet d'affirmer que Gennai *devait* s'attendre a être frappe d'interdiction

(1) Hotta Masatoshi était alors (en *Tenwa* 2-1682) *tairô* du shôgun Tsunayoshi

(2) Sur ce personnage, cf Nakano Mitsutoshi, *Jidaraku Sensei* (*Keizai ôrai*, 1965, février et avril)

(3) Cf Nakamura Yukihiko, *Bunjin Hattori Nankaku-ron* (*Kyushu daigaku bungakubu yonju shû kinen rombun shu*, p 869)

Le second thème de l'argumentation de M Enomoto me paraît plus juste et mieux fondé · on ne constate point que « l'interdiction » ait exercé sur les activités de Gennai, et notamment sur son œuvre littéraire, une influence perceptible

Le persiflage, la causticité caractéristiques de « la manière de Gennai », (*Gennai-buri*) sont des traits qu'on découvre déjà dans son premier *gesaku*, *Ki ni mochi no naru ben*, dont on sait avec certitude qu'il a été écrit avant l'événement du 9e mois *Hôryaku* 11. J'ajouterai pour ma part qu'il me paraît difficile de voir, avec Mizutani Futô, dans les couplets satiriques des « contes » *Furyû Shidôken-den* et *Nenashi-gusa* (cf. p 72 sqq), le reflet des « infortunes » de leur auteur ; rien n'est plus aisé que de montrer que la plupart des thèmes développés par Fûrai Sanjin rélèvent d'une « *koine* » de la littérature satirique de cette époque On les trouve notamment dans les *dangi-bon*, genre auquel on a rattaché avec raison les deux « contes » de *Hôryaku* 13 (1763)[1] Il faut se garder de « projeter » quinze années en avant l'état d'esprit qui sera celui de Kyûkei à la fin de son existence. J'essaierai de montrer que la satire, dans les derniers pamphlets de l'écrivain, rend un tout autre son que dans le *Furyû Shidôken-den*.

Tout semble prouver au contraire que l'année du *kamai* et celles qui suivirent furent pour lui des années fastes en *Hôryaku* 12 (1762), c'est la grande *bussan-kai*, qui fait de lui l'un des plus célèbres *honzôgaku-sha* du Japon *Hôryaku* 13 (1763) est, comme nous le verrons, une année d'activité prodigieuse et de réussite en tous domaines. Gennai paraît avoir remarquablement bien supporté le coup qui lui a été porté en *Hôryaku* 11 !

Voyons par exemple la lettre à Kubo Kyûan, en date du 27, 9e mois *Hôryaku* 11 (1761)[2] à laquelle je me suis déjà référé au premier chapitre (cf. p. 30) · Gennai semble répondre à des reproches d'ingratitude que lui aurait adressés ou fait adresser Toda Kyokuzan Peut-être avait-il, comme le suggère M. Hamada[3], laissé entendre dans sa demande de démission qu'il ne désirait obtenir son congé que pour aller poursuivre ses études de *honzô-gaku* auprès de Kyokuzan à Ôsaka Peut-être même avait-il demandé à son ancien maître d'intercéder en sa faveur auprès des autorités du *han* de Takamatsu. Quoi qu'il en soit, dans la lettre, il déclare fort explicitement qu'il doit renoncer à son projet de se rendre auprès de Kyokuzan non pas de son plein gré, mais en raison d'une volonté supérieure Le gouvernement lui a assigné une mission officielle extraire du sulfate de soude (*bôshô*) dans la péninsule d'Izu (cf p 67). Ceci, assurément, n'implique pas que Gennai reçoive du Bakufu une

(1) Cf Noda Hisao, *Fûrai Sanjin-ron* (dans *Kinsei shôsetsu-shi ronkô*)
(2) O C, p 647-648,
(3) Hamada, *op cit*, p. 67.

pension , mais le ton assuré, arrogant dont il use dans cette lettre n'est pas celui d'un homme déçu et contrarié dans ses desseins.

Il y a plus singulier encore : tout se passe comme si l'interdiction de *Hôryaku* 11 n'avait pas réellement constitué pour Kyûkei un empêchement à reprendre un office, soit dans un *han*, soit au gouvernement central, si tel avait été son désir , à maintes reprises en effet, dans sa correspondance, il proclame que de puissants personnages lui ont offert de l'engager à leur service, mais que, jaloux de sa liberté, il a refusé leurs avances.

On peut citer notamment .

Une lettre à des amis de Shido, en date du 8e mois *Hôryaku* 13 (1763)[1] : « On me dit pourquoi n'entrerais-tu pas au service du seigneur Uemon ? Mais je vous dis que je n'ai pas envie de prendre un office , d'ailleurs, de divers côtés, on me conseille ceci et cela , mais les daimyô sans ressources ne m'intéressent pas » !

— Une lettre du 28, 6e mois *An'ei* 1 (1772) où il répond à Watanabe Tôgen qui lui reproche de consumer son temps en « activités vaines » et lui conseille plutôt de « reprendre du service » : « Les charges officielles m'ont toujours été odieuses »

— Une lettre du 15 (mois et année inconnus ; *An'ei* 2 - 1773 ?) à Ôzan[2] où il déclare avoir refusé un « domaine » *(chigyô)* de 2 000 *koku* que lui offrait le daimyô d'Akita[3].

Que faut-il penser de toutes ces « propositions » et de tous ces « refus » ? Forfanterie ? Gennai fait-il mine de dédaigner ce qu'il est en réalité contraint de refuser ? Mais comment et devant qui pouvait-il jouer cette comédie ? Devant le daimyô d'Akita ? Peut-être ; car celui-ci n'était sans doute pas instruit de tous les détails de sa carrière[4] Devant ses intimes de Shido et de Takamatsu ? Certainement pas. Comment son ami de toujours, Watanabe Tôgen, résidant au pays de Sanuki et de surcroît fonctionnaire de l'administration du *han*, aurait-il pu ignorer la mesure de rigueur qui le frappait[5] ?

Il nous faut avouer à la fois le caractère cardinal du problème, car toute l'interprétation qu'on donnera du personnage et de sa vie en dépend — et notre impuissance à le résoudre. N'est-il pas permis de supposer qu'au XVIIIe siècle, le réglement du *kamai* — que l'on connaît mal, répétons-le, faute d'exemples qui en illustrent l'application — n'avait plus en pratique la rigueur que lui prêtent les biographes de Gennai ? Le daimyô de Takamatsu aurait-il, par le truchement de Kimura Wataru[6] ou de quelque autre fonctionnaire du *han*

(1) O C , p 610
(2) Lettre du 28, 6e mois 1772 O C , p 624 Lettre du 15 O. C , p 611-612.
(3) Cf. p 132
(4) On notera qu'il n'est pas question de l'interdiction de service dans le « curriculum vitae » de Gennai que présente le rapport Ôyama-Ôta
(5) Sur les fonctions exercées par Watanabe Tôgen cf Teruoka, *op cit* , p 244
(6) Sur les relations de Gennai avec Kimura Wataru, voir p 147-148

ami de Gennai, fait savoir à son ancien serviteur qu'il acceptait de lever tacitement l'interdit ?

Dans les deux cas, comédie ou refus authentique, il reste que Gennai va commencer (ou peut-être, simplement poursuivre[1]), une existence qui lui donne une place à part dans l'histoire de la société sous les Tokugawa celle d'un homme qui entend servir le « pays », mais librement, par une relation directe, non-contrainte avec le pouvoir central, et non pas dans les cadres du système féodal , un homme qui se fait fort de trouver par ses propres moyens autant et plus d'argent qu'il ne lui en faut pour vivre, et garde de ses débuts au *han* de Takamatsu, et peut-être de son premier séjour à Nagasaki[2], le mépris du samurai asservi à sa pension, le respect de l'homme d'affaires, pour qui l'argent n'est pas une pâtée qui tombe à point nommé, mais le fruit de l'intelligence et du travail. Le fait que cette attitude, que Gennai assumera de plus en plus nettement vers la fin de son existence, n'ait été qu'une façade, et qu'elle ait eu son origine dans des circonstances extérieures à sa volonté, n'enlèverait rien, me semble-t-il, à sa signification historique.

Signalons, pour finir, la curieuse découverte que fit il y a quelques années un japonologue américain[3] .

Le *Takamatsu-han-ki* — chronique relatant l'histoire du *han* de Takamatsu de 1622 à 1871, composée en 1882 par le comte Matsudaira Yoriaki et publiée en 1931, avec des additions, sous le titre *Zôho-Takamatsu-han-ki* — reproduit les passages du *Matsudaira-kafû* relatifs à Gennai, et notamment la réponse du 9e mois *Hôryaku* 11 à la demande de démission. Le texte est pratiquement identique à celui des Œuvres complètes, à l'exception des derniers mots, qui sont ici : *Ta e shikan no gi wa*, *o-kamai nasarezu sôrô mune*, *ôsetsukeraru* « pour ce qui est de prendre du service ailleurs, ordre est donné qu'il *n'y soit pas* mis d'empêchement »[4].

La variante est de taille ! Veut-on se reporter, pour en avoir le cœur net, au manuscrit du *Matsudaira kafu*, source commune du *Yogaku nempyô*, des « Œuvres Complètes », et du *Zôho-Takamatsu-han-ki?* Hélas ! il a été détruit pendant la seconde guerre mondiale lors de l'incendie de la bibliothèque de Takamatsu !

Un peu de réflexion doit cependant nous convaincre qu'il ne faut pas accorder trop de crédit au texte que nous venons de citer.

(1) Si, comme nous le supposons, il avait été *rônin* entre *Hôryaku* 4 (1754) et *Hôryaku* 9 (1759)

(2) Nagasaki était peuplée presque exclusivement de *chônin* et ceux-ci, qui en fait s'administraient eux-mêmes sous le contrôle purement théorique des *Nagasaki bugyô*, étaient plus libres et plus puissants, participaient plus largement à la vie publique que dans toute autre ville du Japon (cf Harada Tomohiko, *op cit*,) De son voyage à Nagasaki, Gennai a peut-être gardé l'image d'une société plus heureuse, moins étriquée que le reste du monde « féodal »

(3) M. Stanleigh H Jones, qui n'a pas, à ma connaissance, publié le résultat de ses recherches

(4) *Zôho-Takamatsu-han ki*, p 262

D'une part, en effet on observe qu'il ne se trouvait pas dans le manuscrit du comte Yoriaki . il fait partie des suppléments ajoutés lors de la publication du *Takamatsu-han-ki* en 1931 ; alors que la leçon *o-kamai nasare-sôrô koto* a pour elle la caution vénérable du *Kiku mama no ki*, ouvrage dont la rédaction remonte aux environs de 1850.

Au surplus, comme on l'a pertinemment fait remarquer[1], on ne voit pas très bien pourquoi les autorités du *han* auraient éprouvé le besoin de spécifier que Gennai *ne tomberait pas* sous le coup du *shikan o-kamai* Si la mention de l'interdiction avait un sens, l'indication contraire, elle, paraît superflue.

Les relations avec le Bakufu

Kyûkei a-t-il rompu les amarres avec le *han* de Takamatsu parce qu'il se croyait certain de ses appuis à Edo ? Il serait d'un grand secours, pour apprécier les raisons de sa décision, de connaître l'état de ses relations avec l'administration centrale et les personnages influents du gouvernement à cette époque. Malheureusement, si la plupart des biographes s'accordent à souligner les liens qui l'unissent à Tanuma Okitsugu, les témoignages précis et dignes de foi, dans ce domaine, ne sont pas très nombreux. La correspondance de Gennai en est la source principale ; mais elle nous informe plus de son intimité avec la famille du conseiller que de ses rapports avec Tanuma lui-même. Aucune conclusion n'en peut être tirée quant au rôle que jouait le *rônin* auprès de Tanuma et à l'influence qu'il a pu exercer sur lui.

C'est en 1760 — l'année de l'accession au Shôgunat de Tokugawa Ieharu, un an avant la démission de Gennai — que les historiens s'accordent à situer le début de l'époque Tanuma, c'est-à-dire de la période où Tanuma Okitsugu fut l'homme le plus puissant du gouvernement shôgunal.

Né en *Kyôhô* 4 (1719), Tanuma Okitsugu était le fils d'un *ashigaru* au service des Tokugawa de Kii qui avait suivi à Edo son maître, Yoshimune seigneur de Kii, lorsque celui-ci était devenu shôgun Placé comme page en *Kyôhô* 19 (1743) auprès de l'héritier présomptif Ieshige, Okitsugu s'éleva rapidement dans la hiérarchie à partir d'*Enkyô* 2 (1745), lorsqu'Ieshige eut succédé à Yoshimune En *Hôryaku* 1 (1751) il fut nommé *soba-shû ;* ce corps, dont le rôle était d'assurer la liaison entre le shôgun et les conseillers *(rôjû)* avait acquis sous Yoshimune une influence prépondérante au sein du gouvernement.

Ieshige se retira en *Hôryaku* 10 (1760) et mourut l'année suivante Le nouveau shôgun, plus soucieux de chasse et de sport que de politique, s'en remit de plus en plus, pour la direction des affaires,

(1) Cf Teruoka, notice insérée dans le volume *Fûrai Sanjin* de la collection *Nihon koten-bungaku taikei*

à celui qui dès l'origine apparut aux yeux de tous comme son favori et, conformément sans doute aux instructions de son prédécesseur, il ne lui ménagea, tout au long de son règne, ni les promotions, ni les marques d'honneur[1].

La carrière exceptionnelle d'Okitsugu — en un temps où dans l'administration féodale prévalait la tendance à l'hérédité des charges — était à elle seule un scandale aux yeux de tous les dignitaires qui devaient leurs fonctions à leur naissance. Ceux-là, — les hommes en place — Tamura les méprise, mais il sait se les attacher par les faveurs qu'il leur accorde. Dans les postes vacants, il place, chaque fois qu'il le peut, ses créatures. Parvenu, il s'entoure de parvenus, d'hommes qu'il se flatte de distinguer pour leur talent, non pour leur origine, et dont il fait ses conseillers privés, lorsqu'il ne peut leur confier officiellement une charge.

On imagine assez bien ce qui put l'attirer chez Gennai. Vivement intéressé lui-même par les choses de Hollande et les « objets bizarres » importés de Nagasaki, il dut tôt remarquer le génie inventif du samurai de Takamatsu. Gennai, de son côté, dut se sentir bien des affinités avec le conseiller du shôgun : tous deux étaient des ambitieux souffrant de la bassesse de leurs origines ; tous deux étaient fils d'*ashigaru*. Si le fils d'un *ashigaru* était parvenu ainsi à s'élever aux plus hautes fonctions, que ne pouvait espérer Gennai ? Nul doute que l'ascension de Tanuma n'ait eu pour lui valeur d'exemple.

Contraint de dissimuler l'humilité de sa naissance, Tanuma Okitsugu recourut à une pratique fréquente à l'époque : il se fit forger un arbre généalogique. Selon une intéressante tradition rapportée par le *Temmeido Tanuma seisui rinne-ki*[2], il recourut pour cela aux services de Hiraga Gennai. Je résume le passage.

(1) En *Meiwa* 4 (1767) Tanuma est nommé *soba-yônin*, fonction du même ordre que celle de *sobashû*, mais avec une plus grande autorité. Il reçoit alors la permission de construire un château à Sagara (province de Tôtômi). En *Meiwa* 6 (1769) il accède au rang de *rôjûnami* (Vice-Ancien) et devient *rôjû* (Ancien) l'année suivante. Le sommet de sa carrière est atteint en *Temmei* 3 (1783), lorsqu'il fait entrer son fils aîné Okitomo dans le collège des *waka-doshi-yori*. Mais l'assassinat d'Okitomo, quelques mois plus tard, par le *konando* Sano Zenzaemon (cf. p. 65) porte un coup très grave à son prestige. Enfin, la mort du shôgun Ieharu le 27, 8e mois *Temmei* 6 (19 sept. 1786) le prive de son principal soutien. Obligé de se démettre de ses fonctions de *rôjû*, il est bientôt dépouillé de tout son patrimoine et assigné à résidence dans sa villa, où il meurt en *Temmei* 8 (1788). Son successeur au pouvoir, Matsudaira Sadanobu, nommé Grand Ancien (*tairô*) en *Kansei* 1 (1789) et Assistant du Shôgun (*shôgun-hosa*) l'année suivante, instaure un régime d'austérité et de réaction systématique contre les initiatives de Tanuma qui porte le nom de « Réforme de *Kansei* ».

(2) Cité dans le *Koji-ruien, Seimei-bu*, p. 417, sous le titre : *Tanuma Tonomo no kami no shusshô no koto* « Les origines de Tanuma, *Tonomo no kami* ».

Le *Temmei-do Tanuma seisui rinne-ki* (chronique des vicissitudes de Tanuma, années *Temmei*) est un « mélange » d'auteur et de date inconnus. Le manuscrit qui en est conservé à la Bibliothèque de la Diète, à en juger par l'écriture, remonte aux années *Bunka-Bunsei* (1804-1829), mais on peut penser qu'il est la copie d'un texte plus ancien.

Devenu Tonomo no kami[1], Tanuma Okitsugu, gêné de l'obscurité de ses ancêtres, envia le superbe lignage d'un *bushi* qui remplissait de modestes fonctions au château shôgunal, Sano Zenzaemon Fujiwara Masaoki Or au pays de Kôzuke, canton de Kataoka, où avaient vécu les aieux de Zenzaemon, il y avait un sanctuaire, le Tanuma Daimyôjin, édifié jadis par un Sano . ô merveilleuse coïncidence ! Avec l'aide d'un employé du *Konando*[2] dont il s'était assuré la complaisance, Tanuma, en faisant miroiter aux yeux du pauvre Zenzaemon des espoirs d'avancement, parvint à se faire prêter l'arbre généalogique que celui-ci conservait précieusement dans ses archives Le soin d'utiliser ce document pour « raccrocher » Okitsugu à la lignée prestigieuse dont Zenzaemon était issu, aurait été confié à Hiraga Gennai Des élucubrations de ce dernier sortit un chef-d'œuvre de fausseté, où l'on apprenait que Tanuma descendait des Fujiwara ; mais la branche dont il était issu avait pris le nom de Minamoto Ses ancêtres avaient habité le pays de Kôzuke. Un jour, deux d'entre eux, affligés de n'avoir point d'enfants, adressèrent une prière au Tanuma-Daimyôjin, qui les exauça Il leur naquit un fils, auquel ils donnèrent, pour rappeler son origine, le nom patronymique de Tanuma ce fut Tanuma Shichirô Minamoto no Tadayuki, vaillant serviteur du shôgun Ashikaga Yoshimasa, et ancêtre direct d'Okitsugu.

C'est en vain que Zenzaemon, par la suite, réclama son arbre généalogique Tanuma et son complice du *Konando* firent la sourde oreille. Mais l'infortuné eut sa vengeance un jour, poussé par une haine qu'il ne pouvait plus contenir, il assassina le fils de Tanuma, Okitomo[3].

Si l'anecdote est véridique, il faut avouer qu'elle jette un jour fâcheux sur les prétentions généalogiques de Gennai, dont nous avons parlé au chapitre précédent (cf. p 20) Le récit ne comporte malheureusement aucune indication chronologique , Tanuma n'y est désigné que par son titre de Tonomo no kami, qu'il avait hérité de son père en *Kyôhô* 19 (1734).

Pour l'auteur du *Kokuten-sago*[4], c'est Tanuma lui-même qui aurait fait venir Kyûkei à Edo, sur la recommandation de Chiga Dôryû. Cette tradition ne présente aucun intérêt historique , mais l'existence de liens étroits entre Tanuma et Chiga Dôryû d'une part, Dôryû et Gennai d'autre part, est bien établie

(1) Titre qu'il avait hérité de son père en *Gembun* 2 (1737)

(2) Groupe de serviteurs du palais shôgunal préposés à la table du shôgun et aux soins de sa personne

(3) En *Temmei* 4 (1784)

(4) *Kokuten-sago*, livre III, p 16 recto-verso Le *Kokuten-sago* est un « melange » composé par un homme d'Akita, Hitomi Shôu Les historiettes qu'il contient — fantastiques pour la plupart — intéressent surtout la période *Kansei-Kyôwa* (1789-1803).

Chiga Dôryû.

Jusqu'aux découvertes de M. Inoue Ryûmei, nous ne connaissions, de ce personnage, que ce qu'en dit le *Samidare-zôshi*[1] il avait commencé sa carrière comme médecin des prisons du Bakufu. Lorsque Tanuma était arrivé au pouvoir, Chiga Dôryû (qui s'appelait à cette époque Dôyû) s'était attiré sa faveur en lui rendant un service assez singulier il avait servi de père adoptif à sa maîtresse qui, promue au rang de concubine du puissant du jour, devait comme Tanuma lui-même faire oublier l'humilité de ses origines Devenu *o-me-mie-ishi* (médecin autorisé à paraître devant le Shôgun) puis *oku-ishi* (médecin attaché aux appartements des femmes du palais), le personnage édifia une fortune colossale, et vécut dans un luxe dont on peut juger d'après la description de sa villa d'été dans le *Samidare-zôshi* il avait fait inscruter dans son plafond un aquarium, où évoluaient des poissons dorés[2].

Chiga Dôyû avait un fils auquel il céda, lorsqu'il fut nommé *oku-ishi*, son nom de Dôyû en même temps que son titre d'*ome-mie-ishi*. Lui-même prit alors le nom de *Dôryû*[3]. Le père et le fils perdirent leurs charges et leurs biens à la chute de Tanuma.

La correspondance de Gennai prouve qu'il fut jusqu'à la fin de son existence en relations intimes avec les Chiga, surtout avec le père, Dôryû (ex Dôyû), dont il reçut quelque temps l'hospitalité, sans doute après son second voyage à Nagasaki (cf p 129, n. 3). Il n'est pas douteux que le crédit de ces puissants amis fut pour Gennai un soutien efficace , et l'on imagine que dans les heures difficiles de sa vie de *rônin*, il bénéficia souvent de leurs libéralités

Les travaux de M Inoue Ryûmei sur les archives du fief d'Akita ont révélé que les compétences de Chiga Dôryû ne se limitaient pas aux questions médicales avec le « ministre des finances » *(Kanjô bugyô)* Matsumoto Izu no kami, le technicien Yoshida Rihei, et notre Gennai, il faisait partie du « brain-trust » qui organisait et mettait en œuvre la politique de prospection minière de Tanuma (cf p 130-131) L'existence d'un tel groupe paraît bien attestée par le rapport Ôyama-Ôta, même s'il nous est impossible de préciser le nombre de ses membres et leurs attributions respectives On ne peut plus douter désormais qu'à une certaine époque de son existence tout au moins · aux environs de 1773 — Hiraga Gennai ne se soit trouvé en relations étroites avec les milieux gouvernementaux

(1) « Mélange » de Kitamura Kôjô (*Kyôwa* 3-1803/1876), médecin du Bakufu L'intérêt exceptionnel de son contenu lui vaut d'être souvent mis à contribution par les historiens

(2) *Samidare-zôshi*, p 110

(3) C'est l'hypothèse que suggère à M Hamada l'examen du *Bukan* ou le nom de Chiga Dôyû, pour la charge d'*o-me-mie-ishi*, figure pendant tant d'années qu'on ne saurait admettre qu'il ait constamment désigné la même personne

On notera que dans le *Bukan*, Dôryû est écrit 道隆 comme dans le *Kokuten-sago* (le *Samidare-zôshi* donne 道流).

Le cadeau de Tanuma.

Selon Tôjô Kintai *(Zoku-Sentetsu-sôdan)*, c'est Miura Shôji, homme de confiance de Tanuma, qui aurait joué pour Gennai le rôle d'introducteur auprès du prince de Sagara. Ayant accepté, sur sa recommandation, de recevoir le *rônin*, Tanuma se montra enchanté dès la première entrevue ; un jour il offrit à Gennai un festin. Au moment où son invité s'apprêtait à prendre congé, il lui fit présent d'un paquet de confiseries ! Rentré chez lui, comme il était habitué aux cadeaux et ne leur attachait point d'importance, Gennai mit le paquet dans un coin, et n'y pensa plus. Deux semaines après, cependant, il ouvre par hasard la boîte reçue de Tanuma et y trouve : cent *ryô* en *koban*[1] ! Enchanté et surpris « que le prince ait si bien su apprécier ses mérites », il se rendit par la suite fréquemment chez Tanuma. Celui-ci l'avait en haute estime, car le *rônin* était plein de projets fort utiles à sa politique. Le prince, en retour, se montrait envers lui d'une libéralité extrême, grâce à laquelle Gennai put réaliser toutes les « inventions » qu'il concevait[2].

Cette tradition, sans valeur historique, suggère cependant ce qui a pu chez Kyûkei éveiller l'intérêt et la sympathie de Tanuma : il avait des idées, des idées audacieuses mais précises, concrètes, et pour les mettre en pratique, l'esprit d'entreprise et le don de persuasion. Le conseiller du shôgun a pu juger utile de s'attacher ce *rônin* à l'esprit fertile.

Tanuma, Chiga Dôryû : deux hommes, deux puissances dont la vie matérielle de Gennai a dû souvent dépendre.

Le sulfate de soude du pays d'Izu

Le premier contact historiquement décelable de Gennai avec le gouvernement central est la mission qui lui fut confiée au 9e mois *Hôryaku* 11 (1761) : organiser l'extraction et le raffinage du sulfate de soude *(bôshô)* au village de Kami-funahara, dans la péninsule d'Izu. Ce produit, dont les propriétés purgatives sont bien connues, était très recherché par la médecine d'alors ; c'était un des médicaments que le Bakufu — et par conséquent les naturalistes de l'école de Tamura Ransui — cherchait à produire sur le sol national, afin d'en éviter l'importation. La relation du *Butsurui-hinhitsu*, et le texte du mémoire remis par Gennai aux autorités[3], permettent de reconstituer l'histoire de cette prospection.

Un jour un certain Shizume Sôshichi, homme du pays d'Izu, vint trouver Gennai dans sa demeure de Kanda. Au cours de la conservation, il fit preuve d'une érudition en histoire naturelle inattendue chez un rustre. Gennai lui demanda d'où il tenait cette science ;

(1) *Koban* : pièce d'or valant 1 *ryô*.
(2) Cf. *Zoku-Sentetsu-sôdan*, *Hiraga Kyûkei*, p. 178.
(3) O. C., p. 40-41.

l'autre répondit que naguère le maître Namikawa[1], au cours d'un séjour à Mishima, étape du Tôkaidô[2], avait enseigné aux paysans les *honzô-gaku* Il leur avait appris en détail les noms des bêtes et des plantes, et comment utiliser leurs connaissances pour résister aux calamités naturelles Sôshichi s'offrit à aider Gennai dans ses recherches, et celui-ci envoya l'un de ses hommes travailler sous sa direction Un jour le serviteur rapporta du sulfate de soude d'excellente qualité. Gennai exulte · il montre sa découverte à Ransui, et par les bons offices de ce dernier obtient du Bakufu la permission d'exploiter le gisement de Kami-funahara, avec l'aide du *daikan*[3] de la région qui met des hommes à sa disposition.

Nous aurons mainte fois l'occasion de voir Gennai s'efforcer d'obtenir des autorités un droit de prospection ou d'exploitation S'agit-il seulement d'une permission d'utiliser le terrain ? Gennai ne donne généralement aucune précision sur ce point. Dans le cas du sulfate d'Izu, il semble bien que le Bakufu, par l'intermédiaire du *daikan*, ait financé son entreprise ; mais nous ignorons s'il reçut un salaire, ou s'il fut intéressé de quelque manière à la vente du produit

Cette « mission officielle » se situe, notons-le bien, immédiatement après que le *han* de Takamatsu eut fait connaître sa réponse à la demande de démission de Gennai. Celui-ci ruminait-il secrètement sa déception ? Savourait-il, au contraire, le bonheur de l'indépendance reconquise, satisfait de voir enfin se réaliser son rêve servir le pays dans la liberté ?

Fin d'une carrière de « naturaliste »

Après la grande exposition de *Hôryaku* 12, le renom de Gennai dans le monde des *honzôgaku-sha* était sans doute prêt d'égaler celui de Tamura Ransui Mais aucune publication n'était encore venue confirmer sa valeur.

C'est au 9e mois *Hôryaku* 12 (1762), qu'il composa son premier traité d'« histoire naturelle », le *Kishû sambutsu-shi*, court mémoire adressé au seigneur de Kii, où il rendait compte des prospections qu'il avait effectuées dans cette province, lors de son voyage de retour au pays de Sanuki en *Hôryaku* 10 (1760), et faisait au daimyô diverses suggestions implanter le ginseng coréen dans les régions où poussait déjà le ginseng japonais[4], persévérer dans la culture

(1) Namikawa Seisho, confucéen, disciple d'Itô Jinsai Mort en *Gembun* 3 (1738)

(2) Tôkaidô route menant de Kyôto à Edo

(3) *Daikan* gouverneur représentant le shôgun dans les régions qui relevaient directement du Bakufu

(4) O C, p 194. Cette plante poussait naturellement dans certaines régions du Japon, notamment dans les montagnes de Kumano, mais la qualité de ce ginseng était réputée inférieure à celle du ginseng coréen

expérimentale de la canne à sucre[1], extraire le mercure au village de Nyû, pays d'Ise. Cet opuscule, cependant, n'était pas destiné à la publication Il fut suivi du *Butsurui-hinhitsu* (publié au 7e mois *Hôryaku* 13-1763) ouvrage important qui résume et conclut la carrière de Gennai *honzôgaku-sha.* Il s'agit en fait, comme nous l'avons dit, d'une sorte de catalogue sélectif des cinq *bussan-kai* qui s'étaient tenues à Edo entre *Hôryaku* 7 (1557) et *Hôryaku* 13 (1763). Parmi les deux mille et quelques pièces qui y avaient été exposées, l'auteur en choisit trois cent trente environ, indiquant pour chacune : le nom chinois, et les diverses appellations japonaises, « officielle » et dialectales — les lieux de production — la qualité supérieure, moyenne, inférieure (surtout pour les minerais) — et le cas échéant, l'usage Le tout en quatre livres, plus un livre d'illustrations Quant à la classification adoptée, elle est à peu de chose près celle du *Pen-ts'ao kang-mou.*

L'un des intérêts de l'ouvrage est qu'il illustre, plus nettement encore que les *bussan-kai* dont il émane, comment les *honzô-gaku* tendaient à cette époque à se constituer en discipline indépendante de l'art médical On voit clairement que Gennai n'est pas médecin et ne s'intéresse pas à la médecine Les indications concernant l'usage thérapeutique des produits sont brèves et extrêmement vagues : « ceci est utilisé en « médecine externe » *(geka)*, ceci est employé comme ingrédient dans les médicaments » etc . Il va sans dire que le *Butsurui-hinhitsu* mentionne un grand nombre de produits dont l'usage n'a rien à voir avec la médecine les contributions personnelles de Gennai aux *bussan-kai* se situent presque toutes dans les catégories minérales[2] On note l'intérêt tout particulier qu'il porte aux métaux, le soin avec laquel il distingue les diverses espèces de cuivre naturel que les *honzôgaku-sha* confondaient avant lui

Dans les autres domaines, même lorsqu'il fait état de recherches personnelles, sa dépendance à l'égard de Tamura Ransui est étroite Il déclare avoir découvert au village de Nakadôri, pays de Sanuki, des arbres *juzune*, dont on extrayait une substance considérée comme un puissant aphrodisiaque Mais deux années auparavant, son maître en avait trouvé au pays de Bungo Il exhorte le seigneur de Kii à cueillir l'olive sur les « arbres de Horuto »[3] qu'il a découverts dans l'enceinte du Shinsen-ji à Yuasa[4] Il faut espérer que le daimyô n'a pas suivi son conseil, car il risquait fort de ne jamais goûter d'huile

(1) Dans la province de Kii, on cultivait la canne a sucre depuis *Gembun* 2 (1737) grâce au *samurai* Yasuda Chôbei, à qui les Hollandais avaient enseigné leur procédé pour raffiner le sucre (cf *Nihon kôgyô zenshi*, p 315)

(2) Parmi les contributions de Gennai, on remarque en particulier plusieurs articles sur les matières colorantes (d'origine minérale) employées par les Européens cf p 133

(3) Abréviation de *Horutogaru* (Portugal), nom de l'olivier, dont les Japonais avaient eu connaissance par les Portugais

(4) O C , p 195

d'olive : Gennai identifiait à tort l'arbre *zuku* avec l'olivier occidental. Mais la confusion venait de Tamura Ransui, qui lui-même avait cru sur parole des Hollandais auxquels il avait montré les fruits du *zuku*[1]

Si on surprend parfois Gennai à se fier à l'autorité de son maître plutôt qu'à sa propre expérience, on constate ailleurs qu'il sait reconnaître l'importance de l'observation. Le paragraphe sur l'*ikema* est à cet égard caractéristique[2]. L'auteur se retient d'identifier l'*ikema* d'Ezo, qu'il n'a point vu, avec le *gyûhishô* du *Pen-ts'ao kang-mou*, il attend pour se prononcer de recevoir le spécimen de cette plante que doit lui envoyer Miyazaki Chin'an, médecin du *han* de Matsumae.

Cet esprit « positif » et cette relative probité intellectuelle de Gennai apparaissent encore dans les *suppléments* du *Butsurui-hinhitsu*, où il traite de la méthode pour cultiver le ginseng et la canne à sucre. Pour le ginseng, il est sûr de lui , sa propre expérience est venue confirmer celle de Ransui la méthode est au point. Pour la canne à sucre, il n'a pas encore pleinement réussi, et l'avoue sans ambage Mais du moins est-il en mesure d'indiquer dans quelle direction les expériences doivent être poursuivies

« J'ai consigné, d'une part, ce qui se trouve dans les livres, et d'autre part, le résultat de mes minutieuses expériences Si dans une terre propice à la canne à sucre, on continue d'en expérimenter la culture pendant un certain nombre d'années selon le procédé que j'indique, on doit parvenir à maîtriser parfaitement ce procédé »[3]. Le succès est donc conçu comme l'aboutissement d'une longue suite d'essais de moins en moins infructueux · nous aurons à reparler de ce sens de l'expérience qu'avait Gennai, et de la porté qu'il convient de lui attribuer

A la dernière page de son ouvrage le naturaliste en annonce un certain nombre d'autres « en préparation » *Shinnô honzô-kei zuchû*, *Honzô hihen*, *Shokumotsu honzô* etc.. la liste est impressionnante, mais aucun de ces travaux ne vit jamais le jour Nous avons, certes, des témoignages de l'activité de Gennai dans le domaine des *honzô* après *Hôryaku* 13 en *Meiwa* 1 (1764), il réédite le *Jôtei gohyakukai-zu* dont il s'était procuré une copie en *Hôryaku* 10 (1760) Le *Bussan shomoku*, catalogue de la bibliothèque de Gennai (cf p. 113, n 3), qui mentionne nombre d'acquisitions de traités d'histoire naturelle hollandais, témoigne de l'intérêt qu'il continuait de porter à cette discipline Enfin les derniers mots de l'opuscule *Kane no naru ki*, daté de *An'ei* 7 (1778), semblent indiquer qu'il avait, encore à cette date, des disciples auxquels il enseignait l'histoire naturelle[4]

(1) Cf Shirai Kôtarô, *Hiraga sensei ni tsuite* (dans *Hiraga Kyûkei ô ryakuden*), p 9-10
(2) O C , p 80.
(3) O C , p 176
(4) O C , p 581 « Toi aussi (l'auteur s'adresse à un disciple venu l'interroger sur « l'arbre d'ou naît l'argent » *kane no naru ki*) désormais, si tu travailles de toutes tes forces avec la volonté de faire naître l'argent *(kane no naru ki de)*, pour la connaissance des

Mais point trace de travaux personnels dans tout cela ; et désormais, au cours des innombrables prospections qu'il va entreprendre à travers le Japon, Gennai s'occupera de tout autre chose que de recueillir des coquillages ou des plantes médicinales. Pour expliquer ce changement d'orientation, on a invoqué la promotion de Tamura Ransui, nommé en *Hôryaku* 13 (1763) médecin d'état et intendant à la fabrication du ginseng. Gennai aurait été dépité de voir son maître nommé au poste que lui-même ambitionnait secrètement[1]. Il est de fait qu'on ne trouve plus trace de ses relations avec Ransui après *Hôryaku* 13 Mais rien n'indique que Gennai ait éprouvé plus d'intérêt pour la carrière de médecin du Bakufu que pour celle de médecin du fief de Takamatsu

C'est, à mon avis, dans un autre événement qu'il faut chercher la raison principale de sa « mutation » : le 22 du 3e mois *Hôryaku* 13 (4 mai 1763), le Bakufu publia une ordonnance enjoignant de développer l'extraction du cuivre dans tout le pays. Par là était inaugurée cette politique minière de Tanuma, dont on verra plus loin à quels impératifs économiques elle répondait (cf. p. 95 sqq.), politique qui n'aura pas d'agent plus zélé que Gennai il a été si prompt à saisir l'occasion (les prospections minières de Chichibu commencent dès le début de l'année suivante), qu'on est conduit à se demander s'il ne l'avait pas lui-même quelque peu suscitée[2].

Il me semble cependant que les nouvelles activités de Gennai — la prospection minière, qui à partir de 1764 absorbera, avec ses « inventions » la plus grande partie de son temps et de son énergie — ne constituent qu'en apparence une rupture avec sa carrière de *honzô-gaku-sha*, n'en sont-elles pas, au contraire le développement logique et depuis longtemps prévisible ? J'ai évoqué précédemment la transformation profonde que subissait à cette époque l'ancienne discipline des *honzô-gaku* la carrière de Gennai me paraît illustrer parfaitement cette évolution. Au cours de ses prospections passées, au pays de Sanuki ou dans la péninsule de Kii, il a compris qu'il y avait bien autre chose à tirer de la nature que des produits médicaux. Qu'une occasion lui soit donnée, et renonçant aux herborisations qu'il n'avait jamais pratiquées avec beaucoup d'enthousiasme, il va se mettre à la tâche

Mais avant de le suivre à la recherche des filons de cuivre et d'argent, il nous faut narrer comment en cette même année *Hôryaku* 13, quelques mois après avoir par la publication du *Butsurui-hinhitsu* confirmé sa réputation de « naturaliste », il commença une brillante carrière d'homme de lettres en écrivant coup sur coup deux « contes » qui l'élevèrent au rang des plus célèbres *gesaku-sha* de son époque.

produits naturels tu écraseras Jichin (auteur du *Honzô-kômoku*), et dans l'étude des remedes tu surpasseras l'antique Shinnô »

(1) Cf Noda Hisao, *Hiraga Gennai no hito to shôgai*

(2) Sur les rapports de Gennai avec les organisateurs de la politique minière du gouvernement de Tanuma, cf. p 66 et p 129 sqq

LES DÉBUTS DE GENNAI ÉCRIVAIN

Deux mois à peine après le *Butsurui-hinhitsu*, Gennai publiait, sous le pseudonyme Fûrai Sanjin, son premier « conte »[1] *Nenashi-gusa*[2]. Pendant l'hiver *Hôryaku* 13 (1763) il en fit paraître un autre, le *Furyû Shidôken-den*[3].

Ces deux œuvres ont un rapport étroit avec la réalité contemporaine. *Nenashi-gusa* est une histoire fantastique édifiée autour d'un événement tout récent, qui avait vivement frappé les imaginations la mort accidentelle, au cours d'une partie de pêche, le 15 du 6e mois *Hôryaku* 13 (25 juillet 1763), de l'acteur Ogino Yaegiri. Le *Furyû Shidôken-den* est une biographie fabuleuse du prédicateur *Shidôken*[4], qui était sans doute le personnage le plus célèbre d'Edo, avant que Gennai ne le supplantât dans cette position.

Cette actualité est à coup sûr pour une part dans le succès considérable que connurent les deux *gesaku* de Gennai , succès que leur auteur n'est pas, on s'en doute, le dernier à proclamer dans la préface de la suite de *Nenashi-gusa* il déclare que son premier « conte » a été tiré à plus de trois mille exemplaires Nous avons il est vrai de bonnes raisons de mettre sur ce point son témoignage en doute (cf. p. 76) , néanmoins les jugements élogieux des critiques contemporains et postérieurs attestent le retentissement des deux œuvres, qui marquent une date importante dans l'histoire littéraire On a pu y voir, en effet, le début de la littérature d'Edo au sens strict du terme[5], et certains même ont considéré Fûrai Sanjin comme le premier des *gesaku-sha*[6].

(1) Dans les textes antérieurs à *Meiji*, le *Nenashi-gusa* et le *Furyû Shidôken-den* sont désignés soit comme des *gesaku* (mot qui s'applique aussi bien à des opuscules comme le *Tonda uwasa no hanashi* (cf p 155), soit comme des *yomi-hon*, c'est-à-dire des « livres à lire », des livres ou le texte est l'essentiel (par opposition aux *e-hon*, livres d'images) Après la Restauration les historiens de la littérature ont généralement apposé sur ces deux œuvres l'étiquette *zenki kokkei-bon* (livres comiques antérieurs, par opposition au « livre comique postérieur » *kôki kokkei-bon*, représenté par Jippensha Ikku et Shikitei Samba) , mais on a récemment proposé (Noda Hisao, *Fûrai Sanjin-ron* dans *Kinsei shôsetsu-shi-ron-kô*), non sans quelque raison, de les rattacher plutôt au genre des « livres de causeries » *(dangi-bon)* En français, le mot « conte » me paraît convenir assez bien pour désigner ces œuvres de fiction de moyenne longueur

(2) Édité au 11e mois de *Hôryaku* 13 (1763) d'après l'*oku-zuke* (O C , p 281)

(3) Cf postface du *Furyû Shidôken-den*, O C , p 558 Le mois n'est pas précisé

(4) Fukai Shinzô (Shidôken), né dans les années *Empô* (1673-1681), mort le 7, 3e mois *Meiwa* 2 (1765), fut bonze dans sa jeunesse, puis, ayant quitté l'habit monacal, après bien des années de vie aventureuse il se mit à proférer quotidiennement, devant le temple Sanja-gongen d'Asakusa, des sermons burlesques accompagnés de force gesticulations et mimiques, et contribua ainsi à fonder le genre du *rakugo* Le contenu de ses discours était selon l'expression de Fûrai Sanjin (*Fûryû Shidôken-den* livre I, *Fûrai Sanjin-shû*, p 159) « un salmigondis des dieux, de Confucius et du Bouddha, une salade pimentée de Lao-tseu et de Tchouang-tseu » Il est l'auteur d'un *Motonashi-gusa* dont le titre a inspiré Gennai pour son *Nenashi-gusa*

(5) Jusqu'à cette date, en fait de littérature « vulgaire », Edo n'avait guère produit que des opuscules illustrés *(kuro-hon, aka-hon)* et des livres de morale *(kyôkun-bon, dangi-bon)*

(6) Cf. Nakamura Yukihiko, *Gesaku-ron*, p. 21.

Nous traiterons ailleurs de la signification et de la portée littéraire des « contes ». Bornons-nous ici à examiner les motifs qui ont amené Gennai à les écrire, et l'influence qu'ont pu exercer, sur son mode de vie et ses façons de penser, ces activités nouvelles de *gesaku-sha.*

On s'est parfois étonné de cette soudaine éclosion de *Hôryaku* 13, surtout quand on ne connaissait, de la production littéraire antérieure de Gennai, que le *Ki ni mochi no naru ben* de *Hôryaku* 11 (1761)[1]. On s'est demandé ce qui avait poussé le *honzôgaku-sha,* le promoteur des *bussan-kai*, à se tourner vers des activités si éloignées des préoccupations « sérieuses » qu'il affichait jusqu'alors. L'explication coulait de source pour les biographes qui, tel Mizutani Futô, voyaient dans l'« interdiction de service » un événement inattendu qui, brisant à jamais la carrière de Gennai, l'aurait rempli d'amertume et de ressentiment contre la société de son temps · les « contes » de *Hôryaku* 13 auraient été l'exutoire de ses rancœurs. Pour nous, qui ne trouvons ni dans les actes ni dans les écrits de Gennai immédiatement postérieurs à l'interdiction, la moindre trace de mécontentement, il nous faut chercher ailleurs les motifs de notre auteur. Mais pourquoi ne pas croire ce qu'il en dit lui-même ?

Dans la « préface d'auteur »[2] *(jijo)* de *Nenashi-gusa* il rapporte qu'un jour le « prêteur de livres *(kashihon-ya)* un tel » est venu le trouver pour lui exposer qu'il était dans un très grand embarras financier, car les soins qu'il devait faire administrer à son père, malade, l'engageaient à des frais qu'il ne pouvait couvrir Gennai, pour le réconforter, lui fit des sermons tour à tour confucéen, shintoïque et bouddhique. Que peuvent des sermons contre la pauvreté ? lui dit l'autre. Alors Gennai ne répondit plus par des paroles, mais par un *livre* dont il fit don au malheureux *kashihon-ya.*

Il y a toutes chances que le prêteur de livres mis en scène dans cette préface ne soit autre que l'éditeur des deux « contes » de Fûrai Sanjin, Okamoto Rihei A cette époque, il était fréquent qu'une même maison cumulât les deux fonctions. Mais si notre homme se donne, comme à son habitude, le beau rôle dans cette anecdote, je me demande s'il ne dit pas vrai quand il prétend n'avoir pris la plume que sur la demande de son éditeur, et s'il ne vaut pas mieux réserver pour les œuvres des dernières années la romantique image d'un Gennai écrivant pour exhaler sa colère.

Ce qui m'incline à ajouter foi à ses déclarations, c'est la considération des conditions matérielles de l'activité littéraire à cette époque, dans la mesure où l'on peut — ce qui n'est pas, il est vrai, chose facile — les reconstituer aujourd'hui

(1) O C, p 453-456 Il s'agit d'un opuscule du genre *ben-waku* (cf. p 157, n 4).

(2) Je désigne ainsi la préface que l'auteur rédige lui-même *(jijo)* par opposition a la préface proprement dite *(jo),* qui est toujours de la main d'un maître ou d'un ami

Les livres au milieu du XVIIIe siècle.

Divers indices donnent à penser que dans la seconde moitié de l'ère Tokugawa, les Japonais étaient déjà — ce qu'ils sont demeurés de nos jours — un peuple de lecteurs ; et que leur pays comptait peut-être vers la fin du XVIIIe siècle, moins d'illettrés que la plupart des pays européens à la même époque. Sans doute la réforme de *Kyôhô*, consciencieusement appliquée, avait-elle entraîné la multiplication des *terako-ya*[1] et partant la diffusion d'un niveau élémentaire d'instruction dans des couches assez larges de la population : *chônin*[2], personnel dépendant des daimyô, *nanushi*[3] dans les campagnes.

Puisque le nombre des lecteurs augmentait, il va de soi que l'on écrivait de plus en plus. La diffusion des écrits était facilitée par l'usage de l'imprimerie : au premier système adopté, qui supposait l'assemblage de caractères de cuivre ou de bois[4], avait succédé, vers le milieu du XVIIe siècle, l'impression sur planches de bois gravées *(hangi)*, procédé mieux adapté à la complexité de l'écriture japonaise

Il s'en faut cependant que tous les livres de l'époque Tokugawa aient été imprimés. Beaucoup d'entre eux demeuraient à l'état manuscrit *(shahon)* soit parce que leurs auteurs ne les destinaient qu'à un groupe restreint de lecteurs (« journaux privés », « mélanges »), soit parce que l'impression les eût fait tomber sous le coup de certaines interdictions relatives aux publications c'est le cas des *jitsuroku*, chroniques qui traitaient d'événements « réels » (anciens ou contemporains), ce que la loi défendait expressément depuis les années *Kyôhô*[5].

Les livres imprimés étaient répartis en deux grandes catégories . les « choses dures » *(kôha-mono)*, et les « choses douces » *(nampa-mono)*. Cette dualité est essentielle à la littérature japonaise de l'époque Tokugawa : est *dur* tout ce qui est savant, ardu, ou distingué, relevé en un mot tous les écrits « sérieux ». Est *doux* tout ce qui est plaisant, facile, vulgaire. Dans la première catégorie entrent tous les écrits que nous considérons comme non-littéraires : les traités religieux, philosophiques, scientifiques — mais aussi la littérature « élégante »,

(1) Écoles primaires pour les enfants du peuple (*chônin*, artisans, paysans)

(2) *Chônin* bourgeois, habitants des villes vivant du commerce

(3) *Nanushi* paysans chargés de l'administration des villages dans les territoires relevant directement du Bakufu

(4) Les caractères de cuivre avaient été introduits au Japon à la fin du XVIe siècle, à la suite de l'expédition en Corée de Toyotomi Hideyoshi

(5) Ordonnance du 12, 7e mois *Kyôhô* 6 (4 avril 1721), interdisant d'imprimer « les divers bruits du jour » *(toki no zassetsu)* et les rumeurs concernant les personnes *(hito no uwasa)* — Ordonnance du 16, 12e mois *Kyôhô* 7 (22 janvier 1723), interdisant de déformer dans des ouvrages imprimés la vérité historique concernant des personnages dont les descendants pourraient se juger offensés par ces affabulations (cf Naitô, *Tokugawa jûgodai-shi*)

Ces réglements ne visaient donc, en principe, que les cas de diffamation Mais par crainte de tomber sous leur coup, les auteurs de *jitsu-roku* préférèrent le plus souvent laisser leurs ouvrages sous forme manuscrite

c'est-à-dire celle qui s'inspire de modèles anciens, chinois ou japonais. De la seconde catégorie relève tout ce qui intéresse aujourd'hui les historiens de la littérature : les «genres vulgaires», dont nous parlerons en détail dans notre introduction à l'« Histoire Galante de Shidôken ».

On notera qu'à cette différence de contenu correspond une distinction typographique : les « choses dures » s'écrivent pour la plupart[1] en *kata-kana*, les « choses douces » en *hira-gana*.

Libraires, éditeurs, prêteurs.

Les maisons d'édition, appelées *shorin*, *shomotsu-ya*, *hon'ya*, s'étaient organisées, pour éviter les vols de manuscrits et les plagiats, en associations *(nakama)*. Un livre, pour être publié, devait obtenir l'autorisation du *gyôji* de l'association, qui, s'il avait des doutes sur l'aptitude du manuscrit à la publication, s'en référait au Bugyô. A la fin des Tokugawa, il y avait à Edo deux cents maisons d'édition environ ; il y en avait a peu près cent cinquante à l'époque *Genroku* On ne connait pas leur nombre exact pour l'époque qui nous intéresse, mais il se situait sans doute entre les chiffres que je viens de citer.

Le plus souvent, ces éditeurs étaient en même temps des libraires . ils vendaient les livres et en distribuaient aussi aux prêteurs *(kashihon-ya)*, dont le rôle dans la diffusion des publications fut bien plus important que celui des « vendeurs ». Dès le début du XVIIIe siècle, les libraires-éditeurs avaient inauguré l'usage du prêt, mais c'est, semble-t-il, vers les années *Hôryaku* que les prêteurs se constituèrent en profession distincte. On voit souvent apparaître dans les *senryû*[2] le personnage du *kashihon-ya*, portant sur le dos, dans sa hotte, une énorme pile de livres ; en ville, il passait tous les dix jours On empruntait les livres beaucoup plus qu'on ne les achetait, en raison de leur prix très élevé et de leur relative rareté. Le procédé d'impression adopté, en effet, limitait singulièrement les tirages on pouvait tirer sur une planche mille feuilles à la limite, cinq cents feuilles en moyenne. Pour imprimer davantage, il fallait procéder à une réédition, qui s'opérait selon des procédés variés *(nochi-zuri, kabuse-bori*[3]*)*. Les tirages élevés qu'on nous signale pour le début de l'ère Tokugawa (le *kana-Kiyomizu-monogatari* publié en *Kan'ei* 15 (1638) aurait tiré à deux ou trois mille exemplaires) et la fin de cette période (de cinq à sept mille exemplaires pour les *kusa-zôshi*) n'ont guère pu être

(1) A l'exception des œuvres appartenant aux genres littéraires hérités de l'époque Heian *(waka,* monogatari) qui s'écrivaient en *hira-gana*

(2) *Senryû* poème de dix-sept syllabes, semblable au *haiku* par sa structure, mais très différent dans son esprit il est composé le plus souvent en langue parlée *(kôgo)*, sur des sujets « vulgaires » en dehors de toute convention thématique C'est dans les années *Hôryaku-An'ei* que ce genre connut sa plus grande vogue

(3) *Nochi-zuri* deuxième tirage sur la planche initiale *Kabuse-bori* procédé qui consiste à apposer sur une planche vierge une feuille imprimée provenant du premier tirage, et à évider le bois autour des traits de manière à faire ressortir les caractères on parvenait ainsi à reproduire approximativement la planche originale

obtenus qu'à coup de rééditions. Pour l'époque qui nous intéresse, une des rares précisions chiffrées que l'on connaisse est celle que donne Gennai dans la « préface d'auteur » de la suite du *Nenashi-gusa*. (cf p. 72). Ce chiffre de trois mille exemplaires est du même ordre que ceux que je viens de citer, et pourtant le témoignage de Gennai est suspect en effet, un pareil tirage suppose, comme on vient de le voir, des réimpressions, des épreuves de qualité inégale Or tous les exemplaires conservés du *Nenashi-gusa* sont d'une écriture nette, parfaitement lisible. Les spécialistes, d'autre part, s'accordent à considérer que les *gesaku* de cette époque ne visaient qu'un public limité

Écrivains et éditeurs

On caractérisera assez bien les rapports des écrivains et des éditeurs sous les Tokugawa, en disant que le « centre de gravité » de l'activité littéraire se situe du côté de l'éditeur (et du public) et non du côté de l'auteur. L'accroissement constant du nombre des lecteurs eut pour effet que, la demande précédant et excédant l'offre, l'éditeur est sans cesse en quête de l'auteur, le presse d'écrire et cherche par tous les moyens à s'assurer sa collaboration Si Saikaku a écrit vingt « romans » en dix ans, cette prolixité s'explique assurément par son talent, mais surtout par le fait qu'il a été constamment sollicité par les éditeurs, ceux-ci voyant dans le renom qu'il s'était acquis par ses premières œuvres un gage de succès — donc de profit — pour les suivantes. Les écrivains dont la réputation était faite étaient de la sorte accablés de demandes, ceux pour qui elle était encore à faire avaient la plus grande difficulté à trouver un éditeur

Ces conditions somme toute modernes, « industrielles » de l'activité littéraire, sembleraient impliquer que l'écrivain ait été, comme dans notre monde contemporain, payé par ses éditeurs Mais si nous sommes assurés qu'il en est bien ainsi pour la dernière partie de l'ère Tokugawa, l'incertitude règne pour les époques antérieures ou plutôt, on a de fortes présomptions contraires Dans le Kansai, il semble que très tôt les auteurs aient reçu une rémunération ; il est probable, notamment, que la production littéraire de Saikaku était rétribuée[1] Mais à Edo, plusieurs textes[2] s'accordent à indiquer que

(1) Dans l'*ukiyo-zôshi Genroku taiheiki* de Miyako no Nishiki (*Genroku* 15-1702) on lit que Saikaku toucha trois cents *momme* de l'éditeur Ikenoya Jirôemon avant de lui avoir fait tenir un seul tome de son manuscrit Nishiki paraît considérer qu'une *avance* d'argent pour un masnucrit non remis était un traitement de faveur, ce qui implique, semble-t-il, que l'octroi d'un salaire à l'écrivain après la remise de son texte était dès cette époque un usage courant dans le Kansai (d'apres Kamizato Haruo, *Edo shosekishô-shi*)

(2) Notamment le *Keiseki-tômon* (ouvrage de date incertaine, postérieur à *Bunka* 14-1817), où on lit qu'à l'époque de Hayashi Shunsai (*Genna* 4-*Empô* 8 1618-1680) « on n'écrivait des livres, semble-t-il, que lorsqu'on en était prié par quelqu'un , il y avait une différence comme du jour à la nuit avec ce qui se passe à notre époque, ou l'on voit les auteurs de *ninjô-bon* faire de leur production littéraire un métier, et recevoir un salaire » (Cité dans Kamizato, *op cit*)

cet usage n'apparaît que du temps de Santô Kyôden. Encore le *Gesakusha rokka-sen*[1] précise-t-il que Kyôden, le premier auteur à toucher un salaire, était aussi le seul en son temps à jouir de ce privilège. Nous savons, puisqu'il le dit lui-même dans sa correspondance (cf p. 123), que Gennai était payé par les éditeurs de ses *jôruri*. Mais pour les *gesaku*, il faut supposer, jusqu'à preuve du contraire, qu'il travaillait gratis D'où l'on déduira que s'il se trouvait en difficulté financière à l'époque où il écrivit en série ses *jôruri* (à partir de *Meiwa* 7-1770), Kyûkei n'était pas un besogneux en 1763.

Voilà une vérité que nous avons peine à admettre et qui, cependant, s'accorde assez bien avec ce que l'on sait par ailleurs de la vie des écrivains de ce temps, qui n'étaient aucunement des spécialistes, des professionnels, et n'auraient pas accepté qu'on les traitât comme tels.

En quoi ils diffèrent totalement, comme on l'a souvent fait remarquer, des *gesaku-sha* de la fin de l'époque Tokugawa. Kyôden, Bakin, Samba, Ikku, ont pu grâce au salaire qu'ils recevaient de leurs éditeurs, être ce que le Japon n'avait jamais connu avant eux : des écrivains de profession La lecture de leurs mémoires suggère d'ailleurs que c'était une assez triste condition

Il me semble avoir suffisamment montré, par les considérations qui précèdent, que lorsque Fûrai Sanjin présente la publication de son « conte » *Nenashi-gusa* comme un acte de générosité envers son éditeur, rien n'indique qu'il faille considérer ce propos comme une vantardise extravagante. J'imaginerais volontiers, pour ma part, que l'éditeur-prêteur Okamoto Rihei, ayant flairé chez Gennai, qui était du reste son voisin[2], un talent peu ordinaire, était venu lui suggérer d'écrire des *gesaku* Il est d'ailleurs probable (cf p. 122) que c'est également à la demande d'un éditeur, ou d'un groupe d'hommes de théâtre, que Gennai écrira plus tard son premier *jôruri*

Le monde des bunjin

J'ai dit que les *gesaku-sha* de ce temps se seraient offensés d'être traités en écrivains de profession Il faut m'expliquer un peu sur ce point.

Il n'est aucune époque sans doute dans l'histoire du Japon où l'on puisse faire état avec plus de justesse qu'à celle que nous envisageons, de l'existence d'un *monde* littéraire *bundan* A aucun moment

(1) *Gesakusha-rokka-sen* ouvrage racontant la vie des *gesakusha* Kyôden, Samba, Bakin, Ikku, Tanehiko, Emba

(2) Cf l'*oku-zuke* (dernière page) du *Nenashi-gusa* (O C, p 281) « Edo, Kanda, Shirakabe-chô, Okamoto Rihei »

On remarque que le catalogue de la *bussan-kai* de *Hôryaku* 12 (1762) (O C, p 594) situe le domicile de Gennai à Kanda, Kaji-chô 2 chôme, Fudô Shimmichi, et non à Shirakabe-chô Mais les anciennes cartes de la ville montrent que le Fudô Shimmichi, bordé d'un côté par le Kaji-chô, l'était, de l'autre, par le Shirakabe-chô (shimo) A mon avis, la maison du Kaji-chô ne fait qu'un avec celle que la plupart des biographes placent à Shirakabe-chô Du reste Ôta Nampo, dans les annotations du *Hiraga Kyûkei jikki*, rapporte qu'il alla visiter Kyûkei *à Shirakabe-chô* en *Meiwa* 4 (1767)

le Japon n'avait produit des écrivains qui méritassent à ce point d'être appelés des *hommes de lettres*, conscient d'être tels Ces écrivains du XVIII[e] siècle sont souvent désignés du nom de *bunjin* par les historiens de la littérature.

Le mot revêt, dans l'histoire littéraire japonaise, une signification assez précise Il désigne les lettrés qui dans la seconde partie de l'ère Tokugawa cultivèrent la poésie, la peinture, la musique chinoises, en affectant dans leur façon de vivre un dilettantisme consciemment inspiré de modèles continentaux. On sait qu'en Chine, dès l'Antiquité, l'activité artistique et littéraire était volontiers associée à une éthique de « retraite » et de refus du monde Cet idéal était à vrai dire susceptible d'interprétations fort diverses. Pratiqué de la manière la plus stricte et la plus littérale, il impliquait une existence d'ermite, la « fuite » vers les forêts et les montagnes. Mais l'époque Ming avait vu la vogue des *kouan-tai chan-jen*[1], fonctionnaires qui affectaient de pratiquer les lettres et les arts pour leur plaisir, en marge de leur vie officielle, et n'allaient pas demander l'oubli du monde à des horizons plus lointains que ceux d'un jardin savamment ordonné[2].

C'est au début du XVIII[e] siècle que le Japon commença de subir l'influence de la production littéraire et artistique de la fin des Ming et du début des Ts'ing — et à travers elle, de l'idéal de vie de ses auteurs Des conditions sociales particulières au Japon de cette époque aideront au développement de cette influence.

D'une part, la réforme de *Kyôhô* avait eu pour conséquence l'expansion et la diversification des études confucéennes En même temps, on constate une évolution de la pensée confucéenne en matière d'esthétique : l'« archaisant » Ogyû Sorai souligne l'importance des « arts » *(gei)* et notamment de la littérature[3] dans la conception confucéenne de l'homme De la sorte, le point de vue littéraire conquiert peu à peu son autonomie · on voit des confucéens qui par goût ou par profession[4], s'adonnent à l'étude, à l'imitation, à l'enseignement des lettres chinoises, indépendamment des préoccupations morales et politiques qui jusqu'alors paraissaient leur être indissolublement liées

D'autre part, on assiste, à partir du début du XVIII[e] siècle, à un durcissement progressif de la structure de la société féodale. Alors qu'au début de l'ère Tokugawa, et jusqu'aux années *Genroku*, dans les familles de samurai et de *chônin*, les enfants qui ne pouvaient avoir part à l'héritage paternel trouvaient fréquemment le moyen de faire, dans l'administration ou dans la médecine, une carrière appropriée à leur talent — par la suite, les charges et les professions

(1) Mot à mot « ermites portant la tiare et la ceinture »
(2) Cf Suzuki Masashi, *Min-dai sanjin-kô*, p 369-370
(3) Cf Nakamura Yukihiko, *Gesaku-ron*, p 44-45, 70-71
(4) L'examen des « noms de fonctions » *(shokumei)* au gouvernement central et dans les *han* révèle qu'à partir des années *Kyôhô*, on tend à préciser, pour chaque confucéen pensionné, la *spécialite* qu'il exerce l'une de ces spécialités est la « littérature » *(bungaku)*

tendent de plus en plus à devenir héréditaires, ce qui provoque, dans tous les domaines, la saturation des emplois. On vit de la sorte grandir le nombre de ceux qui jugeaient que la situation qui leur était faite était au-dessous de leurs talents ; que dans le monde où ils vivaient, il leur était impossible de se faire un nom, de donner la mesure de leurs capacités

On comprend que ces insatisfaits se soient découvert des affinités avec les *chan-jen* de la fin des Ming et du début des Ts'ing, que le Japon apprenait à connaître précisément à cette époque. Parmi les multiples variétés de vie érémitique dont la Chine leur offrait l'exemple, les plus symboliques, les moins chargées d'implications sociales eurent généralement leur préférence : la plupart des *bunjin* qui ont laissé un nom dans l'histoire littéraire avaient un métier, un office, et n'étaient en aucune façon « retirés » ou ne le furent que pendant une partie de leur existence Leur problème était plutôt de s'assurer dans l'existence séculière — médiocre à leurs yeux — qu'ils menaient bon gré mal gré, un royaume de sérénité et de pureté. Il ne s'agissait pas de retraite, ni même de non-engagement, mais d'*évasion*. Cette évasion, ils la recherchaient · matériellement, dans l'ermitage qu'ils se faisaient construire dans un coin de leur propriété (moyennant quoi ils pouvaient arborer un « pseudonyme » *(gô)* en *an* ou en *ken*[1]) ; spirituellement, dans la pratique des « arts » *(gei)* (musique, peinture, poésie et prose chinoises). Ceux qui désiraient davantage c'est-à-dire une vie entièrement consacrée à ces activités d'évasion, ouvraient des « écoles privées » *(shijuku)*, où ils professaient pour vivre ces arts dont l'*inutilité* — le caractère non lucratif — leur paraissait pourtant essentiel.

La vie de ces *bunjin* était, paradoxalement, une vie de société ; car la plupart des « arts » auxquels ils s'adonnaient étaient en fait des jeux de société . on se réunissait entre amis partageant les mêmes goûts et les mêmes dégoûts, pour s'évader ensemble La poésie chinoise, notamment, se pratiquait en groupe *(shisha)*, comme le *haiku*[2]

Les bunjin et le gesaku.

Forts de la caution de critiques littéraires chinois comme Li Tchouo-wou ou Kin Cheng-t'an, qui n'avaient pas dédaigné de

(1) On donnait à l'ermitage un nom que l'on faisait calligraphier au-dessus de la porte par un artiste réputé, et c'est ce nom que l'on prenait pour pseudonyme d'où la mode des *gô* en-*an* (hutte, cabane), en-*ken* (auvent), en-*tei* (pavillon)

(2) Les *haijin* ne sont pas des *bunjin* au sens strict du terme. parce que le *haikai* demeurait en principe, malgré la révolution accomplie par Bashô, un genre « vulgaire », alors que l'existence du *bunjin* se définit comme un effort conscient pour échapper à la vulgarité Mais comme nous allons le voir, les *bunjin* en vinrent à se reconnaître le droit de pratiquer les genres « vulgaires ». et les *haijin* du XVIIIe siècle sont profondément influencés, dans leurs conceptions littéraires et morales, par la tradition continentale, comme en témoignent la vie et l'œuvre de Yosa Buson, authentique *bunjin* dont toute l'esthétique repose sur « l'éloignement de la vulgarité » *(rizoku)*, mais qui se réclame de Bashô et choisit le *haikai* comme mode d'expression de son idéal.

commenter et d'éditer des romans en *pai-houa*, les *bunjin* japonais crurent pouvoir, sans déroger, s'adonner à des genres « vulgaires », à condition, bien entendu, qu'ils eussent fait leurs preuves dans les genres réputés sérieux ou *élégants* On en vint même à considérer que la différence de l'*élégant* au *vulgaire* — essentielle, nous l'avons vu, aux conceptions littéraires de l'époque Tokugawa — ne résidait pas dans le genre pratiqué, mais dans la disposition d'esprit de l'auteur, ce qui autorisait, et, en fait, conduisit les *bunjin* à toutes les extravagances

Ce « dévergondage littéraire » *(hôtô)* ils le pratiquèrent d'abord, comme il était naturel, dans la langue de leurs modèles : les premiers *share-bon*[1] furent rédigés en *kambun-tai*[2]. Cependant, les conceptions nouvelles selon lesquelles les *bunjin* pouvaient pratiquer la littérature vulgaire, amenèrent bientôt ceux-ci à utiliser le *wabun*, qui leur paraissait se trouver dans le même rapport, avec le *kambun*, que le *pai-houa* des romans Ming et Ts'ing avec la langue chinoise ancienne Et c'est ainsi qu'ils se mirent à écrire, en japonais, des *kyôka*[3], des *share-bon*, des *ki-byôshi*, des *dangi-bon*[4], et ils appelèrent ces œuvres *gesaku* (œuvres pour rire, œuvres frivoles) pour les bien distinguer de la vraie littérature (chinoise) qu'ils se sentaient tenus de produire en même temps que l'autre. Les premiers *gesaku* doivent donc, dans la plupart des cas, être considérés comme des « distractions » de lettrés confucéens, et l'on comprend très bien, dès lors, que leurs auteurs n'aient pas songé à se faire payer.

Gennai et les bunjin.

En *Hôryaku* 13 (1763), au moment où Gennai publie ses « romans », cette genèse du *gesaku* n'en était encore qu'à ses débuts[5] Cependant l'idéal moral et esthétique des *bunjin* exerçait à quelque degré son influence sur tous ceux qui produisaient des œuvres littéraires D'autre part, le monde littéraire forme à cette époque plus que jamais une société, ou plus exactement une pluralité de sociétés distinctes,

(1) *Share-bon* « livres de plaisanteries » décrivant le comportement dans les quartiers de plaisir des *tsû* (cf p 87 sqq) ou de ceux qui se croient tels

(2) *Kambun-tai* (mot à mot « style chinois » par opposition au *wabun-tai* « style japonais » ou au *kana-majiri* « style ou l'on introduit des caractères phonétiques *kana* ») se dit d'un mode d'expression écrit où l'on fait exclusivement usage de caractères chinois, en les agençant dans un ordre qui est censé reproduire celui de la langue chinoise authentique

(3) *Kyôka*. *waka* humoristique, ou l'on fait usage de mots vulgaires, exclus de la poésie japonaise classique

(4) *Ki-byôshi* opuscules illustrés, décrivant la vie des quartiers de plaisir

Dangi-bon « livres de causeries » mettant en scène des personnages historiques ou imaginaires, qui se réunissent pour moraliser et faire la satire du monde contemporain

(5) Après la publication de l'*Imayô-heta-dangi* de Jôkambô Kôa en *Hôryaku* 2 (1752), le genre du *dangi-bon* se développe à Edo et dans le Kansai Mais c'est en Enkyô 3 (1746) seulement que parut à Ôsaka le premier *share-bon* qui ne fût pas entièrement rédigé en *kambun* Et le *Kanegane sensei eiga no yume*, que les historiens de la littérature considèrent comme le premier *ki-byôshi*, est de l'année *An'ei* 4 (1775)

qui tendent progressivement à l'unité : il y a un monde littéraire d'Edo et il y a un monde littéraire du Kansai[1] ; en un autre sens, il y a un monde du *haikai* et un monde du *shi* L'existence de ces cercles explique le caractère de « littérature de chapelle » que présentent la plupart des œuvres de cette période, et notamment les *gesaku*. On a pu dire qu'à l'époque qui nous intéresse, « les auteurs sont les lecteurs, les lecteurs sont les auteurs ». Beaucoup de plaisanteries des *sharebon* et des *ki-byôshi* sont des cuistreries que seul un lettré confucéen, aussi cultivé que l'auteur, pouvait comprendre Le monde des lettres japonaises présente à cette époque, *mutatis mutandis*, la même physionomie que celui de la Rome impériale · on se préface, on se postface, on se loue et on se censure mutuellement. On se réunit en certaines occasions solennelles, par exemple au nouvel an ou aux *sekku*[2], pour composer ensemble des poésies chinoises, ou pour se lire ses œuvres les uns aux autres

On conçoit, dès lors, que la publication des deux « contes » de *Hôryaku* 13, avec le succès que nous avons dit, marque une date importante, non seulement dans l'histoire littéraire, mais dans la vie de Gennai lui-même : car elle lui ouvre l'accès des cercles littéraires d'Edo Lui qui n'avait jusqu'alors, en fait de société littéraire, connu que le modeste « club de *haijin* » de Shido, se voit à présent adopté par ces *bunjin* dont il avait exprimé l'idéal dans son *Furyû Shidôken-den*

Des anecdotes recueillies dans les « mélanges », et surtout, les préfaces et postfaces écrites par Gennai pour ses amis, prouvent que dans les années *Hôryaku* 13 - *Meiwa* 7 (1763-1770) il est en relation avec la plupart des *bunjin* d'Edo dont l'histoire a retenu le nom

En *Hôryaku* 13, l'un des cercles littéraires les plus actifs de la capitale était celui du maître de *kyôka* Uchiyama Chinken. Gennai n'a guère pratiqué le *kyôka*, et l'on ne sait si les deux hommes ont eu des rapports directs Mais Ichiyama exerça son influence sur la plupart des écrivains d'Edo dans les années *Meiwa-An'ei* (1764-1780), et deux de ses disciples, Hezutsu Tôsaku et Ôta Nampo, ont été les amis intimes de Gennai

Hezutsu Tôsaku (*Kyôhô* 11 - *Kansei* 1 . 1726-1789) était un *chônin* qui dès l'âge de quatorze ans, à la mort de son père, exerça à Shinjuku le métier de marchand de tabac Dans les moments de loisir que lui laissait une existence assez difficile, il s'adonnait à la littérature, surtout au *kyôka* Sa vie présente d'étranges ressemblances avec celle de Gennai, dont il semble avoir subi fortement l'influence[3]

(1) Ces deux « mondes » restent bien distincts, au moins jusqu'aux années *Kansei* (1789-1801), quoiqu'ils s'influencent réciproquement , ce ne sont pas les mêmes genres littéraires qui se développent à Edo et dans le Kansai

(2) C'est-à-dire le 7 du 1er mois (*jinjitsu*), le 3 du 3e mois (*jômi*), le 5 du 5e mois (*tango*), le 7 du 7e mois (*tanabata*), le 9 du 9e mois (*chôyô*)

(3) Il se fit comme Gennai l'agent de la politique économique de Tanuma, et il y gagna, comme lui, une réputation de *yamashi* Cf Mori Senzô, *Hezutsu Tôsaku no shôgai* (*Kokugo kokubun*, juillet et août 1933),

On ne sait exactement à quand remonte la première rencontre des deux hommes, mais tous les témoignages connus de leur amitié dont postérieurs à la publication des « contes » de *Hôryaku* 13. En *Meiwa* 1 (1764), Tôsaku fait préfacer par Gennai son premier *gesaku*, *Kindai in'itsu-den*. Le *Tôsaku-den* nous apprend d'autre part qu'en *Meiwa* 2 (1765), renonçant à un voyage dans le Kansai sur les conseils de son ami Kawana Rinsuke[1], il passe une nuit chez Gennai avant de regagner son domicile[2].

Hezutsu Tôsaku est l'auteur d'un *share-bon*, *Nikoku rempeki-dan*, de date inconnue mais certainement antérieure à la mort de Gennai[3], où il conte les aventures d'Udoneri Kamakuni (transposition de Gennai) et de son mignon Yoshizawa Kokuseki L'influence de *Nenashi-gusa* sur la facture de l'œuvre est manifeste.

Ôta Nampo (*Kan'en* 2 - *Bunsei* 6 1749-1823), beaucoup plus jeune que Tôsaku et Gennai, sera le plus célèbre auteur de *kyôshi*[4] du Japon, et le *bunjin* le plus représentatif des années *Temmei* (1781-1789). Il fait moins figure d'ami que de disciple de Fûrai Sanjin Voici en quels termes il rapporte, dans ses annotations au *Hiraga Kyûkei-jikki*, les circonstances de sa première rencontre avec l'auteur du *Fûrai Shidôken-den :*

« C'est à l'automne de *Meiwa* 4 (1767) que je rencontrai pour la première fois Hiraga Gennai Ayant entendu dire que Rinsuke[5] partait pour le mont Kôya, j'allai lui faire mes adieux Et comme on m'avait dit que Rinsuke logeait chez Gennai, je me rendis à Shirakabe-chô, quartier de Kanda, et rencontrai Gennai par la même occasion. Par la suite, nous nous sommes vus maintes fois. Je lui apportai le manuscrit de mon *Nebore-sensei-bunshû*, mais il ne put le lire entièrement[6] , je lui lus mon *Mizu-kake-ron* et il m'en témoigna une grande admiration ».

Nebore-sensei-bunshû était un recueil de *kyôshi*, la première œuvre de Nampo L'anecdote prouve qu'en *Meiwa* 4 (1767), Gennai jouissait dans le monde littéraire d'un crédit assez considérable

(1) Kawana Rinsuke ou Nanjô Sanjin (*Kyôhô* 17 (?) — *An'ei* 2 1732-1773) *bunjin* ami de Hezutsu Tôsaku et d'Ôta Nampo, qui passa son existence dans l'exercice exclusif de la poésie chinoise Selon son propre témoignage, ce n'est pas à l'automne *Meiwa* 4 mais pendant l'hiver *Meiwa* 3 qu'il quitta Edo pour le mont Kôya, avec l'intention de s'y retirer définitivement Il était cependant revenu à Edo dès le 9e mois de l'année suivante (*Meiwa* 4) (cf Tamabayashi Haruo, *Shoku Sanjin no kenkyû*, p 202-205)

(2) *Tôsaku-den*, cité dans Mori Senzô, *op cit* , *jô*, p 77

(3) C'est du moins ce que laisse présumer le fait qu'on n'y trouve aucune allusion à la mort de Gennai ni aux événements qui l'ont précédée

(4) Poésies chinoises, ou l'on recherche l'effet comique en multipliant les fautes de prosodie, et en donnant aux caractères des lectures japonnaises *(kun)* inattendues et cocasses

(5) Kawana Rinsuke

(6) *Hiraga Kyûkei jikki*, *Onchi-sôsho*, p 74-75 « Il ne put le lire entièrement » = *kotogotoku wa yomi-ezu* Nampo veut-il faire entendre que les connaissances de Gennai en *kambun* étaient insuffisantes pour lui permettre de déchiffrer son œuvre ?

pour qu'un débutant jugeât naturel de lui présenter ses premiers essais Ôta Nampo demeura constamment en relations avec Gennai et, après la mort de celui-ci, s'attacha à réunir ses œuvres posthumes, qu'il publia en 1783 sous le titre *Hika-rakuyô*. Cependant, dans les notes du *Hiraga Kyûkei-jikki*, il porte sur son aîné cette appréciation peu flatteuse « Gennai n'entendait rien au *shibun*[1] ; on n'a jamais vu, de lui, un *kyôka* ou un *haiku* qui vaille ; que dire de ses poésies chinoises ! »[2]

Sévérité significative, de la part de ce parfait *bunjin* que fut Ôta Nampo ! La principale raison pour laquelle Gennai ne pouvait exceller dans des genres comme le *shi* ou le *haiku*, c'est que sa culture classique — japonaise et chinoise — laissait à désirer ; il n'est pour s'en persuader que de relever les allusions littéraires dont il émaille ses *gesaku* elles sont nombreuses, certes, mais on s'aperçoit vite que ce sont toujours les mêmes qui reviennent. Le *Kyûkei-iji*[3] rapporte une anecdote révélatrice à cet égard · « Toutes les fois que Gennai écrivait un *jôruri*, il allait montrer son manuscrit à son ami Nampo, et le lui confiait pour qu'il y ajoutât, ça et là, un « fait ancien » approprié au passage, tiré des classiques chinois et japonais Nampo me racontait toujours que Gennai avait la mémoire extrêmement prompte. Quand il avait lu quelque chose, il savait s'en servir, et donner l'illusion qu'il avait dans le ventre dix mille livres »[4]

Cette insuffisance de l'érudition pose sans doute les limites dans lesquelles Gennai pouvait s'intégrer à ce monde des *bunjin* pour qui, répétons-le, le badinage des *gesaku* n'avait de sens que dans la mesure où il était cautionné par une production littéraire sérieuse, expression d'une culture classique étendue. Gennai pouvait être pour eux un modèle respecté, envié, en tant que *gesaku-sha ;* mais il n'avait pas toutes les qualités requises pour qu'ils le reconnussent pleinement comme un des leurs D'ailleurs, comme nous allons le voir, il y avait dans le tempérament de Gennai des éléments irréductibles à leur idéal

De l'influence des activités littéraires de Gennai sur ses idées et sur sa vie.

Voilà un genre de problème que l'on pose ordinairement dans l'autre sens , je veux dire qu'on a coutume de chercher dans les œuvres des écrivains le reflet des événements de leur existence et l'expression de leurs idées Cependant, compte tenu de ce que nous savons à présent du monde des lettres japonais de cette époque, on comprendra assez bien, ce me semble, qu'en se faisant auteur de *gesaku*, Gennai assume, à la fois consciemment et inconsciemment,

(1) *Shi-bun* c'est-à-dire la poésie et la prose « chinoises » Par *bun* il faut entendre, non la prose en général, mais quelques genres bien définis comme la préface *(jobun),* la postface *(batsubun),* le journal de voyage *(ki),* la lettre *(sekitoku)*

(2) *Hiraga Kyûkei jikki, Onchi-sôsho,* p 29

(3) Cf append , p 183

(4) Cf *Shin-shiryô,* p 46

tout le poids de cette tradition de la « retraite » dont on a évoqué plus haut les origines lointaines

Cette tradition, il est aisé d'en déceler l'expression, d'abord, dans les « contes » de Fûrai Sanjin dans le *Furyû Shidôken-den*, l'anachorète Fûrai Sennin, porte-parole de Gennai, raconte au jeune bonze Shidôken qu'il avait dans sa jeunesse, à l'époque Kamakura (le lecteur comprend que c'est en réalité de l'époque contemporaine qu'il s'agit), fui un monde où le talent n'était pas apprécié, où seule la flatterie permettait d'accéder aux emplois publics , il s'était retiré, non pas dans la montagne, mais en pleine ville, dans une pauvre demeure d'où il observait à loisir les mœurs de ses contemporains , et par l'ascèse, il était parvenu à acquérir des pouvoirs magiques, et à prolonger depuis des siècles son existence

Voilà des propos où il faut bien se garder, à mon avis, de voir une confession sincère de l'auteur ; ils ne reflètent certainement pas les dispositions d'esprit de Gennai en *Hôryaku* 13. Comment ne pas voir, dans l'attitude qu'il assume, la part de snobisme, de concession au goût du jour ? Conscient du fait qu'en se faisant *gesaku-sha*, il entrait dans le monde des *bunjin*, Gennai *joue* le personnage du *bunjin*, tient un langage qu'il sait agréable aux hommes de lettres de son temps.

J'ai évoqué plus haut les incidences sociales de cette adhésion de Gennai à la société des hommes de lettres, les relations nouvelles qu'il tisse à partir de cette époque C'est dans la même perspective que je voudrais situer son inscription au registre des disciples de Kamo no Mabuchi, (9e mois *Hôryaku* 13 - 1763). Le *kokugaku-sha*, qui venait d'achever son *Manyôshû-daikô*, était alors au sommet de sa gloire Sa pensée (fortement teintée de taoisme) qui prônait le retour à la nature et le refus de l'action, présentait bien des points communs avec l'idéal de retraite des *bunjin* influencés par la tradition chinoise. Aussi les contacts entre les deux courants sont-ils fréquents Takebe Ayatari, auteur du *Honchô suikoden* et précurseur direct de Bakin, « entre » chez Mabuchi la même année que Gennai Yamaoka Shummei, *kokugaku-sha* disciple de Mabuchi, écrit des *share-bon* Le cas le plus représentatif de cette osmose des deux traditions est naturellement celui d'Ueda Akinari, célèbre *kokugaku-sha* et *bunjin* exemplaire.

En prenant rang parmi les disciples de Mabuchi, Gennai manifestait moins une volonté de s'adonner aux études philologiques et historiques — il se contentera de rendre hommage au maître en développant dans son *Fûrai Shidôken-den* quelques thèmes chers aux « philologues nationaux » — que son appartenance au monde des « non-engagés », des « inutiles », *muyô-mono*.

Est-ce à dire qu'il faille, en définitive, attribuer à un événement dont le caractère *contingent* ne fait pas de doute à nos yeux la composition des « contes » de *Hôryaku* 13 — tout ce qui, dans la vie et l'œuvre de Gennai, paraît relever de la tradition de la « retraite » ?

Certainement pas. Gennai le *rônin* était plus « désengagé » que beaucoup de ses amis *bunjin*. Sa retraite était moins fictive que celle d'un Ôta Nampo, qui passa toute sa vie dans les plus hauts emplois de l'administration centrale. Mais il est évident que s'il s'était déjà refusé au monde de son temps en retirant, par deux fois, ses services à son fief natal, ses activités littéraires, avec les options morales et intellectuelles qu'elles impliquaient, ne pouvaient que renforcer puissamment en lui le sentiment qu'il se trouvait en marge de la société et la volonté de s'y maintenir.

Cependant, quoiqu'il partageât certainement avec Takeda Ayatari et Yamaoka Shummei le sentiment d'être né dans un monde où il ne pouvait donner sa mesure, rien ne le disposait à cette passivité, à ce dédain du réel dans lesquels le *bunjin* trouvait la solution de son opposition au monde. En fait, par son souci, de plus en plus affirmé, jusqu'à l'obsession, du « profit national », par l'intérêt passionné qu'il manifeste pour tous les aspects de la *réalité* qui l'environne, par sa défiance à l'égard de toutes les activités, de tous les divertissements inutiles[1], Gennai se différencie profondément du type traditionnel du *bunjin*, et se rattache à la lignée des « engagés »[2].

Et c'est ainsi que dans le *personnage* que se constitue progressivement Gennai, on discerne deux composantes, deux tendances, virtuellement contradictoires, à l'engagement et au désengagement, d'où cette curieuse image du « *rônin* serviteur de l'état » qu'il cherchera à imposer à ses contemporains — et à la postérité — avec d'autant plus de véhémence qu'il se sentira plus contesté. Tant que les événements lui seront favorables, tant qu'il réussira dans ses projets, il tiendra sa gageure. Les composantes de son personnage coexisteront en lui sans conflit, d'autant plus aisément qu'elles ne se situent pas sur le même plan : l'« engagement » est réel : Gennai parcourt le pays, pour le compte de Tanuma, à la recherche des gisements de cuivre et d'argent (cf. chapitre suivant), son « désengagement » est, sinon fictif, du moins largement conditionné par son appartenance au monde des littérateurs. Mais le jour où les échecs auront accumulé en lui une *vraie* rancœur, un *vrai* dégoût du monde, la tendance au « désengagement » se renforcera en lui sans pour autant faire disparaître l'autre. D'où une contradiction qui s'exaspérant sans cesse le mènera à la folie et à la mort.

(1) Cf. livre 1 du *Furyû shidôken-den* (O. C., page 498-499). Fûrai Sennin énumere pour les critiquer tous les « arts » *(gei)* que l'on cultive dans le monde. Sa condamnation ne vise, il est vrai, que les « arts vulgaires » *(zoku no gei)* comme l'art du thé, et non ceux auxquels les *bunjin* étaient censés se complaire (poésie chinoise et japonaise *shi-ka*, calligraphie et peinture *sho-ga*). Il est cependant significatif que le principal grief de Fûrai Sennin à l'égard des *zoku no gei* soit leur *inutilite*, à ce compte, il devait aussi réprouver, s'il était conséquent avec lui-même, les divertissements « élégants » des *bunjin*.

(2) Cf. introd., p. 5

Portrait de Gennai

S'il est vrai que *Hôryaku* 13 et les années qui suivent sont pour Gennai des années d'épanouissement, d'équilibre — un équilibre précaire que les épreuves d'une vie aventureuse se chargeront bientôt de rompre — le moment est venu, me semble-t-il, de nous arrêter un instant pour le *contempler*, dans l'éclat de la jeunesse et de la gloire, enfin devenu ce que sans doute il rêvait d'être depuis le temps où il avait quitté son fief natal . l'homme le plus célèbre de la capitale.

Avant de nous interroger sur sa vie dans ces années, ses habitudes, ses mœurs, tâchons de nous représenter son apparence physique. Ce n'est pas, à vrai dire, chose facile, car aucun des portraits qui subsistent de lui ne présente de réelles garanties de ressemblance

Les frontispices de certains de ses *gesaku* sont ornés de gravures représentant l'auteur . c'est ainsi que dans le *Naemara in'itsu-den*, on le voit, le crâne rasé en *sakayaki*[1] et vêtu d'un *kamishimo*[2], déposer une offrande devant l'image de *Shidôken*[3] Dans le *Sharekôbe mekiki engi*[4], il apparaît sous les traits d'un vieillard le coude droit appuyé à une table, il tient dans la main gauche un *nyoi*[5]. Une autre gravure, dans le *Sato no odamaki-hanashi*[6] le représente assoupi sur sa table de travail. Sur ces deux images, il porte la chevelure entière, qui était la coiffure des médecins[7].

Mais plus que ces croquis fantaisistes et tracés sans souci de la ressemblance, le portrait dessiné par Kimura Mokurô (l'auteur du *Kiku mama no ki)* retient notre attention Naturellement, Kimura Mokurô n'a jamais vu Gennai — son *Gesakusha-kô hoi*, œuvre où ce dessin est inséré — fut publié en *Kôka* 2 (1845), soixante-six ans après la mort de celui-ci. Mais il prétend avoir travaillé d'après la description d'un vieillard qui l'avait connu personnellement C'est en vérité un portrait assez fascinant Kyûkei y paraît âgé d'une trentaine d'années ; il a la taille mince · nulle trace de cette obésité dont il se plaindra plus tard[8] Le nez est long, la bouche incurvée donne au visage une expression un peu sarcastique. La main droite, dans un

(1) *Sakayaki* tonsure de la partie antérieure du crâne Cette coiffure, à l'époque Tokugawa, fut adoptée par les hommes dans toutes les classes de la société (à l'exception de certains groupes particuliers comme les médecins et les bonzes)

(2) *Kami-shimo* vêtement de cérémonie des samurai, composé d'une sorte de boléro relevé et évasé à l'endroit des épaules, et d'un pantalon à jambes très larges, semblable a une jupe

(3) *Fûrai Sanjin-shû (Nihon koten-bungaku taikei)*, p 257

(4) O C, p 384-385

(5) *Nyoi* instrument composé d'un manche long d'une quarantaine de centimetres, et d'une partie supérieure en forme de volute, que tiennent à la main les bonzes pendant leurs sermons

(6) O C, p 391

(7) L'usage pour les médecins de l'époque Tokugawa était soit de se raser entièrement le crâne à la manière des bonzes, soit de se laisser pousser les cheveux sur toute la tête, le devant y compris : c'était la « chevelure entière » *(sôhatsu)*

(8) Cf p 153-154

geste d'une suprême élégance, tient le *kiseru* près des lèvres. Mais ce qui frappe le plus, c'est le regard les yeux, minces, légèrement exorbités, paraissent fixer avec une acuité insoutenable un point bien déterminé, et pourtant mystérieusement situé au-delà des apparences. La mise est très recherchée : la coiffure, avec les cheveux latéraux *(bin)* couvrant le haut des oreilles, est du style dit *bunkin-fû*, qu'affectionnaient les *tsû* de cette époque (cf. ci-dessous). Mais le *bunkin-fû*, d'ordinaire, s'accompagnait de la « tonsure frontale » *(sakayaki)*. Par une singulière alliance, Gennai porte à la fois la chevelure entière, *sôhatsu*, et les cheveux latéraux rabattus des *tsû*. Le vêtement de dessous[1] est également du style *tsû* en vogue dans les années *An'ei* - *Meiwa* (1764-1780)[2].

On remarque aussi l'élégance du vêtement dans le portrait transmis par le *Sentetsu-zôden*[3] : il s'agirait d'une copie d'un croquis dû à la main de Katsuragawa Hoshû Le crâne est rasé, et la coiffure est du type *bunkin-fû*. Le nez est fort, la lèvre inférieure proéminente, la corpulence trés accusée. Gennai paraît beaucoup plus âgé que sur le portrait de Kimura Mokurô.

Pour compléter ces images, on peut citer les traditions orales recueillies dans la région de Chichibu par les éditeurs des « Œuvres Complètes » Kyûkei avait, dit-on, le nez grand, les yeux minces (traits qu'on retrouve sur les portraits de Kimura Mokurô et de Katsuragawa Hoshû), le visage long, les épaules saillantes ; deux verrues marquaient la commissure extérieure de son œil gauche[4].

Gennai et les tsû

Le souci d'élégance que dénotent les portraits est confirmé par plusieurs biographes anciens[5]. Nombre d'anecdotes contenues dans les « mélanges » et dans les *share-bon* qui, sous des noms légèrement modifiés, mettent en scène Gennai, prouvent que celui-ci était considéré comme l'un des *tsû* les plus représentatifs de la capitale

Qu'est-ce qu'un *tsû*? Laissons à Gennai lui-même le soin de nous l'expliquer, ou plutôt à Haraga Bannai, le héros du *share-bon Honzô mômoku*[6] Parvenu aux Enfers, Bannai remontre à Emma et aux autres Juges que s'ils veulent porter remède à la désaffection dont

(1) C'est-à-dire le « kimono » que Gennai portait sous son *haori*

(2) Cf Shirai Kôtarô, *Hiraga Gennai sensei ni tsuite,* dans *Hiraga Kyûkei-ô ryaku-den,* p 6-7

(3) Reproduit dans O C , pages de garde du vol II

(4) O C , *kotodomo,* p. 22

(5) Cf *Kyûkei-iji* (*shin-shiryô* p 48) . un jour Shibano Ritsuzan (cf p 43, n 3) et Tachihara Suiken rendent visite à Gennai . il les reçoit en « habit de feutre » et « hakama de soie »

Le *Hiraga Kyûkei jikki* d'autre part (p 159) indique que Gennai prit soin de revêtir un *kami-shimo* lorsqu'il alla se présenter au confucéen Miura Heizan

(6) *Kûrai sensei honzô mômoku* (*An'ei* 9-1780) œuvre anonyme, dont il ne subsiste à ma connaissance qu'un seul exemplaire, à la bibliothèque de Hibiya (Tôkyô) Le titre parodie celui de l'encyclopédie *Honzô-kômoku (Pen-ts'ao kang-mou)*

souffre leur royaume, et voir à nouveau les morts affluer vers eux, ils doivent se mettre au « goût du jour », donc devenir des *tsû*

« Votre Majesté désire-t-elle s'informer de ce qui est à la mode en notre monde ? En ce moment, au Japon, il y a une doctrine *(michi)* que l'on nomme la doctrine des grands *tsû (daitsû)* Jadis on disait : *tôri-mono.* Mais ces temps derniers, les élégants ont pris l'habitude d'abréger le mot, et l'on dit *tsû* .. Cette doctrine a pour fondateur le dieu *Tsûjin* C'est par elle qu'on devient *expert*[1] en toutes choses. Si Votre Majesté désire devenir experte en toutes choses, elle doit observer les préceptes de la doctrine... se raser le front comme les *yarô*[2], se nouer les cheveux à la *honda*[3], porter une pipe *(kiseru)* d'argent blanc, longue et lourde. se lever chaque matin à la neuvième heure[4], se brosser les dents pendant une demi-heure environ, prendre un bol de riz, et boire trois fois par jour une grande rasade de *sake*, lorsqu'on a observé ces préceptes pendant trois ans, on devient « grand *tsû* ».

Ces propos, il faudrait un livre pour les compléter et les commenter comme il convient, en décrivant le rôle capital qu'a joué l'idéal du *tsû* dans la civilisation japonaise du XVIIIe siècle, et dans la littérature qui reflète cette civilisation. Rappelons l'essentiel . c'est à l'époque où nous nous plaçons (fin de *Hôryaku* — début de *Meiwa*) — que le mot *tsû* entre en usage pour désigner les connaisseurs des quartiers de plaisir, que l'on appelait jusqu'alors, comme le dit fort justement Bannai, *tôri-mono.*

Mais il ne s'agit pas d'une simple substitution de mots si dès le début de l'époque Tokugawa le développement des lieux de plaisir amena la constitution d'une étiquette, d'un savoir-vivre particuliers à ces lieux, dressant d'épineux obstacles qu'il fallait un à un franchir pour devenir *tôri-mono* — le concept de *tsû* lui, dépasse largement le cadre des visites au quartier réservé , il implique, en fait, une véritable éthique . le *tsû* est *tsû* dans tous les instants de son existence.

Son idéal est d'équilibre un équilibre périlleux, difficile à maintenir, entre deux impératifs l'un qui commande d'aller en quête des plaisirs , l'autre, de ne s'y point laisser prendre, de ne jamais

(1) Jeu de mots sur *tsû* et *tsûjiru* « être versé, être expert »

(2) C'est-à-dire en se rasant entièrement la tête, sauf sur les côtés et à l'arrière c'était le « grand *sakayaki* » *Yarô* = jeune homme, puis jeune acteur, jeune prostitué (cf. p 91)

(3) Coiffure masculine à la mode dans les années *Meiwa-An'ei* sa caractéristique principale était qu'elle ne laissait dépasser qu'une « queue » très courte au-dessus du nœud du *mage* (le *mage* était un chignon long et mince formé avec les cheveux des tempes et de l'arrière ramenés sur le dessus de la tête, de façon à couvrir en partie le *sakayaki*)

(4) La neuvième heure, ou plutôt l'« heure neuf » *kokonotsu-doki* entre midi et deux heures , le jour était divisé en douze « heures » — dont chacune valait deux des nôtres — comptées 9 *(kokonotsu-doki)*, 8 *(yatsu-doki)*, 7 *(nanatsu-doki)*, 6 *(mutsu-doki)*, 5 *(itsutsu-doki)*, 4 *(yotsu-doki)* jusqu'à deux heures de l'après-midi, et de nouveau 9, 8, 7, 6, 5, 4 jusqu'à minuit On les désignait également par les signes de l'*eto* heure du Rat, heure du Bœuf, heure du Tigre, etc

s'attacher aux choses ni aux êtres un équilibre entre la nécessité du luxe, de la prodigalité gratuite, et le bon goût qui commande de cacher ce luxe, d'éviter le « tape-à-l'œil » et l'extravagance.

Dans la vie quotidienne, le *tsû* se reconnaît (mais ne se montre pas) à sa démarche, à ses paroles un langage recherché, orné de jeux de mots — à son vêtement surtout dans les années *Meiwa* - *An'ei* il se coiffe dans le style *honda*, s'amincit les sourcils, porte un surtout *(haori)* presque aussi long que son *kimono*, de couleur terne et d'apparence un peu usagée

Dans la mesure où il implique réserve, éloignement de la vulgarité, quête d'un monde ou seuls quelques élus ont accès, dilettantisme et refus de l'engoûment, l'idéal des *tsû* présentait plus d'un point commun avec celui des *bunjin*, tel qu'on l'a précédemment défini Il n'est pas étonnant que Gennai ait pu, dans les années *Meiwa*, assumer à la fois l'un et l'autre. En quoi il n'était du reste nullement isolé nous constatons, ou présumons que la plupart des *gesaku-sha* ses contemporains, qui, dans leurs *share-bon* et leurs *ki-byôshi*, s'efforçaient à définir le « vrai *tsû* », se piquaient de conformer leur propre existence à cet idéal[1].

Notons enfin, et ce n'est pas le moins important, que si l'univers des lieux de plaisir du Kansai — Kyôto et Ôsaka — avait vu naître le personnage du *sui* ou du *tôri-mono*, le *tsû*, lui, est indissolublement lié à cette civilisation d'Edo dont l'originalité, la personnalité se font jour précisément vers le milieu du XVIIIe siècle

Les traits de caractère propres à l'*Edokko*[2] — bravoure, prodigalité, gouaille, vivacité d'humeur — ne furent pas sans exercer leur influence sur l'image du *tsû* idéal telle qu'elle se formait à travers les *ki-byôshi* et les *share-bon* Que Kyûkei ait su se faire considérer comme un *tsû* accompli, implique donc qu'il ait su faire siens les mœurs et le langage de l'*Edokko* Voyons comme il se moque, dans les « contes » de *Hôryaku* 13 de ces « samurai campagnards » qui par leur accent, leurs manières frustes et peu ragoûtantes, s'attirent les railleries des courtisanes ! Mais lui-même était-il à l'origine autre chose qu'un samurai campagnard ? Ce n'est pas la moindre singularité du destin de Hiraga Gennai, que ce provincial ait su donner à Edo les premiers *gesaku* et les premiers *jôruri* qu'elle ait reconnus et salués comme siens, parce qu'ils étaient écrits dans sa langue, sur des thèmes intimement liés à son présent ou à son histoire

(1) Cf Nakamura Yukihiko, *Tsû to bungaku*, dans *Kinsei shôsetsu-shi no kenkyû*, p 243-244

(2) *Edokko*, c'est-à-dire « garçon d'Edo », mais avec la nuance affective que nous mettons dans « parigot » Selon Mitamura Engyo (*Kyôka to Edo bungaku*, p 145), ce mot n'apparaît dans les textes qu'à partir des années *Kyôwa* (1801-1803) Mais les écrivains n'ont pas attendu cette époque pour opposer le caractère viril et combatif de l'homme d'Edo à celui, plus aimable mais indolent, des habitants du Kansai

Les plaisirs de Gennai.

J'ai dit que le *tsû* se devait de cultiver les plaisirs. Ceux de Gennai étaient de l'espèce que nous appelons particulière.

Qu'il fût misogyne, c'est un fait que reconnaissent, au moins implicitement, tous les biographes, et je ne vois guère parmi eux que Mitamura Engyo[1] pour supposer — sur la foi d'un passage, d'ailleurs obscur, du *kokutensago* — qu'il ait jamais eu une maîtresse. Il demeura toute sa vie célibataire[2]. Comme on lui demandait la raison de cette singularité, il répondit (selon l'inscription funéraire de Sugita Gempaku) : « Maintenant j'ai mon foyer aux quatre coins du monde ; pourquoi irais-je de surcroît rechercher ces ennuis ? »

Qu'il fût pédéraste, la lecture du *Nenashi-gusa*, à elle seule, suffirait à nous en persuader : on est frappé, en effet, de la ferveur des éloges qu'il adresse à la beauté de l'acteur féminin[3] Segawa Kikunojô.

Au premier chapitre, un jeune bonze coupable d'avoir, par amour pour le fameux acteur Kikunojô, dilapidé la fortune de son supérieur, et mis à l'encan les biens les plus précieux de son monastère, comparaît devant le tribunal du roi des Enfers, Emma. Celui-ci, qui avait le vice des moines en exécration, s'apprêtait à condammer le coupable avec la dernière rigueur. Mais voici qu'on dévoile devant ses regards un portrait de l'acteur Kikunojô — œuvre de Torii Kiyonobu[4] — dont le jeune bonze n'avait pu, même dans la mort, se séparer. De cette image émanait tant de radieuse beauté que le roi, fasciné, tomba de son trône. Éperdûment amoureux à son tour, il veut quitter son royaume pour aller dans le *shaba*[5] à la recherche de l'acteur. Toute l'autorité des autres juges n'est pas de trop pour convaincre Emma de sa folie : que deviendraient les Enfers sans leur souverain ? Pour guérir le roi de sa passion, un seul remède : il faut faire périr Kikunojô, et si possible par des moyens tels qu'il parvienne « en bon état » dans l'empire des morts[6]. Ainsi, l'amour du roi des Enfers pour l'acteur est le thème fondamental du « conte », le fait initial d'où procède toute l'intrigue. Gennai aura-il imaginé pareille histoire, si lui-même n'avait eu pour Kikunojô les yeux d'Emma ?

(1) *Fûrai Sanjin no kyôtaku*, dans *Ashi no muku mama*, p. 269.

(2) Notons que deux hommes qu'il semble avoir profondément influencés, Hezutsu Tôsaku (cf. p. 81) et Morishima Chûryô (cf. p. 58, n. 1) l'ont imité sur ce point.

(3) = jap. *oyama* ou *onna-gata* : acteur qui joue les rôles féminins dans le théâtre de *kabuki*.

(4) Peintre d'*ukiyo-e* : il s'agit sans doute ici non du premier Kiyonobu (*Kambun* 4-*Kyôhô* 14 : 1664-1729), célèbre par ses portraits d'acteurs, mais du second, dont la vie est mal connue (cf. Nakamura Yukihiko, *Fûrai Sanjin-shû*, Iwanami, p. 43, n. 30).

(5) *Shaba* = sanscr. *sahā*, le monde des hommes, le monde visible.

(6) Cf. O. C., p. 239 et 240. Comme on sait aux Enfers que Kikunojô doit dans quelques jours participer avec quelques amis à un divertissement nautique sur la rivière Sumida, ordre est donné au Roi-Dragon de s'emparer de sa personne. Le Roi y délègue un de ses serviteurs, le kappa, mais celui-ci, tombé à son tour amoureux de Kikunojô, ne pourra accomplir sa mission.

Ces mœurs, dans la société japonaise de l'époque Tokugawa, n'étaient guère plus exceptionnelles que dans la nôtre. Elles l'étaient même en vérité beaucoup moins . car le Japon d'alors connaissait une prostitution masculine organisée selon des règles identiques à celles de la prostitution féminine. Les jeunes gens qui faisaient l'objet de ce commerce étaient généralement de futurs acteurs. Ils étaient hébergés dans des « maisons d'enfants » *(kodomo-ya)*, et on les achetait tout comme on faisait des courtisanes *(jorô)*.

Plusieurs biographes anciens ont noté le vif intérêt que portait Gennai aux pensionnaires de ces établissements. Ikeda Gensai, dans le supplément au *Hiraga Gennai shôden*, rapporte que « dès qu'il avait de l'argent, il s'empressait d'aller le dépenser à Yoshi-chô[1], avec les « garçons de joie » *(gandô)* ; et il demeurait là plusieurs jours de suite c'est pourquoi il glorifie l'amour des mignons dans *Nenashi-gusa* »[2]. Ôta Nampo se souvient que Gennai, à Edo, fréquentait Yoshi-chô et « les quartiers du sud », mais jamais le Hokuri (Yoshiwara)[3]. Rappelons enfin qu'Udoneri Kamakuni, le héros du *Nikoku rempeki-dan* de Hezutsu Tôsaku (cf. p. 82), demeura lontemps dans le Kansai, « s'oubliant dans l'amour des mignons de Shijô à Kyôto, d'Ôe à Naniwa », avant de gagner Edo, où il s'éprit de Yoshizawa Kokuseki.

La générosité de Gennai.

Un autre trait essentiel au personnage du *tsû* était la *générosité*, au plein sens de ce mot. Les amis de Gennai, et les biographes qui lui sont favorables, lui reconnaissent cette qualité, comme en témoigne ce jugement d'Ikeda Gensai :

« On dit qu'il avait un tempérament chevaleresque, un caractère sympathique qui le poussait à opprimer les forts et à aider les faibles »[4].

Ce sont là les nobles qualité d'un parfait Edokko ! On peut chercher une confirmation de cet éloge dans plusieurs passages de son œuvre littéraire — notamment dans la suite de *Nenashi-gusa* et dans le *Furyû Shidôken-den* — où il s'apitoie sur le sort du peuple :

« Il y a aussi ceux qui se livrent à de durs travaux manuels. Les grands doivent songer à la condition de ces gens du peuple, engagés pour un maigre salaire, qui même par ces temps de froid se dénudent le corps et versent leur sueur »[5].

Mais la forme la plus constante, et le plus souvent notée, de la « générosité » de Kyûkei est son *hospitalité*. Citons encore l'inscription funéraire ·

(1) Le *Chirizuka-dan* (*Enseki jisshu* t I, p. 243) signale qu'il y avait à Edo sept quartiers de prostitution masculine . le plus important était celui de Yoshi-chô Selon l'auteur de ce « mélange », qui écrivait dans les années *Bunka* (1804-1818), c'est dans les années *Hôryaku* (1751-1763) que ces quartiers avaient connu leur plus grande prospérité

(2) Cf *shin-shiryô*, p 43.

(3) Annotations au *Hiraga Kyûkei jikki* Cité dans Mizutani Futô *op cit*, p 76-77

(4) Supplément au *Hiraga Gennai shôden*, *shin-shiryô*, p 43

(5) Cf *Furyû Shidôken-den*, *Iwanami koten-bungaku taikei*, p 180

« D'ordinaire, il aimait avoir chez lui des invités. Quand un invité venait, il le retenait toujours, lui faisait boire du *sake*, le régalait ; et le festin commencé le jour se poursuivait la nuit sans qu'il en ressentît la moindre fatigue. Aussi, comme il n'avait point de revenu fixe, sa bourse se trouvait-elle souvent à sec Mais il n'en n'avait cure : cela n'altérait point sa tranquillité... »

Si Gennai, comme se plaît à le souligner le malveillant *jikki*, avait souvent dans sa jeunesse vécu en parasite de ses maîtres, il semble que par la suite il ait su rendre la pareille à ses amis. Sa maison était ouverte à tous : à ses égaux les *bunjin*, mais aussi aux « disciples »[1], à une foule de personnages d'humble condition qui l'avaient séduit par quelque talent particulier ou seulement par l'extravagance de leur caractère.

Pour ces petites gens qui l'entouraient, il savait se montrer affable et bon : sa correspondance le montre, à l'époque des travaux de Chichibu, constamment préoccupé de la santé et de la sécurité matérielle du personnel qu'il a autour de lui.

Il entrait cependant dans cette attitude une part de condescendance. « Aider les faibles, opprimer les forts » : si les inférieurs, ceux qu'il dominait sur le plan social, pouvaient se féliciter de sa sollicitude et de sa libéralité, les égaux et les supérieurs s'offensaient de sa morgue. L'anecdote suivante, tirée du *Kyûkei-iji*, jette sur la « générosité » de Gennai un jour singulier :

« Ôta Nampo rendit un jour visite à Kyûkei ; ils étaient assis à discuter, lorsqu'un *rônin*, coiffé d'un chapeau de paille[2], vient leur demander l'aumône. Son apparence misérable faisait pitié. Kyûkei se tourne vers son serviteur et dit : « Lui et moi, nous sommes tous deux des *rônin* ; qu'on lui donne l'aumône au plus vite. Moi aussi, si je n'avais pas mon *intelligence* et mes *artifices*, il faudrait que je mène la même vie que lui ». Telle était la confiance que Kyûkei avait en lui-même[3] ».

Mais ce n'est pas ici le lieu de médire De ce portrait, j'ai à dessein exclu les ombres, persuadé qu'à cette époque, chez un Gennai heureux de vivre et que les épreuves, les échecs, n'ont pas encore aigri, elles sont peu apparentes encore, au regard des brillantes qualités qui lui valent les suffrages de tous les habitants d'Edo, et attirent autour de lui une foule d'amis, puissants et humbles

Telle est, cependant, l'énergie de l'homme, sa puissance de travail et de diversité dans l'action, que dans les années *Meiwa* (1764-1772)

(1) Selon Mizutani Futô (*op cit*, p. 74), Gennai hébergeait en permanence six ou sept disciples, « et il y avait parmi eux des enfants malheureux, et même des vieillards sans famille ».

(2) *Shin-shiryô*, p. 45. Le « chapeau de paille » *(kasa)* est sans doute le *fuka-amigasa* dont se couvraient le visage les *rônin* déguisés en bonzes mendiants *(komu-sô)*

(3) *Shin-shiryô*, p. 45-46.

il n'a qu'un pied dans cette Edo qu'il a conquise... et l'autre dans les montagnes chevelues de Chichibu. Dans le même temps qu'il jouait à Edo le personnage du *bunjin* et du *tsû*, Gennai commençait sa carrière de *yamashi*[1].

(1) *Yamashi* mot désignant à l'origine tout homme dont la profession consiste à exploiter les ressources naturelles des montagnes il peut donc s'appliquer aussi bien à un bûcheron qu'à un ingénieur des mines, ou a un fabricant de charbon de bois *(sumi-yamashi)*.
Au XVIIIe siècle, il prit un sens péjoratif parce que les *yamashi* — notamment ceux qui secondèrent Tanuma dans sa politique de prospection minière et de défrichement — s'attirèrent une réputation d'escrocs et d'agioteurs (cf p 100)

CHAPITRE TROISIÈME

LE LIBRE SERVITEUR DE L'ÉTAT

LA POLITIQUE MINIÈRE DE TANUMA

Nous avons indiqué, au chapitre précédent (cf. p. 71), que l'ordonnance du 22, 3e mois *Hôryaku* 13, prescrivant le développement de la prospection et de l'exploitation minière dans tout le pays, avait eu, à notre avis, une influence décisive sur les activités de Hiraga Gennai. Elle inaugurait la politique minière du gouvernement de Tanuma : un ensemble d'efforts coordonnés et systématiques pour augmenter la production des métaux (notamment le cuivre, l'argent et le fer) et pour assurer d'autre part la mainmise du Bakufu sur cette production. Pour expliquer les raisons et les buts de cette politique, mettre en lumière son originalité et sa signification historique, il est nécessaire que nous évoquions brièvement les conditions du commerce extérieur japonais jusqu'à cette époque.

Le cri d'alarme d'Arai Hakuseki.

Malgré la décision prise par le Bakufu, en *Kan'ei* 10 (1633), d'isoler le pays et de n'autoriser le commerce avec l'étranger que dans les limites évoquées précédemment (cf. p. 16), l'importance des échanges s'était régulièrement accrue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. On achetait aux Hollandais et aux Chinois de Nagasaki principalement la soie grège et autres textiles, le sucre de Formose, des médicaments (notamment le ginseng), des livres (chinois). Les exportations japonaises consistaient surtout en métaux précieux : argent et cuivre, et en bois laqués.

Cependant, on constate qu'à partir du début du XVIIIe siècle, la tendance se renverse : l'autorité centrale impose au commerce extérieur une série de limitations, de plus en plus rigoureuses, qui ont pour effet d'en réduire la variété et le volume ; celui-ci, dans l'ensemble, décroît lentement jusqu'au milieu du XIXe siècle, sauf pendant une courte période, qui est précisément celle qui nous intéresse : l'époque Tanuma. Ce changement d'attitude du Bakufu était principalement

motivé par le rapport alarmant que lui avait adressé en *Hôei* 6 (1709) Arai Hakuseki sur l'état du « commerce de Nagasaki »[1].

Chargé d'enquêter sur les causes de l'« incident » de *Genroku* 11 (1698) — cette année-là, les marchands japonais chargés de fournir annuellement une certaine quantité de cuivre et d'argent aux Hollandais n'avaient pu remplir leur contrat — Hakuseki démontra que depuis *Keichô* 6 (1601), le commerce de Nasagaki avait drainé hors du Japon 7.192.800 *ryô* d'or et 1.112.627 *kan*[2] d'argent. Le rapport eut sur la politique du gouvernement shôgunal un effet très grave · en 1715, par la « nouvelle ordonnance de *Shôtoku* » *(Shôtoku shinrei)*, on décréta l'embargo complet sur l'or et l'argent (le commerce devait donc désormais s'effectuer par troc[3]), et on limita le poids de cuivre annuellement exportable à 3.000.000 de livres *(kin)*[4] pour les Chinois, 1.500.000 pour les Hollandais.

Cette « hémorragie » de l'or, de l'argent et du cuivre — qui constituaient d'une part les trois métaux monétaires du Japon, et d'autre part, pour le cuivre et l'argent tout au moins, un important moyen d'échange, car ils étaient très recherchés à l'étranger — est bien explicable si l'on songe que la balance des échanges commerciaux avait été constamment défavorable au Japon pendant tout le XVII[e] siècle. Pourquoi était-elle jugée tragique par le Bakufu ? Ce n'était point parce qu'on y voyait la preuve d'un appauvrissement du pays — au sens où nous pourrions l'entendre à la lumière de nos conceptions économiques modernes — mais en raison d'un fait qui s'imposait davantage à l'attention des dirigeants la constante *raréfaction du numéraire* qui à travers le XVII[e] et le XVIII[e] siècle entrave le développement des échanges commerciaux à l'intérieur du pays, créant un problème irritant que les gouvernements successifs s'efforcent de résoudre chacun à sa manière :

Sans entrer dans le détail — effroyablement complexe et d'ailleurs controversé — du système monétaire japonais sous les Tokugawa, rappelons que des trois métaux usités dans les échanges, seuls l'or et le cuivre constituaient des monnaies au sens ou nous l'entendons · ils circulaient en pièces de poids et de valeur déterminés[5]. Quant à

(1) En fait (selon Miyasaki Michio, *Arai Hakuseki no kenkyû*, p 150) ce n'est pas le rapport de *Hôei* 6 (1709) qui est directement à l'origine du *Shôtoku shinrei*, mais un second mémoire d'Arai Hakuseki, rédigé en *Shôtoku* 4 (1714) le premier était resté sans effet, en raison de la mort du Shôgun Ienobu (*Shôtoku* 2-1712), qui avait entraîné un changement d'orientation dans la politique du Bakufu

(2) Kan ((kamme) . unité de poids , 1 *kan* = 3,75 kg selon les équivalences modernes

(3) Officiellement ! En fait, il semble qu'à l'époque ou Thunberg vint au Japon, beaucoup de marchandises passaient en contrebande, et se payaient en or Cf Thunberg, *op. cit* , p 70

(4) 1 *kin* correspond, dans l'usage moderne, à 600 g A l'époque Tokugawa, la valeur de cette unité variait selon l'objet mesuré

(5) Les pièces d'or étaient notamment l'*ôban* qui valait 10 *ryô*. le *koban* (1 *ryô)*, le *nibu-ban* (un demi-ryô) Le cuivre circulait en pièces de 1 *mon (ichimon-sen)*. Sous Tanuma, on frappa des pièces de 4 *mon (shimon-sen)* en laiton

l'argent, qui était surtout en usage dans le Kansai, on l'employait non sous forme de pièces, mais au *poids :* les lecteurs de Saikaku savent que chaque marchand d'Ôsaka portait sur soi une petite balance, et pour payer ses achats, coupait un morceau d'argent. Les rapports entre ces trois sortes de « monnaies » étaient en théorie régis par des équivalences fixes[1], mais en fait il y avait entre les valeurs relatives de l'or et de l'argent des variations continuelles : et c'est pourquoi il y avait un « marché de l'argent » à Edo, un « marché de l'or » à Ôsaka.

La situation se compliquait encore du fait que le ministère des finances (Kanjô bugyô) avait eu maintes fois recours à l'adultération des monnaies. Il pensait ainsi faire d'une pierre deux coups : gonfler le numéraire (et partant faciliter les échanges) tout en remplissant les coffres de l'état. En fait, ces manipulations éveillèrent la méfiance des *chônin*, au point qu'ils en vinrent, dit-on, à compter l'or et même le cuivre au poids, comme l'argent[2] : le problème de la raréfaction du numéraire n'en devenait que plus angoissant.

Pour remédier à cette fuite des métaux monétaires qui menaçait de paralyser la vie économique du pays, le shôgun Yoshimune ne pouvait songer à en faire entrer plus qu'il n'en sortait, grâce à une intensification des échanges avec les Hollandais et les Chinois : pareille solution était inconcevable dans le cadre de l'idéologie confucéenne — autarcique et physiocratique — dont il était imbu. Il fallait donc empêcher les métaux de sortir, et pour ce faire interdire les paiements aux étrangers en or et en argent d'une part, limiter au strict minimum les importations d'autre part, ce qui impliquait qu'on s'efforçât de produire sur le sol japonais tout ce qu'on achetait aux étrangers jusqu'alors : d'où les efforts déployés par le Bakufu et les *han* à partir de *Kyôhô* pour acclimater au Japon le ginseng et la canne à sucre. Les préoccupations monétaires ne furent pas la seule raison de la politique d'expansion agricole et industrielle prônée par le Shôgunat dans les années *Kyôhô*, mais elles en furent assurément un facteur essentiel.

Changement d'orientation sous Tanuma.

Ce fut un des mérites de Tanuma, à partir de *Hôryaku* 10 (1760), ou de ceux qui l'ont conseillé, d'avoir compris que pour remédier à l'insuffisance quantitative du numéraire, il était peut-être plus avisé et plus efficace de chercher à faire *entrer* les métaux précieux au Japon, que de tenter de les empêcher d'en sortir. La politique nouvelle va se développer sur deux plans : à l'extérieur, *exporter* au maximum tout ce qui est exportable, afin de gagner de l'argent et de l'or. A l'intérieur, encourager la prospection et l'extraction minières afin de se procurer en plus grande quantité, d'une part l'argent et

(1) 1 *ryô* d'or = 60 *momme* d'argent = 4 *kan* de cuivre (1 *kan* = 1 000 *mon*)
(2) Cf John Whitney Hall, *Tanuma Okitsugu*, p 68

l'or, voire le fer (cf. p. 99-100) nécessaires à la fabrication de la monnaie, d'autre part le cuivre indispensable aux échanges de Nagasaki.

Du côté « extérieur », le premier symptôme de changement se manifeste dès *Hôryaku* 13 (1763), quelques mois après l'ordonnance sur la production minière . le gouvernement japonais donne suite à la demande des négociants chinois, qui réclamaient une augmentation des exportations de cuivre. On leur accorda un supplément de 300.000 de *kin*, en échange de quoi ils durent fournir annuellement au Japon 300 *kan* d'argent.

On s'avisa, d'autre part, que le cuivre n'était pas la seule matière recherchée par les étrangers : les produits de la pêche et les récoltes de basse mer — algues *kombu*, poisson séché, ailerons de requins : tout ce que l'on groupait sous le nom de *tawaramono*[1] — les intéressaient également. Sous Tanuma, on fit donc un effort considérable pour développer la production des *tawaramono* et en limiter la consommation intérieure.

On discute ferme, aujourd'hui encore, parmi les historiens, de la portée exacte qu'il convient d'attribuer à cette politique, et des intentions dernières de Tanuma. Cette reprise des échanges avec le monde extérieur n'avait-elle d'autre but que de pallier la carence du numéraire ? D'un passage des « Illustrations du Japon » de Titsingh[2], selon lequel un personnage qui est vraisemblablement le *waka-doshiyori*[3] Matsudaira Settsu no kami Tadatsune, aurait publiquement proposé en 1769 que l'on construisît des bateaux pour permettre aux Japonais de visiter les pays d'outre-mer, et qu'on admît en retour au Japon des visiteurs étrangers — on a tiré argument pour faire de Tanuma un champion de l'« ouverture » du pays, cent ans avant *Meiji*. C'est aller un peu vite en besogne . en fait, nous sommes mal renseignés sur les idées de Tanuma, qui n'a pas laissé d'écrits, nous avons du mal à discerner ce qui lui appartient en propre et ce qui revient à son entourage : chacun sait qu'au Japon il est toujours difficile de mettre un nom derrière une politique , et de toute façon, la chute du *rôjû* en *Temmei* 6 (1786), suivie d'une réaction systématique contre toutes les mesures qu'il avait prises, nous empêche à jamais d'apprécier ses véritables desseins. Ce qui est en tout cas certain, et confirmé par la relation de Titsingh, c'est que le « règne » de Tanuma est une époque de curiosité passionnée à l'égard des étrangers, notamment des Hollandais, et qu'il y avait dans l'entourage du prince de Sagara un certain nombre de personnages — dont Gennai — conscients des avantages qu'il y aurait pour le Japon à développer ses échanges culturels et économiques avec le monde

(1) = « Les choses que l'on met en sac »

(2) Isaac Titsingh (1740-1812) : Hollandais, directeur de la factorie de Dejima en 1779-1780 puis de 1781 à 1784 , fit deux voyages à Edo, en 1780 et 1782 , a laissé plusieurs ouvrages sur le Japon — Cf John Witney Hall *op cit* , p 97 sqq

(3) *Waka-doshiyori* dignitaires du Bakufu, de rang immédiatement inférieur aux *rôjû*.

extérieur. Mais il fallait plus, sans doute, que la volonté de quelques hommes : il fallait la force des événements, pour lever le poids d'une tradition d'isolement déjà séculaire.

L'autre moyen envisagé pour se procurer les indispensables métaux était, évidemment, de favoriser l'exploitation minière : augmenter le rendement des mines existantes, en faire ouvrir de nouvelles, assurer partout à l'état le monopole de la production.

En *Hôryaku* 13 (1763), l'année de l'accord avec les Chinois et de l'ordonnance dont il a été question ci-dessus, le Bakufu chercha à faire passer sous son administration directe les mines de cuivre du *han* d'Akita ; mais il y renonça finalement devant la résistance énergique des Satake[1]. Au troisième mois *Meiwa* 3 (1766) fut créé à Ôsaka le Monopole du Cuivre, Dôza : désormais tout le cuivre produit au Japon devait être acheminé sur deux centres, Ôsaka et Nagasaki, pour y être acheté par l'état. L'année suivante est fondé le *Kinzan bugyô*, véritable ministère des mines, qui dépêche dans tout le pays des « agents » chargés de surveiller et d'encourager la prospection et l'extraction.

Avec l'argent extrait des mines, mais surtout avec celui qu'il recevait en échange du cuivre vendu aux Chinois en vertu de l'accord de *Hôryaku* 13, le gouvernement de Tanuma put procéder, dans le domaine monétaire, à d'importantes innovations. En *Meiwa* 2 (1765), avec la pièce d'argent de 5 *momme*, dont il ne réussit d'ailleurs pas à assurer la diffusion, puis surtout en *An'ei* 1 (1772), avec la pièce de 2 *shu* d'argent, le fameux *nanryô*, il tenta de créer ce que le Japon n'avait jamais connu jusqu'alors : une monnaie d'argent, qui serait utilisée en tant que pièce et non au poids, et, intégrée dans l'ensemble du système monétaire, serait convertible en or selon un taux invariable. La mesure se heurtait à de vives résistances, parce que l'argent se trouvait alors, en réalité, à un taux nettement inférieur à celui qu'on voulait lui assigner : naturellement, le *Kanjô bugyô* encaissait la différence. Néanmoins, on déploya tant d'efforts pour mettre en circulation le *nanryô* qu'on parvint à en imposer l'usage, qui se perpétua jusqu'à la fin des Tokugawa , mais il semble bien qu'en fait on l'ait utilisé au poids, sans souci de sa valeur nominale[2]

Le numéraire en cuivre, d'autre part, faisait aussi cruellement défaut que celui d'or et d'argent. Sa rareté provoquait une surévaluation des « sous » *(zeni)* de cuivre par rapport aux autres monnaies. Or ce n'est pas au moment où l'on augmentait les exportations de cuivre qu'on pouvait envisager de prélever une partie du métal produit pour de nouvelles émissions de *zeni*. Dans ce domaine aussi, Tanuma innove . il met en circulation des « sous » de fer et de laiton. Mais on en émit tant qu'on tomba d'un excès dans l'autre : la valeur

(1) Cf *Tôhoku sangyô keizai-shi*, 3e tome *Akita-han*, p 297 , et John Witney Hall, *op. cit* , p 76

(2) Cf. John Witney Hall, *op cit* , p. 71.

des *zeni* baissa, il en résulta une inflation dont les paysans surtout furent victimes Ce malaise économique, s'ajoutant aux catastrophes naturelles (cf. p. 160, n. 2) et à toutes les tares du régime, accrut l'impopularité de Tanuma. D'autre part, il se produisit entre les diverses pièces des différenciations de fait, les unes étant dévaluées, les autres surévaluées par rapport aux *zeni* de cuivre : d'où un désordre peu favorable aux affaires. Tant et si bien qu'en *An'ei* 3 (1774) le Bakufu renonça à émettre des *zeni* de fer.

La politique minière et monétaire de Tanuma se solda donc par un demi-échec, et suscita bien des critiques. Il n'en reste pas moins que pendant deux décades le pays fut pour ainsi dire mobilisé dans un vaste effort pour développer l'exploitation de ses ressources minières. Répondant à l'appel de Tanuma et de ses agents, nombreux furent les prospecteurs, les hommes d'affaires qui s'empressèrent d'offrir au *Kinzan bugyô* leur concours intéressé ; ce sont eux que l'opinion publique flétrira bientôt du nom de *yamashi*, mot qui à l'origine signifiait seulement : « homme qui travaille dans les montagnes, ingénieur », et qui devint synonyme de « spéculateur malhonnête ».

Gennai et la politique de Tanuma.

Qu'il y ait un lien entre la « mutation » de Gennai en *Meiwa* 1 (1764) — le *honzôgaku-sha* devenant prospecteur — et la politique minière du gouvernement Tanuma, cela ressort assez, nous semble-t-il, de la comparaison des dates. Ce que nous ignorons, en revanche, c'est la part d'initiative qui revient à Gennai dans cette politique. Ce que l'on discerne mal aussi, et qu'il serait cependant essentiel de connaître pour l'intelligence de sa vie à partir de cette époque, c'est la nature exacte de ses liens avec le Bakufu . dans quelle mesure et de quelle manière recevait-il des subventions pour ses prospections ? Quoi qu'il en soit, il est patent que de *Meiwa* 1 (1764) à *An'ei* 3 (1774) tout au moins, celles-ci constituent sa principale activité, et que dès l'origine, le centre de ses investigations se situe dans la région de Chichibu, à quelque quatre-vingts kilomètres de la capitale.

Gennai ne voyait-il dans les métaux extraits — comme sans doute la plupart des hommes influents du gouvernement — qu'un simple moyen de développer les échanges avec l'étranger, afin de faciliter le commerce intérieur par l'accroissement du numéraire ? Sans faire de lui un précurseur de la révolution industrielle, n'est-il pas permis de supposer qu'il avait conscience d'une relation entre les deux ordres de travaux qu'il menait conjointement la prospection minière et la construction d'appareils imités des Hollandais ? Pouvait-il ne pas songer que le cuivre et le fer étaient la matière première, ou un élément indispensable, de tous ces instruments . thermomètre, boussole niveau d'eau[1], dont il s'ingéniait à comprendre le fonctionnement

(1) Niveau d'eau = *heisengi*, mis au point par Gennai au 11e mois *Hôryaku* 13 (1763), et offert à Kimura Wataru C'était une boîte de bois de 33 cm de hauteur, enchassant un

et l'utilité ? Quand il parle des « ressources insoupçonnées » que recèlent les « montagnes profondes »[1], n'entrevoit-il pas, à la lumière de ce qu'il peut connaître des « sciences hollandaises », le parti que l'homme peut tirer des minerais pour modifier ses conditions d'existence ? J'avoue que je n'ai pu jusqu'à présent trouver dans son œuvre aucun texte pour appuyer ces conjectures. On ne peut cependant s'empêcher de remarquer que la première découverte qu'il fit au cours de ses investigations au pays de Chichibu · celle de l'*amiante*, dans la mesure où elle lui fournit la matière d'une de ses plus fameuse « inventions » : le *kakampu* — paraît symboliser ce *lien* hypothétique entre les deux formes essentielles de son activité.

La confection du tissu d'amiante

Le premier séjour au pays de Chichibu.

Selon les éditeurs des Œuvres Complètes[2], c'est au début de l'année *Meiwa* 1 (1764) que Gennai séjourna pour la première fois dans la région de Chichibu, au lieu dit Inomata, village d'Osawa, canton de Kodama[3], sur l'invitation d'un notable *(nanushi)* de ce village, Nakajima Rihei Sadayoshi, dont il fut l'hôte pendant quelque temps Il avait rencontré ce personnage — qu'il considère comme l'un de ses « disciples »[4] — l'année précédente, à Edo, en la résidence de Kawata Gemba[5].

Que venait faire Gennai dans ce pays perdu, bordé par les montagnes sévères qui ferment la plaine du Musashi ? Apparemment il continuait de mettre en pratique la méthode prônée dans la notice de la *bussan-kai* de *Hôryaku* 12 (1762) . faire confiance à ces « informateurs locaux » dont les indications lui avaient déjà permis de découvrir et d'exploiter le sulfate de soude de Kami-funahara. Nul doute qu'il n'arrivât porté par l'espoir de fructueuses prospections que Nakajima Rihei (qui était peut-être un exposant des *bussan-kai*[6]) avait fait miroiter à ses yeux.

niveau d'eau visible par une lentille Le *heisengi* détenu par la Société Pédagogique de la préfecture de Kagawa a aujourd'hui disparu, comme *le jishinki*, mais une photographie en a été conservée dans les O C , p 596

(1) Cf *Tôto yakuhin-kai hikifuda* O C , p 1502

(2) O C , *kotodomo*, p 15

(3) Village situé dans la plaine de Chichibu, non loin de Yorii, au nord de la rivière Arakawa

(4) Les noms de Nakajima Sadayoshi et de Nakajima Nagasada « disciples du pays de Musashi » figurent, comme « correcteurs » à côté de celui de Gennai, à la premiere page du *Kakampu ryakusetsu*, O C , p 203

(5) Cf O C , *kotodomo*, p 15

(6) Un Nakajima Rihei apparaît dans le *Butsurui-hinhitsu* (O C , p 32) comme exposant d'une matière dite *sekimen* qui d'apres la description qui en est donnée semble être de l'amiante Il peut s'agir de Nakajima Rihei Sadayoshi Toutefois, le personnage est donné comme résidant au village de Nonaka, pays de Musashi

Cet espoir ne sera pas déçu : Gennai va trouver dans la région de Chichibu de quoi s'occuper, et pour longtemps.

Le tissu d'amiante.

Pendant son séjour chez le *nanushi*, au cours d'une excursion dans la montagne de Ryôgami-zan[1], qui domine le cours supérieur de la rivière Arakawa, Gennai trouva de l'amiante : *ishiwata*[2] ; il en fit un tissu ignifuge, qu'il dénomma *kakampu*.

Dans un court prospectus daté du 3e mois *Meiwa* 1 (1764)[3], puis de façon plus détaillée dans le *Kakampu ryakusetsu* publié au 4e mois *Meiwa* 2 (1765), Gennai présente, à sa façon, sa découverte[4] :

« *Kakampu*... Le caractère 浣 est le même qui s'écrit aussi 澣. Il signifie : laver. Lorsque cette étoffe [le *kakampu*] est sale, on la plonge dans le feu : toute la saleté, brûlée, tombe, mais l'étoffe, elle, ne subit pas le moindre dommage. Et c'est parce qu'on la lave pour ainsi dire, avec le feu, qu'on la nomme *kakampu*. Qu'on l'enduise d'encre, pour voir, et qu'on la jette dans un brasier ardent ; ou qu'on l'enduise de graisse et qu'on la fasse brûler : l'encre ou la graisse se consumeront entièrement mais l'étoffe, elle, sera comme avant. Même en Chine, le *kakampu* est considéré comme une matière précieuse qu'il est très difficile de se procurer »...

[Gennai énumère alors un certain nombre de traditions relatives à cette « étoffe qu'on lave dans le feu ». Dans le *Shin'i-kyô (Chen-yi king)* de Tôbô Saku (Tong-fang Chouo) notamment, il est question d'un immense volcan, large de dix lieues et long de quinze, situé « au-delà des régions désolées du sud », où vivent d'énormes « rats de feu » : ils pèsent chacun cent livres et ont des poils longs de deux pieds[5], rouges quand l'animal est dans le feu, blancs quand on l'en sort. C'est avec ces poils qu'on tisse l'étoffe ininflammable dite *kakampu*. Or, à l'époque des Han, on en avait bien apporté, en tribut, des Territoires de l'Ouest, mais comme plus personne n'en avait vu par la suite, on avait fini par conclure, au début des Wei, que le *kakampu* n'existait pas. . Un jour cependant, en l'an 2 de l'ère *Ts'ing-long*, le prince de Ts'i[6] en reçut à nouveau, en provenance de ces mêmes Territoires de l'Ouest D'autre part, dans le *Taketori monogatari*, la « robe en peau de rat de feu » est considérée comme une

(1) Montagne escarpée qui se dresse au nord de la ville de Nakatsugawa

(2) Gennai n'emploie pas le mot *ishiwata* dans les deux traités où il fait le récit de sa découverte il y désigne d'un même mot *kakampu* l'étoffe et la matière qui sert à la tisser Mais le terme figure, avec la graphie 石線 ou 石腸, dans la plupart des relations postérieures

(3) *Kakampu-setsu*, O. C, p 199-200

(4) O C, p 203 sqq

(5) Pied pour *shaku (tch'e)*, « lieue » pour *ri (li)*

(6) Fang prince de Ts'i, fils adoptif de l'empereur Ming des Wei, élevé au rang de prince héritier en 239, mais finalement déchu en 254 (cf *San-kouo tche, Wei-chou*, livre IV, *San-chao-ti ki*).

chose extrêmement rare ; ce qui montre bien qu'au Japon, on n'avait jamais vu de *kakampu*]. « Cependant, m'étant avisé qu'on pouvait tisser cette matière, j'ai pour la première fois, au milieu du mois de *kisaragi* (2e mois) de l'année du Singe (1764) fabriqué [du *kakampu*]. Au troisième mois de cette même année, les Hollandais vinrent à Edo. Introduit par le confucéen d'état Aoki[1], je leur ai montré [le *kakampu*]. Le *kapitan*[2] Yan Garansu, le secrétaire Hendereki Deyurukôfu, le chirurgien Koruneiresu Parusutoruman[3] et les autres furent grandement surpris. Ni en Hollande, ni en Inde, ni en aucun autre pays du monde, dirent-ils, on ne connaît de procédé pour tisser cette étoffe. Au pays de Torukoranto[4] cependant, il y eut jadis un homme qui parvint à la tisser ; mais depuis lors, ce pays ayant été en proie à des troubles continuels, la tradition du tissage s'y est perdue. Aussi cette étoffe est-elle un article extrêmement rare. Le *kakampu* se dit en latin : *amiyantosu* ou encore *asubesutosu*. Le latin est la langue élégante au pays des Hollandais. Dans leur langage ordinaire ils disent : *suteiufurasu* ou encore *aarudofurasu*[5] ».

Gennai proclame donc qu'il est parvenu, le premier en Extrême-Orient, à tisser ce *kakampu* sur l'origine duquel les Chinois avaient brodé d'absurdes légendes, et dont le secret de fabrication s'était perdu même en Occident. Cependant, on ne manque pas de témoignages anciens sur la « découverte » de Gennai : certains d'entre eux offrent assez de vraisemblance pour nous permettre d'entrevoir, à travers les fanfaronnades de l'inventeur, la vérité historique.

Circonstances de l'« invention ».

Plusieurs textes s'accordent à signaler qu'elle n'est point le fait du seul Gennai, et qu'il en partage le mérite avec Nakagawa Jun'an, un hollandisant de la « seconde génération » (cf. p. 117) médecin-résidant[6] du fief d'Obama.

Dans le *Kômô zatsuwa*, œuvre de Morishima Chûryô, frère cadet de Katsuragawa Hoshû (cf. p. 109) et disciple de Fûrai Sanjin[7], on lit que « Gennai fabriqua son *kakampu* en collaboration avec Nakagawa Jun'an ».

(1) Aoki Konyô, cf p 111

(2) Cf p 115, n 2

(3) La députation de *Meiwa* 1 (1764) comprenait, sous la direction de l'*opperhooft* Jan Crans le chirurgien Cornelis Borstelman, et le secrétaire Hendrik Godfried Duurkoop Elle atteignit Edo le 27 du 3e mois et reprit le chemin de Nagasaki le 27, 4e mois (cf Itazawa Takeo, *Nichi-ran bunka kôshô-shi no kenkyû*, p 117)

(4) = La Turquie.

(5) *Amiyantosu* = *amiantos*, *asubesutosu* = *asbestos*, *suteiufurasu* (correctement *sutênfurasu*) = *steenvlas*, *aarudofurasu* = *aardvlas?*

(6) = jap *Edo-zume no han'i*. *Edo-zume no yakunin* = fonctionnaire d'un *han* résidant en permanence à Edo (alors que les *daimyô* ne s'y trouvaient qu'un an sur deux, selon la règle du *sankin kôtai*).

(7) Cf. p 58, n 1.

Selon le *Ran'en-tekihô*[1], c'est Nakagawa Jun'an qui aurait le premier identifié ce que l'on connaissait au Japon sous le nom d'*ishiwata*, avec le *sutên furasu (steenvlas)* des ouvrages d'histoire naturelle hollandais. Cependant, disposant de la matière, il ne savait en tirer parti. Il alla trouver Gennai, qui, lui, parvint à fabriquer un tissu, de dimensions très réduites[2].

Morishima Chûryô et Ôtsuki Gentaku étaient l'un et l'autre bien placés pour s'informer, et nous n'avons aucune raison de mettre leur témoignage en doute. A la réflexion, il paraît du reste presque évident que l'idée de tisser l'amiante ne pouvait venir à Gennai, directement ou indirectement, que des Hollandais.

Limites.

Car ceux-ci, n'en déplaise à l'« inventeur », connaissaient les vertus de l'asbeste , on ne serait guère embarrassé pour trouver des témoignages de son emploi en occident aux XVIIe et XVIIIe siècles, et même en des temps plus reculés : on dit que les Anciens en faisaient des vêtements. On ne voit pas pourquoi les Hollandais auraient manifsté l'étonnement que leur prête le *Kakampu ryakusetsu*. Sur ce point aussi, la relation de Morishima Chûryô rend un son bien différent de celle de Gennai. Selon le *Kômô zatsuwa*, le *kakampu* fabriqué par Gennai et Jun'an ne méritait guère le nom d'*étoffe*, car « on ne pouvait le plier, et ses dimensions n'étaient que de quelques pouces. Le frère aîné de l'auteur (Katsuragawa Hoshû) en montra aux Hollandais de la députation un échantillon que lui avait envoyé Gennai Les Hollandais dirent : c'est là de l'amiante d'excellente qualité ; on en peut faire du bon *kakampu*. Et l'un d'eux exhiba une serviette de deux pieds carrés. On pouvait la chiffonner elle était souple comme du coton, et la plonger dans le feu : quand on la retirait, elle était exactement comme avant ».

Aux yeux des Hollandais, le *kakampu* de Gennai n'était donc qu'une ébauche : ils considéraient que le *tissage* était encore à faire En fait, il ne suffisait pas de découvrir dans la montagne les fibres blanches de l'amiante, et de les détacher, par concassage, des minéraux dans lesquels elles se trouvaient incrustées le tissage de ces fibres minces, rigides et cassantes, posait des problèmes délicats De nos jours encore, les fils d'amiante sont fréquemment pourvus d'une âme de cuivre ou de laiton, destinée à en augmenter la résistance.

Gennai devait donc se heurter à de sérieuses difficultés Une lettre de Nakajima Rihei à Nakajima Rihei Sadayoshi, dont les œuvres complètes nous ont conservé un extrait[3], permet d'entrevoir la façon dont il procédait :

(1) Recueil d'études d'histoire naturelle, par le hollandisant Ôtsuki Gentaku (*Kansei* 4-1792, réédité sous une forme abrégée en *Kansei* 10-1798)
(2) Cf. *Ran'en tekihô* livre 2, p 19 verso
(3) Cf. *kotodomo*, p. 16.

« Ce matin je me suis mis à tisser le *kakampu*. Mais au moment de mettre le tissu sur le métier, le fil était fragile, et je n'ai pas réussi à mettre la colle. Même pour du coton rayé, il arrive qu'on ne parvienne pas à mettre la colle. Je vais le dire au maître [Gennai] : à votre retour il faut que vous achetiez pour seize *mon*[1] environ de fil de soie blanc. Je désirerais en faire usage pour le *kakampu* ». Il semble donc que Gennai et ses collaborateurs, pour donner quelque consistance aux fibres minérales, les aient tressées avec du fil de coton ou de soie. L'amiante devait ensuite demeurer assemblée, même lorsque les fils de soutien étaient détruits par le feu.

Quant au fait que Gennai ne pouvait tisser une étoffe de grande dimension, il est implicitement confirmé par l'inventeur lui-même dans le *Kakampu ryakusetsu :*

Conformément aux suggestions qu'il trouvait dans les textes chinois, il confectionna avec son tissu d'amiante un écran à parfum *(kôshiki)*. On appelle ainsi la feuille, faite d'une matière à la fois incombustible et perméable à l'air, qu'il faut introduire dans les encensoirs entre le charbon et le bois odoriférant. Faute de quoi le bois, brûlant tout d'un coup, ne pourrait distiller longuement son parfum. La perméabilité et l'incombustibilité sont deux qualités qu'il n'est pas aisé de réunir . « d'ordinaire on utilise une feuille d'argent, ou de mica. Mais l'argent se gondole, et le mica finit par laisser passer la flamme. Aussi les Chinois disent-ils que le *kakampu* est le meilleur écran à parfum[2].

Sur introduction du *Kanjô bugyô* Isshiki Aki no kami, Gennai fut autorisé à présenter son invention au shôgun . il envoya cinq écrans à parfum. Sachant que le *kakampu* était tenu en Chine pour un trésor inestimable, le Bakufu expédia lesdites feuilles à Nagasaki, pour qu'on les montrât aux marchands de Pékin et de Nankin. Ceux-ci, dans leur lettre de remerciement, dirent leur admiration pour le savant japonais, mais comme ils se méfiaient des contrefaçons, ils demandèrent qu'on leur permît d'emporter quelques échantillons de la précieuse matière, afin de les soumettre à l'appréciation des spécialistes de leur pays. Satisfaction leur ayant été accordée, ils réclamèrent cette fois . un surtout de cavalier *(umanori-baori)* de neuf pieds de long sur deux pieds quatre pouces de large, alléguant qu'ils ne pouvaient décemment faire présent à l'Empereur d'un bout d'étoffe de quelques pouces carrés.

L'inventeur ne put satisfaire à cette nouvelle demande, qu'il juge exorbitante. Il se contenta de présenter derechef au Bakufu un petit carré d'étoffe, assortissant son envoi de la vague promesse « qu'il ferait d'autres (tissus) par la suite, selon le goût des Chinois[3] ».

Les « Œuvres Complètes », d'autre part, nous ont conservé des

(1) Cf p 96, n 5.
(2) O C , p 206-207
(3) O. C., p. 217.

reproductions photographiques — en grandeur naturelle — de deux échantillons de *kakampu*. L'un mesure environ huit centimètre de côté ; l'autre est un écran à parfum de deux centimètres de côté[1]. Il s'avère donc que Gennai avait bien réussi à confectionner un tissu d'amiante, mais de dimensions si réduites que l'« invention » ne présentait qu'un faible intérêt pratique.

Le mythe du kakampu.

Tel quel, et en dépit du caractère assez modeste des résultats obtenus, le tissu d'amiante est de toutes les inventions de Gennai, avec le générateur électrique (cf. p. 151 sqq.), celle qui a le plus frappé l'imagination des contemporains. Dans ce pays que les incendies ne cessaient de ravager, parce que la civilisation japonaise d'alors était une civilisation du végétal, la « matière qui ne brûle pas » paraissait relever du mythe... comme l'anecdote que rapporte le *Hiraga Kyûkei jikki* à son sujet :

Gennai aurait eu l'idée de fabriquer du *kakampu* en grande quantité pour protéger Edo des incendies, et notamment d'en recouvrir le Grenier à Riz *(o.kura)* d'Asakusa[2]. A cette fin, il tissa une immense enveloppe de *kakampu*, et alla trouver le *Machi bugyô* Tsuchiya Echizen no kami, pour lui représenter tout le profit qu'il y aurait à économiser le travail humain, en plaçant le grenier sous un revêtement d'amiante : on pourrait de la sorte supprimer le service de pompiers spécialement affecté à la protection de ce bâtiment. Le *Machi bugyô* lui répondit votre invention, en vérité, est intéressante mais dans notre époque de paix, pour que nos guerriers continuent d'exceller dans les armes comme dans les lettres, il faut bien leur donner l'occasion d'exercer leurs bras et leurs jambes. Fabriquez-nous plutôt quelque appareil pour lancer l'eau[3].

Si dans la réalité Gennai, bien loin de savoir tisser des sacs d'amiante, n'en pouvait présenter que de minuscules fragments, on imagine, a fortiori, que les autorités n'étaient guère préparées à discerner l'intérêt pratique de l'invention, ses applications possibles. Et pourtant, imaginons que le Bakufu ait accepté d'aider Gennai, qu'il ait pris les recherches à son compte, et déployé pour les poursuivre le même zèle qu'il mettait à développer sur le sol national la culture du ginseng : alors, qui sait, peut-être serait-on parvenu à fabriquer en amiante de véritables étoffes, des ustensiles, des parois ignifuges... Mais les temps n'étaient pas mûrs · Gennai se plaindra plus tard, non sans quelque raison, que ses inventions n'aient jamais suscité chez ses contemporains qu'une curiosité enfantine et stérile.

(1) O C, p 198 et 200.
(2) Réserve de riz du Bakufu, servant au paiement de la solde des vassaux directs
(3) *Hiraga Kyûkei jikki*, p. 176

Les débuts de l'exploitation des mines de Chichibu.

Après cette première découverte, Gennai poursuivit ses prospections dans la montagne de *Ryôgami-zan*. Le *Kôzan-kiroku*[1], manuscrit conservé au domicile de la famille Sajima à Nakatsugawa, donne sur ses activités une suite de renseignements précis et datés. Il indique notamment qu'il séjournait chez Sajima au moment où il composa son premier *jôruri :* très vite, sans doute, le prospecteur avait élu domicile à Nakatsugawa, car il s'y trouvait bien plus près qu'à Ôzawa du terrain de ses investigations[2].

Selon le *Kôzan-kiroku*, au cours d'une ascension en compagnie de membres de la famille Nakajima[3], il découvrit, le 20, 3e mois *Meiwa* 2, du *kansui-seki* (marbre blanc du Japon). Après quoi il retourne à Edo ; pendant son absence, Nakajima Shûji et Riemon découvrent de l'*or*, de l'*argent*, du *cuivre* du *fer*, du vitriol bleu *(tampan)*, de l'alun *(myôban)*, du vert-de-gris *(rokushô)*, de la « pierre aimantée » *(jishaku)*. Gennai commence alors d'établir ses plans pour l'aménagement des galeries, et adresse une « demande pour l'extraction des métaux »[4]. En réponse à sa requête, le 25 du 7e mois *Meiwa* 3 (30 août 1766), le Bugyô lui dépêcha l'agent Masaki Gempachi, qui après avoir procédé en sa compagnie à l'examen des terrains, l'autorisa à commencer l'exploitation.

Gennai passa l'hiver *Meiwa* 3-4 (1766-1767) dans la région de Chichibu Au cours des années *Meiwa* 4 et 5, il semble que l'entreprise du *Ryôgami-zan* ait absorbé une part considérable de son temps. Le « journal »[5], découvert à Kuna chez Iwata Jinzaburô nous oblige cependant à admettre qu'entre le 3e et le 7e mois *Meiwa* 5 (1768) il se trouvait dans le nord du Japon, à Yamagata, où il paraît avoir assumé des travaux de construction pour le compte du daimyô Akimoto Sumitomo Mais ce voyage, dont ni la correspondance, ni le *Kôzan kiroku* ne soufflent mot, ne semble pas avoir provoqué d'interruption dans les activités de Nakatsugawa Le « journal de la mine » permet de suivre le va-et-vient incessant des agents du Bakufu C'est au 10e mois *Meiwa* 4 (1767) que vient pour la première fois à Nakatsugawa Yoshida Rihei (cf p. 130-131), qui devait, pendant de longues années, travailler en coopération étroite avec Gennai.

Il s'avéra que de tous les minerais découverts, c'est le *fer* qui offrait les perspectives les plus prometteuses . du moins est-ce à l'extraction de ce métal que Gennai va bientôt consacrer tous ses efforts. La lettre à Saburôbei du 13, 10e mois *Meiwa* 7 - (1770 ?)[6]

(1) Cf append , p 183
(2) Nakatsugawa est situé au pied du Ryôgami-zan
(3) Celle-ci hébergeait Gennai à Ôzawa cf p 101
(4) On peut aussi comprendre « une demande pour l'extraction de l'or », mais le contexte indique que *kin* désigne ici les métaux en général
(5) Cf append , p 180
(6) O C , p 601

montre qu'il s'apprêtait à solliciter à ce sujet une inspection des agents du *Kinzan bugyô*, quand la perspective d'un prochain départ pour Nagasaki l'obligea à différer son projet.

Gennai et les hollandais

Les activités de Gennai à Nakatsugawa ne l'empêchaient pas de se rendre chaque année au 3e mois, comme tant d'autres intellectuels de son temps curieux et avides de s'instruire, au Nagasaki-ya[1], l'hôtel où logeaient les membres de la députation hollandaise pendant leur séjour à Edo

La députation

La députation, composée du directeur de la factorerie de Dejima, de quelques autres notables hollandais, et d'une suite assez nombreuse, quittait Nagasaki le 15 du 1er mois et était reçue en audience par le shôgun le 1er du 3e mois Cette visite avait officiellement pour but de remettre au shôgun des présents, en remerciement de la permission qu'il accordait aux Hollandais de commercer avec le Japon, et de l'informer de l'« état du monde ». Sur le voyage, et les conditions du séjour à Edo des membres de la députation, notre meilleure source, pour l'époque qui nous intéresse, est le récit de Thunberg. Le médecin suédois participa à l'ambassade de 1776 partie de Nagasaki le 4 mars, elle parvint à la capitale le 27 avril, et s'en retourna le 25 mai La description que donne Thunberg de son arrivée à Edo permet d'imaginer la curiosité intense que suscitait, partout sur son passage, cet étrange cortège où voisinaient les Hollandais, leurs esclaves noirs et les Japonais chargés de protéger et de surveiller les voyageurs

« Si tous les objets nouveaux et intéressants dont nous étions environnés excitaient notre curiosité, les naturels nous le rendaient bien Ils accouraient en foule autour de nous[2] ; beaucoup de femmes de distinction se faisaient apporter dans leurs norimons[3], et paraissaient de très mauvaise humeur quand nous jugions à propos de baisser nos stores Tous ces norimons, posés à terre et rangés autour des nôtres, semblaient former un petit village ambulant, dont les maisons disparaissaient dans un clin d'œil[4] »

Et voici le Nagasaki-ya

« Nous entrâmes par une porte cochère, et une allée très longue nous conduisit dans la seconde aile de la maison L'entrée ni l'extérieur n'avaient rien de grand ni de beau , cependant nous trouvâmes au second des appartements assez propres, mais qui ne convenaient pas encore, selon moi, à l'ambassadeur envoyé de si loin par une puissance respectable on en jugera par la distribution de notre local. Une grande

(1) Situé à Nihon-bashi, Hongoku-chô, san-chôme
(2) Le cortege fait halte a Shinagawa
(3) = jap *norimono* « véhicule »
(4) Thunberg, *op. cit*, p 128

chambre servait à la fois d'anti-chambre, de salle à manger, et de salle d'audience pour l'ambassadeur qui avait une chambre à coucher particulière ; le secrétaire et moi couchâmes dans la même chambre, où l'on pratiqua une cloison . Nos fenêtres donnaient sur une petite rue, presque continuellement remplie d'enfants, qui criaient dès qu'ils croyaient apercevoir seulement notre ombre. Ils montaient quelquefois sur les murs des maisons situées en face de nos appartements, pour tâcher de nous voir »[1] On voit que Thunberg goûtait peu l'austérité de l'habitat japonais

Les visites des Japonais au *Nagasaki-ya*, sauf permission exceptionnelle, ne commençaient qu'après l'audience solennelle au palais shôgunal Vers le milieu du XVIII[e] siècle, l'accès en était beaucoup plus aisé que dans les époques précédentes Les hommes de science, médecins et astronomes, obtenaient sans difficulté la permission de rencontrer les Hollandais , et il suffisait d'être, ou de se faire passer pour le disciple d'un des savants autorisés, pour jouir du même privilège. Parmi ses interlocuteurs assidus, Thunberg accorde une mention particulière à Katsragava Fodjou « médecin ordinaire de l'Empereur » (c'est-à-dire du shôgun) et Nagava Sounnan « médecin d'un prince du pays » On reconnaît là Nakagawa Jun'an, ami de Gennai (cf p. 103), et Katsuragawa Hoshû, le frère aîné de Morishima Chûryô (cf p 58, n 1) Tous deux parlaient passablement le hollandais et étaient « beaucoup plus savants que les autres ». Thunberg apprenait d'eux les noms japonais des végétaux, animaux et minéraux , en retour il leur en enseignait les noms hollandais et latins, et les initiait à la médecine occidentale. Il prétend même être resté en relations épistolaires avec eux après son retour en Europe[2]

Comme le remarque Sugita Gempaku dans son *Rangaku kotohajime*[3], il était donc plus facile d'entrer en relation directe avec les Hollandais pendant leur séjour annuel à Edo, qu'à Nagasaki même où nous avons vu qu'il était pratiquement impossible de les approcher, en raison de la surveillance quasi hystérique dont ils étaient l'objet. C'est le Nagasaki-ya qui fut, à partir des années 1740, le vrai berceau des « études hollandaises », *rangaku*

Le « commencement des études hollandaises »

On a déjà noté comment, dès le début de l'époque Tokugawa, les techniques hollandaises — notamment dans le domaine médical — avaient connu une certaine diffusion grâce aux interprètes. Mais tant que ceux-ci conservaient le monopole des connaissances linguistiques, et que les hommes réellement instruits ne pouvaient lire par eux-mêmes les livres hollandais, les contacts du Japon avec la civilisation occidentale étaient voués à demeurer sporadiques et superficiels.

(1) Thunberg, *op cit* , p 129
(2) Thunberg, *op cit* , p 143
(3) *Rangaku kotohajime*, p 484

Pour qu'ils se développassent réellement — dans les limites, évidemment, qu'impliquait la politique d'isolement du Bakufu — il fallait que l'autorité centrale elle-même prît conscience de la supériorité des Hollandais en matière d'« études positives », et jugeât, d'autre part, que l'introduction au Japon de certains aspects de leur culture, si elle était convenablement contrôlée, ne représentait pas un danger pour le pays, dans la mesure où la science des Européens et leurs croyances religieuses constituaient deux domaines bien distincts et aisément dissociables. C'est au XVIIIe siècle, dans les années *Kyôhô* (1716-1736), que ces deux conditions vont se trouver réunies. Dans cette évolution de l'attitude du Bakufu, Arai Hakuseki a sans doute joué un rôle essentiel.

Hakuseki, dont on a déjà noté l'influence sur la politique économique du Bakufu dans les années *Shôtoku*, fut poussé par son intense curiosité intellectuelle à rechercher le contact des Hollandais et des interprètes : il apprit même quelques mots de hollandais. De toutes les informations qu'il put glaner sur la Hollande et le monde occidental en général, il composa plusieurs ouvrages, notamment un traité de géographie, le *Sairan-igen*, et à la suite d'une enquête qu'il mena auprès du prêtre italien Giovanni Battista Sidotti, arrêté en *Hôei* 5 (1708) alors qu'il tentait de s'introduire secrètement au Japon, le *Seiyô-kibun*. Dans ce mémoire, où il expose tout ce que l'Italien lui a enseigné sur la géographie du monde, l'état politique de l'Europe, la science occidentale, Hakuseki formule une distinction qui allait faire fortune entre les deux sortes d'« études » auxquelles s'adonnent les Européens : les « concrètes » où ils excellent, et où les Japonais ont tout à apprendre d'eux — et les « abstraites »[1], où leurs croyances sont en vérité plus risibles que dangereuses. En dissociant ainsi nettement science et religion dans l'apport occidental, Hakuseki fournissait, avec toute l'autorité que lui conférait son érudition respectée et son orthodoxie confucéenne, une caution idéologique à la reprise des contacts culturels avec l'Occident, dont la nécessité apparaissait de plus en plus évidente aux dirigeants eux-mêmes.

Confronté à des problèmes urgents et graves — crise de l'agriculture entraînant le déclin de la classe militaire, nécessité de réformer le calendrier — le shôgun Yoshimune (1716-1745) comprit que la diffusion au Japon des aspects « concrets » de la science européenne servirait au mieux les intérêts de sa politique de développement économique. Dès *Kyôhô* 5 (1720), il assouplit l'édit de *Kan'ei* sur l'importation des livres occidentaux[2] ; et c'est à partir de cette date

(1) « Concrètes » : *keiji-ka*, « abstraites » : *keiji-jô*.

(2) L'édit de *Kan'ei*, promulgué par le shôgun Iemitsu en *Kan'ei* 7 (1630), interdisait l'introduction au Japon de tout écrit occidental où il fût question du Christianisme. Étaient visés trente-deux ouvrages écrits en chinois ou traduits dans cette langues par Matteo Ricci et ses compagnons (la liste fut allongée en *Tenwa* 2-1685). En fait, la proscription fut appliquée avec tant de rigueur qu'elle frappa indistinctement tous les ouvrages

que les livres hollandais commencèrent à circuler dans le pays. Puis en *Gembun* 5 (1740), il donna ordre à deux fonctionnaires du Bakufu, Aoki Kon'yô et Noro Genjô, d'étudier les « *rangaku* » auprès des Hollandais et des interprètes, chaque année, pendant le séjour à Edo de la députation. C'était la première fois que des Japonais — hors les interprètes — étaient autorisés à apprendre le hollandais[1].

Mais c'est surtout à partir de l'époque Tanuma que les initiatives officielles viennent efficacement seconder l'intérêt croissant que la population manifeste pour les Hollandais et leur civilisation. C'est le temps de la « hollandomanie » *(rampeki)*, l'époque où les riches *chônin* et les grands personnages, à commencer par Tanuma lui-même, collectionnent tous les « objets rares » venus de Nagasaki ; où les autorités tolèrent que les particuliers possèdent des livres hollandais , où les boutiques, près de Nihon-bashi[2], arborent des enseignes en lettres « hollandaises ».

En *Meiwa* 7 (1770), Maeno Ryôtaku, médecin-résidant du *han* de Nakatsu, obtient la permission d'aller étudier le hollandais à Nagasaki même. Rentré à Edo l'année suivante, il put assister, en compagnie de deux visiteurs assidus du Nagasaki-ya, Sugita Gempaku et Nakagawa Jun'an, à la dissection du cadavre d'une condamnée à Kozukappara[3]. Les trois médecins constatèrent que la réalité ne différait en rien de ce qu'ils voyaient représenté sur les planches des « Tables Anatomiques » de Kulmus[4] — rapportées de Nagasaki par Maeno Convaincus de l'intérêt éminent qu'il y aurait à traduire cet ouvrage, ils parvinrent, après quatre années d'un labeur acharné, sans dictionnaire et sans autres secours que ceux des interprètes rencontrés au *Nagasaki-ya*, à mettre au point le *Kaitai shinsho*, qui

occidentaux il semble que jusqu'à la réforme de *Kyôhô*, seuls des interprètes aient pu détenir impunément des livres hollandais

La décision de *Kyôhô* 5 (1720) ne concernait, en principe, qu'un certain nombre de traités d'astronomie et de mathématiques compris dans les listes de *Kan'ei* 7 et de *Tenwa* 2 Mais elle s'accompagna d'un assouplissement général de l'attitude du Bakufu dans ce domaine, en sorte qu'à partir de cette époque même de simples particuliers purent acheter des livres hollandais sans risque d'être inquiétés

(1) Si l'on en croit l'auteur du *Rangaku kotohajime* (p 478) leur tentative n'aboutit qu'à de médiocres résultats c'est à peine s'ils parvinrent, après de longues années d'efforts, à apprendre l'alphabet, et une dizaine de mots hollandais Il y a là certainement, de la part de Sugita Gempaku, quelque exagération Noro Genjô (cf. p 113, n 5) se montra capable d'entreprendre des traductions d'ouvrages d'histoire naturelle, en collaboration avec des interprètes

(2) C'est-à-dire aux alentours du Nagasaki-ya

(3) Cf *Rangaku kotohajime* , p 491-492 Le cadavre était celui d'une vieille femme, Aocha-baba « condamnée pour une faute très grave »

Kozukappara . emplacement où l'on exécutait les criminels, à Senju, sur la rive gauche de la Sumida

(4) *Anatomische Tabellen (Tabulae anatomicae in quibus corporis humani)* de l'Allemand Johan Adam Kulmus (1731) , traduit en hollandais sous le titre *Ontleedkundige Tafellen* par Gerard Dieten de Leiden (1733) C'est ce dernier ouvrage que Ryôtaku et Gempaku avaient entre les mains

est la première traduction véritable d'un ouvrage occidental en langue japonaise.

Le mouvement amorcé par ces pionniers se poursuit et s'amplifie au cours de l'ère *Kansei* (1789-1801) c'est l'âge d'or des « études hollandaises », l'époque où grâce à des hommes comme Ôtsuki Gentaku et Shiba Kôkan, la diffusion des conceptions occidentales en médecine, en géographie, en astronomie, marqua des progrès décisifs.

Le Bakufu, cependant, se montra de plus en plus soucieux de contrôler ce développement et d'en limiter les répercussions redoutées, par la création d'organismes d'état comme le « Service de traduction des ouvrages barbares » (*Bansho Yakkyoku* , *Bunka* 8 - 1811), ou en investissant de fonctions et de tâches officielles les Hollandisants les plus réputés. Mais il ne put empêcher que les *rangaku* ne devinssent progressivement l'une des grandes forces idéologiques qui contribuèrent à sa chute

Gennai au Nagasaki-ya

La tradition salue en Gennai l'un des promoteurs des « études hollandaises » Tâchons de déterminer jusqu'à quel point il mérite l'honneur qui lui est fait

Comme Nakagawa Jun'an, Sugita Gempaku et Maeno Ryôtaku, il semble qu'il ait été un fidèle du Nagasaki-ya On a gardé trace de ses visites, ou du moins de ses contacts avec les interprètes, pour les années *Hôryaku* 10, 11 (1760, 1761), *Meiwa* 2, 3, 4, 5, 6 (1765-1769), peut-être *An'ei* 5 (1776)[1] Mais on remarque que ces dates sont toutes, sauf la dernière, antérieures au second voyage à Nagasaki (cf p 118 sqq) Fut-il, après son retour, absorbé si complètement par ses activités de Chichibu qu'il ne trouvait plus le temps de se rendre à Edo pour participer aux entretiens avec les Hollandais ? Ou le patronage qui lui permettait de s'introduire tous les ans au Nagasaki-ya lui fit-il défaut après 1770 ?

Dans les premières années, il devait sans doute son droit d'entrée à sa qualité de disciple de Tamura Ransui celui-ci, nous le savons, fréquentait le Nagasaki-ya Aussi Gennai se présente-t-il aux Hollandais comme un naturaliste en *Hôryaku* 10 (1760), il interroge le médecin Babel sur les « os de dragon » (cf p 116, n 2) En

(1) *Hôryaku* 10 (1760) et *Hôryaku* 13 (1763) cf *Butsurui-hinhitsu* O C , p 101 et 89 Gennai fait état d'entretiens qu'il eut ces années-là avec les médecins hollandais de la députation

Meiwa 1 (1764) cf *Kakampu ryaku-setsu* O C , p 205

Meiwa 2 (1765) cf *Kannetsu shôkô-ki*, O C , p 582

D'autre part, le *Bussan-shomoku* mentionne des acquisitions de livres hollandais au 5e mois *Hôryaku* 11 (1761) et au printemps *Meiwa* 2 (1765) 3, 4, 5, 6, ce qui suppose des contacts avec les interpretes accompagnant l'ambassade, sinon avec les Hollandais eux-mêmes

Enfin d'après le *Kôsei shimpen* (cf p 152, n 5) Gennai rencontra au printemps *An'ei* 5 (1776) l'interprète Shôzô à Edo

Hôryaku 13 (1763), il s'assure auprès de Borstelman que le *zuku* qu'il a découvert est bien l'« arbre de Porutogaru »[1]

Mais les séjours de l'ambassade hollandaise à Edo sont aussi pour lui l'occasion de se procurer ou de faire se montrer des « objets rares » le thermomètre en *Meiwa* 2 (1765) (cf. p. 117) ; en *Hôryaku* 13 (1763), sans doute, le niveau d'eau . car le *heisengi*[2] qu'il mit au point cette année-là doit être la copie d'un appareil acquis auprès d'un interprète , en *An'ei* 5 (1776) (selon le *Kôsei Shimpen)*, un générateur d'électricité.

D'autre part, le *Bussan-shomoku*[3] — sorte de catalogue de la bibliothèque de Gennai conservé à Shido — nous apprend qu'il faisait presque chaque année l'acquisition d'un livre hollandais. Ceux-ci ne pouvaient faire officiellement l'objet d'un commerce, car la possession par un particulier d'ouvrages étrangers demeurait en principe interdite ; mais les interprètes les vendaient en sous-main à des prix fabuleux Tel était l'engoûment pour tout ce qui venait d'Europe, que beaucoup de « savants » de ce temps étaient prêts à tous les sacrifices pour se les procurer Gennai, si l'on en croit Shiba Kôkan, était des plus fanatiques ·

« Il aimait les curiosités venues de Hollande. Il vendit jusqu'à ses meubles et à ses vêtements de nuit pour se procurer un livre hollandais, le *Yonsulonsu*, qui valait cinquante ou soixante *ryô*. Dans cet ouvrage étaient rassemblés les êtres vivants du monde entier on y voyait, reproduits avec réalisme, des lions, des dragons, et mille autres animaux que les Japonais n'avaient jamais vus »[4]

Le *Johnstone*[5] n'apparaît pas dans le *bussan-shomoku*, mais on y trouve un célèbre traité de botanique le *Dodonaeus*[6], plusieurs livres de zoologie, une encyclopédie des arts et métiers, un atlas

Connaissances linguistiques de Gennai.

Que Gennai ait acquis tous ces livres ne signifie pas, bien entendu, qu'il les ai lus. Rien ne prouve qu'il ait jamais connu, de la langue

(1) Cf O C, p 89

(2) Cf p 100, n 1

(3) Document découvert a la maison Hiraga c'est un catalogue — ou fragment de catalogue — des livres occidentaux que possédait Gennai La plupart sont des traites d'histoire naturelle Pour chaque ouvrage est indiquée la date d'entree , les acquisitions mentionnées vont de *Hôryaku* 11 (1761) a *Meiwa* 6 (1769) (cf O C , *kolodomo*, p 26-29)

(4) Cf *Shumparô hikki*, p 411

(5) *Naeukeurige beschrijving van de Natuur der Viervoetige Dieren, Vissen, en Bloedlooze Waterdieren, Vogelen, Kronkel-dieren, Slangen en Draken*, ouvrage du Polonais John Johnstone (1603-1675) L'édition hollandaise est de 1660

Dès *Kambun* 3 (1663), l'*opperhoofl* Hendrik Indijck avait fait present de cet ouvrage au Shôgun Ietsuna Noro Genjô, en *Kampô* 1 (1741), en avait entrepris la traduction, puis l'avait abandonnée lorsqu'il s'était aperçu qu'il avait affaire a un traite de zoologie d'ou les préoccupations médicales étaient totalement absentes Sa traduction inachevee subsiste sous le titre *Oranda kin-jû-chû-gyo-zu wakai*

(6) « *Cruydt boeck* » ouvrage de botanique de Rembert Dodoens (Rembertus Dodonaeus) (1518-1585) professeur de médecine a l'Université de Leiden

hollandaise, plus que ces quelques mots dont il émaille ses traités scientifiques et ses œuvres littéraires, comme pour laisser croire qu'il en sait davantage. Quand dans le *Butsurui-hinhitsu*, il se réfère à des ouvrages hollandais qu'il possède, c'est pour parler des gravures et jamais du texte : ce qui semble indiquer qu'il ne le comprenait pas.

Cependant, d'après le *Rangaku kotohajime*, il pressentait tout le parti que les Japonais pourraient tirer de la traduction des livres hollandais, en un temps où pareil travail paraissait encore matériellement impossible

« Quand je rencontrais Gennai, écrit Gempaku, nous nous disions toujours : « Tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons nous montre que les sciences positives des Hollandais ont atteint un degré de développement étonnant Si l'on tentait de traduire directement leurs livres en japonais, on en tirerait sans aucun doute un profit extraordinaire. Il est regrettable que personne jusqu'à présent n'ait jamais décidé d'entreprendre ce travail. N'y aurait-il pas un moyen d'inaugurer cette discipline ? A Edo, c'est totalement impossible. Ce que nous voudrions, c'est faire lire des livres par des interprètes de Nagasaki. Si l'on pouvait mener à bien la traduction, fût-ce d'un seul livre, ce serait un grand bien pour le pays ». Et à chaque fois, nous soupirions que notre idée fût irréalisable »[1]

Si Gennai et l'auteur du *Rangaku kotohajime* ont tenu ces propos, c'était, bien entendu, avant *Meiwa* 7 (1770) (cf. ci-dessous). Ils avaient sans doute de bonnes raisons d'estimer qu'on ne pouvait apprendre le hollandais en fréquentant seulement le Nagasaki-ya Aoki Kon'yô et Noro Genjô, que le Bakufu avait attelés à cette tâche ingrate, s'y étaient usés sans grand résultat[2].

Et pourtant l'« irréalisable » se réalise. En *Meiwa* 7 (1770) Maeno Ryôtaku part pour Nasagaki et Gennai lui-même s'y fait envoyer, par les bons offices de Tanuma, avec mission de « traduire les ouvrages de *honzô-gaku* hollandais » (cf. p. 118).

Mais si le médecin de Nakatsu rapporte de son séjour des connaissances suffisantes pour participer à la traduction des Tables de Kulmus, Gennai, lui, n'est pas compté par Gempaku au nombre des collaborateurs de la grande entreprise Sans doute ne savait-il guère plus de hollandais à son retour qu'à son départ Au vrai, il n'avait aucune des qualités requises d'un linguiste, et surtout d'un linguiste dépourvu d'instruments de travail comme l'étaient les héroiques traducteurs des « Tables anatomiques » . doué d'une remarquable intelligence intuitive, il était incapable d'un effort soutenu, constamment sollicité par la nouveauté, d'où qu'elle vienne, dispersé en une foule d'activités diverses Au surplus, nous verrons qu'à partir des années 1770, l'incertitude matérielle grandisssante lui fera rechercher surtout des occupations susceptibles de lui procurer un profit immé-

(1) *Op cit*, p 487-488
(2) Cf p 111, n 1.

diat : ont beau s'adonner à l'étude ceux qui, comme Ryôtaku ou Gempaku, reçoivent une pension qui leur ôte tout souci financier ! Vers la fin de sa vie, cependant, au dire d'Ôta Nampo, il regrettera de ne pas avoir entrepris une traduction qui lui eût assuré une gloire « impérissable »[1].

Mais s'il ne pouvait comme Katsuragawa Hoshû et Nakagawa Jun'an entretenir directement une conversation avec les médecins hollandais, Gennai avait d'autres moyens de se signaler à leur attention, et de se distinguer parmi les visiteurs du Nagasaki-ya.

Sagacité de Gennai.

On lit dans le *Rangaku kotohajime :*

« Je ne sais plus en quelle année — c'était au temps où le *kapitan*[2] Crans vint à Edo avec la députation — un jour qu'on s'était rassemblé à l'hôtel pour un banquet auquel Gennai aussi participait, Crans, en manière de jeu, sortit une bourse et dit : « Essayez de l'ouvrir. Je la donnerai à celui qui y parviendra ». La fermeture était en « cercle de sapience »[3]. La bourse passa entre les convives et chacun s'évertua à l'ouvrir de façon et d'autre, mais personne n'y réussit Enfin la bourse parvient à Gennai, qui se trouvait à la dernière place[4]. Il la prend, réfléchit un instant, et tout de suite, il l'ouvre. Toute l'assistance — non seulement les invités mais Crans lui-même — admira la promptitude de son intelligence ; sans hésiter, c'est à Gennai que le médecin attribua la bourse. De ce jour date entre les deux hommes une grande intimité. Gennai se rendit souvent par la suite à l'hôtel ; il posait des questions d'histoire naturelle. Un jour, Crans lui montra un objet — semblable, par la forme, à un jeton de *go* — qu'on appelait *surangasutên*[5]. Gennai, le voyant, s'enquit de son usage, et s'en

(1) *Ichiwa ichigen* (*Shoku Sanjin-shû, Kokusho kankô-kai,* p 56-57)

(2) *Kapitan* = port *capitão,* nom donné par les Japonais au directeur de la factorerie de Dejima *(opperhooft)*

(3) = jap *chie no wa*

(4) « La dernière place » = *matsu-za* Dans cette assemblée, composée sans doute presque uniquement de docteurs pensionnés par le Bakufu ou les *han,* le *rônin* Gennai devait faire modeste figure

(5) La « pierre de serpent » (en hollandais *slangensteen*) apparaît dans l'histoire en 1662 des Franciscains revenant de l'Inde en font présent à Ferdiand II de Toscane Par la suite, on la trouve mentionnée dans nombre de récit de voyageurs européens du XVIIe et du XVIIIe siecle par exemple, dans les *Relations de divers voyages curieux* de M Thévenot (1666) (sous le nom de pierre de cobra) et dans les *six voyages en Turquie. en Perse et aux Indes* de J B Tavernier (1676)

Cette pierre avait, dit-on, la propriété d'absorber les poisons, notamment les venins Lorsqu'elle était saturée, elle se détachait naturellement de la plaie sur laquelle on l'avait appliquée Quant à son origine, les opinions des auteurs occidentaux divergent D'aucuns suivent la tradition indienne, selon laquelle ce remède est extrait de la tête d'une certaine espèce de serpent, d'autres pensent qu'il s'agit en réalité d'un produit synthétique, mélange de terre et de racines d'arbre brûlées

En Chine, le *slangensteen* apparaît dans des traités de médecine de la fin du XVIIe siècle sous le nom de *hi-tou che (kyû-doku-seki)*

Au Japon, enfin, il en est fréquemment question, à partir de la seconde moitié du

retourna. Le lendemain, il revint avec un autre objet, de sa fabrication, et le montra à Crans Crans dit à sa vue « Cet objet est identique à celui que je vous ai montré hier — Ce que vous m'avez montré, dit Gennai, était-ce une production de votre pays, ou l'avez-vous été quérir dans une contrée étrangère ? — Nous l'avons été quérir à Ceylan, qui est une région de l'Inde » répondit l'autre. Gennai demande encore « Dans ce pays, de quelle sorte d'endroit tire-t-on ce produit ? — Selon la tradition locale, répond Crans, c'est une pierre que l'on extrait de la tête d'un « grand serpent » — Je ne le crois pas, dit Gennai, ce doit être un objet fait en os de dragon — Il n'y a point de dragons dans le monde, répond Crans, comment pourrait-il être en os de dragon ? » Alors Gennai exhiba un os de dragon, muni d'une grande dent, qu'il avait trouvé à Shôdo-shima, dans son pays de Sanuki[1] « Ceci est un os de dragon, dit-il Le *Honzô-kômoku (Pen-ts'ao kang-mou)*, ouvrage chinois, explique que le dragon change d'os comme le serpent change de peau Le *surangasutên* que je viens de vous montrer était en os de dragon ». Crans fut grandement surpris de ces propos, et admira davantage encore la singulière intelligence de Gennai » .[2].

On voit à quel point l'attitude de Gennai envers les Hollandais différait de celle de ces « disciples » dont Thunberg vantera plus tard l'extraordinaire docilité[3]. Confiant dans la promptitude de son intelligence, il croit pouvoir traiter d'égal à égal avec les Hollandais, et ne craint pas de les contredire Cette attitude apparaît plus nettement encore dans le *Nihon-sôsei kannetsu shôkô-ki*, notice où il narre comment il fut amené à fabriquer, « pour la première fois au Japon », un thermomètre[4].

XVIII[e] siecle, dans les ouvrages des hollandisants, par exemple dans le *Kômô-dan* (cf p 152, n 3) et dans le *Ran'en tekihô* (cf p 104, n 1)

Toute cette littérature, cependant, ne permet pas d'identifier avec certitude le singulier remede Selon Iwanami Katsumi, auteur de l'article que je résume ici, la matière qui correspond le mieux à la plupart des descriptions est le mélange de phosphate de chaux et de carbonate de chaux qui résulte de la combustion des os Mais si ce résidu a bien la propriété d'absorber les liquides, il va sans dire qu'il est dépourvu de toute valeur thérapeutique (cf Iwanami Katsumi, *Surangasuten-kô*, dans *Nihon iji shimpô*, mai 1941)

(1) Selon le *Butsurui-hinhitsu* (O C, p 101), ce n'est pas à l'os mais à la corne de dragon, *ryûkaku*, que Gennai attribuait les propriétés du *slangensteen*, à la suite de Tamura Ransui, qui en avait découvert des spécimen à Shôdo-shima Il s'agissait vraisemblablement de restes fossiles de mastodontes, comme on en trouve encore aujourd'hui, dit-on, sur les rivages de cette île (cf Iwanami, *op cit*)

(2) Cf *Rangaku kotohajime*, p 485-486

Il s'est introduit, semble-t-il, quelque confusion dans les souvenirs de Gempaku La seconde anecdote, celle du *slangensteen*, est rapportée par Gennai lui-même dans le *Butsurui-hinhitsu* (O C, p 101) il situe le fait en *Hôryaku* 10 (1760), et le médecin auquel il montre l'os de dragon n'est pas Crans, mais Babel

Quant à la première (le cercle de sapience), on peut la dater d'une des quatre années ou Jan Crans vint à Edo avec l'Ambassade *Meiwa* 1 (1764), *Meiwa* 3 (1766), *Meiwa* 5 (1768), *Meiwa* 6 (1769)

(3) Cf Thunberg, *op cit*, p 132

(4) O C, p 582-583

C'était pendant le séjour des Hollandais à Edo en *Meiwa* 2 (1765). L'interprète Yoshio Kôzaemon, avec qui Gennai était depuis longtemps en relations, lui montra deux appareils[1] dont l'un s'appelait *tarumomeitoru*. C'était une plaque de cuivre, sur laquelle était fixé un tuyau. La montée et la descente d'un certain liquide[2] dans le tuyau indiquait la température. Au dire de l'interprète, les Hollandais eux-mêmes avaient dû réfléchir pendant des dizaines d'années pour mettre au point cet appareil, dont la valeur dépassait cent *ryô*. Mais Gennai en comprit « d'un coup d'œil » le fonctionnement, et dit : « Il m'est plus facile de construire un thermomètre que de chercher quelque chose dans ma poche. Il suffit de connaître le principe du *yin* et du *yang* ». Et il expliqua séance tenante le moyen de fabriquer l'appareil. Mais seuls, dans l'assistance, furent convaincus l'interprète Yoshio, l'« ami » de Gennai Sugita Gempaku, et Nakagawa Jun'an. Quelques années plus tard, Gennai, profitant des loisirs que lui laissait une indisposition légère, refit pour son compte un thermomètre.

Cette anecdote, quoiqu'elle n'ait d'autre source que la notice susdite, complète assez heureusement ce « portrait de Gennai au Nagasaki-ya » que trace, avec une ironie qui n'exclut pas une certaine admiration, l'auteur du *Rangaku kotohajime*. Tout en reconnaissant les talents exceptionnels de son aîné, Sugita Gempaku laisse entendre qu'il le considère comme le parfait représentant de cette époque révolue — qu'il évoque avec condescendance et nostalgie — où ne sachant rien des Hollandais parce qu'on ne comprenait pas leur langue, on les regardait avec curiosité et sympathie, voire avec dédain, sans mesurer encore toute l'étendue de leur supériorité, une époque où, comme on ne disposait que des réalisations matérielles de leur science sans pouvoir en pénétrer les principes, un Japonais doué d'un peu d'esprit et de beaucoup de présomption pouvait encore se flatter de refaire pour son propre compte en quelques instants le chemin que l'Occident avait mis des siècles à parcourir.

Dès lors, s'il est matériellement exact[3] que Gennai a espacé ses visites à l'hôtel hollandais après son retour de Nagasaki, ou y a totalement renoncé, on discerne assez bien, ce me semble, la raison de ce comportement : n'ayant pu acquérir de connaissances linguistiques, il se sent dépassé par la « nouvelle génération », les Nakagawa Jun'an, Sugita Gempaku, Katsuragawa Hoshû, qui sont, à partir de cette époque, les premiers vrais hollandisants. Et, sentant qu'il ne

(1) L'autre appareil, appelé *arakifurûtoru* était une jauge permettant d'apprécier la qualité du *sake*. O. C., p. 582.

(2) L'auteur n'en précise pas la nature.

(3) Ce dont on peut, il est vrai, douter : le fait que nous n'ayons aucun témoignage, hors celui du *Kôsei shimpen*, sur les visites de Gennai au Nagasaki-ya après *Meiwa* 6 (1769) ne prouve pas indiscutablement qu'il ait cessé de fréquenter l'hotel des Hollandais. La dernière acquisition de livre hollandais mentionnée dans le *Bussan-shomoku* est de *Meiwa* 6 (1769), mais rien n'indique que ce document soit un catalogue complet de la bibliothèque de Gennai.

lui était plus possible désormais de jouer les esprits forts au Nagasaki-ya, on comprend qu'il ait préféré ne plus s'y montrer.

Le second voyage a Nagasaki

Nous venons de voir dans quel contexte historique s'inscrit le second voyage de Gennai à Nasagaki. Comme Maeno Ryôtaku, il avait reçu mission d'aller y étudier le hollandais, afin de traduire certains ouvrages. C'est du moins ce qu'on peut conclure de deux passages de sa correspondance :

« Il y a quatre ans, par les bons offices du prince Tanuma, je suis allé à Nagasaki pour traduire des livres hollandais » (lettre du 25, 5e mois à Iwata Saburôbei[1]).

« Je viens de recevoir une mission officielle de traducteur de hollandais ; c'est une bénédiction, un événement heureux qui m'emplit de reconnaissance » (lettre à Gagaku du 17, mois et année non précisés[2]).

On se demande à vrai dire en quoi consistaient ces « bons offices » de Tanuma, et jusqu'à quel point Gennai faisait figure d'envoyé du gouvernement central, car pendant toute la durée du voyage on le voit obsédé par les soucis d'argent. Il semble que les frais de déplacement aient été entièrement à sa charge. Peut-être Tanuma s'était-il contenté de le munir des sauf-conduits nécessaires pour atteindre Nagasaki, et de lettres de recommandations à l'adresse des interprètes

Il est clair néanmoins que l'initiative de ce départ venait des autorités shôgunales : Kyûkei en effet paraît heureux mais surpris de la nouvelle, qui l'oblige à différer son projet de faire inspecter les gisments de fer de Nakatsugawa par les agents du Bakufu (lettre à Iwata Saburôbei du 16, 2e mois[3]).

Si la réalité du second voyage à Nagasaki ne peut être mise en doute[4], on éprouve en revanche les plus grandes difficultés à en préciser les dates, parce que les divers documents qui le mentionnent fournissent des indications chronologiques contradictoires

Le « journal des mines » note « Pendant les trois années du Bœuf, du Tigre et du Lièvre [*Meiwa* 6, 7, 8 (1769-1770-1771)] l'activité cessa (à la mine de Nakatsugawa). Dans cet intervalle, Hiraga Gennai se rendit à Nagasaki »

Cependant, dans le *Gennai sojô* (texte d'une plainte déposée par Gennai contre un artisan qu'il accusait d'avoir plagié son *erekiteru*), l'inventeur déclare que l'idée de fabriquer un générateur d'électricité lui est venue pendant son séjour à Nagasaki ; qu'il lui

(1) O C, p 1500
(2) O C, p 646
(3) O C, p 607
(4) Elle est attestée par la correspondance de Gennai, le *Gennai sojô*, le *Kôzan kiroku*, le rapport Ôyama-Ôta, le *Yakko-dako* etc

a fallu sept ans de travail pour mettre au point l'appareil, et qu'il n'est parvenu à ses fins que «l'année d'avant l'an dernier, au 11e mois». Or le *Gennai sojô* a été écrit aux environs du 10e mois *An'ei* 7 (1778)[1] Quelles que soient les incertitudes du calcul par *kazoe-doshi*, ne faudrait-il pas, sur la foi de ce document, avancer le retour de Gennai à l'année *Meiwa* 7 (1770), au plus tard ?

Mais nous savons par ailleurs qu'au 5e mois *Meiwa* 8 (1771) (cf. p 124) Gennai adresse un mémoire au *daikan* d'Amakusa. Selon toute apparence, il se trouvait donc encore dans la région de Nagasaki à cette date[2] !

M. Teruoka, dans son *Hiraga Gennai nempu*[3], tente de résoudre l'énigme par une étude attentive de la correspondance

Dans une lettre du 25, 4e mois[4], il relève ce passage : « Il y a quatre ans, je me suis rendu à Nagasaki, et j'en suis rentré l'automne dernier. Maintenant, de nouveau, je séjourne à Nakatsugawa pour m'y occuper de la mine de fer... Si seulement je réussis à mettre au point le procédé de fusion, cette mine sera un trésor inépuisable » M. Teruoka démontre que cette lettre date du printemps *An'ei* 2 (1773) en effet le *Kôzan kiroku* nous apprend qu'au 9e mois *An'ei* 1 (1772) des envoyés de Matsudaira Suô no kami[5] viennent inspecter le gisement de fer ; à la suite de quoi la mise en exploitation est décidée. La lettre du 25, 4e mois est à coup sûr postérieure à cette visite, car on ne pouvait entreprendre l'extraction du minerai sans avoir préalablement obtenu l'autorisation du Bakufu. D'autre part, nous savons que Gennai, sur l'invitation du daimyô Satake, part pour le pays d'Akita au 6e mois *An'ei* 2 (1773) (cf. p. 130).

Si la lettre du 25, 4e mois, est de *An'ei* 2 (1773), Gennai est rentré de Nagasaki à l'automne *An'ei* 1 (1772) , et son départ « il y a quatre ans », ne peut se situer qu'en *Meiwa* 6 (1769)

M. Teruoka croit même pouvoir dater très précisément ce départ du 15, 10e mois *Meiwa* 6 (12 nov 1769), sur la foi d'une lettre à Saburôbei (13, 10e mois[6]), où Gennai écrit « Je pars pour Nagasaki le 15 (de ce mois) ».

(1) Le *Gennai-sojô* lui-même ne porte pas d'indication chronologique, mais on a conservé un fragment d'une lettre de justification écrite par l'artisan Yashichi en réponse à la plainte de Gennai il est daté du 10e mois *An'ei* 7 (1778)

(2) A la fin du mémoire, Gennai écrit que s'il obtient du *daikan* la permission d'exploiter la terre d'Amakusa, il se rendra sur les lieux dès qu'il aura quelque loisir et « fera venir les artisans qu'il a formés » Ces expressions suggèrent qu'il se trouvait à Nagasaki — ou du moins en un endroit proche des îles d'Amakusa — lorsqu'il rédigea sa requête, quoique le texte ne comporte à cet égard aucune indication explicite

(3) Teruoka, *op cit*, p 271 sqq

(4) O C, p. 1499-1500.

(5) Ce personnage avait été *rôjû* dans les années *Enkyô* (1744-1747) Dans les années *Meiwa-An'ei*, il n'exerçait plus, semble-t-il, de fonctions définies dans le gouvernement, mais jouait cependant un rôle important comme conseiller de Tanuma pour les questions minières

(6) O. C, p. 600

Cependant, dans la même lettre, il poursuit : « Je vous offre un nouveau livret de *jôruri*. Vous pourrez le regarder pour vous divertir Il n'a pas beaucoup de succès, parce que c'est la mauvaise saison ; mais sur l'œuvre elle-même, les jugements sont favorables »

De quel *jôruri* Gennai parle-t-il ? Nous verrons ci-dessous (cf. p 122), que sa première œuvre dramatique, le *Shinrei yaguchi no watashi* a été représentée pour la première fois à Edo, le 16, 1er mois *Meiwa* 7 (11 févr 1770).

Contraint par ses calculs à dater de l'automne *Meiwa* 6 (1769) la lettre du 13, 10e mois à Saburôbei, M. Teruoka ne peut que conclure le « nouveau *jôruri* » en question est le *Shinrei yaguchi no watashi*.

Or cette interprétation soulève des difficultés qui me paraissent insurmontables passons sur le fait que l'expression *shin-jôruri-bon*, appliquée au premier *jôruri* de Gennai, serait pour le moins singulière, et admettons — ce que je n'ai pu vérifier — que les auteurs de *jôruri* aient eu à cette époque l'habitude de publier leurs livrets, ou de les faire lire à leurs amis, avant la première représentation Mais comment notre auteur pourrait-il établir une distinction entre les jugements favorables portés sur son œuvre, et son « insuccès », dû selon lui à la saison, s'il se référait à une pièce qui n'a pas encore été représentée ? Comme tout se comprendrait mieux, au contraire, si l'on admettait que le *jôruri* auquel Gennai fait allusion n'est pas sa première œuvre, mais la seconde, *Genji daizôshi*, représentée pour la première fois le 19 du 8e mois *Meiwa* 7 (4 sept. 1770) ! Nous savons que cette deuxième pièce n'eut pas un succès comparable à la première (cf p. 123). Que Gennai attribue son échec à la saison, rien de plus normal : à Edo, la « saison » pour le théâtre — *kabuki* ou *jôruri* — était le Nouvel An Instruit par l'expérience, il fera désormais représenter presque tous ses *jôruri* dans le premier mois de l'année[1]

Que faire ? Irons-nous supposer qu'une erreur typographique sur la date de la lettre à Saburôbei se soit glissée dans les Œuvres Complètes[2] ? Impossible nous en avons, par chance, conservé le manuscrit, et vérification a été faite Dès lors, il me paraît évident que cette lettre n'est pas du 13, 10e mois *Meiwa* 6 (1769), comme le pense M. Teruoka, mais du 13, 10e mois *Meiwa* 7 Et c'est au 15, 10e mois *Meiwa* 7 (1 déc 1770) qu'il faut reporter le départ de Gennai pour Nagasaki

Cette rectification n'infirme nullement la démonstration de M Teruoka, relativement à la date du retour ; nous oserions même dire qu'elle s'en trouve renforcée. Car s'il est exact que dans le calcul par *kazoe-doshi* on omettait parfois de compter l'année en cours, ou

(1) *Yunzei chiyû no minato* 1er mois *Meiwa* 8 (1771)
Wakamidori aioi Genji 1er mois *An'ei* 2 (1773)
Zen-taiheiki koseki no kagami 1er mois *An'ei* 3 (1774)

(2) Cela n'aurait rien d'invraisemblable O C , p 630, le texte du *Gennai sojô* porte *Kyokyonen ichigatsu hajimete jôju tsukamatsuri-sôrô*, alors que sur la photocopie du manuscrit, donnée en regard, on lit distinctement *Kyokyonen jûichigatsu hajimete*

l'année où l'événement s'est produit (cf. p. 9), on ne saurait cependant oublier que l'usage contraire — compter à la fois l'une et l'autre — était le plus répandu il est aujourd'hui considéré comme le seul normal. Si donc Gennai a quitté Edo, ou Chichibu, à l'automne *Meiwa* 7 (1770), il pouvait, il devait dire que quatre années s'étaient écoulées depuis son départ pour Nagasaki. Restent, il est vrai, deux difficultés d'importance :

D'abord, le témoignage du *Kôzan kiroku* qui donne Gennai absent en *Meiwa* 6, 7, 8 (1769-1770-1771) et non *Meiwa* 7, 8, *An'ei* 1 (1770-1771-1772). Mais nous savons que ce manuscrit est tardif, rédigé dans les années *Tempô*, et d'une façon générale, dans les textes de l'époque Tokugawa, les erreurs, dans la désignation des années par l'*eto*[1], ne sont pas rares.

D'autre part, dans la plainte contre l'artisan plagiaire, il se peut que Gennai veuille dire en réalité — le texte soutient cette interprétation[2] — qu'il s'est écoulé sept ans (par *kazoe-doshi*) entre le moment où il est entrée en possession du générateur d'électricité endommagé, et celui où il est parvenu à le réparer Si nous admettons qu'il est arrivé à Nagasaki à la fin de *Meiwa* 7 (1770), et a fait dès le début de son séjour l'acquisition de l'appareil, le compte y est !

Notons pour finir que les indications du rapport Ôyama-Ôta contredisent celles du *Kôzan kiroku*, et confirment, à peu de chose près, notre hypothèse. On y lit en effet :

« Gennai est parti pour Nagasaki l'an d'avant l'an dernier, et il est rentré à la capitale durant l'été de l'an dernier, année du Dragon ». Or le rapport est daté du 2, 6e mois *An'ei* 2 (21 juil 1773) Selon ce document, le séjour de Gennai à Nagasaki s'étendrait donc sur les années 1771 et 1772.

Les jôruri.

Au second voyage à Nagasaki est intimement lié un des aspects essentiels de la création littéraire de Gennai Parmi les sept *jôruri*[3] que nous lui devons, trois en effet ont été représentés, et deux au moins totalement ou partiellement composés pendant ce voyage

Vers le milieu du XVIIIe siècle, le centre de la vie culturelle japonaise passe du Kansai à Edo, suivant avec un siècle et demi de retard le déplacement vers l'est du centre de la vie politique Le *jôruri* lui-même n'échappe pas à la loi des temps. Les deux grands théâtres de *jôruri* d'Ôsaka, le Takemoto-za et le Toyotake-za, doivent fermer leurs

(1) *Eto* système de symbôles, obtenus par la combinaison d'une série de douze noms d'animaux (les douze *shi*) et de dix signes appelés les dix *kan*

(2) Le texte du *sojô* porte *Kifu no go shichinen no kufû nite kyokyonen jûichigatsu hajimete jôju tsukamatsuri-sôrô* On peut rattacher *kifu no go* à *jôju tsukamatsuri-sôrô* et comprendre « Rentré à Edo, après sept années d'effort (depuis le moment ou j'avais acquis l'appareil), l'an d'avant l'an dernier, enfin je parvins au succes »

(3) Poeme dramatique qu'on récite avec accompagnement de *shamisen*, l'action étant mimée par des poupées

portes, l'un en *Meiwa* 2 (1765) l'autre en *Meiwa* 8 (1771), après une longue et glorieuse histoire[1]. Sans attendre l'effondrement final, les récitants et les montreurs de poupées d'Ôsaka commencèrent, dès les années *Hôryaku* (1751-1763), à émigrer vers la Capitale de l'Est. Ils y fondèrent plusieurs théâtres comme le Hizen-za et le Geki-za, où ils se mirent à jouer le *gidayû*, devant les habitants d'Edo qui ne connaissaient jusqu'alors que le « *jôruri* ancien » *(ko-jôruri)*[2]. Mais les pièces qu'ils donnèrent, composées par des auteurs d'Ôsaka pour les habitants d'Ôsaka, étaient mal adaptées au goût de leur nouveau public. Il fallait donc renouveler le répertoire ; pour ce faire, le montreur de poupées Yoshida Kanshi eut l'idée de solliciter les services de Gennai[3].

Celui-ci, qui s'était assuré un succès retentissant en donnant à Edo ses premiers *gesaku*, paraissait être, en effet, l'homme de la situation, le seul écrivain doué d'assez de talent pour implanter solidement dans la Capitale de l'Est le genre créé par le grand Chikamatsu.

D'après le *Kôzan kiroku*, c'est à Nakatsugawa, chez Sajima, qu'il écrivit son premier *jôruri*, *Shinrei yaguchi no watashi*. Il s'efforca d'y appliquer les recettes qui avaient contribué au succès de ses « romans » . l'emploi du dialecte d'Edo, sporadique dans les *gesaku* de *Hôryaku* 13 (1763), devient systématique. Le sujet choisi était bien fait pour éveiller l'intérêt des habitants de cette ville : il est tiré des traditions relatives à l'origine d'une des sanctuaires d'Edo les plus fréquentés dans les années *Hôryaku*[4], le Nitta-myôjin du quartier de Yaguchi.

Mais on ne s'improvise pas auteur de *jôruri* comme on s'improvise *gesaku-sha*. Gennai n'a pas travaillé seul, et à côté du nom de Fukuuchi Kigai (le pseudonyme qu'il adopte pour ses *jôruri*) figurent sur le livret ceux de Yoshida Kanshi et de deux autres montreurs de poupées venus du Kansai Que cette collaboration se soit limitée — comme il le prétend dans la postface[5] — à la fin du premier « acte » *(dan)* et au début du troisième, ou qu'elle se soit étendue à l'ensemble de la pièce, le fait est que l'œuvre, représentée pour la première fois au Geki-za le 16 du 1er mois *Meiwa* 7 (11 févr. 1770), connut un très vif succès, et qu'elle demeure parfaitement jouable, et jouée, de nos jours. Piqué, sans doute, de voir le public en attribuer le mérite à Yoshida Kanshi plutôt qu'à lui-même, Gennai voulut composer seul

(1) Le Takemoto-za avait été fondé en *Tenwa* 2 (1685), le Toyotake-za en *Genroku* 16 (1703)

(2) On désigne de ce nom toutes les formes de *jôruri* qui s'étaient constituées avant l'apparition du *Gidayû-bushi*, genre créé par Takemoto Gidayû, le récitant pour qui Chikamatsu écrivit ses pièces à partir de 1686

(3) C'est du moins ce que rapporte Gennai dans la postface du *Shinrei yaguchi no watashi* O C, p 746

(4) D'après le *Bukô nempyô*, cité dans Uzuki Hiroshi, *Hiraga Gennai no gikyoku* (dans *Kokubungaku kenkyû*, vol. 1, oct. 1949, p 45).

(5) O. C., p. 746

son second *jôruri*, *Genji daizôshi*. Mais il s'en fallut de beaucoup qu'il fût accueilli avec la même faveur que le précédent. Par la suite, il lui arriva de faire à nouveau appel à son collaborateur, mais il ne parvint jamais à renouveler son succès initial.

A vrai dire, la médiocrité des pièces suivantes s'explique assez par les circonstances de leur composition si le *Genji daizôshi* a sans doute été achevé avant le départ pour Nagasaki (cf. p 120), le troisième *jôruri*, *Yunzei chiyû no minato* représenté au premier mois *Meiwa* 8 (1771), dut être composé ou achevé en route, comme l'indique un passage d'une lettre à Watanabe Tôgen datée du 28 (année et mois non précisés[1]) · « Quand Tôgen parle de mes « travaux littéraires inutiles », est-ce mes *jôruri* qu'il veut dire ? L'année d'avant l'an dernier, à Kanagawa, j'ai envoyé un livret en échange d'une somme de cinq *ryô*, et avec ce pécule, j'ai pu aller jusqu'à Ôsaka Et c'est parce que je lui avais donné ce livre à imprimer qu'Uemura Zenroku, même en mon absence, a bien voulu retirer les affaires d'été que j'avais mises en gage et me les envoyer à Nagasaki, et qu'il m'a prêté assistance en toutes choses »[2]

Gennai ne cache donc pas qu'il considère sa production dramatique comme un simple moyen de subvenir à ses besoins d'argent, il semble qu'à partir de cette époque, ses conditions d'existence aient été de plus en plus précaires, et sa correspondance témoigne de plus en plus fréquemment de ce genre de préoccupations.

Le *Waka-midori aioi Genji*, représenté au Hizen-za le 2, 1er mois *An'ei* 2 (24 janv 1773), fut sans doute composé pendant le séjour à Ôsaka (cf. p 125 sqq) pour couvrir les frais du voyage de retour. Gennai écrira encore le *Zen-taiheiki koseki no kagami*, (Yûki-za, premier mois *An'ei* 3 - 1774), le *Chûshin iroha jikki* (Hizen-za, 7e mois *An'ei* 4 - 1775), le *Reigen Miyato-gawa*, joué au 3e mois *An'ei* 8 (1779) Sans doute trouvait-il dans sa production dramatique une source de revenus appréciable l'éditeur payait bien, et les pièces

(1) O C, p 623

(2) Texte difficile, le sens paraît être le suivant Uemura Zenroku, l'editeur de Gennai, a accepte d'avancer la somme nécessaire pour retirer les « affaires d'éte » (*natsumono* il s'agit sans doute de vêtements) que celui-ci avait mises en gage (à Edo ou a Kanagawa), et les lui faire parvenir à Nagasaki On voit dans quel embarras d'argent le *rônin* se trouvait à cette époque !

L'exemplaire du *Yunzei chiyû no minato* que reproduisent les Œuvres Completes porte comme nom d'éditeur Yamazaki Kimbei M Teruoka (*op cit*, p 272) en tire argument pour affirmer que le « livret envoyé en échange de cinq *ryô* » ne peut être que celui du second *jôruri* de Gennai, dont on sait qu'il fut édité par Uemura Zenroku Mais rien ne prouve qu'Uemura n'ait pas aussi, avant Yamazaki, publie le *Yunzei chiyû no minato* Un exemplaire du *Genji daizôshi* détenu par le Musée du Theâtre de l'Université Waseda porte a sa dernière page la liste des *jôruri* edités par Yamazaki Kimbei On y trouve entre autres le *Shinrei Yaguchi no watashi* et le *Genji daizôshi*, dont nous savons qu'ils avaient été initialement édités ailleurs N'est-il pas permis de penser, dans ces conditions, que le texte du *Yunzei chiyû no minato* reproduit dans les O C, est aussi une réedition ? Il serait évidemment souhaitable que la découverte d'un exemplaire de ce *jôruri* portant le nom d'Uemura vînt un jour confirmer cette hypothese

s'écrivaient vite, pour peu qu'on connût les lois du genre ; car le public se satisfaisait de situations conventionnelles et de personnages stéréotypés

Le séjour à Nagasaki.

Du voyage, de la date d'arrivée et du séjour lui-même, nous ne connaissons à peu près rien. L'auteur du Hiraga *Kyûkei-jikki*, qui n'est jamais à court d'imagination, raconte que son héros tenta de se livrer à des opérations de contrebande avec les négociants chinois[1].

Il est cependant un écrit de Gennai qui paraît devoir être rapporté à cette période c'est le mémoire qu'il adressa au *daikan* d'Amakusa[2] Ibi Jûdayû, sur l'emploi de la terre de Fukae, en Amakusa, pour la fabrication de poteries. Le texte est daté du 5e mois *Meiwa* 8 (1771), ce qui laisse présumer que Gennai se trouvait dans les parages de Nagasaki à cette date.

Nous avons vu que l'idée de fabriquer des céramiques de style hollandais ou chinois lui était venue, vraisemblablement, pendant son premier séjour à Nagasaki, et que dès son retour en Sanuki, ou du moins avant son départ pour Edo, il avait entrepris de former à sa technique des artisans de son pays natal (cf p. 32-33).

Jugeant que ceux-ci ont acquis à présent la maîtrise du *Gennai-yaki*, l'inventeur propose dans son mémoire qu'on fasse venir à Nagasaki les plus habiles d'entre eux. Il a constaté que la terre de Fukae présentait les mêmes qualités que celles d'Imari, de Karatsu ou de Hirado, dont on fait des poteries renommées dans le Japon entier, et il se fait fort, avec cette terre, en s'inspirant des procédés de cuisson et de décoration employés par les Hollandais et les Chinois, d'égaler et même de surpasser ses modèles On parviendrait de la sorte à supprimer des importations aussi coûteuses qu'inutiles car si grand que soit l'engoûment des Japonais pour tout ce qui leur vient de Chine et de Hollande, ils ne sont pas assez sots pour acheter à l'extérieur les objets, tels que sabres et *makie*, pour lesquels les étrangers eux-mêmes reconnaissent la supériorité de la production japonaise Et l'on pourrait même envisager d'*exporter* les poteries nouvelles , car la terre de Fukae est meilleure que celle dont on fait les céramiques de Cochinchine et de Hollande[3]

L'idée de vendre aux étrangers le *Gennai-yaki*, tout à fait conforme à la politique mercantiliste inaugurée par Tanuma, n'était pas aussi sotte qu'il y paraît les poteries de style « cochinchinois » pouvaient trouver grâce aux yeux des Hollandais, et les « hollandaises » n'avaient-elles pas en Chine un marché assuré ? Les négociants chinois et hollandais, dans leurs échanges avec les Japonais, ne se privaient pas de recourir à de telles contrefaçons.

(1) *Hiraga Kyûkei jikki*, p 171-174

(2) Amakusa nom d'un groupe d'îles situées au sud-est de Nagasaki Fukae se trouvait dans plus vaste d'entre elles, la plus proche de Nagasaki (cf le plan joint par Gennai à son mémoire, O C p 220)

(3) Cf O C, p 219-220

Malheureusement pour Gennai — qui pourtant précisait dans son mémoire qu'il assumait tous les frais de l'entreprise, et ne demandait qu'un permis d'exploitation — il ne semble pas qu'il soit parvenu à intéresser le *daikan* à son affaire Un passage de la correspondance (lettre du 28 à Gondayû, Kosai, Tôgen (cf. p. 127), donne à penser qu'il obtint bien la permission d'utiliser la terre d'Amakusa, mais non celle d'installer son entreprise dans le voisinage du lieu d'extraction. Il reviendra à la charge plus tard · dans une lettre écrite à l'époque des transports sur la rivière Arakawa (cf p. 141 sqq.), il se félicite d'apprendre que l'habileté de Gengo, l'un des potiers qu'il avait formés au pays de Sanuki, fait l'admiration de tous, et il annonce qu'il est en pourparlers avec les officiels chargés des affaires hollandaises pour le faire envoyer à Nagasaki[1]

Le séjour à Ôsaka.

Après avoir quitté Nagasaki, Kyûkei demeura quelque temps à Ôsaka, comme le prouvent deux longues lettres adressées à des amis de Shido, Tôgen, Gondayû, Kosai[2], dont la teneur montre clairement qu'elles ont été rédigées dans cette ville Elles sont datées respectivement du 28 (mois non précisé) et du 29, 6e mois C'est dans la première que se trouve cette phrase à laquelle je me suis déjà référé (cf. p. 123) : « L'année d'avant l'an dernier, à Kanagawa, j'ai envoyé un livret etc... » Pour M. Teruoka, qui situe à l'automne *Meiwa* 6 (1769) le départ pour Nagasaki, la lettre du 28, et aussi celle du 29, 6e mois, qui est manifestement de peu postérieure à la précédente, n'ont pu être écrites qu'en *Meiwa* 8 (1771) Mais comme nous savons par le mémoire au *daikan* d'Amakusa qu'au 5e mois *Meiwa* 8 (1771), Gennai se trouvait encore dans les environs de Nagasaki, la lettre du 28 ne saurait être datée du 5e mois ; il est clair, en effet, qu'il s'est écoulé plus de vingt-huit jours entre le départ de Nagasaki et l'arrivée à Ôsaka Gennai fait état dans la lettre du 28 de prospections accomplies en cours de route, au pays de Hizen, et d'un séjour dans l'île de Shôdo ! M Teruoka est donc obligé de dater la première lettre du 6e mois *Meiwa* 8 (1771) , hypothèse qui, à notre avis, ne résiste pas à un examen attentif du contenu des deux missives il est évident, comme nous le verrons ci-dessous, qu'entre la lettre du 28 et celle du 29, Gennai a reçu une réponse de ses correspondants de Shido C'est donc au cours de l'été *An'ei* 1 (1772), non de l'été *Meiwa* 8 (1771), qu'il faut situer le séjour à Ôsaka Et la lettre du 28 est à coup sûr antérieure au 6e mois on peut la dater avec vraisemblance du 5e mois *An'ei* 1 (1772)[3]

(1) O C, p 628

(2) La lettre du 28 (O C , p 622-626) est adressee a Tôgen, Kosai et Gondayu , celle du 29e, 6e mois (O C , p 626-627) à Togen seul (mais Gennai semble par endroits s'y adresser a la fois à Tôgen et à Gondayu)

(3) En effet la réponse des correspondants de Shido a une lettre du 28, 5e mois *An'ei* 1 (1772) a pu parvenir à Gennai avant le 29e, 6e mois, la distance entre Shido et Ôsaka n'étant pas considérable

Autant que nous en puissions juger, sa situation matérielle à ce moment n'est pas des plus brillantes ses correspondants s'étonnent qu'il séjourne à Ôsaka, alors que son projet initial était de rentrer à Edo sans retard[1]. Mais il n'a même pas trois sous pour se vêtir ! Qu'importe ! Toujours soucieux des apparences, il a loué, pour faire bonne impression sur ses invités, un salon à cinquante-cinq *momme*[2] par mois ! Ses charges sont accrues du fait qu'il doit aussi subvenir aux besoins du personnel qui l'accompagne dans ses prospections. En outre, inconnu dans cette ville, il n'y peut compter sur la générosité d'aucun daimyô · comme il le dit modestement, « il n'y a ici personne qui sache que Gennai est Gennai ». La situation n'est pas, cependant sans recours avec la permission du *daikan*[3] il a pénétré dans le château d'Ôsaka, et grâce à la bienveillance de quelques « amis de la science », comme le *yashiki-rusui*[4] Seidaiu, il peut y faire un peu de « vente »[5]. Il espère de la sorte avoir remboursé ses créanciers pour la fête du Bon[6], et réunir assez d'argent pour payer son voyage de retour.

C'est la première fois, à en juger du moins par les lettres qui nous sont parvenues, que nous voyons notre homme aux prises avec des problèmes d'argent La chose peut paraître singulière, si l'on songe qu'il était *rônin*, et n'exerçait apparemment aucune profession Les « bons amis » commençaient-ils à se faire tirer l'oreille ? La protection de Tanuma — qui, semble-t-il, ne lui avait pas donné un sou pour ce voyage — se manifestait-elle de façon moins concrète depuis quelque temps ?

Pour la première fois aussi, on trouve dans sa correspondance un écho de l'hostilité à laquelle il se heurte dans certains milieux Il se plaint dans la lettre du 28 de ne rencontrer aucune compréhension chez ses parents et amis de Shido, alors qu'il a trouvé assistance à Nagasaki, Ôsaka, Shôdo-shima, où on ne le connaissait point. Il laisse ainsi entendre, assez naivement, que ceux qui le connaissent trop bien se méfient de lui. Trop souvent, sans doute, l'argent qu'on lui avait prêté pour de mirifiques investissements avait disparu sans laisser de trace.

(1) O C, p 622

(2) *Momme*. unité de poids, qui servait aussi à compter la monnaie d'argent A Ôsaka, en *Meiwa* 8 (1771), on donnait 68,50 *momme* pour 1 *ryô* 55 *momme* par mois, pour une simple salle de réception, était un loyer assez élevé

(3) Je ne sais qui est ce *daikan* Il peut s'agir de l'*Ôsaka jôdai*, représentant du shôgun a Ôsaka et « gardien » du château de cette ville

(4) *Yashiki-rusu-i* (ou simplement *rusui*) a Edo, ce mot désigne les préposés a la garde de la résidence d'un *daimyô* pendant son absence Dans le cas présent, il s'agit sans doute d'un fonctionnaire employé au château d'Ôsaka

(5) Il vendait sans doute ses poteries, ou des « objets rares » rapportés de Nagasaki (cf lettre du 29, O C p 626 il songe à ouvrir a Ôsaka une « boutique d'objets hollandais » *orandamono-mise*)

(6) La fête du Bon (14 au 16 du 7e mois) c'était, avec le dernier jour de l'an *(ô-misoka)* l'un des deux moments de l'année ou l'on prescrivait l'acquittement des dettes

Mais Gennai ne désespère pas. Il semble même plutôt galvanisé par les difficultés · c'est là peut-être un des aspects les plus attirants de ce caractère On le sent presque heureux de cette existence aventureuse, qu'il a choisie avec tous les risques qu'elle comporte Il affirme ne pas manquer de moyens de vivre ni de raisons d'espérer :

D'abord, il a sa plume, ses *jôruri* celui qu'il avait envoyé de Kanagawa lui avait rapporté cinq *ryô*. En ce moment, il en écrit un autre (sans doute le quatrième, *Waka-midori aioi Genji*). Déjà il en a envoyé deux *kiri*[1] à son éditeur, en lui annonçant... qu'il lui ferait tenir le reste en échange de sept *ryô*. « Je suis forcé de recourir à de tels procédés », écrit-il comme pour s'excuser[2]. On comprend que de pareilles façons d'agir lui aient suscité des ennemis, mais on imagine aussi par quel enchaînement inéluctable l'insécurité matérielle grandissante l'entraînait à rechercher le profit par des moyens de moins en moins honorables

D'autre part, il a actuellement de grands projets en tête.

D'abord, ses poteries : il se félicite du renom qu'elles ont acquis. Du *daikan* Ibi Jûdayû, il a pu au moins obtenir la permission d'utiliser la terre d'Amakusa : il ne lui reste donc qu'à la faire transporter jusqu'à Shido ! Qu'on lui construise seulement, à Amano ou à Ishizaka, un four de grand modèle, et il pourra entreprendre la fabrication des céramiques de Nankin Tôgen et Gondayû accepteraient-ils de réaliser ce projet[3] ?

Dans la lettre du 29, 6e mois — qui manifestement fait suite à une réponse réticente de Tôgen et de Gondayû à la lettre du 28 — Gennai trouve, pour inciter ses deux amis à montrer plus de hardiesse, des mots qui révèlent chez lui un sens très moderne de la valeur de l'expérience et de la dignité de l'échec

« Pour le four, tous les deux, vous n'acquiescez pas à mon projet Vous me dites qu'il viendra bien encore un moment plus favorable Comment vous, Tôgen, qui approchez de vos soixante ans — si vous pensez que le projet est mauvais, c'est votre affaire — mais que pour tenter une expérience, vous en soyez encore à attendre le bon moment ! Comme toujours c'est votre *sagesse* qui vous fait manquer le but ; en toute chose, c'est en essuyant au début deux ou trois échecs, que l'on devient tout naturellement habile en toute chose, il faut commencer par *rendre grâce* à la nature, et après, tout naturellement, on reçoit ses faveurs. Si on se met à réfléchir, plus rien n'est posible moi aussi, j'ai commencé par échouer, mais en définitive il me reste quand même quelques succès, comme mon *kakampu*, mon *rasha*, mes poteries Laissez donc là votre sagesse ![4] »

(1) *Kiri* chaque « épisode » *(dan)* d'une piece de *jôruri* était divisé en trois parties *kuchi*, *naka*, *kiri* L'expression « deux *kiri* » signifie donc « deux épisodes (complets) »
(2) O C, p 623-624
(3) O C, p 625
(4) O. C, p 627

Le *rasha* (c'est-à-dire la laine) autre projet sur lequel Gennai fonde, à cette époque, de grandes espérances Comme l'attestent plusieurs passages de la correspondance, et la suite du *Hôhiron*[1], il avait fait entreprendre à Shido l'élevage du mouton à laine. On présume qu'il avait ramené quelques bêtes de son séjour à Nagasaki, et, de passage dans son pays natal, les avait confiées à Tôgen et à Gondayû Dans la lettre du 29, 6e mois, il accuse réception d'un envoi de laine de Shido, et déclare qu'il a fait porter cet échantillon le jour même à Sakai, peut-être pour le montrer à des *chônin* de cette ville dont il espérait obtenir le concours financier. L'idée était neuve, hardie, le Japon n'ayant connu jusqu'à cette époque que les textiles végétaux[2]. En fait, Gennai ne parviendra pas à intéresser les autorités à son *Kunitomo-ori*[3] plus qu'à son *Gennai-yaki*, et nous verrons plus loin quel fut l'étrange destin de ses moutons (cf. p. 166).

Enfin, il ressort des deux lettres d'Ôsaka qu'après son départ de Nagasaki, il se livra, du pays de Hizen jusqu'au Kansai[4], à des prospections minières , en compagnie de ses subordonnés Yûshichi et Senchi, il a inspecté les mines de cuivre et d'argent de Tada et de Yoshino La mine de Tada notamment, exploitée naguère, puis abandonnée parce qu'on ne pouvait y assurer l'évacuation de l'eau, semblait attendre qu'un spécialiste vînt y accomplir les indispensables travaux d'aménagement ce qui fut fait[5]. Dans son enthousiasme, Gennai se laisse aller à dire qu'il se sent devenir « un des plus grands *yamashi* de tous les temps »[6].

Malgré les difficultés et les déceptions, malgré la précarité de sa situation matérielle en cet été *An'ei* 1 (1772), il croit encore assez au succès de ses multiples entreprises pour repousser, avec agacement,

(1) O C, p 364

(2) L'expérience tentée par Gennai fut plusieurs fois renouvelée après lui, mais sans succes En *Bunka* 1 (1804), le *Nagasaki-bugyô* Naruse Inaba no kami entreprit l'élevage de moutons importés de Chine à Uragami, dans le Kyûshû , mais le troupeau s'éteignit en quelques années En *Bunka* 14 (1817) le médecin d'état Shibuc Chôhaku fit une tentative analogue à Edo les moutons qu'il maintenait en vie à grand-peine périrent dans un incendie en *Bunsei* 7 (1824) (cf *Nihon keori rokujû-nen-shi*, p 64) On note également, au cours du XIXe siècle, plusieurs essais infructueux dans les *han* de toute évidence, le climat japonais ne convient pas à cet animal

(3) Cf lettre du 30, 10e mois à Kuriyama Kôan (premier suppl aux O C, p 6) Gennai a adressé un mémoire sur l'élevage des moutons à Kawai Echizen no kami (*Kanjô bugyô* en *Meiwa* 8 1771) , mais celui-ci, « incapable de s'élever au-dessus de l'entendement d'un administrateur médiocre », n'a pas donné suite à ses suggestions

(4) Cf O C, p 624

(5) O C, p 626 Mais selon le rapport Ôyama-Ôta (voir p 130), Yoshida Rihei avait lui aussi reconnu la mine de Tada en 1772 on peut supposer qu'il voyageait avec Gennai Celui-ci ne s'attribue-t-il pas des merites qui revenaient, en fait, à son collaborateur ?

(6) O C, p 262 Assurément, le mot n'est pas pris ici dans son sens péjoratif (cf p 93, n. 1) Comment ne pas songer cependant en lisant ces lignes que Gennai, quelques années auparavant, vitupérait la cupidité des *yamashi* dans son *Nenashi-gusa*, et que quelques années plus tard, dans la suite du *Hôhi-ron*, il protestera qu'il n'a jamais été un *yamashi* ?

les conseils de Tôgen, qui l'exhortait sans doute à renoncer à sa vie de *rônin* :

« Depuis toujours, l'état de fonctionnaire me déplaît... Quand bien même je deviendrais ministre des finances, si c'est pour imiter Ono[1], ce n'est pas là un destin extraordinaire. L'homme que je trouve remarquable, moi, et que je veux imiter, c'est Shôtoku Taishi... Ce qui me réjouit plus que tout, c'est d'obtenir un ou deux succès comme mes poteries et mon *rasha* : voilà ce qui m'emplit de fierté. Et il n'est pas à mes yeux de source de revenus plus assurée, que l'exploitation d'un gisement sans aléas[2] »

Le voyage au pays d'Akita

Reprise des travaux dans la région de Chichibu.

Rentré à Edo[3], Gennai aussitôt revient à sa grande affaire : la mine de fer de Nakatsugawa. Le Bakufu semble d'intéresser de plus en plus sérieusement à son projet[4]. Au 9e mois *An'ei* 1 (1772), des subordonnés de Matsudaira Suô no kami viennent sur les lieux pour une « inspection privée » *(naiken)*. A la suite de cette visite, Gennai, au 11e mois *An'ei* 1 (1772), est convoqué à Edo ; il est de retour à Nakatsugawa le 8 du mois suivant. Sans doute a-t-il reçu alors l'autorisation de commencer l'exploitation proprement dite, car dès le début de l'année *An'ei* 2 (1773), son équipe, dirigée par Iwata Saburôbei[5] et Kôjirô, entreprend les travaux d'aménagement

(1) Ono no Takamura (*Enryaku* 21-*Ninju* 25 : 802-852), haut fonctionnaire de la cour impériale, qui pour avoir déplu à l'empereur-retiré Saga, fut exilé dans l'île d'Oki

(2) O C, p 624 « Un gisement sans aléas » = jap *kega kore naki yama* On pourrait aussi comprendre : « une spéculation sans aléas, sans risque d'échec », le mot *yama* ayant aussi ce sens Mais le contexte incite à préférer la première interprétation

(3) Sa maison de Shirakabe-chô ayant été détruite, si l'on en croit le *Hiraga Gennai shôden*, par le grand incendie de l'année précédente, il dut se trouver sans logis Sans doute est-ce à cette époque qu'il fut hébergé par son protecteur Chiga (Dôryû ?) Il écrit en effet qu'il « habite chez Chiga », en attendant que sa « nouvelle maison » soit prête, dans une lettre du 11, 12e mois à Iwata Saburôbei et Yozô (O C, p 600-601) que je crois pouvoir dater d'*An'ei* 2 (1773)

Gennai y parle de l'artisan Takami Shukichi qu'il a « fait venir à Edo depuis le 6e mois (de cette année) » Or, dans une lettre du 28, 6e mois à Kubo Sokan, Kyûan et Itô Chugo (O C, p 645-646) — qui ne peut être que d'*An'ei* 2 parce que Gennai y annonce qu'il « part demain pour Akita » —, il apparaît que Shûkichi se trouve auprès de Gennai La lettre du 11, 12e mois ne saurait donc être postérieure à l'année *An'ei* 2 Et comme Gennai y écrit d'autre part qu'à « Nagasaki aussi bien qu'à Edo tout le monde est en admiration devant les travaux (de Shûkichi) », on ne peut guère la supposer antérieure au voyage à Nagasaki On ne saurait, enfin, la dater du 12e mois *An'ei* 1 (1772), car au 6e mois *An'ei* 1, ne se trouvant pas à Edo, il n'y pouvait faire venir l'artisan Shûkichi Au 12e mois *An'ei* 2, Gennai était rentré de son voyage au pays d'Akita

La « nouvelle maison » à laquelle il fait allusion est peut-être celui du Tojûrô Shimmichi cf. Ôta Nampo, *Yakko-dako*, p 807 : « Il habita dans une maison de derrière à Shirakabe-chô, puis il élut domicile au Tôjûrô Shimmichi »

(4) Pour les faits qui suivent, cf *Kôzan kiroku*

(5) Iwata Saburôbei : notable du village de Kunamura, qui collabora constamment

du terrain. Le 18 du 3e mois, le *Bugyô* lui envoie une délégation, pour une inspection officielle cette fois[1] C'est la consécration ! Gennai, qui ne doute plus désormais du succès, passe avec Saburôbei, le 15 du 6e mois *An'ei* 2 (1773), un contrat par lequel il lui cède 1/20 des (futurs) profit de la mine[2]

S'il associait de la sorte Saburôbei à son entreprise, c'est sans doute parce que, s'absentant à nouveau, il s'apprêtait à lui en confier pour quelque temps la direction répondant à l'invitation du daimyô d'Akita Satake Yoshiatsu, il quitte en effet Edo pour Akita le 29 du 6e mois *An'ei* 2 (1773).

L'invitation de Satake Yoshiatsu.

La découverte, par Inoue Ryûmei, du rapport Ôyama-Ôta et de plusieurs autres importantes pièces d'archives du fief d'Akita permet aujourd'hui de reconstituer assez exactement les circonstances de ce voyage, et de mieux comprendre comment le puissant daimyô d'Akita fut amené à solliciter les services de Hiraga Gennai et de son collaborateur Yoshida Rihei.

Selon le rapport, c'est au premier mois *An'ei* 2 (1773)[3], au cours d'une visite chez le médecin d'état Chiga Dôryû, qu'Ôta Idayû, haut fonctionnaire du *han* d'Akita, avait rencontré Gennai et Rihei Tous deux avaient alors une haute réputation de *yamashi*, surtout Rihei, qui pratiquait depuis quarante ans le métier de prospecteur et de fondeur . les auteurs du rapport ne cachent pas qu'ils ont plus confiance en ses talents qu'en ceux de Gennai L'an dernier (en *An'ei* 1 - 1772) Rihei, inspectant la mine de Tada, qui était jusqu'alors considérée comme une mine de cuivre, avait prouvé que le minerai contenait une forte proportion d'argent, qu'il était possible d'extraire et de fondre[4] On montre à Ôta Idayû un échantillon du minerai de Tada, et celui-ci est stupéfait l'apparence en est exactement la même que celle du minerai de la fameuse mine de cuivre d'Ani, dans

avec Gennai lors des travaux de Nakatsugawa, et fut ensuite son associé, dans sa seconde entreprise la fabrication du charbon de bois (cf p 141) Son nom figure parmi les destinataires de six lettres recueillies dans les Œuvres Complètes, qui nous ont également transmis le texte des contrats passes par Gennai avec Saburôbei et son parent Kizaemon Ses descendants, à Kunamura, sont en possession d'un nombre important de documents intéressant Gennai

(1) Le texte du *Kôzan hiroku* porte *jûhachi-nichi go-bugyô sama Nakatsugawa mura e onchaku ari* Mais ce n'est évidemment pas le Bugyô en personne qui s'est déplacé

(2) O C, p 605-606

(3) Les premiers contacts de Gennai avec des agents du fief d'Akita sont cependant antérieurs au voyage a Nagasaki, comme le prouve ce passage de la lettre du 13, 10e mois (*Meiwa* 7-1770) a Iwata Saburobei (O C, p 602)

« Récemment, au sujet de l'affaire des mines d'argent et de cuivre d'Akita, j'ai rencontré des officiels (de ce fief) Ils m'ont instamment sollicité J'ai envie de m'attaquer à ce travail, mais comme je dois d'abord régler (le voyage) à Nagasaki, j'ai promis de m'en occuper l'an prochain, quand je rentrerai de Nagasaki Comme la demande vient du seigneur (d'Akita) c'est une excellente affaire

(4) Sans doute accomplit-il cette prospection en compagnie de Gennai cf p 128, n 5

le *han* d'Akita serait-ce donc que le minerai d'Ani contient aussi de l'argent ? Yoshida Rihei s'en montre assuré , car il dit avoir fait lui-même à Ôsaka la même expérience sur les minerais d'Ani que sur ceux de Tada. Et il représente à Idayû que les autorités d'Akita réaliseraient des bénéfices considérables si au lieu d'envoyer à Ôsaka[1] leur cuivre non raffiné, comme elles le faisaient jusqu'alors, elles en extrayaient préalablement l'argent, selon le procédé qu'il avait lui-même mis au point[2].

Les finances du *han*, qui se trouvaient à cette époque en assez mauvais état[3], avaient grand besoin de ce revenu supplémentaire . et c'est ainsi que sur le conseil d'Ôta Idayû, Satake Yoshiatsu invita dans son fief les deux prospecteurs, avec pour mission principale d'y enseigner leur procédé pour extraire l'argent des minerais de cuivre d'Akita, et secondaire, d'opérer un recensement général des « ressources naturelles » du territoire[4] Tous deux acceptèrent, mais il se passa encore plusieurs mois avant qu'ils fussent en état de partir Gennai était absorbé par ses activités de Chichibu, et quant à Rihei, il fallut l'arracher à Matsudaira Suô no kami, qui semblait ne pouvoir se passer de ses services[5]

Les deux hommes se mirent en route le 29 du 6e mois, en compagnie de Tsunoda Teisuke, *rusui*[6] du fief d'Akita , le 12 du mois suivant, ils parvinrent à la mine d'argent d'Innai, sur le territoire du fief, où le *Ginzan-bugyô* Hirai Kirokurô se porta à leur rencontre Après s'être reposés quelques jours à Kakunodate, capitale d'un « fief secondaire » *(shihan*[7]*)* administré par le frère de Yoshiatsu, Satake Yoshimi, ils se dirigèrent ver la mine d'Ani Puis Gennai se sépara de Rihei le 2 du 9e mois, il arrive à Kubota (ancien nom d'Akita), et après quelques jours d'entretiens avec les fonctionnaires du *han*, part en direction du nord, pour reconnaître une mine de zinc à Numadate Rihei, cependant, ayant accompli sa mission à Ani, se dirige à son tour vers Akita, où il arrive le 19 du 9e mois, après avoir inspecté sur son passage la mine d'argent de Yamori En récompense de ses services, il reçoit du daimyô la somme de 50 *ryô* et, le 10 du 10e mois, repart pour Edo Gennai cependant, rentré à Akita le

(1) Tout le cuivre produit sur le territoire du Japon devait être acheminé à Ôsaka pour y être acheté par le Bakufu et fondu par ses soins (cf John Whitney Hall, *op cit* , p 75)

(2) Cf Inoue Ryûmei, *op* , *cit* p 32 Ce procédé était le *Namban-buki*, en usage chez les fondeurs d'Ôsaka

(3) A cette époque, le *han* se voyait fréquemment imposer par le Bakufu des « corvées *(kaeki)* qui grevaient son économie Au surplus, les mauvaises récoltes et les calamites naturelles se succédaient graves inondations en *Hôryaku* 1 (1751), incendie au château d'Akita en *Meiwa* 1 (1764) (cf Hirafuku Hyakusui, *Nihon yôga shokô*, p 1)

(4) Cf *Kotaka Sôketsu kinkô oboe* dans Inoue Ryumei *op cit* , p 38

(5) Yoshida Rihei était le *goyô-kiki* de Matsudaira Suô no kami (Inoue, *op cit* , p 38)

(6) Cf p 126, n 4)

(7) C'est-à-dire un fief rattaché à un autre fief, un fief dont le seigneur a pour suzerain direct, non le shôgun lui-même, mais un daimyô

17 du 10e mois, quitte le *han* le 29, honoré comme Rihei d'une gratification de 50 *ryô*. Les textes présentés par M. Inoue ne mentionnent pas d'autre récompense. Cependant, s'il faut en croire Gennai (lettre du 15 au maître Ôzan[1]), le prince ne borna pas là sa générosité à son égard : il lui fit présent d'un *kakemono* de sa main (nous verrons que Yoshiatsu était peintre) et s'engagea à lui verser annuellement une pension de 100 *ryô* d'argent Il n'aurait tenu qu'à lui d'obtenir bien davantage : le daimyô lui offrait un domaine *(chigyô)* de 2.000 *koku*, dans un terrain qui, convenablement cultivé, aurait pu en produire, estime Gennai, de 3 à 5 000. Mais une terre, même s'il la tenait d'un prince aussi digne d'estime que Yoshiatsu, était à ses yeux le symbole de tous les asservissements : il refusa, et s'en retourna *rônin*, comme il était venu.

Si Gennai dit vrai dans cette lettre, on peut considérer que le voyage en Akita marque une date importante dans son existence. Pour la première fois, et la dernière sans doute, il a réussi à établir avec un grand du monde féodal un type de relation qui le satisfait, parce qu'il répond à l'image qu'il se fait de lui-même le seigneur d'Akita est son obligé, qui lui est redevable, dit-il, « d'un « profit d'état » de plus de 20 000 *ryô* ». Et si le bienfaiteur accepte quelque argent en récompense des services rendus, c'est à condition qu'il ne soit pas porté atteinte à sa chère liberté.

Satake Yoshiatsu.

Ce n'était pas en vérité un daimyô ordinaire que ce Satake Yoshiatsu (*Kan'ei* 1-*Temmei* 5 1748-1785) qui témoignait à Gennai tant d'intérêt et de sollicitude Vingt-huitième seigneur d'Akita, il ne fut que onze ans à peine à la tête de son fief Mais, remarquablement intelligent, il réussit dans sa courte existence à accomplir plusieurs réformes importantes, et à rétablir, jusqu'à un certain point, la situation économique et financière du *han*, qui était depuis longtemps déplorable Ce bon administrateur était aussi un *bunjin* accompli L'histoire de l'art, qui le désigne par son pseudonyme de Shozan, reconnaît en lui l'un des fondateurs de l'« école d'Akita », qui joua un rôle important dans la genèse du « dessin occidental » *(yôga)* au XVIIIe siècle. Shozan commença par peindre selon la manière traditionnelle des Kanô, puis il s'intéressa au *bunjin-ga* (cf. ci-dessous) et au *yôga* On présume que lorsqu'il demanda à Gennai de venir dans ses terres en *An'ei* 2 (1773), l'invitation s'adressait autant au peintre qu'au prospecteur car Gennai, dès cette époque sans doute, passait pour détenir les secrets du dessin occidental

Gennai et le yôga

Rappelons qu'au XVIIIe siècle, la peinture japonaise est dominée par le *nanshû-ga* ou *bunjin-ga* C'est sous la dynastie Ming que ce

(1) O C, p 611

style avait, en Chine, supplanté le *hokushû*, florissant sous les Song, et représenté au Japon, à l'époque de Muromachi, par les écoles de Sesshû et de Kanô. Comme le *nanshû* était surtout pratiqué par les « *bunjin* » Chinois de la fin des Ming et du début des Ts'ing — qui en faisaient un de leurs « arts » au même titre que la poésie et la musique — les termes de *nanshû-ga* et de *bunjin-ga* sont pratiquement synonymes. La vogue du *bunjin-ga* au Japon date des années *Kyôhô*. en *Kyôhô* 16 (1731) le peintre Chinois Tch'en Nan-p'in (Shin Nampin) vint à Nagasaki sur l'invitation du *Nagasaki bugyô*. Il y séjourna deux ans, formant de nombreux disciples. Sa manière, caractérisée par le souci du *réalisme*, exerça une influence profonde sur les artistes japonais, qui avaient fini par se lasser du style Kanô ; Maruyama Ôkyo dans le Kansai, et à Edo Sô Shiseki, transmirent ses enseignements Ce réalisme du *nanshû* préparait des peintres comme Maruyama Ôkyo ou Satake Shozan à subir l'influence des techniques occidentales, que le Japon redécouvre précisément à cette époque l'art des Kirishitan, englouti avec leur religion dans le cataclysme des persécutions, n'avait pas exercé d'influence durable. Mais voici qu'au XVIIIe siècle affluent à Nagasaki, apportées par les navires hollandais, gravures et peintures, dont vont s'inspirer certains artistes japonais Il se constituera de la sorte, vers la fin du XVIIIe siècle, une école de « hollandisants », qui pratiqueront surtout la gravure sur cuivre . tels Shiba Kôkan et Aôdô Denzen. Mais ces introducteurs de l'art européen avaient eu un précurseur en Hiraga Gennai

Nous avons vu que celui-ci, dès l'enfance selon certaine tradition (cf. p 11-12), montrait d'étonnantes dispositions pour le dessin. A un moment de sa vie que nous ne pouvons préciser — vraisemblablement lors de son second séjour à Nagasaki — il étudia les techniques occidentales de dessin et de peinture, et fut sans doute le premier Japonais, depuis le temps des Kirishitan, à en tenter l'application, comme l'attestent plusieurs dessins et tableaux conservés qui portent sa signature.

Dès l'époque des *bussankai*, Gennai s'intéressait aux matières colorantes employées par les Occidentaux. Il en présente plusieurs dans la partie du *Butsurui-hinhitsu* consacrée aux minéraux le *kimmitsuda*, couleur « jaune-rouge », que l'on a supposé être un sel de cadmium[1], le berein--burâu (*Berlin blauw*, bleu de prusse ?) qu'il traduit *ryokuran*, et identifie au vert d'Espagne, *supansu-guroun (spaanschgroen)* On note cependant qu'il n'a pas illustré lui-même son ouvrage , il a confié ce soin à Sô Shiseki, disciple de Shin Nampin Un seul dessin du *Butsurui-hinhitsu* est signé Kyûkei Sanjin c'est, dans le supplément sur la culture de la canne à sucre, le « croquis montrant comment on extrait le jus de la canne en la broyant » *(Satôkibi o kishirite shiru o toru no zu)*, la manière en est strictement traditionnelle.

(1) Cf Toyama Usaburô, *Nihon shoki yôga-shi-kô*, p 118

Au village de Yasuda, dans l'île de Shôdo, on peut voir un tableau connu sous le nom d'*Akafuku Ranjin-zu*[1], représentant un Hollandais en vêtements rouges, accompagné d'un négrillon. Il s'agit sans doute d'une copie (sur papier) d'une œuvre occidentale, mais réinterprétée avec les moyens et selon les procédés traditionnels : le trait est typiquement japonais, ainsi que les couleurs employées. On remarque cependant que l'artiste s'est efforcé de rendre le modelé, en variant l'épaisseur de la couche. En bas et à gauche, bien visible, la signature Hiraga Gennai. D'ailleurs, les possesseurs actuels du tableau étant les descendants de Hiraga Gondayû, l'attribution ne saurait faire de doute.

Mais la plus célèbre des œuvres qui nous soient parvenues sous le nom de Gennai est le *Seiyô fujin-zô* « portrait d'une femme d'occident », conservé au musée des beaux-arts de Kôbe. C'est une peinture à l'huile, sur toile de chanvre, mais les matières colorantes employées sont celles qui étaient d'usage courant au Japon avant *Meiji*, et un certain manque de relief, comme si l'artiste avait cherché à créer le modelé sans y parvenir, prouve qu'il s'agit bien de l'œuvre d'un peintre japonais, copiant un modèle occidental[2]. D'aucuns pensent que la signature de Gennai, qui figure sur ce tableau, a été ajoutée postérieurement[3].

Signalons enfin que M. Inoue Ryûmei vient de découvrir dans la ville d'Akita deux autres œuvres de Gennai.

L'une est un « portrait de femme occidentale » (non signé[4]) tout semblable au précédent : même toile, même matière, mais on note quelques différences de détails ; l'impression générale est que l'artiste, s'éloignant de son modèle, s'est laissé pour ainsi dire reconquérir par la technique japonaise traditionnelle ; ce qui me suggère l'hypothèse suivante : Gennai peignit l'œuvre du musée de Kôbe pendant son séjour à Nagasaki, sur la vue d'un tableau « hollandais ». Par la suite, cette copie lui aurait, à son tour, servi de modèle : c'est après son départ de Nagasaki, vraisemblablement pendant son séjour à Kakunodate (cf. ci-dessous) ou à Akita, qu'il aurait produit le second *Seiyô fujin-zô*.

L'autre porte la signature de Kyûkei : c'est un dessin représentant deux divinités du Shintoïsme, où l'on ne discerne pas plus d'influence occidentale que dans le croquis du *Butsurui-hinhitsu*[5].

(1) Cf. Teruoka, *op. cit.*, p. 239.
J'ai pu voir le « Hollandais en rouge » au musée Hiraga de Shido, où il était temporairement exposé.

(2) Cf. Toyama Usaburo, *op. cit.*, p. 128.

(3) Cf. Inoue Ryûmei, *Gennai no bijutsu-teki shin-shiryô, jô*, p. 17.

(4) L'attribution a Gennai reste donc hypothétique. Ce tableau appartenait naguère au peintre Fujita, qui l'a cédé en 1936 à son propriétaire actuel, Hirano Masayoshi, résidant a Akita. C'est également chez M. Hirano que se trouve le dessin représentant deux divinités shintoïques (cf. Inoue Ryûmei, Gennai , *jô*, p. 17).

(5) Toyama Usaburô, *op. cit.*, p. 132-137, mentionne encore deux peintures à l'huile —

Gennai et l'école d'Akita

Ces découvertes apportent une confirmation supplémentaire à une thèse déjà bien établie par ailleurs l'un des rôles de Gennai durant son séjour dans le *han* d'Akita fut d'y enseigner les règles du « dessin occidental ».

Nous avons vu qu'avant d'arriver à la capitale du *han*, Gennai avait quelque temps séjourné à Kakunodate. C'est là qu'il fit la connaissance d'un jeune samurai aux ordres de Satake Yoshimi, Odano Naotake, dont les talents de peintre étaient déjà fort prisés dans la région Selon une tradition rapportée par Hirafuku Hyakusui[1], Gennai avait beaucoup admiré, dans la maison où il était hébergé, un paravent peint par Naotake Désireux de connaître l'auteur de cette œuvre, il le fit venir, et lui demanda de dessiner un *kagami mochi* (gâteau sphérique) vu par dessus Le jeune homme réfléchit un moment, puis dessina Gennai lui dit sur ton dessin, on ne peut distinguer si tu as voulu représenter un *plateau* ou une *boule*. Et il lui enseigna la méthode hollandaise pour suggérer le relief par les ombres.

Le 30 du 10e mois *An'ei* 2 (13 déc. 1773), Naotake fut nommé fonctionnaire-résidant du *han* d'Akita à Edo, avec la charge de « préposé à l'examen des ressources naturelles » *(bussan gimmi-yaku)* : c'était un travail de *honzôgaku-sha* Mais on se souvient que Gennai était lui-même officiellement, un « naturaliste » cet office n'était sans doute qu'un prétexte, une facilité accordée à Naotake par les autorités de son fief pour lui permettre de suivre Gennai à Edo et de continuer d'y recevoir son enseignement , car il ne semble pas que Naotake, pendant les six années qu'il passa à Edo, se soit adonné à des activités autres qu'artistiques. C'est lui notamment qui en *An'ei* 5 (1776) illustra le *Kaitai shinsho*, ouvrant ainsi la voie aux graveurs de l'école « hollandaise » , selon le *Hiraga Gennai shôden*, il aurait été dans ce domaine le maître de Shiba Kôkan[2]. Cependant en *An'ei* 7 (1779) il fut mis aux « arrêts de rigueur » *(enryo kinshin)* — vraisemblablement parce qu'il avait poussé le dénouement envers Kyûkei jusqu'à le visiter secrètement dans sa prison (cf p. 170) — et dut regagner Kakunodate, où il mourut l'année suivante[3]

Ces relations de maître à disciple entre les deux hommes sont attestées par Gennai lui-même dans une lettre du 30, 10e mois à

de facture tres semblable au *Seiyô fujin-zô* — qu'il attribue à Gennai une « femme occidentale tenant un instrument de musique » *(gakki o motsu seiyô fujin-zô)* et une femme « occidentale à la harpe » *(tategoto o motsu seiyô fujin-zô)* Mais personne a ma connaissance n'a signalé l'existence de ces tableaux apres Toyama

(1) *Op cit*, p 9

(2) Cf *Hiraga Gennai shôden* (*Shin-shiryô*, p 39) « C'est a partir du moment ou (Odano Takesuke) illustra les livres d'histoire naturelle des Hollandais qu'on se mit a pratiquer le dessin hollandais (au Japon) ; Shiba Kôkan et tous les autres sont ses disciples »

La thèse, très répandue, selon laquelle Shiba Kokan aurait directement reçu les enseignements de Gennai me paraît dépourvue de fondements

(3) Cf Inoue Ryûmei, *Gennai ge*, p 24 , Mori Senzô, *Hiraga Gennai kenkyû*

Kuriyama Kôan[1], il déclare avoir enseigné le « dessin occidental » *(seiyô gahô)* à Sakaiya Gengo (cf p 33) et à Takesuke (autre nom de Naotake). D'autre part, dans son *gesaku Tonda uwasa no hanashi* (*An'ei* 7 - 1778) il édicte, sous le titre *Monjin nanigashi ni shimesu*, un certain nombre de préceptes moraux à l'adresse d'un « disciple un tel » qui ne peut-être que Naotake : car un texte identique était conservé, jusqu'à une date récente[2], au domicile des descendants du peintre à Kakunodate.

Les connaissances qu'il avait acquises auprès de Gennai, Naotake les transmit d'une part à son suzerain direct Satake Yoshimi, d'autre part au daimyô Yoshiatsu. Ce dernier composa, au 9e mois *An'ei* 6 (1777), deux traités théoriques sur le dessin occidental, *Gahô kôryô* et *Gazu rikai*, où l'influence de Gennai est manifeste : en certains endroits, l'auteur affirme même qu'il rapporte directement ses propos[3] Comme cette année-là, précisément, Naotake avait fait un séjour à Akita[4], la filiation est claire.

Odano Naotake, Shozan, Satake Yoshimi, sont les trois noms les plus représentatifs de la « première génération » de l'école d'Akita Celle-ci se développera jusqu'au début du XIXe siècle, avec Sasaki Genzen, Hakuun shônin, Igarashi Ranji Chez tous ces peintres, cependant, le recours aux techniques occidentales, introduites par Naotake, ne fut jamais systématique Dans son ensemble, l'école d'Akita, profondément marquée par la tradition réaliste du *nanshû*, reste en marge du *yôga* proprement dit.

La « grande bevue » de Gennai

Au retour d'Akita, Gennai reprend la direction des travaux de Nakatsugawa, et croit enfin toucher au but. Dans la lettre du 15 (*An'ei* 3 - 1774)[5] à Ôzan, il laisse éclater sa joie · enfin l'exploitation a commencé ; le minerai sort, un minerai abondant, qui donne un fer de qualité supérieure déjà il a pu en forger une épée dont il a fait présent au prince Tanuma.

Or, au 11e mois *An'ei* 4 (1775), s'adressant à son beau-frère Gondayû[6], il doit reconnaître son échec « Pour ce qui est de la mine de fer de Chichibu, le procédé de fusion n'est pas encore au point. . Quoique la mine soit au repos, il me faut y maintenir des hommes

(1) Premier supplément aux O C, p 6
(2) Il disparut dans un incendie en 1912 cf Inoue Ryûmei, *Gennai chû*, p 15
(3) Dans le *Gazu rikai* Shozan cite une phrase de Gennai sur les principes du dessin occidental (cf Toyama *op cit*) D'autre part, au chapitre *Tansei-bu* de cet ouvrage, où il traite des matieres colorantes, il s'inspire manifestement du *Butsurui-hinhitsu* (cf Inoue Ryûmei, *Gennai.* , *chû*, p 16)
(4) Cf Inoue Ryûmei, *Gennai* , *ge*, p 24
(5) O C, p 611
(6) Lettre du 24, 11e mois a Gondayû (O C, p 628) Une allusion à l'accord passé avec le charbonnier Yamamoto Bunnoemon, qui se concrétisera dans le contrat du 5, 12e mois *An'ei* 4 (O C, p 606), permet de dater cette lettre d'*An'ei* 4

(pour la surveillance) . » Aveux voilés, enveloppés dans la description complaisante de ses réussites : il a mis au point un service de bateaux légers pour évacuer le fer produit (quand il y en aura) par voie fluviale ; le daimyô de Sendai l'invite à se rendre dans ses terres, et lui octroie une gratification[1] qui l'aide à financer ses travaux de Chichibu — mais tout cela ne change rien au fait capital . la mine est fermée.

Que s'était-il donc passé dans l'intervalle ? Ici encore, notre unique source est le *Kôzan kiroku*

« .. Après cela on entreprit de résoudre le problème de la fusion Jusqu'en *An'ei* 3 (1774) on procéda à l'extraction du minerai. Mais à partir de cette année-là, pendant neuf ans, la mine cessa son activité La raison de cet arrêt, c'est la grande bévue commise par Hiraga, qui avait monté l'affaire » Et c'est sur cette appréciation laconique que se clot le passage du *Kôzan kiroku* consacré à Hiraga Gennai

Qu'est-ce que cette « grande bévue » ? Kyûkei indique lui-même, dans sa lettre à Gondayû, la cause de sa déconvenue : il n'a pu maîtriser les difficultés techniques relatives à la fusion du minerai, qui le tourmentaient depuis plusieurs années Déjà, à la veille de son départ pour Nagasaki, il laissait paraître ses inquiétudes « Cette mine est une affaire sans précédent dans l'histoire du Japon, de la Chine et des pays barbares. Mais je ne suis pas encore venu à bout du problème de la fusion, et j'y peine énormément. Si seulement je parviens à assurer la fusion du minerai, j'aurai là un trésor inépuisable. Si seulement j'y parviens, alors je me réjouis à la pensée que je pourrai écrire les livres que j'ai en tête » (lettre à Genkô du 25, 4e mois)[2].

On ne peut préciser à quelle date l'exploitation fut arrêtée. Au 8e mois *An'ei* 3 (1774) encore, Gennai adresse au *daikan* Maezawa Tôjûrô une déclaration[3] où il s'engage à lui verser, pour 30 *kan* de fer produit, 1 *momme* d'argent, sous réserve d'augmenter cette contribution si la production de la mine dépassait l'estimation actuelle. Donc à cette date encore, on produisait du fer à Nakatsugawa, ou du moins l'on escomptait en produire sous peu.

Les obstacles techniques étaient-ils seuls en cause ? Je ne le pense pas, car je suis frappé d'une bien curieuse coïncidence · cette année *An'ei* 3 est précisément celle où le Bakufu, inquiet du désordre financier et de l'agitation sociale que provoquait l'afflux des pièces *(zeni)* de fer (cf. p. 100), décida brusquement de cesser d'en émettre[4] Quand on songe à quel point les activités du prospecteur étaient

(1) Dans une lettre que je date du 19, 4e mois *An'ei* 4 (1775) (O C , p 638) Gennai annonce à son beau-frère Gondayû qu'il s'est acquitté d'une « mission concernant le fer de fonte » (le texte ne permet pas de préciser de quel travail il s'agissait) dont l'avait chargé le seigneur de Sendai, et que celui-ci lui a promis de lui accorder une récompense

(2) O C , p 1499-1500

(3) Publiée par Irita Seizô *(Arata ni hakken-serareta Gennai no ichi-shiryô)* dans *Sanuki shidan*, vol 2, no 1, p 2

(4) Cf John Whitney Hall, *op cit* , p 73 et *Tokugawa jikki*, vol 47, p 447

étroitement liées à la politique minière de Tanuma, et que l'exploitation du gisement de Chichibu n'avait sans doute d'autre but que de fournir au Bakufu le fer nécessaire à la frappe de la nouvelle monnaie[1], il est clair que cette mesure ne pouvait qu'être extrêmement défavorable à son entreprise N'est-il pas, dès lors, tentant de supposer qu'on a tiré prétexte de sa lenteur à mettre au point le procédé de fusion du minerai, pour crier à son incompétence et décréter la fermeture de la mine ?

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'apologie de Gennai ingénieur des mines. A vrai dire il nous est très difficile aujourd'hui de porter un jugement sur ses capacités en ce domaine Mais il faut noter que les auteurs du rapport Ôyama-Ôta, qui louent avec emphase les talents de *yamashi* de Yoshida Rihei, se montrent très réservés dans l'appréciation qu'ils portent sur Gennai D'autre part on a l'impression, à la lecture de la correspondance, que pour la phase la plus concrète, la plus technique du travail, il s'en remettait constamment à des « professionnels » comme Yoshida Rihei ou Iwata Saburôbei. Quoique le Japon du XVIII[e] siècle ne fût pas encore parvenu à l'âge de la spécialisation, il est évident que ce génie polyvalent s'adonnait à trop d'activités différentes pour pouvoir exceller en chacune au même degré

L'échec de Chichibu, quelle qu'en fût la raison, eut pour Gennai des conséquences très graves.

Le mythe du « *rônin* libre serviteur de l'état » s'effondre Quelle qu'ait été la nature exacte de la coopération de Gennai avec le Bakufu dans l'affaire de Nakatsugawa, le fait certain est qu'après *An'ei* 3 on ne sollicite plus ses services. S'il continue d'entretenir des relations avec de puissants personnages de l'administration centrale ou liés à elle, comme Tanuma Okitsugu et Chiga Dôryû, c'est d'une manière strictement privée. Les daimyô, à l'en croire, font parfois encore appel à ses talents de prospecteur dans une lettre postérieure à *An'ei* 5 (1776)[2], il déclare avoir reçu du seigneur de Shinjô une demande d'analyse de la teneur en argent d'un minerai de cuivre. Mais on ne voit pas qu'il ait été invité à se rendre dans ce fief pour s'y livrer à des prospections. Le rêve, longuement et complaisamment caressé, du « trésor éternel », de la mine dont les revenus réguliers mettraient à jamais le *rônin* à l'abri de l'insécurité matérielle, lui

(1) Dans une lettre a Iwata Saburôbei du 26, 2[e] mois (*An'ei* 2-1773 ?) (O C, p 607) Gennai se félicite des perspectives engageantes qui s'offrent à son exploitation de Nakatsugawa, en raison de l'accroissement de la demande en fer que provoque l'émission des *zeni* « A Mito et à Sendai la fabrication des *zeni* de fer bat son plein et au Teiza (= le monopole de l'or, Kinza, chargé aussi de la fabrication des *zeni* de fer ?), s'il faut en croire ce qu'on dit en secret, le fer fait completement défaut »

(2) Cf O C, p 632 Dans le même fragment il est question du *Gennai-gushi*, dont l'« invention » date de *An'ei* 5 (1776) (cf p 146, n 9) ceci prouve que la lettre n'est pas antérieure à *An'ei* 5, mais non pas, me semble-t-il, qu'elle fut écrite *en An'ei* 5 comme le dit M Teruoka, *op cit*, p 281

permettant de s'adonner enfin à des tâches intellectuelles désintéressées, ce rêve aussi est brisée : quelques brillantes que soient parfois les apparences, Gennai vivra les quelque années qui lui restent à vivre dans la hantise des dettes et de la pauvreté.

A ces déceptions venait s'ajouter sans doute un autre sujet d'amertume : il semble que cette malheureuse affaire de Chichibu lui ait causé un terrible préjudice moral. C'est elle surtout qui lui valut cette réputation de *yamashi* (au sens péjoratif du mot) contre laquelle il protestera avec véhémence dans ses derniers *gesaku.*

Au vrai, l'échec de Gennai prouvait son incompétence plutôt que sa malhonnêteté : mais enfin, il n'avait pas tenu ses promesses , il avait, peut-être, lésé les intérêts de tel et tel *chônin* qui s'étaient associés à son entreprise. Et les autorités, contraintes par les émeutes d'*An'ei* 2 (1773) contre les pièces de fer, réputées responsables de la hausse des prix, d'en interrompre l'émission, trouvèrent peut-être commode de détourner le ressentiment populaire sur ceux qui, tel Gennai, avaient prêté leur concours à cette initiative maintenant désavouée.

CHAPITRE QUATRIÈME

LES ANNÉES SOMBRES

Poursuite des activités au pays de Chichibu

L'arrêt des travaux à la mine du Ryôgami-zan ne marque pas la fin des activités de Gennai dans la région de Chichibu. Un échec, un succès : fidèle à la maxime qu'il énonçait dans sa lettre d'Ôsaka à Tôgen et Gondayû, il va s'accrocher plusieurs années encore à ce pays où il avait consumé déjà tant d'efforts et tant de jours. Et s'il ne parvint pas à relancer l'exploitation du minerai de fer, une autre entreprise, moins ambitieuse, mais plus fructueuse en fin de compte, va requérir ses soins

Dans la lettre du 11e mois (*An'ei* 4 - 1775) à Gondayû (cf p. 136), il affirme être parvenu à rendre la rivière Arakawa navigable sur une distance de seize lieues qu'il fallait jusque là franchir par voie de terre, avec des bêtes de somme. La déclaration au *daikan* Maezawa Tôjûrô (cf. p. 137) apporte quelques précisions sur ces travaux Gennai y demande qu'on lui fixe un impôt *(unjô)* pour le transport du fer qu'il veut organiser sur la rivière Le parcours s'étend de Niekawa, au pied du Ryôgami-zan, jusqu'à Kuna, village situé un peu en amont de Chichibu — et doit s'effectuer sur de « petites embarcations d'un nouveau modèle » *(shinki kobune)* , il ne s'agissait donc pas d'aménager la rivière elle-même, mais de faire passer des bateaux de petite taille là où les gros n'accédaient point.

N'ayant pas de fer à charger sur ses embarcations, l'ingénieur s'avisa d'employer à d'autres fins le service de transport qu'il avait institué Dès le début de l'année *An'ei* 3 (1774), sans doute, on avait commencé de fabriquer en grande quantité à Nakatsugawa le charbon de bois qu'il fallait mêler au minerai en fusion pour réduire les oxydes de fer qu'il contenait[1]. Faute de fer, Gennai décida de vendre le charbon lui-même, qu'il lui était aisé désormais d'acheminer jusqu'à Edo par l'Arakawa L'idée était excellente, car les commerçants

(1) Déjà dans la lettre du 13, 10e mois a Saburôbei, écrite à la veille du depart pour Nagasaki (O C , p 601), Gennai demande a son associe d'« appliquer tous ses efforts a la production du bois ».

en gros *(ton'ya)* de la capitale achetaient le charbon à raison de dix-neuf sacs de six *kan* pour un *ryô*, alors qu'à Chichibu il en produisait, pour le même prix, vingt-sept ou vingt-huit sacs[1]. Mais ici encore, il ne suffisait pas de concevoir , pour réaliser, il fallait faire appel à l'expérience d'hommes du métier Gennai décida de s'associer avec un charbonnier *(sumi-yamashi)* du pays d'Izu, Yamamoto Bunnoemon[2].

On présume qu'il passa la plus grande partie de l'année *An'ei* 4 (1775) dans la région de Chichibu à développer son exploitation ; nous n'avons aucune preuve décisive de sa présence à Edo cette année-là[3]. A la fin de 1775, il paraît même étendre le champ de ses activités · par une convention du 5, 12e mois *An'ei* 4 (27 déc. 1775), il intéresse Iwata Saburôbei et Kizaemon à l'exploitation des ressources forestières de la montagne de Hashidate, propriété des paysans du village de Kagemori[4]. Le 12 du même mois, il passe contrat avec ce même Kizaemon, qui sera son prêtre-nom pour faire valoir des bois situés sous la juridiction d'Abe Bungo no kami[5].

Pourquoi Gennai ne pouvait-il travailler en son nom propre ? La formule qu'il emploie dans le contrat . « J'hésite, pour certaines raisons, à laisser paraître mon nom », est vague, mais elle laisse entendre que depuis l'affaire de la mine de Nakatsugawa, il ne se sentait plus en faveur auprès des autorités ! Cependant, les prête-nom ne se prêtent pas gratis, et comme il fallait aussi céder une partie des revenus à Bunnoemon, les profits du promoteur devaient se trouver sensiblement réduits par cette double participation étrangère.

Quoi qu'il en soit, le contrat du 12e mois *An'ei* 4 semble inaugurer de nouveaux développements de l'entreprise de Chichibu, et non en marquer la fin Il est, dans ces conditions, étonnant que la plupart des biographes modernes aient explicitement[6] ou implicitement[7] limité aux années *An'ei* 3-4 (1774-1775) la seconde phase des travaux de Kyûkei dans cette région Il est vrai qu'en *An'ei* 5 (1776) commence pour lui une nouvelle période de production littéraire (cf p 164 sqq.) , d'autre part, c'est au 11e mois *An'ei* 5 (1776) qu'il met au point le fameux générateur électrique (cf. p. 151 sqq) avec lequel il va se

(1) Cf O C , p 628 (lettre à Gondayû du 24, 11e mois)

(2) Cf O C , p 628

(3) Le prospectus pour le *kiyomizu-mochi* (cf p 146) est daté du 4e mois, *An'ei* 4 (1775) , rien ne prouve, bien entendu, que Gennai se soit trouvé à Edo au moment ou il l'a composé

(4) O C , p 606

(5) O C , p 604-605

(6) Okada Tadakichi *(Sanuki ijin Hiraga Gennai-ô)*, pour qui l'invention du *kinkara-kawa* ne saurait être postérieure aux années *An'ei* 4-5 (1775-1776), parce que dans la lettre du 3, 8e mois à Gondayû (cf p 144) il est question à la fois du *kinkara-kawa* et des travaux de Chichibu Okada date donc cette lettre de *An'ei* 4 (1775) ou 5 (1776), et n'envisage pas que les activités a Chichibu aient pu se prolonger au-delà de 1776

(7) M Teruoka, dans son *Hiraga Gennai nempu*, ne mentionne aucun fait concernant les activités de Chichibu après le contrat du 12, 12e mois *An'ei* 4

livrer dans les années suivantes à d'innombrables démonstrations, qui de toute évidence requièrent sa présence à Edo. Mais ces deux activités ne me paraissent pas inconciliables avec le métier de *sumi-yamashi*. d'autant que Gennai avait un associé auquel il pouvait temporairement confier la gestion des affaires. Déjà à l'époque de la mine de Nakatsugawa, nous savons qu'il partageait son temps entre la capitale et le théâtre de ses travaux Des lettres et fragments qui n'ont guère jusqu'à présent retenu l'attention des biographes, et auxquels je crois pouvoir assigner des dates postérieures au début d'*An'ei* 5, me donnent à penser qu'il continua ce va-et-vient au moins jusqu'en *An'ei* 6 (1777), peut-être jusqu'à la fin de son existence.

Le fragment suivant[1] me paraît devoir être daté de la fin d'*An'ei* 5 ou du début d'*An'ei* 6

« Dernièrement, je me suis établi dans une habitation séparée, à Kanda, Yamato-chô, devant la résidence de Hosokawa Gemba[2]. Quant à mon affaire de Chichibu, c'est un parfait succès, et je m'en réjouis fort En ce moment, nous avons trente-quatre ou trente-cinq hommes, et dix-huit fourneaux pour la combustion du charbon de bois Nous produisons quatre mille sacs par mois. Et l'on charge tout cela sur les bateaux »

Cette demeure de Yamato-chô, Gennai l'habitait à coup sûr au 12e mois *An'ei* 5 (1777), car la postface du *gesaku Tengu sharekôbe mekiki engi* porte ces indications « Adresse · Kanda, *daichi*[3] de Yamato-chô.. Date . dernier mois de *An'ei* 5, année du Singe (1776) » Or le *Rikifu-den*, composé pendant l'été *An'ei* 5, donne une adresse différente[4]. C'est donc vraisemblablement au cours de l'été ou de l'automne *An'ei* 5 que notre homme élut domicile à Yamato-chô ; et le fragment cité ci-dessus prouve qu'à cette époque, l'entreprise de Chichibu se développait d'une manière jugée satisfaisante par son promoteur

(1) O C, p 643

(2) *daimyô* de Kumamoto

(3) *Daichi* demeure que le Bakufu ou les *han* octroyaient à un particulier ou à une collectivité, en dédommagement pour une terre réquisitionnée *(agechi)* Le nombre des *daichi* à Edo n'a cessé de s'accroître au cours de l'ere Tokugawa, par suite d'innombrables confiscations visant soit à aménager des pare-feu, soit à permettre l'etablissement de résidences pour les feudataires

(4) Cf dans la « préface d'auteur » *An'ei Heishin natsu, Ryûtô hokugan Isôrô dai*, c'est-à-dire « Écrit par le Parasite, rive nord de la digue de Yanagiwara, été *An'ei* 5 »

La digue de Yanagiwara s'étendait le long de la Sumida depuis le pont de Sujikai jusqu'à Asakusa, Gomon L'expression Ryôtô *hokugan* ne saurait évidemment désigner le *Yamato-chô*, car celui-ci se trouve au sud de la digue Aucune des habitations connues de Gennai ne me paraît correspondre à cette définition topographique Le pseudonyme Isôrô (le Parasite) dont il signe cet opuscule suggere d'ailleurs qu'il s'agissait d'une résidence temporaire

Cependant le fait que Gennai s'est établi au Yamato-cho, devait la résidence de Hosakawa Gemba en *An'ei* 5 (1776) est indirectement confirmé par une note d'Ôta Nampo au *Hiraga Kyûkei jikki*, cf *infra*, p 146, n 12

On lit dans une lettre à Gondayû du 3, 8e mois[1] : « Pour mon retour au pays, je ne cesse de le différer, et cela me cause du souci. Pourtant, cette année, avec le *kinkarakawa* et la résidence secondaire (cf. p. 146 et 147 sqq), je comptais réunir la somme nécessaire pour couvrir les frais du voyage Mais en raison des pluies continuelles, le cuir ne se fait pas, et la résidence n'a pas de succès... » Un passage du *gesaku Tonda uwasa no hanashi* (achevé au 9e mois *An'ei* 7 - 1778[2]) où Gennai écrit « Quant au *kinkarakawa*, que j'ai inventé, les pluies continuelles en interrompent la fabrication , aussi ai-je des loisirs, et point d'argent[3] », permet de dater d'*An'ei* 7 la lettre à Gondayû. Il est en effet probable que les deux textes, où Gennai exprime les mêmes préoccupations, sont à peu près contemporains.

Le thème du retour au pays natal — toujours annoncé comme imminent, mais dont rien n'indique qu'il se soit finalement réalisé — apparaît dans plusieurs fragments, qui ne sauraient être chronologiquement fort éloignés les uns des autres[4]. Il n'est guère concevable, en effet, que Gennai ait ainsi périodiquement annoncé son retour à ses parents de Shido pendant trois ou quatre années de suite.

Dans l'un d'eux[5], adressé manifestement à Gondayû, Kyûkei accuse réception d'une lettre du 15, 10e mois, et annonce qu'« en ce qui concerne son retour au pays natal, il a consigné tous les détails dans sa lettre précédente », qui doit sous peu parvenir à son correspondant. Plus loin on lit · « Yôsuke, Yoshirô, Shûsuke[6], tout le monde se porte bien. J'envoie Yoshirô à Chichibu ». La mention du « retour » invite à dater ce fragment de l'automne *An'ei* 7 (1778), peut-être *An'ei* 6. Et si Yoshirô part pour Chichibu, c'est que les activités de Gennai n'avaient pas encore pris fin à l'époque.

Je ne relève, par contre, aucun indice chronologique décisif dans la lettre du 23, 11e mois, adressée à un habitant de Chichibu ou des environs, Kubo Shirôemon[7], pour le remercier de son concours.

(1) O C, p 621

(2) Cf O C, p 377, les derniers mots du texte *Toki ni An'ei shichi no toshi, tonda uwasa to kiku-zuki jôjun* (première décade du 9e mois *An'ei* 7-1778)

(3) O C, p 373

(4) Comme l'expression « cette année » dans la lettre du 3, 8e mois à Gondayû paraît indiquer que le projet de retour ne date pas de l'année présente, on peut supposer avec quelque vraisemblance que les fragments s'échelonnent sur les années *An'ei* 6 (1777) et *An'ei* 7 (1778)

(5) O C, p 637

(6) Il s'agit de collaborateurs de Gennai Les mêmes noms se retrouvent dans la lettre du 3, 8e mois à Gondayû raison de plus pour considérer que ces deux textes sont chronologiquement proches l'un de l'autre

(7) O C, p 613-614

Gennai avait joint à sa lettre un cadeau, transmis, à Chichibu, chez les descendants de Kubo Shirôemon c'est une boîte à livres, *bunko* (photographie dans O C, p 612) recouverte à l'extérieur de *kinkarakawa*, mais la date d'exécution n'est pas indiquée Un passage de la lettre du 3, 8e mois *An'ei* 7 (1778) à Gondayû (O C, p 621) « Cette année, grâce au *kinkarakawa*, j'espère réunir l'argent nécessaire au voyage . » me donne à penser que le début de la fabrication du *kinkarakawa* ne saurait être très antérieur à l'année *An'ei* 7, mais ce n'est là qu'une hypothèse sans fondement suffisant

Gennai y montre qu'une fois de plus, il voyait grand : il songeait à développer son réseau de transport bien au-delà des limites indiquées dans la déclaration au *daikan* Maezawa Tôjûrô Si le destinataire de la lettre et « quelques autres personnes » acceptent de « s'engager à des frais pendant un an ou deux », leur fortune est assurée : car notre homme se fait fort, d'ici dix ans, de faire passer ses bateaux à travers tout le canton, et de drainer vers Chichibu tout le commerce du pays de *Kai*[1].

Il n'y a pas apparence, cependant, que ce projet grandiose se soit jamais réalisé. Selon une tradition recueillie dans les Œuvres Complètes[2], bien longtemps après la mort de Gennai, dans les années *Bunka* (1804-1818), les autorités locales refusèrent d'accéder à une demande d'utilisation du système de transport qu'il avait institué, arguant que ce droit ne pouvait être accordé qu'à des membres de sa famille. Il semble donc que la voie fluviale qu'il avait inaugurée n'ait pas été exploitée après lui.

Expédients

Les profits que Kyûkei tirait de sa seconde affaire n'étaient pas suffisants pour lui assurer l'aisance matérielle, à en juger par les fréquentes allusions qu'il fait à sa pauvreté dans ses derniers *gesaku :*

Dans la postface du *Tengu sharekôbe mekiki engi*, il affirme qu'« il vit misérablement dans une maison louée à trois sous le mois »[3]. Dans la suite du Hôhi-ron (*An'ei* 6 - 1777) il se met plaisamment en scène sous le nom de Hinka Zeninai (« pauvre maison sans le sou »), « *rônin* maigre, à l'aspect pitoyable »[4] Au début du *Tonda uwasa no hanashi* (*An'ei* 7 - 1778) il se plaint de devoir « vivre sans manger dans une triste demeure de *rônin* »[5]. Certes, il faut faire ici la part d'une certaine exagération littéraire on verra ci-après que le *rônin* menait en ces années une vie de société brillante, et avait en apparence un train de vie des plus honorables. Mais on devine aisément à travers sa correspondance qu'il était accablé de dettes ; et il ne parvint sans doute jamais à réunir assez d'argent pour réaliser un projet de retour au pays natal qu'il paraît avoir quelque temps caressé (cf. p. 144) Plus que jamais, il doit compter, pour vivre, sur sa plume et les ressources de son ingéniosité Cette plume, vénale depuis le temps où il avait commencé d'écrire des *jôruri*, s'abaisse maintenant jusqu'à la littérature publicitaire au 4e mois *An'ei* 4

(1) Pays au sud-ouest de Chichibu, dont les limites étaient à peu près celles de l'actuelle préfecture de Yamanashi

(2) O C , *kotodomo*, p 20

(3) O C , p 389

(4) O C , p 354

(5) O. C., p. 373

(1775), par exemple, il compose pour un marchand établi près de l'Ekô-in[1], une réclame sur le gâteau dit *Kiyomizu mochi*[2].

Quant à ses « inventions », ce sont désormais le plus souvent des objets simples, susceptibles d'être fabriqués en série à des fins commerciales :

Le *kinkarakawa*, contrairement à ce que son nom suggère[3], n'était pas du cuir, mais un carton imitant le cuir[4]. D'après le *Hiraga Gennai shôden*, « il se fabriquait en froissant du papier enduit de *shibu*[5], auquel on imprimait une forme, puis on le peignait de diverses couleurs, on le plaquait d'or et d'argent, et on en faisait toutes sortes d'objets · boites à livres, *dôran*[6], etc. Et il s'en vendit des quantités immenses »[7]. Le fait que Gennai ait tiré de la vente de ces objets d'importants profits est confirmé par Ôta Nampo : « Il fabriquait du *kinkarakawa*, dont la vente était son gagne-pain ordinaire[8] ».

De l'année *An'ei* 5 (1776)[9] date le *Sugawara-gushi* ou *Gennai-gushi*, qui est un peigne à manche d'aloès orné d'escarboucles d'argent, à dents d'argent ou d'ivoire[10]. Selon le *Hiraga Kyûkei-jikki*[11], Gennai, pour « lancer » son peigne, alla trouver à Yoshiwara la célèbre courtisane Hinazuru , il le lui offrit en lui représentant qu'il était fait d'un bois infiniment précieux, importé de Nagasaki, et lui demanda de n'en plus porter d'autre. Gennai savait d'où venaient les modes à Edo le stratagème réussit à merveille ; bientôt toutes les femmes voulurent porter des *Gennai-gushi*, et la vogue de cet ornement se prolongea bien des années encore après la mort de son inventeur[12]

(1) Ekô-in temple de la secte de la Terre Pure, édifié dans le quartier de Ryôgoku-bashi pour honorer les victimes du grand incendie de *Meireki* 3 (1657) Dans son enceinte se pressaient les boutiques des commerçants et des bateleurs.

(2) O C , p 449-450.

(3) Le mot *kinkarakawa* paraît signifier cuir doré *(kin)* couvert de motifs en arabesque *(kara* pour *karakusa)*

(4) Il ne subiste à ma connaissance qu'un seul échantillon de *kinkarakawa* dont la fabrication puisse être attribuée à Gennai ou aux artisans qui l'entouraient c'est la garniture de la boîte à livres offerte par Gennai à Kubo Shirôemon (cf p 144, n 7) , mais je n'ai pu voir l'original, et la photographie qu'en donnent les O C , est trop médiocre pour qu'on en puisse tirer aucune conclusion Il est à noter que les objets de fabrication plus récente (fin des Tokugawa — début de *Meiji*) qui ont été transmis sous le nom de *kinkarakawa* sont en cuir véritable

(5) *Shibu* substance extraite des fruits du *kaki*, qu'on utilise comme verni

(6) *Dôran* sacoche qu'on porte à la ceinture

(7) *Shin-shiryô*, p 39

(8) *Yakko-dako*, p 333

(9) Cf supplément à la suite du *Hôhi-ron* (O C p 366) « Pendant la dernière année du Singe (*An'ei* 5-1776, la suite du *Hôhi-ron* étant de *An'ei* 6), lorsque je fabriquai le peigne de Sugawara et que l'usage s'en répandit dans le monde »

(10) Cf photographie dans les O. C , p 366

(11) *Kyûkei-jikki*, p 167-168

(12) Shoku Sanjin (*Hiraga Kyûkei jikki, Onchi sôsho* p 51) commente « C'est le peigne que l'on nomme peigne Iwai C'est l'époque où Gennai transféra son domicile au terrain de compensation *(daichi)* de Yamato-chô, devant la résidence de

Gennai et l'entourage de Matsudaira Yoritaka

Ces difficultés ne doivent pas nous faire croire que Kyûkei ait été à cette époque délaissé par les hauts personnages qui depuis longtemps prisaient son commerce et ses talents.

Il conserve des accointances parmi les fonctionnaires de Takamatsu résidant à Edo. A la faveur de Kimura Wataru, ministre du *han*, auquel il avait naguère dédié ses premières inventions, il doit d'être autorisé à confier ses lettres et ses colis au messager qui le 4 de chaque mois quitte Edo pour Takamatsu, l'année où le daimyô réside dans ses terres[1]. Si l'on en juge par les billets qu'il adressait en *An'ei* 6 (1777) à Miyawaki Mataemon, homme du *han* dont il fait son interprète auprès de Wataru[2], Gennai cultivait assidûment

Hosokawa Gemba . » Raison de plus pour penser que l'installation de Gennai à Yamato-chô date bien d'*An'ei* 5 (cf p 143, n 4)

On remarque qu'Ôta Nampo, attentif dans ses annotations à relever les erreurs du *Hiraga Kyûkei jikki*, ne le dément pas à cet endroit l'anecdote de la courtisane Hinazuru est peut-être véridique

(1) Cf O C , p 637 (fragment) « Dorénavant, j'ai l'intention de demander qu'on me permette de confier mon courrier aux messages de la Résidence *(O-yashiki)* De Takamatsu aussi, vous pourrez demander [le même service] a Ikeda Ichiemon, qui est aux ordres du seigneur Wataru A la résidence d'Edo, il y a le surveillant *(oku-yokome)* Fujii Heita, avec qui je suis intimement lié L'autre jour, je l'ai rencontré par hasard [Il m'a dit] les années ou le seigneur est absent, un courrier part une fois par mois, le quatre Donc, à partir du mois prochain, tous les mois je remettrai une lettre au courrier seigneurial Mon courrier part plus tôt si je le remets au seigneur Wataru que si je l'envoie d'ici »

Ce fragment doit être daté au plus tôt d'*An'ei* 4 (1775), car au début de la lettre à Gondayû du 24, 11e mois *An'ei* 4 (cf p 136-137) Gennai accuse réception d'une lettre de ses correspondants de Shido que lui a remise le « seigneur Wataru » (O C , p 628) Le privilege dont il est question dans le fragment lui était donc acquis dès cette époque

Il ne fait aucun doute que le « seigneur Wataru » (Wataru dono) est Kimura Wataru, le conseiller de Matsudaira Yoritaka Cf O C , p 635 (fragment) · « Cet été, par les bons soins de *Kimura tayû*, je vous ai fait tenir une lettre »

Le système fonctionnait encore dans les années *An'ei* 6-7 (1777-1778), à l'époque où Gennai songe à rentrer à Shido Cf O C , p 634 (fragment) « La lettre que j'ai remise le 4 de ce mois à la Résidence est sûrement parvenue à destination . »

(2) Les œuvres Complètes contiennent neuf missives adressées a Miyawaki Mataemon elles sont datées du 16, 7e mois (O. C , p 650-651) — 22, 8e mois — 4, 9e mois — 20, 9e mois — 28, 9e mois — 29, 9e mois — 3, 10e mois — 3, 10e mois — 11, 11e mois (O C , p 1494 à 1499) Je crois pouvoir rapporter toutes ces lettres a l'année *An'ei* 6 (1777), pour les raisons qui suivent

a) Il est manifeste, à simple lecture, qu'elles se font suite, et ont par conséquent été rédigées la même année

Le 16, 7e mois (O C , p 650), Gennai écrit « Je suis fort occupé en ce moment, avec les travaux d'aménagement de ma nouvelle maison, et les visites que je reçois à la villa » A quoi fait écho, dans la lettre du 22, 8e mois (O C , p 1494) « Avec ma nouvelle maison et les visites, je suis très occupé, mais j'espère que les travaux seront terminés pour le 24 » A l'invitation du 16, 7e mois (O C , p 650) « Je voudrais qu'il vînt (seulement) trois ou quatre personnes comme le seigneur Wataru et le vénérable Shôhô », correspond dans la lettre du 20, 9e mois « L'autre jour, le vénérable Shôhô est venu et je l'ai reçu Je vous prie instamment de demander au Seigneur Wataru de me rendre visite en secret » (O C , p 1496)

l'amitié du conseiller de Yoritaka tantôt il lui fait présent d'un tonneau de sake[1] ; tantôt il presse Mataemon d'inviter le *karô* à lui rendre visite « *en secret* » dans sa villa de Fukagawa[2] (cf ci-dessous) . le mot suggère que Wataru, quels que fussent ses sentiments personnels pour Gennai, hésitait à se compromettre en se rendant en trop voyant équipage chez un samuraī démissionnaire, qui avait naguère encouru de son daimyô la sanction que l'on sait[3].

Quoi qu'il en soit, dans les années *An'ei* 6-7 (1777-1778), les rapports de Kyûkei avec les autorités de Takamatsu étaient assez bons pour qu'il pût envisager de faire, comme jadis, route commune avec le daimyô vers le pays natal, ainsi qu'en témoignent ces fragments de lettres .

« En ce qui concerne mon retour au pays, comme on m'a fait savoir que je pourrais *me joindre au cortège seigneurial*, je suis tranquille...[4] »

« Comme je le dis depuis longtemps, j'avais l'intention de rentrer prochainement au pays *avec le cortège seigneurial*, mais depuis le printemps les pluies, ou, lorsqu'il fait beau, le vent qui se lève, le temps couvert [5] »

Les feux d'artifice de Fukagawa

Je n'ai pu déterminer quand ni en quelles circonstances Gennai fit l'acquisition de sa « résidence secondaire » *(shimo-yashiki)* de

b) Les lettres sont postérieures au 12e mois *An'ei* 5 (1776) date de la mise au point du générateur d'électricité (cf p 151) En effet, la lettre du 16, 7e mois fait suite, selon toute apparence, à celle du 3, 7e mois, à Tatsuta Gendô, par laquelle Gennai décommande une séance de démonstration de l'*erekiteru* à la résidence Sanada (cf p 154) ,

c) Elles ne sauraient être datées d'*An'ei* 7 (1778) parce que le 3, 8e mois *An'ei* 7 (cf p 151) Gennai se lamente de ne pas avoir de visiteurs à Fukagawa « cette année » en raison du mauvais temps persistant, et que la lettre du 16, 7e mois témoigne au contraire de leur affluence Enfin il me paraît difficile de les faire descendre jusqu'à *An'ei* 8 (1779), la dernière d'entre elles étant du 11, 11e mois or, le 22, 11e mois *An'ei* 8 (selon le *Kyûemon daichi-roku*, cf p 170) Gennai est emprisonné pour un crime passablement antérieur à cette date (à en juger par la relation du *Kiku mama no ki* « *Finalement* l'affaire passa en justice », reprise dans Bakin, *Sakusha burui*, cf p 165)

(1) Lettre du 3, 10e mois, O C , p 1498

(2) Lettre du 16, 7e mois (O C , p 650) , lettre du 20, 9e mois (O C , p 1496)

(3) Il n'est pas certain que le conseiller de Yoritaka se soit rendu aux invitations réitérées de Gennai

3, 10e mois « Dites au seigneur Wataru de venir le mois prochain en secret »

20, 9e mois « Je vous prie instamment (de demander) au seigneur Wataru de venir un jour prochain me visiter en secret »

28, 9e mois (lettre ou Gennai s'offre à servir de cicérone à Mataemon et à un « vieillard » apparemment un notable du *han* de Takamatsu, peut-être le « vénérable Shôhô » des lettres précédentes) « *Puisque le seigneur Wataru ne vient pas*, avez-vous l'intention de poursuivre jusqu'au « Pays du Nord » (Yoshiwara) pour voir le Takeda (théâtre de poupées) ? » Ce jour-là, du moins, le « seigneur Wataru » ne fut pas de la fête

(4) O C , p 634

(5) O. C , p 640 Fragment d'*An'ei* 7 (1778), à en juger par la mention du mauvais temps

Kiyozumi-chô, à Fukagawa. Il s'y trouvait au 9e mois *An'ei* 7 (1778), comme le prouvent les derniers mots du *Tonda uwasa no hanashi :* « Année du chien, première décade du 9e mois, Fûrai Sanjin, en sa villa de Kiyozumi-chô. . » On lit d'autre part dans le *Hiraga Gennai shôden*[1] *:* « Rentré (de son voyage en Akita) plus d'un an après, il élut domicile à Fukagawa, Kiyozumi-chô, dans la résidence secondaire de Takeda Chôshun'in[2] ». Si l'on suit ce texte, il faudrait donc faire remonter à *An'ei* 2 (1773) l'installation de Gennai à Fukagawa Mais le témoignage du *shôden*, qui situe le voyage en Akita aussitôt après le grand incendie d'*An'ei* 1 (1772), est évidemment sujet à caution[3].

Cette villa était située sur la rive gauche du fleuve Sumida, non loin de Mannen-bashi[4], dans un quartier où se pressaient les résidences privées des grands personnages, mais aussi les maisons de *geisha*[5] et d'autres établissements moins honorables. Gennai recevait là des hôtes de marque, si l'on en juge par la lettre du 16, 7e mois à Miyawaki Mataemon[6] :

« Je suis fort occupé depuis quelque temps par les travaux d'aménagement de ma nouvelle maison, et par les visites que je reçois à la villa. Même le seigneur Hosakawa[7] est venu l'autre jour, et il y a eu un feu d'artifice ; il vient aussi, tous les jours, bien d'autres grands personnages. Comme je leur laisse la place, et ne fais que

(1) *Shin-shiryô*, p 39

(2) Médecin du Bakufu, d'après Mori Senzô, Shin-shiryô, *ibid* Gennai n'était donc pas, semble-t-il, possesseur en titre de la villa il l'avait empruntée ou louée à Takeda Chôshun'in

(3) L'auteur du *shôden* poursuit « C'est alors qu'introduit par un intendant de Takeda, Ômichi Tachû, je le rencontrai pour la première fois Après cela, comme il avait transféré sa demeure à Kanda, Toshima-chô, et que j'habitais dans le voisinage, je me rendis souvent chez lui, et je l'aidai à peindre son *kinkarakawa* et à assembler ses *erekiteru* Note il habitait une maison d'angle, devant la résidence du seigneur de Higo C'était un terrain appartenant à Chiga Dôryû Il (Gennai) était patronné par les Chiga »

Hosokawa Gemba était daimyô de Kumamoto (pays de Higo), le Yamato-chô et le Toshima-chô étaient contigus il est donc clair que la maison en question est celle que nos autres sources situent au Yamato-chô Mais contrairement à ce que laisse entendre le *shôden*, Gennai n'a pas déménagé de Fukagawa à Yamato-chô, ou nous savons qu'il habitait dès *An'ei* 5 (1776) . il utilisait en même temps les deux maisons Les lettres à Miyawaki Mataemon ne laissent aucun doute sur l'existence d'une habitation principale (*hontaku*, la « nouvelle maison » de la lettre du 16, 7e mois) distincte de la villa de Fukagawa, et qui ne peut être que la maison de Yamato-chô

Notons qu'Ôta Nampo ne mentionne pas la résidence de Kiyozumi-chô dans la liste qu'il donne des habitations de Gennai à Edo (*Yakko-dako* p 332)

(4) Pont situé sur la « rivière » Onaki, près de son confluent avec la Sumida

(5) C'est à l'époque Tanuma que les *geisha*, danseuses et chanteuses, font leur apparition, et que ce mot, qui jusqu'alors s'appliquait plutôt à des hommes, prend le sens qu'on lui connaît aujourd'hui Cf Tsuji Zennosuke, *Tanuma jidai*, p 98

(6) O C, p 650

(7) Hosokawa Gemba, daimyô de Kumamoto, devant la résidence duquel Gennai avait établi son domicile en *An'ei* 5 (1776) La mention de ce personnage parmi les invités de Fukagawa fournit une raison supplémentaire de penser que Gennai habitait le Yamato-chô à l'époque ou il a rédigé cette lettre

recevoir leurs gratifications, cela ne me demande pas de contention[1] ; cependant, l'autre jour, les jeunes princes Tanuma et Mizuno sont venus, après cela ce furent les enfants[2], et puis, le 11, dame Kandabashi[3] : on avait fait venir les célèbres imitateurs[4] Sumidayû, Ujidayû, Gihô, Isegen, Kyôbun, et aussi des *geisha;* il y eut un grand banquet .. »

Ce texte, en même temps qu'il permet d'apprécier dans quelle intimité Gennai se trouvait alors avec le tout-puissant prince de Sagara, fournit une bonne illustration d'un trait de mœurs caractéristique de ce temps où la culture des *chônin*, seule vivante, exerce son attraction sur l'ensemble de la société, y compris la classe guerrière jusqu'à ses degrés les plus élevés C'est l'époque où les filles des *bushi* apprennent à chanter le *jôruri* et à jouer du *shamisen*, où certains daimyô entichés de théâtre se griment en acteurs et se produisent sur des scènes privées[5], où les dignitaires du Bakufu et leurs familles délaissent les arts traditionnels pour s'adonner aux divertissements vulgaires Mais comme on ne pouvait honnêtement inviter des amuseurs dans les résidences officielles ni à l'intérieur du château shôgunal, on allait fuir l'ennui de ces lieux austères dans quelque maison particulière où l'on espérait jouir de l'incognito. Et c'est ainsi que l'épouse et les fils de Tanuma trouvaient commode d'utiliser la villa d'un Gennai pour y donner leurs fêtes, et pour admirer à leur aise les feux d'artifice que le *rônin* faisait tirer en leur honneur sur le fleuve Sumida[6].

Les daimyô savaient apprécier le service que leur rendait Gennai[7], on imagine que la famille de Tanuma ne lui ménageait pas non plus ses largesses. La villa de Fukagawa constituait de la sorte pour le *rônin*, qui faisait flèche de tout bois, une source de revenus supplémentaire, grâce à laquelle il espérait réunir les fonds nécessaires à son

(1) Pour jap « *ki wa hari-môsazu-sôrô* Texte incertain

(2) Cette lettre, selon toute apparence, fait suite à celle du 4, 7e mois à Tatsuta Gendô (O C, p 618) ou Gennai annonce à son correspond qu'il a reçu le 22 du mois précédent la visite de Tanuma Yamato no kami (= Tanuma Okitomo, le fils aîné d'Okitsugu), et de Mizuno Nakatsukasa shôyû (Okimasa, le second fils de Tanuma, adopté par Mizuno Tadatomo), et que les deux plus jeunes fils de Tanuma, Naokichi et Tetsukichi, projettent de venir à Fukagawa le jour même pour assister à un feu d'artifice Ce sont ces deux visites successives qui sont rappelées, semble-t-il, dans la lettre du 16e, 8e mois Les « jeunes princes Tanuma et Mizuno » doivent être Tanuma Okitomo et Okimasa, l'expression « les enfants » *(kodomo-shû)* peut s'appliquer à Naokichi et Tetsukichi

(3) Épouse de Tanuma Okitsugu

(4) Imitateur = *kowairo*, amuseurs qui contrefaisaient la voix des acteurs célèbres Sumidayû, Ujidayû et Gihô comptent à cette époque parmi les plus fameux

(5) Cf *Furyû Shidôken-den, Iwanami koten-bungaku taikei*, p 168

(6) Les pièces d'artifice étaient montées sur des embarcations appelées *hanabi-bune*, dont l'aspect est familier aux amateurs d'estampes, elles sillonnaient le fleuve dans l'attente des commandes, qui venaient le plus souvent des bateaux de plaisance *(yakata-bune)* ou des restaurants installés sur les berges de la Sumida

(7) Cf dans la lettre du 16, 7e mois, l'expression « Je ne fais que recevoir leurs *gratifications (sharei)* »

retour au pays natal[1]. Il n'en retira pas toujours, cependant, le profit escompté, et à en juger par la lettre qu'il adresse le 3, 8e mois (*An'ei* 7 - 1778 ?) à son beau-frère · « Je suis irrité de devoir toujours différer mon retour au pays. Cette année, pourtant, grâce au *kinkarakawa* et à la *résidence secondaire*, je pensais réunir l'argent qu'il me faut pour le voyage, mais avec ces pluies incessantes, le cuir ne se fait pas et la *résidence n'a pas de succès* Vraiment je suis dans l'embarras...[2] ». La pluie n'était évidemment pas le temps souhaité pour tirer des feux d'artifice.

L'ERERITERU

Il faut croire que la nécessité stimulait le génie de Gennai non moins efficacement que naguère les vastes ambitions ; car en ces années difficiles, il parvint à s'assurer un regain de célébrité, sinon de popularité, en exhibant la plus fameuse de ses inventions, l'*erekiteru* C'était une machine électro-statique élémentaire (*erekiteru* est l'abréviation d'*erekiterisiteito*, pour le hollandais elektriciteit. Gennai en fabriqua, dit-on, une quinzaine[3]. Il en subsiste deux aujourd'hui : l'un, très endommagé, est exposé au *Hiraga sensei chinretsu-kan* de Shido[4] , l'autre se trouve au Musée des Communications *(Teishin hakubutsu-kan)* de Tôkyô c'est une boîte de bois peint, ornée de dessins rouges sur fond blanc, haute de 28 cm, longue de 46 cm et large de 26. Le couvercle porte en caractères romains les noms MARS et VENUS, avec les symboles du mâle ♂ et de la femelle ♀. L'un des côtés est pourvu d'une manivelle solidaire d'un cylindre de verre couché au fond de la boîte. Lorsqu'on actionne la manivelle, le cylindre tourne et frotte contre un coussinet de verre revêtu d'argent L'électricité ainsi produite est transmise par un balai de cuivre à un autre cylindre de verre — perpendiculaire au premier — contenant de la limaille de fer et isolé du fond de la boîte par une couche de résine. Cet accumulateur porte en sa partie supérieure un fil de cuivre qui, passant par un orifice ménagé dans le couvercle, conduit l'électricité à l'extérieur de la boîte.

La date de la mise au point du premier *erekiteru* a pu être déterminée avec exactitude[5], grâce au *Gennai sojô*, ce document que nous avons déjà utilisé dans la discussion de la chronologie du second voyage à Nagasaki Le plaignant y affirme qu'après sept années d'effort, il est parvenu au succès « l'an d'avant l'an dernier, au 11e mois » Si ce texte est bien d'*An'ei* 7 (1778), c'est donc au 11e mois *An'ei* 5 (1776) qu'il faut faire remonter l'« invention ».

(1) Sur le « retour au pays natal », cf p 144
(2) O C, p 621
(3) D'après Okada Tadakichi, *Sanuki ijin Hiraga Gennai ô*, p 50
(4) Le récipient primitif a disparu, et a été remplacé par une caisse de bois blanc Les deux cylindres de verre ne sont pas perpendiculaires comme dans l'*erekiteru* du Musée des Communications, mais couchés parallèlement au fond de la boîte
(5) Cf *Erekiteru no kansei-nendai*, dans O C , *kotodomo*, p 10 sqq

Des appareils de ce genre existaient en Europe depuis plusieurs décades[1], et l'on en avait vu, à Nagasaki, dès les années *Meiwa* (1764-1771)[2]. Déjà le *Kômô-dan*[3] mentionnait, parmi divers « objets bizarres » apportés par les Hollandais, un « *erekiteriseitei* », « appareil servant à tirer le feu des parties malades du corps humain »[4]. (Pour l'auteur du *Kômô-dan*, ce nom viendrait. . de celui de l'inventeur, Serekiteri !).

L'« invention » ne peut donc être que la copie d'un original hollandais, comme l'indiquent, du reste, la plupart des traditions relatives à la mise au point de cet appareil. Divergentes dans le détail, celles-ci s'accordent, dans l'ensemble, sur les points suivants · au cours du second voyage à Nagasaki, Gennai fit auprès d'un interprète l'acquisition d'un générateur d'électricité endommagé. Quand il l'eut réparé après de longs efforts, il en construisit d'autres sur ce modèle.

Pour le *Kôsei shimpen*[5], cet interprète est Nishi Zenzaburô. Entré en possession de l'*erekiteru*, Gennai chercha pendant des années à le remettre en état, sans y parvenir. Des Hollandais de la députation, auxquels un jour il montra l'engin, s'en déclarèrent également incapables. Mais le vieil interprète Shôzô, qui accompagnait l'ambassade, finit par trouver la solution, et l'indiqua à Kunitomo ; c'est sur ses indications que celui-ci put enfin réparer l'appareil.

Le rôle de Gennai dans l'« invention » de l'*erekiteru* est-il aussi réduit que le *Kôsei shimpen* voudrait nous le faire croire ? Cet ouvrage, s'il est dans l'ensemble bien documenté, est de composition tardive, et son témoignage doit parfois être accueilli avec réserve il situe le second voyage de Gennai à Nagasaki en *Meiwa* 1 (1764), ce qui est une erreur manifeste Les relations plus anciennes, notamment celles d'Ôta Nampo et de Shiba Kôkan, sont unanimes à attribuer au seul Gennai le mérite d'avoir su comprendre, réparer et refaire l'appareil hollandais

(1) La première machine électro-statique fut construite en 1650 par Otto de Guericke , l'électricité y était produite par friction d'un chiffon de laine sur un globe de soufre En 1709, Hauksbee remplace le globe de soufre par un cylindre de verre mis en mouvement au moyen d'une courroie et d'une manivelle Par la suite, après la découverte de la transmission de l'électricité par Grey et Wheele en 1729, les machines électro-statiques se répandirent en Europe, et les expériences spectaculaires qu'elles permettaient devinrent des distractions de salon

(2) Cf. *Kôsei shimpen*

(3) « Histoires de Hollande » de Gotô Rishun (*Genroku* 10-*Meiwa* 8 1697-1771) C'est le premier ouvrage consacré par un Japonais à présenter les Hollandais et leur civilisation Le Bakufu en interdit la publication, parce que l'auteur y avait reproduit les lettres de l'alphabet latin

(4) *Kômô-dan* (*Bummei-genryû sôsho*, tome 1), *maki no ge* p 448

(5) Traduction — enrichie de nombreuses additions — du *Huishoudelijk Woordenboek* de A Chalmot (1768), lui-même traduit du *Dictionnaire Oeconomique* du Français Noel Chomel (1709) Le travail, entrepris sur ordre du Bakufu en 1811, par une équipe de hollandisants dirigée par Ôtsuki Gentaku, est demeuré inachevé

Séances de démonstration.

Les vertus thérapeutiques de l'*erekiteru* étaient déjà signalées par l'auteur du *Kômô-dan* · Gennai n'eut pas plus tôt mis au point son engin, qu'il voulut, comme faisaient, dit-on, les Hollandais, l'employer à guérir des maladies. En ces temps d'utilitarisme, le meilleur moyen pour lui d'attirer l'attention des autorités, et, peut-être, de recouvrer le prestige que lui avait fait perdre son échec à Nakatsugawa, n'était-il pas de montrer que son invention avait quelque rapport avec le « bien public » ?

Il est question de l'usage médical de l'*erekiteru* dans une lettre du 12, 11e mois à Dôyû[1] : Gennai croit pouvoir guérir son malade, un certain Rikken — proche parent, semble-t-il, de Chiga Dôyû — en « une semaine de traitement ». La lettre ne précise point de quel mal Rikken était atteint. Pour l'auteur du *Tankai*[2], l'*erekiteru* faisait merveille contre le lumbago et « la fatigue due à la marche ». Le traitement consistait à lancer une décharge électrique dans le corps du patient, en appliquant l'extrémité du fil de cuivre sur la partie malade. Était-il réellement efficace ? Shiba Kôkan en doute, qui note dans son *Shumparô hikki :*

« Grands et petits seigneurs allaient voir (l'*erekiteru*). C'est à lui que Gennai devait sa réputation d'homme extraordinaire. Cependant, l'engin n'avait d'autre vertu que de faire voler des bouts de papier et de faire briller des flammes ; il n'avait aucun effet sur l'organisme[3] ».

Qu'importe ! Si l'appareil ne guérissait pas les malades, il leur faisait jaillir le feu du corps ; c'est du moins ce qu'imaginaient tous ceux qui assistaient aux expériences de Gennai et aussi, semble-t-il, l'inventeur lui-même[4]. De surcroît, comble de l'étrange, la flamme était bleue ! Kyûkei le magicien stupéfiait ses contemporains avec sa machine électrique comme naguère avec son tissu d'amiante, et pour des raisons analogues : il faisait constater *de visu* le bien-fondé d'anciennes croyances relatives à l'existence d'un feu dans le corps humain[5], que les esprits éclairés considéraient depuis longtemps avec scepticisme

De grands personnages invitaient Gennai dans leurs résidences pour des séances d'*erekiteru* Voyons comme il fait l'important . convié par Tatsuta Gendô, médecin du *han* de Matsushiro, à faire une démonstration en la demeure du prince Sanada, il fixe dans le plus grand détail les conditions de l'expérience, qui doit avoir lieu le jour suivant , commande le matériel et le nombre d'hommes (sept ou huit !) qu'il juge nécessaires, demande en outre qu'on lui fasse prendre place « dans un endroit frais, parce qu'il souffre beaucoup

(1) O C , p 652
(2) *Kokusho kankô-kai, Tankai*, pages 59-60
(3) Cf *Shumparô-hikki*, p 411
(4) Cf dans la suite du *Hôhi-ron* l'exposé de la théorie des éléments (voir p 156)
(5) Cf les anecdotes rapportées dans le *Kômô-dan*, p 148

de la chaleur en raison de sa corpulence » (lettre du 3, 7e mois à Tatsuta Gendô[1]). Le lendemain, cependant, il écrit derechef à Gendô pour annuler le rendez-vous, parce que les petits-fils de Tanuma, Naokichi et Tetsukichi, viennent de lui faire savoir inopinément qu'ils se rendraient le jour même dans sa propriété de Fukagawa, pour assister à un feu d'artifice[2] La séance chez le prince Sanada fut reportée au 6 : mais l'inventeur n'eut pas de chance ce jour-là, car le feu ne daigna pas se montrer au bout du fil de cuivre (lettre à Gendô du 7, 7e mois[3]).

Dans ces années *An'ei* 5-6 (1776-1777), Gennai était donc redevenu, s'il avait jamais cessé de l'être, l'un des hommes les plus célèbres de la capitale Souvenons-nous, cependant, du jugement sévère de Shida Kôkan son appareil n'était d'aucun usage. Son succès, il ne le doit en fin de compte qu'à la curiosité puérile de ses contemporains, qu'il stigmatisera dans la Suite du *Hôhi-ron* (cf. p. 157) Il se glorifiera, dans cet essai, d'avoir refusé de livrer l'*erekiteru* aux bateleurs. Mais ses démonstrations, même si elles sont destinées à de grands personnages, sont-elles plus que des spectacles récréatifs ? C'est en vain qu'il cherche à se dissimuler sa déchéance . le libre serviteur de l'état était devenu un montreur de foire[4].

Destin de l'erekiteru.

Après la mort de Gennai, ses machines connurent le destin lamentable auquel il avait de son vivant voulu les soustraire : dispersées aux quatre coins du pays, elles tombèrent entre les mains d'entrepreneurs de spectacles qui les livrèrent en pâture à la curiosité populaire Paradoxalement, c'est cette dispersion et cette déchéance qui, en les faisant connaître du grand public, leur permit d'éveiller un certain nombre de vocations « scientifiques »[5]

Hashimoto Donzai (*Hôryaku* 13 - *Tempô* 7 : 1763-1836), vivement intéressé à la vue d'un *erekiteru* qu'il avait vu fonctionner dans une foire à Ôsaka en *Temmei* 4 (1784), se mit à fabriquer lui-même des appareils du même genre. Il consigna les résultats de ses expériences, en 1811, dans son *Oranda shisei erekiteru kyûri-gen*, qui est le premier traité sur l'électricité composé au Japon.

Takamori Kankô, disciple de Katsuragawa Hoshû, construisit, en collaboration avec Hoshû et son frère Morishima Chyûryô, une soixantaine de générateurs d'électricité, sur le modèle d'un *erekiteru* de Gennai qu'il avait découvert par hasard chez un brocanteur.

(1) O. C, p 652-653.
(2) O C., p. 617-618
(3) O. C, p 620
(4) Il se faisait d'ailleurs payer pour exhiber son appareil, cf *Gennai sojô* (O C, p 630) « J'ai été invité (à montrer l'*erekiteru*) chez des personnes de haut rang, et cela m'a un peu aidé à subvenir aux besoins de mon existence vagabonde »
(5) Pour tout ce qui suit, voir Okamoto Kôhei, *Edo jidai no denki*, dans *Edo jidai no kagaku*, p 247-250

En *Tempô* 6 (1835), un fonctionnaire du Bakufu, Shihongi Dôhei, fit devant le Grenier à Riz d'Asakusa, avec un *erekiteru* de sa fabrication, des expériences qui le firent suspecter de magie, au point qu'il ne dut d'éviter l'emprisonnement qu'aux explications rationnelles et apaisantes qu'il sut donner aux *dôshin*[1] envoyés pour l'arrêter.

Cet intérêt porté aux phénomènes électriques par les Japonais, cette tradition maintenue tant bien que mal depuis Gennai, expliquent le développement assez remarquable que connurent les « études hollandaises » dans ce domaine, à la fin des Tokugawa, sous l'influence des ouvrages scientifiques occidentaux qui affluaient au Japon à cette époque. Le hollandisant Sakuma Shôzan, notamment, fabriqua en *Ansei* 5 (1858) une pile de Daniel *(Danieru denchi)* et un appareil à mesurer les secousses sismiques *(jinzô jiketsu)*.

De l'esprit scientifique chez Gennai.

Du compas à la machine électro-statique, les « inventions » de Kyûkei sont nombreuses, et variées ; elles constituent aux yeux de la postérité son principal titre de gloire, et lui confèrent, qu'on le veuille ou non, une place parmi les précurseurs du Japon moderne Quelle place ? C'est ici que les discussions commencent : toute la question est de savoir si ces réalisations prouvent qu'il possédait à quelque degré ce que nous appelons l'esprit *scientifique*. Le problème a souvent été posé par les biographes d'avant-guerre, tentés par l'image romantique d'un Gennai en avance sur son temps, génie incompris et persécuté Il a reçu récemment un renouveau d'intérêt, depuis qu'on se préoccupe d'étudier le développement des « études positives » *(jitsu-gaku)* dans le Japon des Tokugawa, non plus en fonction des « études hollandaises », mais en cherchant à en dégager le dynamisme propre[2]

Assurément, les « inventions » de Gennai ne méritent guère ce nom, dans la mesure où elles ne sont très évidemment que des copies d'appareils hollandais Même dans le cas du tissu ignifuge, nous avons vu que l'idée d'aller chercher des fibres d'amiante dans les montagnes de Chichibu, et de les tresser, avait dû lui venir, directement ou indirectement, des Hollandais. Mais pour refaire, il faut, au moins jusqu'à un certain point, comprendre. Or l'histoire des « sciences hollandaises » au Japon à l'époque Tokugawa, et plus généralement celle des contacts avec l'Occident des civilisations étrangères au mouvement scientifique, sont là pour nous montrer que la simple *reproduction* des appareils conçus par les Occidentaux n'était point une tâche aisée, pour des peuples totalement ignorants des principes qui avaient présidé à leur construction

Quel degré, quelle forme de *compréhension* supposent les inven-

(1) Agents subalternes du Bakufu, chargés de la police

(2) Cf notamment Bitô Masahide, *Edo chûki ni okeru honzô-gaku* et Sugimoto Isao, *Kinsei jitsugaku-shi kenkyû*

tions-reproductions de Gennai ? Tel est à mon sens le véritable problème , la solution n'en peut être cherchée que dans les écrits de l'inventeur, qui malheureusement, sur ce chapitre, n'est pas bavard

Nous avons vu que dans le *Nihon sôsei kannetsu shôkô-ki* (cf. p. 116-117) il se vantait d'avoir compris «d'un coup d'œil» le fonctionnement du thermomètre. Qu'avait-il compris au juste ? C'est ce qu'il ne dit point, et que nous voudrions pourtant bien savoir ! « Il suffit, écrit-il, de connaître le principe du *yin* et du *yang* *Tada in'yô no ri o shiru ni sugizu* »

Ce n'est plus à la doctrine du *yin* et du *yang*, mais à la cosmologie de la secte bouddhique Shingon, qu'il fait appel dans la Suite du *Hôhi-ron*[1], pour répondre au magister confucéen Ishikura Shingozeamon[2] venu l'interroger sur les mystères de son générateur d'électricité comment peut-il faire sortir le feu du corps des malades avec cet appareil ? C'est tout simple, dit Gennai : il y a dans l'univers cinq éléments la terre, l'eau, le feu, le vent et l'air ; et comme les deux derniers sont identiques dans leur substance, il n'y en a en réalité que quatre[3]. Nous savons que du corps humain émanent ordinairement trois de ces éléments la terre — ce sont les excréments, l'eau — c'est l'urine, l'air — ce sont les pets Pourquoi s'étonner d'en voir jaillir le quatrième ? Le feu n'est-il pas le plus important et le plus vénérable des éléments ? Ce n'est pas un hasard si les caractères du feu 火 et du soleil 日, ont en japonais même lecture Le soleil est *feu* lui aussi , or sans lui les plantes ne pousseraient point et les animaux ne pourraient vivre »

L'explication donnée dans la Suite du *Hôhi-ron* est elliptique, mais elle s'éclaire quelque peu si on la rapproche d'un passage du *Furyû Shidôken-den* où par la bouche de Fûrai Sennin, l'auteur critique la croyance à la survie après la mort[4] . la vie de l'homme, dit-il, est comme un feu qui s'éteint lorsque le combustible vient à manquer. La structure de l'organisme humain (microcosme, *shôtenchi*) et des êtres vivants en général, serait donc semblable à celle de l'univers (macrocosme, *tenchi*) on y retrouverait les mêmes quatre éléments, et le « feu intérieur » de l'homme serait son principe vital, comme le soleil est principe vital de l'univers.

Rien de tout cela n'est bien original, ni même, à mon avis, bien

(1) O C , p 362-363

(2) Nom qui évoque doublement la stupidité *ishi* = pierre , Shingoza est un sobriquet injurieux des courtisanes a l'adresse des samurai (cf Nakamura Yukihiko, *Nihon bungaku taikei, Fûrai Sanjin shû*, p 244, n 51)

(3) Cette réduction des cinq *rin* de la cosmologie bouddhique a quatre éléments *(shi-dai)* par identification du *fû* et du *kû* paraît supposer une influence occidentale elle implique, en effet, que le *kû* soit conçu, non plus comme le « vide », « l'espace », mais comme une *substance (tai)*, dont le vent *(fû)* est le *mouvement (yô)* (cf Nakamura, *Fûrai Sanjin-shû*, p 248, n 63) , je traduis donc *kû* par « air »

(4) Cf *Furyû Shidôken-den*, *Koten bungaku taikei*, *Fûrai Sanjin shû*, p 165

sérieux[1]. En fait, le *rationalisme* de Gennai est de même nature, et s'inscrit dans les mêmes limites que celui de tous les intellectuels « éclairés » de son temps, nourris de tradition confucéenne : il est essentiellement *négatif*, se caractérise par le refus du surnaturel, une attitude constamment et systématiquement critique envers les croyances populaires, mais aussi par une grande méfiance à l'égard des *théories*, de tout ce qui risque de détourner l'homme de la perception directe des choses.

Dans la Suite du *Hôhi-ron* encore, Gennai s'emporte contre le peuple imbécile qui s'ébahit de voir le feu jaillir de l'*erekiteru*[2], parce que c'est un spectacle *insolite*, alors qu'il trouve naturel de le voir sortir d'un briquet, parce qu'il en a l'habitude Cette critique de l'*étonnement* est un thème essentiel chez lui, comme chez tous les confucéens qui depuis le début de l'époque Tokugawa, mais surtout à partir des années *Kyôhô*, consacrèrent tant d'ouvrages à démontrer l'inanité des « croyances populaires », *zokusetsu* (ce que nous appellerions : superstitions) En fait, ces érudits se livrèrent surtout à un travail de classement : leur argumentation consiste presque toujours à soutenir qu'un fait réputé merveilleux, inexplicable, n'a en réalité rien qui doive surprendre, *puisque* la tradition japonaise ou chinoise a conservé le souvenir de tel ou tel événement analogue, survenu en telle année — ou puisqu'il n'apparaît, à la réflexion, que comme la répétition, dans des circonstances particulières qui en ont modifié l'aspect, d'un phénomène bien connu par ailleurs. Rarement les auteurs de ces traités vont jusqu'à s'interroger sur la valeur des témoignages qu'ils recueillent, l'exactitude matérielle des faits qu'ils comparent et rapprochent. Leur démarche mérite cependant d'être appelée rationaliste ou pré-rationaliste, dans la mesure où elle implique un refus d'admettre le merveilleux en tant que tel, une volonté de rechercher l'unité sous la diversité des apparences

Plusieurs écrits de Gennai, et notamment de courts *gesaku*[3], relèvent de ce genre du *benwaku*[4]. On sourit de le voir, dans le *Kakampu ryakusetsu* (cf p 102-103), qualifier de superstition extravagante la tradition chinoise des « rats de feu » au pelage de *kakampu*,

(1) Certains commentateurs japonais, prenant pour argent comptant cette cosmologie fantaisiste, dissertent gravement sur le « matérialisme » de Gennai et sa « conception de l'univers » Ainsi Mizutani Futô (*op cit*, p 62 sqq), a propos des « explications » données dans la suite du *Hôhi-ron*, fait un rapprochement avec Héraclite !

(2) O C, p 363

(3) Le *Ki ni mochi no naru ben*, (*Hôryaku* 11-1761), le *Rikifuden* (*An'ei* 5-1776), le *Tengu sharekôbe mekiki engi* (*An'ei* 5-1776), le *Bodaiju no ben* (*An'ei* 7-1778), peuvent être considérées comme des *benwaku-mono*

(4) Mot à mot « discerner, expliquer les errements, les superstitions » Il y a bien là un *genre* (les *benwaku-mono* se reconnaissent extérieurement le plus souvent à leur titre en *benwaku* ou *ben*) qui, didactique et « scientifique » à l'origine (c'est-a-dire à l'époque *Kyôhô*), devint de plus en plus *littéraire* au cours du XVIII[e] siecle dans beaucoup de *benwaku-mono* des années *An'ei-Temmei* (1772-1788) la refutation n'est plus qu'un prétexte, et c'est le récit du « fait étrange » qui est l'essentiel

et expliquer sentencieusement que si ces rats peuvent vivre dans les volcans, ce n'est point parce que leurs poils sont ignifuges mais parce que le feu qui les entoure est. . un *inka*, un feu qui ne brûle pas, comme il en existe aussi dans certaines régions du Japon[1]. C'est bien là le genre d'« explication » qu'offrait à ses lecteurs le *Kôeki zokusetsu-ben* d'Izawa Kyôsai[2] !

Ailleurs cependant, par exemple dans le *Bodaiju no ben* (*An'ei* 7 - 1778), où il prouve que les fruits de *bodaiju*[3] que l'on disait miraculeusement tombés du ciel lors d'un *kaichô* du Zenkôji à l'Ekôin[4], sont en réalité de vulgaires graines de cornouiller qu'un oiseau sans doute a laissé échapper[5], il sait faire le départ entre les rumeurs et les réalités constatées, et montrer de façon assez convaincante comment il suffit d'un fait insignifiant, propagé parmi une population inculte et crédule, pour engendrer une fable.

C'est au nom de ce souci du réel, de cet attachement au concret si caractéristique de sa pensée, ou plutôt de son tempérament, qu'il fustige, dans la suite du *Hôhi-ron*, tous ceux qui « s'imaginent que l'étude *(gakumon)* consiste seulement à lire des livres et prennent leurs raisonnements inconsistants pour des recherches sur les principes derniers de toutes choses »[6] — qu'il se moque, dans le *Furyû shidoken-den*, des « confucéens éthérés » qui essaient de faire entrer de force la réalité japonaise moderne dans des cadres conçus pour la Chine antique[7]

Et c'est de la même disposition d'esprit que procèdent les exhortations adressées à Watanabe Tôgen dans les lettres d'Ôsaka (cf. p. 125 sqq) : ne pas penser, agir : une expérience réalisée vaut mieux que dix ans de réflexion stérile. Le succès s'achète au prix d'une longue série d'essais infructeux.

Mais si Gennai l'inventeur était à même de comprendre, mieux que la plupart de ses contemporains, la valeur et l'intérêt de l'*expérience*, rien ne le préparait à saisir l'importance de la théorie, lien indispensable entre deux expériences successives , rien ne pouvait le disposer à comprendre que théorie et technique ne se contredisent point, mais se complètent. En effet, d'un côté, la tradition — confucéenne ou bouddhique — ne lui offrait que des systèmes à la fois

(1) O C , p 205 Gennai va jusqu'à écrire « les Chinois, fermés aux lumières de la raison, ne se sont pas aperçus qu'il y avait deux sortes de feu, le feu *yin* et le feu *yang* »

(2) *Kôeki zokusetsu-ben* publié en *Kyôhô* 7 (1772) L'auteur de cette énorme compilation, un samurai de Kumamoto, rapporte et critique au nom d'un shintoisme fortement teinté de positivisme confucéen, un grand nombre de traditions populaires *(zoku-setsu)* japonaises Il dénonce les déformations que le Bouddhisme a fait subir, selon lui, aux croyances du Shintoïsme, mais ne remet presque jamais en cause les sources chinoises qui lui servent de critère pour juger de la vraisemblance des faits

(3) *Bodai-ju ficus religisoa* Arbre sous lequel Shaka obtint l'Éveil

(4) Sur les *kaichô*, cf p 28, n 1

(5) O. C , p 474

(6) O C , p 358

(7) O C , p 550-551

parfaits et inutiles, qui n'expliquaient rien parce qu'ils expliquaient tout — des systèmes dont il avait compris l'inanité et auxquels il ne se référait, j'en suis persuadé, que par plaisanterie. D'autre part, ignorant la langue hollandaise et au surplus imprégné, sans doute, de ce préjugé déjà répandu à son époque : que les Occidentaux n'excellaient que dans les formes concrètes, techniques du savoir humain[1] — comment aurait-il perçu, au-delà des marques tangibles de la supériorité des Hollandais, les abstractions qui sous-tendaient et avaient rendu possible leur progrès scientifique ?

Dans ces conditions, lorsque Gennai prétend avoir « compris » le fonctionnement des appareils hollandais qu'il reproduit, il ne peut guère s'agir que d'une compréhension purement intuitive, qu'il eût été sans doute bien incapable d'expliciter, de formuler en une théorie susceptible de le mener à des réalisations nouvelles et originales. Même si l'on relève dans ses écrits les témoignages de certaines attitudes intellectuelles qu'on peut qualifier de scientifiques, ses préoccupations, sa démarche, les fins qu'il poursuit restent celles d'un *technicien*

Ces limitations, il est vrai, ne lui sont point particulières : elles caractérisent le courant des *jitsu-gaku* dans son ensemble. Les « études positives » se sont constituées en réaction à la fois contre les superstitions liées au Bouddhisme et les vides abstractions de la scolastique confucéenne. Mais cette réaction, cette prise de conscience de la vanité des spéculations traditionnelles qui se traduit, chez les meilleurs esprits de ce temps, par un intérêt croissant pour tout ce qui est *concret* la nature, aussi bien que les multiples aspects de l'activité humaine[2] — ne portait pas *en elle-même* les germes d'un mouvement pour analyser et ordonner l'univers selon des principes nouveaux ; c'est ce qu'il ne faut point oublier, lorsqu'on se prend à rêver sur le possible avènement d'un « âge scientifique » au Japon, si la naissance des « études hollandaises », prélude à l'intrusion de la civilisation occidentale à l'époque *Meiji*, n'était venue fausser le cours de cette évolution vers le « positivisme » qui caractérise l'atmosphère intellectuelle de l'ère Tokugawa.

La révolte de Gennai

Isolement.

Quelle que soit, dans la perspective que l'on vient d'indiquer, l'importance historique de Hiraga Gennai, l'isolement grandissant qui fut le sien vers la fin de son existence, l'incompréhension, l'hostilité croissante auxquelles il se heurta lui ôtèrent bientôt toute chance d'exercer une influence directe sur le développement des *jitsu-gaku*.

(1) On a vu (cf p 110) le rôle joué par Arai Hakuseki dans l'élaboration de cette idée, qui devait orienter toute la politique du Bakufu à l'égard des *rangaku*

(2) On note la part considérable qui est dévolue aux métiers, aux techniques, dans les encyclopédies du XVIII[e] siècle, comme le *Wakan-sansai-zue*.

Cette défaveur est notée, plus ou moins explicitement, par les biographes anciens de Gennai. Ôta Nampo, par exemple, fut le premier à voir dans son œuvre littéraire l'expression de ses rancœurs contre une société qui l'avait « trop maltraité »[1]. Mais on en trouve aussi l'écho chez Gennai lui-même · déjà dans les lettres d'Ôsaka (cf. p. 125 sqq,), et plus encore dans les derniers *gesaku*, dont nous parlerons ci-dessous

Quelles en sont les raisons ? Elles tiennent, les unes aux circonstances historiques, les autres au caractère du personnage.

D'année en année, la colère montait contre le gouvernement de Tanuma · nous savons que ses initiatives, sur le plan monétaire, avaient eu des conséquences malheureuses, et avaient suscité de graves émeutes. Le peuple était d'autant plus sensible à sa misère grandissante, qu'il voyait s'étaler devant lui le luxe insolent des profiteurs du régime hommes d'affaires spéculant sur les entreprises de l'état, fonctionnaires enrichis par l'usage des pots-de-vin qui, dit-on, sévissait à cette époque Et le dérèglement de la nature, manifesté par des catastrophes naturelles dont la récurrence pouvait difficilement être attribuée au hasard[2], semblait faire écho au désordre de la société et condamner celui qu'on en jugeait responsable.

Or Gennai ne cessa jamais de se prévaloir des faveurs du prince de Sagara . on a vu comment (cf p 154), il met en avant, pour différer une visite, l'invitation imprévue que lui avaient adressée des membres de sa famille. Dans la suite du *Hôhi-ron* quand il doit se défendre contre les calomnies dont il se croit l'objet, il n'hésite pas à désigner clairement Tanuma comme son « patron », toujours bon et compréhensif envers lui, dans les jours heureux comme dans les temps d'épreuve — et à opposer l'intelligence supérieure du prince à la stupidité de la foule ignorante[3]. Et si l'anecdote rapportée par le *Temmei-do Tanuma seisui rinne-ki* est véridique, les propos de Sano Zenzaemon montrent que Gennai apparaissait aux yeux de tous non

(1) *Yakko-dako* (*Enseki-jisshu*, tome 1), p 333

(2) Le Japon connut sous le gouvernement de Tanuma l'une des plus étonnantes séries de catastrophes de son histoire Le printemps *Meiwa* 9 (1772) fut marqué par le grand incendie de Gyônin-zaka qui détruisit la plus grande partie de la ville d'Edo et fit, croit-on, plus de six mille victimes , en automne *Meiwa* 9, le vent et les flots s'unirent pour ravager la ville à peine reconstruite Comme l'année paraissait mériter trop bien son nom (*Meiwa* 9, en jap *Meiwa-ku*, est homonyme de *meiwaku* « embarras, ennui »), on changea le nom de l'ere en *An'ei* « paix durable », mais le ciel ne fut pas apaisé par cette mesure En *An'ei* 2 (1773) les épidémies se déchaînent En *An'ei* 7 (1778) une inondation dévaste Kyôto En *An'ei* 8 (1779) l'éruption du volcan de Sakurajima (Kyûshû) fait seize mille morts En *Temmei* 5 (1785) celle de l'Asama-yama (pays de Shinano) en fait plus de vingt mille le volcan répandit des cendres sur plusieurs provinces, ruinant la récolte dans toute la région Pendant toute la période Tanuma, il ne s'est guère passé d'année que la sécheresse ne désolât quelque point du pays, ce qui provoqua une succession de terribles famines

(3) Cf O C , p 363 *Temmon rekisû sui mo amai mo nomikonda oyadama* » et celui qui maîtrisa la science du ciel et des jours, et but les douceurs et les amertumes (de la vie), mon (?) patron . » . on admet généralement que c'est Tanuma qui est désigné par cette périphrase,

seulement comme l'agent de Tanuma, mais comme son âme damnée (cf p. 64-65).

Mais indépendamment de ses relations avec le conseiller du shôgun, il n'est pas douteux que son caractère et ses façons d'agir ne lui aient valu de nombreux ennemis :

Nous avons déjà eu l'occasion de noter l'orgueil du personnage, à la fois immense et puéril Dès la jeunesse, une conscience très vive de sa valeur lui inspire une ambition sans borne ; et la conviction que le destin qui lui est offert est indigne de lui le pousse à transgresser les règles de la morale féodale en dénonçant son allégeance envers son fief natal Rien ne lui paraît au-dessus de ses talents , et si l'on peut discuter de savoir s'il ambitionnait ou non de devenir ministre *en titre* de Tanuma, il n'est pas douteux qu'il ait aspiré à assumer les pouvoirs et les responsabilités d'une telle fonction La haute opinion qu'il a de lui même le pousse à prendre une initiative sans doute unique dans l'histoire japonaise, quand il ordonne aux habitants de Tomo de lui élever un sanctuaire ; et le sentiment de son unicité, de son importance historique, lui dicte des paroles qu'on peut juger bouffonnes dans les opuscules qu'il compose pour expliquer et mettre en valeur ses « inventions » s'il est fondé sans doute à déclarer, dans la suite du *Hôhi-ron*, qu'il a fabriqué un appareil (son *erekiteru*) « comme on n'en avait pas vu au Japon au cours des deux mille quatre cent trente-neuf générations qui se sont écoulées depuis Jimmu-tennô[1] », nous savons bien que les Hollandais n'avaient aucune raison de manifester l'étonnement qu'il leur prête, dans son *Kakampu ryakusetsu*, à la vue du minuscule bout d'amiante qu'il était à grand-peine parvenu à tisser.

On lui reprochait sans doute aussi son goût du lucre qui est, certes, un trait commun à toute son époque Tanuma donnait l'exemple, à qui l'on prête ce mot « L'or et l'argent sont des trésors si précieux qu'on ne saurait les échanger même contre la vie des hommes[2] » Mais la morale traditionnelle, qui voulait que le samurai méprisât l'argent, rendait ce défaut particulièrement condamnable, aux yeux de certains, chez le samurai que Gennai ne pouvait cesser d'être, malgré qu'il en eût[3]

Toute sa correspondance retentit du tintement des espèces métalliques On peut même dire qu'il y est rarement question d'autre chose L'argent, il ne cesse de prétendre, tout au long de son existence, qu'il détient le moyen de se le procurer où il veut, comme il veut, quand il veut On lit dans le *Hokuetsu kidan* « J'ai entendu dire que

(1) O C , p 363

(2) Cf *Kôto kembun-shû*, cité dans Yoshida Yukihiko, *Hiraga Gennai no hito to bungaku*, p 18

(3) Cf la lettre du 29, 6e mois à Tôgen (O C , p 626) Gennai écrit que sa condition de samurai l'empêche de faire fortune en ouvrant une « boutique d'objets hollandais » *(orandamono-mise)* et il a ce mot, caractéristique de l'homme et symbole d'une époque , « mon épée me gêne » *katana ga jama ni ainari-sôrô*

Hiraga avait coutume de déclarer aux personnes qu'il rencontrait . pour ceux qui savent employer l'intelligence et le discernement, il n'est rien de plus facile que de se procurer la richesse[1]. » Dans un de ses derniers *gesaku*, *Kane no naru ki*, il démontre à un disciple que pour gagner de l'argent, il suffit de le vouloir : on le fait jaillir « même du tronc des arbres »[2] En fait, à mesure que ses difficultés matérielles s'aggravaient, il semble qu'il ait dû recourir, pour se procurer le nerf de la guerre, à des moyens de plus en plus contestables . les lettres d'Ôsaka nous montrent un échantillon de son savoir-faire en ce domaine (cf. p. 127).

On relève dans les « mélanges » les plus divers une multitude de *Gennai-banashi* « histoires de Gennai, histoires à la Gennai » évidemment fabuleuses le personnage, après sa mort, fut élevé au niveau d'un mythe, qui engendrait indéfiniment des anecdotes nouvelles à partir d'un nombre limité d'archétypes Or il est frappant de constater que dans la plupart de ces historiettes, Kyûkei apparaît comme un ingénieux *imposteur*.

Parfois ses artifices sont au service de causes plus ou moins louables la défense de la religion nationale dans ce récit de Saitô Gesshin[3] . il y avait dans tel canton de tel pays, un village entièrement converti au Bouddhisme, où l'on ne pratiquait plus la Voie des Dieux. Personne ne se rendait au Daijingû[4] Gennai, affligé de cette situation, confectionna à l'époque de l'*O-kage-mairi*[5] un cerf-volant de papier, sur lequel il plaça des amulettes *(taima)* semblables à celles qu'utilisaient, pour les purifications, les prêtres d'Ise Les paysans, recevant cette pluie de *taima* dont ils ne discernaient pas la provenance, crièrent au miracle, et s'empressèrent de fabriquer des gâteaux de riz pour en faire offrande aux dieux D'un commun accord, ils décidèrent de faire désormais chaque année le pélerinage d'Ise et de révérer le Daijingû. C'est à l'occasion de cette action méritoire que Gennai prit le pseudonyme de Shiendô[6].

Dans la plupart des cas, il s'agit de secourir un ami en mal d'argent, en lui procurant une source de revenus originale et inespérée « Jadis, rapporte Suzuki Hakutô, Utei Emba[7] vint trouver Gennai à Honjo

(1) *Shin-shiryô*, p 43
(2) O C, p 580-581
(3) Compléments au *Kyûkei-iji*, *Shin-shiryô*, p 49
(4) L'un des sanctuaires d'Ise
(5) *O-kage-mairi* ou *nuke-mairi* pélerinage au sanctuaire d'Ise, accompli par les enfants, les femmes, les serviteurs, à l'insu (en principe !) de leurs parents, de leurs maris ou de leurs maîtres ils étaient censés attirer de la sorte sur leur maison la faveur des dieux d'Ise Ce pélerinage connut une grande faveur à l'époque Tokugawa, mettant chaque année en mouvement des foules immenses, et provoquant parfois de graves troubles sociaux
(6) *Shi-en* = cerf-volant La gravure du frontispice du *Nenashi-gusa* (O C, p 221) est signée *Shiendô Fûrai-ga* (dessin de Shiendô Fûrai)
(7) Utei Emba (*Kampô* 3 — *Bunsei* 5 1743-1822) *gesaku-sha*, auteur de *kyôka*, de *share-bon*, de *kusa-zôshi*.

et lui dit : le *kaichô* (cf. p. 28, n. 1) du Zenkô-ji va commencer à l'Ekô-in. Ne connaîtrais-tu pas un bon moyen d'y ramasser de l'argent ? Gennai répondit : achète un veau noir et amène-le chez moi. La chose fut faite Quand Utei Emba revit son veau, une ou deux nuits après, il avait sur le dos, en lettres blanches au milieu des poils noirs, l'inscription *Namu Amida Butsu*. Fou de joie, Emba forgea un *engi*[1], présenta l'animal à la foire de Ryôgoku et en tira un gain considérable » Le personnage apparaît sous un jour moins favorable encore dans cette histoire, rapportée par Katayama Kyochûdô[2], où la duperie n'a même plus l'excuse d'une motivation altruiste :

Un jour, Gennai — c'était à l'époque où il logeait au Seidô — se rend en compagnie d'un autre pensionnaire chez un certain « docteur » Il y avait ce jour-là un hôte de marque, qui connaissant le renom de naturaliste dont jouissait Kyûkei, lui montra un « article rare » que personne n'avait pu identifier. « Gennai jeta un coup d'œil et dit : il s'agit de telle matière, portant tel nom, produite dans telle région d'Occident. L'hôte, au comble de la joie, donna [à Gennai] une grosse somme d'argent en témoignage de sa reconnaissance, et partit. C'est par de tels moyens, dit Gennai, que je gagne de l'argent et de l'or. Le docteur confucéen, plein d'admiration, lui dit Je vois que vous avez de vastes connaissances ; mais au fait, je ne sais comment vous avez fait pour reconnaître cet objet ? — Ce qui est difficile à connaître pour le commun des hommes, lui répondit en riant Gennai, comment, moi, pourrais-je le savoir ? Simplement [comme dit le proverbe] le grand homme trompe les autres[3]. — Et ils éclatèrent de rire ensemble».

Même si la plupart de ces anecdotes sont dépourvues de fondement historique, leur convergence ne laisse pas d'être impressionnante . gageons que les contemporains n'ont pas sans raison placé le personnage de Gennai sous le signe de l'*inauthenticité*.

Dès *An'ei* 2 (1773), avant l'échec de la mine de Chichibu, les auteurs du rapport Ôyama-Ôta se faisaient l'écho de la méfiance générale que suscitaient ses façons d'agir, dans ce jugement, lourd de sous-entendus, qu'ils portaient sur lui

« Gennai est connu de par le monde pour ses talents extraordinaires. De fait, c'est un homme au tempérament énergique, et qui par certains côtés, nous paraît doué d'un entendement vaste et profond Mais est-il sincère et intègre ? C'est ce qui est, pour nos humbles regards, difficile à discerner. Quoi qu'il en soit, nous estimons que ce n'est pas un être ordinaire[4] ».

(1) *Engi* récit fabuleux destiné à expliquer l'origine d'un temple, d'une relique, ou de tout objet que les moines bouddhistes font vénérer aux fidèles

(2) *Hiraga Gennai-den,* dans le *Kinsei kisai Hiraga Gennai jikki* de Tajima Shôji, p 98-99

Katayama Kyochûdô se présente dans ce texte comme un homme du Sanuki On ne sait rien de lui par ailleurs

(3) Cf préface du *T'ang-che siuan,* de Li P'an-long

(4) *Inoue Ryûmei, Fûrai Sanjin no Akita Kô,* p 33

Ce n'était pas un être ordinaire, en effet, que ce Gennai, et lui-même le savait trop sa volonté constamment proclamée de mener sa vie hors des sentiers battus, son mépris affiché de tous les conformismes (« quand un chien hurle, cent chiens hurlent » ne cesse-t-il de répéter dans ses lettres et ses *gesaku*), ne pouvaient que lui aliéner une société où la norme écrasait l'individu

On eût été moins sensible peut-être à ses défauts, s'il avait été plus heureux dans ses multiples entreprises. Mais il ne rencontrait partout que des échecs, causés en partie, nous l'avons vu, par sa trop grande dispersion et l'insuffisance de sa formation technique — mais aussi par l'immobilisme, le traditionalisme auxquels il se heurtait : il ne parvint à intéresser les autorités, ni à son tissu d'amiante, ni à ses poteries, ni à l'élevage des moutons à laine. Loin d'attirer la compassion, ces déconvenues le faisaient accuser d'incapacité et de malhonnêteté par tous ceux qui n'attendaient que l'occasion de prendre en défaut le fanfaron

Les derniers gesaku

Gennai était vivement affecté de voir l'opinion publique lui devenir de plus en plus défavorable Se jugeant calomnié, il prit la plume pour se justifier, et c'est ce qui nous vaut, à partir d'*An'ei* 5 (1776), une seconde série de *gesaku*, très différents des « contes » de *Hôryaku* 13 à la fois par la forme — ce ne sont plus des récits construits mais de court pamphlets où l'auteur s'adresse directement soit au lecteur soit à un interlocuteur fictif — et par l'inspiration il ne s'agit plus de développer des lieux communs de la littérature satirique, ni de jouer au *bunjin* retiré du monde. Gennai est sincère, ou croit l'être, et trouve pour plaider sa cause des accents d'une âpreté singulière, qui donnent à ces dernières œuvres une place à part dans la littérature de l'époque Tokugawa.

Son non-conformisme — trait dominant de son caractère — s'exaspérant à mesure qu'il se sent plus contesté, il en vient à cultiver systématiquement le paradoxe Il se fait l'avocat d'êtres que le public raille ou condamne, comme s'il se sentait solidaire de leur destin et entendait s'autoriser de leur exemple pour proclamer son droit à l'*anormalité* ·

Dans le *Hôhi-ron* (*An'ei* 3 - 1774) il fait l'éloge d'un individu connu sous le nom de Hanazaki otoko qui cette année-là, sur les tréteaux de la foire de Ryôgoku-bashi, s'était rendu célèbre par un numéro singulier et répugnant : il émettait des pets mélodieux, en se faisant accompagner du tambour et du *shamisen*. Ce personnage, explique Fûrai Sanjin à un samurai campagnard outré de ses propos, a au moins su faire preuve d'originalité, en inventant un « art » comme on n'en avait vu en aucun temps ni dans aucun pays Il a eu le mérite de tirer parti d'une chose qui était jusqu'à présent considérée comme le symbole même de l'inutilité Cela vaut mieux — et c'est plus difficile — que de suivre docilement les enseignements d'un maître, et de toucher régulièrement sa pension sans se donner

d'autre peine que de lécher la crotte d'un Rikyû ou d'un Sôtan[1]. On voit comment Gennai tend à s'identifier avec ce Hanazaki otoko dont il fait l'apologie.

C'est de la même recherche du paradoxe que procède l'argumentation du *Tonda uwasa no hanashi*, publié en *An'ei* 7 (1778). Cette année-là, Edo jasait beaucoup sur la liaison de l'acteur Ichikawa Danjûrô, cinquième du nom, avec Ruya, la veuve d'un autre acteur, Ichikawa Yaozô[2] L'auteur déclare à un citadin venu lui annoncer la nouvelle du jour, qu'à son avis on fait beaucoup de bruit pour peu de chose. Les coupables appartiennent tous deux au monde du théâtre or qui a jamais entendu dire que dans cette société les veuves demeuraient chastes[3] ? Si Ruya n'avait pas rencontré Danjûrô, elle aurait sûrement trouvé un autre amant. D'ailleurs, l'essentiel dans la vie est de faire en sorte que « le cou ne vous tombe pas » Tant que l'on s'abstient des trois délits capitaux : le *vol*, le *jeu* et l'*adultère*, il n'y a rien à craindre. Mais Danjûrô doit prendre garde de ne pas se laisser entraîner à l'adultère, car alors il aurait « une marque d'encre au cou »[4]

Qu'est-ce qui inspirait à Gennai cet amoralisme désabusé ? Qu'est-ce qui le poussait à soutenir cette opinion, scandaleuse et paradoxale dans la perspective confucéenne[5] : les châtiments sont l'uniquement fondement de la morale, et l'essentiel est de se comporter de telle sorte qu'ils ne vous tombent pas sur la tête ?

C'était la conviction que le discrédit où il était tombé n'avait d'autre cause que ses échecs On l'eût loué s'il avait réussi. Un jour — selon le *Kyûkei-iji* — il se plaignit en ces termes à son ami Ôta Nampo « Les gens du monde ne connaissent pas leur propre insuffisance Ils calomnient les intelligents et les habiles, et les traitent de *yamashi* Mais en réalité, ce qu'ils appellent « piété filiale », c'est seulement la défense de leur propre intérêt. . Tous les rois et généraux de Chine et du Japon étaient des *yamashi*. Quand ils réussissent, ils deviennent rois et princes ; quand ils échouent, on les fait bandits et rebelles ..[6] ».

(1) O C, p 348
Rikyû = Sen no Sôeki (*Eishô* 17 — *Tenshô* 18 1520-1590), *Sôtan* = Sen no Sôtan (*Tenshô* 6 — *Manji* 1 1578-1658) deux maîtres vénérés de l'art du thé *(sadô)* « Lécher la crotte » = *kuso o nameru*, déformation méprisante de l'expression *sôhaku o nameru* « lécher les rebus, les restes » = imiter servilement

(2) O C, p 373 sqq

(3) La morale traditionnelle, surtout chez les *bushi*, louait les veuves qui par fidélité à la mémoire de leur époux, ne se remariaient pas, ou ne le faisaient que pour un motif « respectable » assurer la continuité de la « maison », lorsqu'elles n'avaient pas d'enfant mâle de leur premier mari

(4) Comme les condamnés à mort, avant la décapitation

(5) On voit souvent les polémistes confucéens de cette époque critiquer la notion bouddhique de rétribution des actes après la mort, superstition tout juste bonne, selon eux, pour le « peuple imbécile », que seule la crainte des châtiments peut empêcher de commettre le mal

(6) *Shin-shiryô*, p 44

Ainsi la désapprobation dont il se sent l'objet, loin de l'inciter à reconnaître ses défauts, paraît le renforcer dans l'opinion où l'inclinait son caractère aventureux et ambitieux . la morale n'est que du vent, un masque recouvrant ces *réalités* que sont le succès, l'échec, et le châtiment Cependant, dans le même temps qu'il érige ainsi le cynisme en système, il affirme avec plus de force que jamais son innocence, la droiture de sa vie, son désintéressement.

Dans la Suite du *Hôhi-ron* (*An'ei* 6 - 1777), il avoue mener l'existence d'un *rônin* misérable , cette pauvreté, qu'il décrit avec humour, il prétend l'avoir choisie en connaissance de cause, parce qu'elle est le prix dont il achète le bien le plus précieux à ses yeux l'indépendance. Et Gennai entonne un hymne à la liberté, aux accents horatiens, qui est resté célèbre « Si je me trouve ordinairement sans ressources, en revanche, je n'ai pas non plus ce bien superflu qu'on appelle : un maître , les grains de riz d'un domaine *(chigyô)* ne me collent pas aux pieds , je cours là où je veux aller, les endroits qui ne me plaisent point, je les ignore ; et j'ai au moins ce bénéfice, de garder toute ma vie la libre disposition de moi-même.. [1] » Et c'est grâce aux loisirs que lui laissait cette existence de *rônin* qu'il a pu se consacrer corps et âme au « bien du pays », et notamment fabriquer son *erekiteru* « pour soigner les maladies » Il travaillait donc pour le monde, mais le monde ne l'a pas compris. On l'accuse d'avoir aimé l'argent, alors qu'en réalité si tel avait été son désir, il aurait pu en gagner autant qu'il lui plaisait · il aurait suffi qu'il se résolût, comme on l'y invitait, à exposer l'*erekiteru* à la foire de Ryôgoku ou d'Asakusa, où déjà des charlatans exhibaient sous le nom de *rashamen*[2], des moutons barbouillés de peinture : lamentable avatar d'un projet de Gennai qui, si les autorités en avaient compris l'intérêt, aurait permis de tisser des vêtements plus chauds que tous ceux qui étaient jusqu'alors en usage, et de doter le pays d'une industrie nouvelle

Ambiguïté et contradictions

Comment concilier ces protestations d'honnêteté et de dévouement à la cause publique, avec la profession d'amoralisme impliquée dans le *Tonda uwasa no hanashi*, composé sensiblement à la même époque ? Gennai est-il inconscient de la contradiction, ou n'en a-t-il aucun souci ?

Nous touchons là au mystère du personnage, à sa plus grande singularité je connais peu de vies où l'on puisse relever tant d'actes, tant d'attitudes, tant d'affirmations contradictoires

La contradiction, je la vois d'abord dans le propos même qu'il a voulu poursuivre et dont il a fait, pour ainsi dire, sa raison d'être · servir l'état féodal sans dépendre de lui.

(1) O C , p 355

(2) Cf O C , p 364, *rashamen* *rasha* = laine , *men* = *ouate* (se trouve dans *men'yô* « mouton »)

Non seulement il a échoué — le Bakufu ne sollicite plus ses services après l'affaire de Chichibu — mais il ne paraît même pas avoir clairement perçu les implications *théoriques* de l'attitude qu'il prétendait assumer en se voulant *rônin* libre serviteur de l'état, il condamnait le *parasitisme*. On trouve dans ses écrits nombre de déclarations fort explicites à cet égard dans la suite du *Hôhi-ron*, notamment, il clame son mépris du samurai qui se fait entretenir par les « paysans, les artisans et les marchands[1] ». Ce n'est d'ailleurs pas aux seuls *bushi* qu'il s'en prend il lui arrive à l'occasion de critiquer les « intermédiaires » du circuit économique qui ne justifient leurs bénéfices par aucune activité réelle[2]. Gennai n'est pas cependant un physiocrate comme Andô Shôeki · l'existence idéale, à ses yeux, paraît être, non celle du paysan, mais celle du *chônin* chef d'entreprise et homme d'affaire , celle où la richesse vient récompenser le travail et l'*intelligence*.

Mais s'il condamne le parasitisme des *bushi*, n'est-ce pas à l'édifice féodal tout entier, jusqu'à son sommet, qu'il doit lancer l'anathème ? Cela, Gennai n'y songe pas un instant, non plus qu'il ne douta jamais que le « profit du pays » ne s'identifiât avec les intérêts du Bakufu, clef de voûte du système féodal Bien loin de remettre en question l'ordre établi, il se montre constamment empressé d'offrir sa collaboration au gouvernement central et aux feudataires ; et l'argent reçu en récompense des services rendus aux autorités lui paraît aussi légitimement acquis que celui que lui procurent ses propres entreprises et la vente des divers objets qu'il fabrique

Pareille attitude devait l'amener à se satisfaire de toutes les équivoques, de toutes les compromissions · lorsqu'il refuse de recevoir du daimyô d'Akita un domaine qui l'obligerait à sacrifier sa liberté, mais accepte l'octroi d'une pension annuelle, il paraît bien près de se payer de mots ! Une pension versée à un sujet en considération de ses mérites n'est-ce pas là le principe même du « parasitisme » féodal ? Au surplus, ce qu'il ne dit point ouvertement, mais que l'on devine à travers sa correspondance — il a dû, en maintes circonstances de sa vie de *rônin*, soit dans sa jeunesse, soit dans les temps difficiles des années *An'ei*, faire appel à la générosité de ses maîtres, de ses parents, de ses puissants amis. Que faut-il penser, dès lors, de sa prétention à vivre librement par ses propres moyens ?

Et que penser des pamphlets qu'il insère dans son *Nenashi-gusa*

(1) O C , p 353

(2) Cf lettre à Seidayû du 8, 10e mois (O C , p 616) Gennai s'est aperçu que la plante médicinale *ôren (captis Japonica)* s'obtiendrait à bien meilleur marche si on pouvait l'acquérir directement aupres des paysans qui la récoltent « Les marchands parasites, écrit-il, tirent, les bras croisés, un grand profit de ceux qui peinent dans la montagne a déterrer cette plante En toutes choses, c'est ainsi que va le monde aujourd'hui » Il faudrait, selon lui, organiser à Edo un marché *(kaisho)* des remèdes, ou les producteurs pourraient traiter sans intermédiaire avec les médecins

contre les *yamashi*[1], au nombre desquels l'opinion publique sera unanime à le ranger quelques années plus tard ? Que penser de sa prétention au désintéressement, quand toutes ses lettres prouvent qu'il ne rêvait que de montagnes d'or ? Que penser de son refus de livrer l'*erekiteru* aux bateleurs de Ryôgoku, lorsqu'on songe que lui-même, bateleur de haut vol, ne dédaignait point se produire en spectacle avec son appareil ? Que penser de ce pourfendeur de superstitions qui n'aimait rien tant que d'abuser par ses tours le peuple crédule ? Que dire de ce provincial qui se moque à tout instant des « samurai campagnards », comme pour faire oublier qu'il est leur frère ?

Singuliers dédoublements de la personnalité ! Ces contradictions sans nombre sont l'essence même du personnage. S'il avait pu les surmonter, il y avait en lui assez de répugnance instinctive à l'égard des idées et des vies toutes faites, un esprit critique assez aiguisé envers la société de son temps, pour faire de lui un penseur. Mais il en fut empêché — par un égocentrisme monstrueux qui lui interdisait d'étendre ses préoccupations au-delà du cercle étroit de ses intérêts immédiats, et ne lui faisait apercevoir les défauts de la société qu'au moment où il en était victime ; par son besoin d'*action* aussi, qui le poussait à s'accommoder du monde tel qu'il est pour tâcher d'y réaliser ses projets, plutôt qu'à s'en retirer pour rêver à l'âge d'or — et pris au piège de ses paradoxes, il ne fut en définitive que ce qu'on nommerait aujourd'hui, dans le langage des psychiatres, un schizophrène[2].

Mauvaise humeur.

Le discrédit que valurent à Gennai ses échecs et les « défauts » que l'on vient de décrire, réagit inversement sur lui, le rendant, dans les dernières années, de plus en plus méfiant, susceptible, irritable. Je citerai deux anecdotes qui témoignent de cette altération de son caractère :

Selon Toriumi Takabumi, auteur du *Hiraga Gennai shôden*, il se prit un jour de querelle avec son plus fidèle disciple, Shinra Banshô, c'est-à-dire Morishima Chûryô. C'était le 7 du 7e mois *An'ei* 8 (18 août 1779), on jouait au Hizen-za un *jôruri* de Banshô, *Meguro Hiyokuzuka*, qui reçut les ovations du public. Or la pièce que Gennai avait donnée cette année-là avait été un échec. Jaloux, celui-ci s'emporta contre son rival. Le narrateur, qui assistait à la représentation, affirme

(1) O. C., p. 227 sqq. Au premier livre de *Nenashi-gusa*, Fûrai Sanjin imagine que l'Enfer est devenu trop étroit pour contenir les condamnés qui affluent chaque jours plus nombreux en raison de la corruption universelle des mœurs. Alors entrent en scène les *yamashi*, qui soudoient les « fonctionnaires » infernaux pour se faire concéder l'adjudication de terres en friche, ou ils construisent un nouvel Enfer. Il y a là une satire manifeste de la politique des « terres nouvelles » menée par le gouvernement de Tanuma, et des spéculations scandaleuses qu'elle entraînait. cf. John Whitney Hall, *op. cit.*, p. 63-67.

(2) Je souscris sur ce point à l'opinion de M. Tsukuba, *Kagaku koto-hajime*, p. 236.

l'avoir vu « hurler, changer de couleur ». L'affaire finit cependant par s'arranger, « parce que Chûryô était le disciple de Gennai ». « C'est à partir de cette époque, poursuit le *shôden*, qu'il s'attira la réputation d'un homme irascible et présomptueux. Au moindre prétexte il se mettait en colère ; moi aussi, il m'est arrivé maintes fois de subir ses réprimandes A la réflexion, on peut estimer que cet homme doué d'un grand génie avait pourtant, par certains côtés, l'esprit étroit[1] ».

L'autre fait est connu, dans le détail, par la relation que Gennai en a donnée lui-même dans la plainte dont il a été question ci-dessus (cf. p. 117) : en *An'ei* 7 (1778), l'ouvrier Yashichi, qui depuis plus de dix ans travaillait sous sa direction, s'était entendu avec un autre artisan de la même maison pour fabriquer un *erekiteru* sur le modèle de ceux de Gennai Les deux compères, exhibant leur appareil dans les foires, faisaient à l'inventeur une concurrence déloyale ; mais leur contrefaçon se trahissait par le fait que leur *erekiteru* ne produisait pas de feu ! Gennai porta plainte contre le faussaire, et c'est le texte de cette plainte qui a été conservé dans les archives de la famille Hiraga

Pour l'auteur du *Hiraga Gennai shôden*, l'artisan inculpé se nommait Kimpachi Il s'était permis de fabriquer pour son compte des *erekiteru* et de les vendre Gennai, apprenant le fait, entra dans une grande colère et porta plainte au *Machi bugyô*[2]. Grâce aux puissantes relations dont il disposait, il put lors du procès, siéger sur l'*engawa*[3] de la salle d'audience, tandis que Kimpachi était relégué en un lieu d'où il ne pouvait même pas entendre le discours de son accusateur, qui gagna le procès Le malheureux artisan fut emprisonné, et sa condamnation, qui lui paraissait injuste, lui causa un si grand dépit qu'il mourut dans son cachot[4].

Gennai allait bientôt connaître un sort semblable à celui qu'il avait fait subir à l'artisan le temps n'est plus éloigné, pour lui, de l'hystérie et du meurtre.

LA FOLIE ET LA MORT

Il n'est pas d'événement plus singulier, dans cette vie peu commune, que celui qui en vint trancher le cours

Comme dit Sugita Gempaku dans l'inscription funéraire qu'il dédia à son ami

(1) *Shin-shiryô*, p 41

(2) *Machi bugyô*, officiels placés sous l'autorité directe des *rôjû*, ils avaient charge de la justice et de la police dans les grandes villes

(3) *Engawa* bordure de planches qui prolonge les salles à l'extérieur des maisons japonaises

(4) *Ibid*, p 41

Ah, cet homme extraordinaire
Qui aimait les choses extraordinaires
Et dont les actions furent extraordinaires
Quelle mort extraordinaire il connut aussi !

Mort extraordinaire, en effet, parce qu'elle était la conséquence d'un acte inouï et imprévisible : Gennai s'est rendu coupable d'un meurtre. Sur les circonstances du crime, et même sur l'identité de la victime, l'incertitude demeure, par excès plutôt que par défaut d'information · nous sommes en présence d'un foisonnement de traditions diverses — car l'événement a vivement frappé les contemporains, et fait l'objet de nombreux commentaires dans les « mélanges » — à travers lesquelles il est aujourd'hui bien difficile de rétablir la vérité historique. Bon nombre de ces relations, cependant, s'accordent sur les points suivants Gennai a été emprisonné pour avoir, dans un mouvement irréfléchi, tué d'un coup d'épée une personne qui se trouvait chez lui, et il est mort peu de temps après son incarcération.

Le crime.

Mizutani Futô nous a transmis[1] un extrait du « registre du terrain d'échange de Kyûemon-chô, quartier de Kanda *(Kanda Kyûemon-chô daichi-roku)*, qui paraît être, de tous les textes relatant l'événement, le plus ancien et le plus digne de foi ; peut-être s'agissait-il d'un rapport rédigé à l'intention du *Machi bugyô* par les autorités chargées d'enquêter sur l'affaire Selon ce document Kyûgorô, fils d'Akitaya Kyûsaemon, demeurant à Tomimatsu-chô, chez Kurachi Magoemon — et Jôemon, de la maison de Matsumoto Jûrôbei, habitant à Sakuma-chô, se trouvaient chez Hiraga Gennai lorsque celui-ci, soudainement, se précipita sur eux avec son épée, et blessa à mort Kyûgorô. Pour ce crime, il fut emprisonné le 22 du 11e mois *An'ei* 8 (29 déc 1779) et mourut en prison au 2e mois de l'année suivante, *An'ei* 9 (1780).

Notons que l'inscription funéraire de Gempaku donne pour le décès une date différente : « En l'année 8 de *An'ei*, frappé de folie, il commit un meurtre ; il fut incarcéré et mourut en prison le 18 du 12e mois (24 janvier 1780) ».

C'est le *Mono no hon Edo sakusha-burui*[2] qui fournit, du crime et des motifs qui poussèrent Gennai à le commettre, la narration la plus circonstanciée. Bakin y expose successivement deux versions des faits celle du *Kiku mama no ki* de Kimura Mokurô, qu'il reprend

(1) Mizutani Futô (*op cit*, 95) et à sa suite Mitamura Engyo et M Teruoka présentent cet extrait comme tiré du *Kyûkei-iji* Je n'en ai pas, cependant, trouvé trace dans l'unique manuscrit que nous connaissons de ce texte, celui du *Naikaku Bunko*, qu'a utilisé M Mori Senzô pour son étude *Shin-shiryô o tôshite mitaru Hiraga Gennai*.

(2) Cf append, p 184

presque textuellement[1], puis une autre qu'il affirme avoir lui-même entendu rapporter dans son enfance. La première peut être ainsi résumée .

En l'année *Mizunoe-uma*[2], il y avait, dans le quartier de Kanda, une vaste demeure habitée naguère par un aveugle[3], qui avait été condamné et exécuté pour avoir prêté de l'argent à des taux usuraires. Quoiqu'elle fût à bas prix, elle ne trouvait point d'acheteur, parce parce qu'on la disait hantée ; on racontait que le fantôme de son ancien possesseur y revenait chaque nuit et gémissait : « Ce qu'il y avait ici, je ne le vois plus, je ne le vois plus ![4] » Gennai, qui n'avait cure de pareilles superstitions, trouva l'occasion bonne, et acheta la maison maudite. Pendant plus de six mois, il ne se passa rien. Mais un jour, atteint de folie furieuse, il frappa un homme de son épée ; voici en quelles circonstances un certain prince, désireux de faire procéder à des réparations dans sa villa *(bessô)*, avait fait appel pour cela aux services d'un *chônin* de son entourage Mais comme le devis présenté par celui-ci était trop élevé à son goût, il s'adressa à Gennai, son familier de longue date, qui se faisait fort de mener à bien les travaux pour un tiers seulement de la somme demandée par l'autre. Il s'ensuivit, entre le *chônin* et Gennai, une violente altercation ; finalement, un agent de la maison du prince imposa son arbitrage, aux termes duquel les deux hommes acceptèrent de coopérer aux travaux. Pour fêter leur réconciliation, Gennai invita chez lui le *chônin* et l'agent du prince L'alcool aidant, l'atmosphère devint cordiale. Le *chônin* demanda à Gennai comment il avait procédé pour parvenir à une estimation si différente de la sienne ; Gennai lui montra son plan . les moindres détails y étaient indiqués avec tant de clarté et de précision que l'autre fut émerveillé Enfin, ivres-morts, les convives s'endormirent sur place Au petit matin, Gennai se réveille, et ne trouve plus son devis ! Aussitôt il s'en prend au *chônin*, qu'il accuse de le lui avoir dérobé, et sans écouter ses justifications, lui assène un coup d'épée Le malheureux réussit

(1) En corrigeant, çà et là, quelques détails Kimura Mokurô, à la suite d'Ôta Nampo *(Ichiwa-ichigen)* place la « maison maudite » à Bakurô-chô Bakin rectifie du côté de Kanda

(2) *Mizunoe-uma* *Hôryaku* 12 (1762) Cette date, donnée par le *Kiku mama no ki*, est évidemment erronée Voir p 172 la seconde tradition rapportée par Bakin

(3) A l'époque Tokugawa, les aveugles étaient l'objet, de la part du Bakufu, d'une sollicitude toute particulière, qui semble avoir eu pour origine l'amitié portée par Ieyasu au *sô-kengyô* Izu En'ichi. Ils étaient organisés en une corporation (Tôdô no za) qui avait ses lois, ses tribunaux, sa hiérarchie, comportant une série de grades *(kokan)*, dont les plus élevés étaient ceux de *kengyô* et de *kôtô* On leur reconnaissait, entre autres privileges, le droit d'exercer le métier de prêteurs à intérêt Certains s'enrichirent de la sorte fabuleusement, et menèrent une vie de luxe et de débauche Aussi les aveugles étaient-ils haïs de la population Les autorités durent parfois recourir à des mesures tres sévères pour réprimer ces abus (cf Nakayama Tarô, *Nihon môjin-shi*, p 249 et 339)

(4) = jap *Koko ni arishi ga, miezu, miezu* singulier propos pour un fantôme d'aveugle ! On peut supposer qu'il se lamentait de la disparition de sa fortune, confisquée lors de sa condamnation

cependant à s'échapper. Gennai s'élança à sa poursuite, mais n'ayant pu le rattraper, il rentra chez lui Peu après, en rangeant des papiers, il découvrit le précieux document ! Désespéré, il tenta de se suicider, mais disciples et voisins l'en empêchèrent. Finalement, l'affaire passa en justice Gennai fut jeté en prison, et mourut de la blessure qu'il s'était faite en essayant de se donner la mort[1].

Et voici l'autre tradition rapportée par l'auteur du *Sakusha-burui* · l'hiver de l'année 8 de *An'ei* (1779) — Bakin avait alors treize ans — toute la ville retentissait de cette nouvelle Hiraga Gennai était en prison, pour avoir tué le fils d'un de ses amis, marchand de riz Le jeune homme se rendait souvent chez Gennai. Un jour, ne le trouvant point à son domicile, il se mit en l'attendant à feuilleter des papiers posés sur sa table de travail. Or Gennai avait coutume de ne jamais montrer ses manuscrits, fût-ce à ses amis intimes. Rentrant chez lui à ce moment, il fut pris d'une grande colère, et frappa l'enfant de son épée Celui-ci, en se protégeant de la main, para un peu le coup, et parvint à s'enfuir ; mais il mourut ensuite de sa blessure.

Bakin ajoute que dans sa jeunesse il n'avait jamais entendu d'autre version que la seconde, et que c'est seulement à la lecture du *Kiku mama no ki* qu'il prit connaissance de la première.

L'achat par Gennai d'une « maison maudite » à Kanda est un fait historiquement bien attesté . Mitamura Engyô a pu en préciser les circonstances[2], en se fondant sur un exemplaire du *Fûrai momiji kinkarakawa* annoté par Ôta Nampo Ce *share-bon* anonyme démarque manifestement des événements de l'existence de Gennai, mis en scène sous le nom de Fûrai Henjin Il y est notamment question de deux individus, Chiriyama Denkyû et Kaniyama Tenkyô, qui « s'étant entendus pour transgresser la loi », furent envoyés en exil à Kikai-ga-shima[3]. Fûrai Henjin acheta la maison de Kaniyama, dont personne ne voulait, parce qu'on la croyait hantée. Sur l'exemplaire annoté par Nampo, le nom de Chiriyama Denkyû porte en surcharge, sur une bandelette de papier *(soegaki)* · « Karasuyama kengyô ». Or nous savons que ce personnage avait été effectivement arrêté et condamné pour usure le 25 du 12e mois *An'ei* 7 (11 février 1779) Quant à Kaniyama Denkyû, Mitamura Engyo l'identifie à Kamiyama kengyô, autre aveugle impliqué dans la même affaire que Karasuyama et condamné en même temps que lui rapprochement d'autant plus séduisant que Kamiyama habitait à Kanda, Kyûemon-chô, itchôme-daichi, Uhei-dana Cette hypothèse se trouve remarquablement vérifiée par le témoignage du *Hiraga Gennai shôden*, dont Mitamura Engyo paraît n'avoir pas eu connaissance

(1) *Mono no hon Edo sakusha burui*, p 112-115

(2) *Fûrai Sanjin no kyôtaku*, p 253-256

(3) Île qui servait de terre d'exil à l'époque Kamakura c'est là qu'en *Jishô* 1 (1177), Kiyomori envoya Taira no Yasuyori et Fujiwara no Narichika On l'identifie généralement avec l'actuelle Iô-ga-shima

« Il (Gennai) acheta à Hashimoto-chô[1] la maison d'un *rônin* qui prêtait de l'argent à intérêt Ce *rônin* s'était, pour quelque raison, donné la mort dans cette maison. Après lui, *elle fut habité par Kamiyama kengyô*, mais cet aveugle avait été chassé, quatre ou cinq années auparavant[2], lors d'une émeute contre les usuriers, et son fils s'était tué en tombant dans un puits. Comme je connaissais bien le *kengyô*, à l'époque où son fils aîné tomba dans le puits, j'allai chez lui en visite, et c'est ainsi que je connus l'histoire en détail. En raison de ces événements sinistres, la maison était à bas prix. Gennai, apprenant la chose, se dit : quelle importance ? Il l'acheta et s'y installa. Qu'il ait, (à la suite de cet achat), effectivement attiré sur lui ce sort funeste, cela ne laisse pas d'être bizarre...[3] ».

Quant au crime lui-même, quelle est, des deux versions rapportées par Bakin, celle qui s'accorde le mieux au texte du *daichi-roku?*

Apparemment, c'est la première. « Matsumoto Jûrôbei » paraît bien être le *Kanjô bugyô* Matsumoto Jûrôbei Hidemochi Izu no kami, personnage dont les relations avec Gennai nous sont déjà connues[4]. Le « prince untel » du *Kiku mama no ki* pourrait donc être le puissant ministre des finances ; Jôemon, l'arbitre qu'il désigna pour régler le conflit ; et Kyûgorô, le *chônin*.

C'est à la seconde, cependant, que s'apparentent la plupart des récits des biographes anciens[5] : on s'explique assez bien que les autorités, soucieuses de ne pas impliquer le *Kanjô bugyô* dans cette affaire, aient fait disparaître le personnage de Jôemon de la version officielle des faits, qui est sans doute à l'origine des nombreuses traditions du type II

Pour Ikeda Gensai (supplément au *Hiraga Gennai shôden*), la victime de Gennai est un de ses élèves, Yôsuke, qu'il aurait surpris à lire un document secret reçu d'un agent de Tanuma[6]. Ôta Nampo

(1) Le *shôden* s'accorde avec le *Hiraga Gennai jikki* pour placer a *Hashimoto-chô* la derniere habitation de Gennai, erreur géographiquement explicable le *daichi* de Kyûemon-chô itchôme est contigu à Hashimoto-chô, yonchôme

(2) En fait (cf Mitamura, *op cit*, p 254) la condamnation de Karasuyama kengyô et de plusieurs autres aveugles, dont Kamiyama kengyô, fut prononcée le 25, 12ᵉ mois *An'ei* 7 (11 février 1778)

(3) *Shin-shiryô*, p 41

(4) Voir p 66 Selon Mizutani Futô (qui cite, à tort, le *Kyûkei iji* comme source de son information, *op cit*, p 83), Gennai était de longue date l'ami intime et le conseiller du « *Kanjô bugyô* Matsudaira Zushû » (il ne peut s'agir que de Matsumoto Izu no kami, même erreur dans le *Tankai* voir ci-dessous) et pensait se servir de lui pour réaliser ses hautes ambitions Mais à mesure que Matsumoto s'élevait dans la hiérarchie, bien loin d'associer Gennai à sa réussite, il lui témoigna de plus en plus de froideur Celui-ci en conçut tant de dépit qu'il perdit la raison

(5) C'est elle aussi que sanctionne le *Yôgaku nempyô*, cf *Shinsen-Yôgaku-nempyô*, p 69

« Au 12ᵉ mois *An'ei* 8 (1779) Hiraga Gennai, en colère, frappa un de ses jeunes disciples, Kyûgorô, et par erreur provoqua sa mort, à la suite de quoi il fut incarcéré, et mourut en prison »

(6) *Shin-shiryô*, p 42

écrit dans son *Ichiwa ichigen* que « Gennai devenu fou blessa à mort le fils d'un marchand de riz qui était son élève »[1].

Notons la relation du *Tankai*, qui présente des affinités à la fois avec celle du *Kyûemon-chô daichi-roku* et la version II de Bakin :

« (Gennai) était un homme de sens, et pourtant on ne sait comment, pris d'un accès de folie, il frappa de son épée l'un de ses meilleurs amis, venu lui rendre visite : un tel, serviteur du *Kanjô-bugyô* Matsudaira Izu no kami — et blessa à mort Kyûgorô, fils du marchand de riz Kyûemon, qui se trouvait avec lui[2] ».

Tsumura Sôan fait erreur sur le nom du *Kanjô bugyô*, qui n'est pas Matsudaira, mais Matsumoto. Il donne Kyûgorô fils de Kyûemon, en accord avec le *Kyûemon-chô daichi-roku* — et fils d'un marchand de riz, comme dans la version II de Bakin. Mais si Kyûgorô était bien le fils d'un marchand de riz, il ne peut guère être identifié avec le *chônin* de la version I.

La folie de Gennai

Quel que fût le caractère de Gennai, et la méfiance qu'inspiraient à certains ses agissements, ce crime commis en de pareilles circonstances était si inattendu de sa part, que la plupart des auteurs le dépeignent comme un acte de folie furieuse, ou l'effet d'une malédiction, ou les deux à la fois car il était naturel aux Japonais de ce temps d'attribuer les accès de démence à la possession par l'esprit d'un mort.

Nous avons vu déjà comment le *Kiku mama no ki* (Bakin I) suggère qu'ayant eu l'audace d'acheter une maison hantée, Gennai prouvait par son crime et sa mort le bien-fondé des « superstitions » qu'il avait voulu braver. L'auteur du *Hiraga Gennai shôden*, rapportant la querelle avec l'artisan Kimpachi (cf p. 169), fait observer que celui-ci était mort en prison un 10 du mois de *shimotsuki* (11e mois) comme Gennai (sur la date du décès, cf p 175) De même dans le *Tankai :* « Le jour (où il mourut) était celui où le forgeron[3] était mort en prison l'année précédente ».

Les premiers symptômes de la folie de Gennai se seraient manifestés quelque temps avant son crime, si l'on en croit Suzuki Hakutô

« Dans mon enfance, j'apprenais à lire chez Yamanouchi Shikun Un jour Ôta Nampo survient et dit à Shikun d'un air consterné . Gennai est devenu fou. Il a tué son éléve ! L'autre jour, justement, nous[4] étions allés lui rendre visite Nous lui avons offert du papier et lui avons demandé un dessin. Il répondit je vais vous montrer un dessin où j'excelle en ce moment. Il déroula le papier, et il dessina, debout sur un rocher, un homme qui pissait ; au pied du rocher, un autre homme pleurant d'être souillé d'urine. Gennai paraissait très gai, très content. Mon compagnon ne parvint pas à comprendre le

(1) *Yakko-dako* (*Enseki-jisshu* I), p 333
(2) *Tankai (Kokusho kankô-kai)* livre II, p 59-60
(3) C'était, selon l'auteur du Tankai, la profession de l'artisan accusé par Gennai
(4) Ôta Nampo ne précise pas le nom de son compagnon

sens du dessin ; il le rapporta chez lui, s'interrogeant en vain sur sa signification. Quelques jours plus tard, on apprit que Gennai avait perdu l'esprit. Sûrement, il avait montré (ce jour-là) les premiers signes de sa démence[1] ».

Plus étrange encore est le récit du *Kokuten-sago :*

« Hiraga Gennai vint à Edo, engagé par la famille Tanuma, et sur l'invitation de Chiga Dôryû. Il arrive à Shinagawa : c'était déjà le crépuscule. En traversant le lieu dit Irimasu, il trébuche sur une pierre, tombe, se blesse au visage. Il se dit : voilà la pierre dont dépend la réalisation de mes vœux ! Et il la chargea sur son dos (elle pesait 4 *kamme*[2]). Arrivé chez Chiga, il déclara qu'il désirait se reposer un jour ou deux des fatigues du voyage, et ne se présenta pas au maître de maison. Cette nuit-là il ne cessa de fixer la pierre du regard, sans se laisser distraire. Le lendemain aussi, en dehors du temps des repas, il resta les mains croisées à la regarder, en silence. Le soir du troisième jour il prit la pierre entre ses mains, sortit devant la maison, alla la jeter dans un fossé, et revint à sa place. Vers le milieu de la nuit, il se leva, retourna devant la maison, descendit dans le fossé, y prit la pierre, remonta, et à partir du lendemain matin recommença à la couver des yeux comme auparavant. Dôryû et toute la maison, voyant son manège, se dirent qu'il était fou. Vint un moment où Gennai prit une hache, se dévêtit, descendit dans le jardin, brisa la pierre en deux et aussitôt se retira en poussant un cri. Dôryû, ne pouvant plus cacher son étonnement, vint et lui demanda la raison de ce comportement. «Cette pierre, répondit Gennai est de l'amiante[3], matière rare dans le monde. C'est avec elle qu'on peut tisser du *kakampu*. Dans mon aveuglement, j'ai broyé ce trésor » Et il manifestait un grand regret de son acte. »[4].

La mort et les funérailles.

Il existe, relativement à la date de la mort de Gennai, plusieurs traditions. Celle de l'inscription funéraire paraît la plus digne de foi, puisque selon toute vraisemblance, Sugita Gempaku composa ce texte peu de jours après le décès ; c'est du reste celle qu'attestent la tablette funéraire de la maison Hiraga, et les deux tombes de Gennai, celle de Tôkyô, Hashiba-chô, et celle du Jishô-in à Shido.

Il mourut, dit le *Kiku mama no ki*, des suites de la blessure qu'il s'était faite en essayant de se suicider. Quand bien même il n'eût pas été blessé, cette fin rapide n'a rien qui doive surprendre ; car il semble que dans les sinistres prisons du Bakufu, le taux de mortalité ait été très élevé[5].

(1) *Kyûkei-iji, Shin-shiryô*, p. 47.

(2) 1 *kan* (ou *kamme*) = 3,75 kg selon le système d'équivalences moderne.

(3) 石腸 (lu *sekishô*) dans le texte.

(4) *Kokuten-sago* livre III, p. 16 verso.

(5) Cf. Ishii Ryôsuke, *Edo no keibatsu*, p. 142-143 ; mortalité due essentiellement à la sous-alimentation, à l'absence de chauffage en hiver, d'aération en été — à l'exiguïté

La loi du temps privait les malfaiteurs morts en prison de funérailles et de sépulture honorable . leurs corps étaient livrés aux *hinin*[1], pour être jetés dans l'ossuaire de Kozukappara. Aussi lit-on dans l'inscription funéraire « Les réglements de l'état ne permettant point qu'on vînt prendre le corps (d'un prisonnier), ses proches, s'étant concertés, prirent ses vêtements et les ensevelirent au Sôsen-ji[2] »

Cependant, la plupart des biographes affirment que la dépouille de Gennai fut bel et bien emportée par ses amis, et que ce sont ses cendres qui furent inhumées au Sôsen-ji (Asakusa, Hashiba-chô), là où une tombe à son nom se dresse aujourd'hui encore (cf. ci-dessous). Selon le *Kagan-roku* et le *Samidare-zôshi*, c'est l'intercession des Chiga qui valut au coupable cette faveur posthume Le cimetière du Sôsen-ji était d'ailleurs, précise le *Samidare-zôshi*, le *bodai-sho* (cimetière de famille) des Chiga[3]. Sur la stèle funéraire, Sugita Gempaku fit graver une inscription qui retraçait l'existence de son ami. Les autorités laissèrent subsister la tombe, mais firent effacer l'inscription[4]

La légende de la fuite de Gennai.

Les contemporains et la postérité, jugeant sans doute cette fin misérable indigne d'un homme si habile et si plein d'artifice, firent à Gennai l'honneur de mettre sa mort en doute nombreux sont les biographes qui mentionnent, soit pour les réfuter soit en les prenant à leur compte, des traditions selon lesquelles il serait parvenu à s'échapper de prison, et serait aller finir paisiblement ses jours en un lieu qui est, selon les auteurs, le Shônai, Akiba-yama, Ezo, Ôsaka etc.. Parfois ces légendes semblent avoir pour origine des vestiges locaux au pays de Shônai subsiste, dit-on, une stèle où sont gravés quelques mots d'un *jôruri* de Gennai Et nous avons vu que le monument de Tomo était naguère considéré par les gens du pays comme la sépulture du bienfaiteur.

Je cite pour exemples deux récits tirés du *Zoku-sentetsu-sôdan* de Tôjô Kintai ·

Le premier provient, au dire de l'auteur, d'un ouvrage que lui

des locaux on allait parfois jusqu'à entasser dix-huit détenus sur l'espage d'une natte (*ichijô*) Ces conditions déplorables favorisaient évidemment la propagation des maladies contagieuses

(1) Les « intouchables », chargés aussi de perpétrer les exécutions capitales Les corps des détenus étaient jetés au charnier de Kozukappara quel que fût le motif de l'emprisonnement Mais en fait (d'après Ishii Ryôsuke *op cit* , p 143) les autorités toléraient qu'on allât ensuite les y reprendre il suffisait pour cela de s'assurer, moyennant quelque argent, la complicité des *hinin*

(2) Cité dans Teruoka, *op cit* , p 283

(3) C'était en outre (cf Inoue Ryûmei, *Gennai ge* p 25) le *bodai-sho* des daimyô Satake du *han* d'Akita

(4) D'après le *Yôgaku nempyô* (*Shinsen-yôgaku nempyô*, p 69), qui nous a transmis le texte de l'inscription détruite.

a envoyé Bakin : Kyûkei a, par erreur, tué le fils d'un riche marchand. Mais un personnage influent[1] qui avait pour lui beaucoup de sympathie et d'admiration, s'efforça de le secourir. Cependant il ne pouvait rien contre la rigueur des lois, et c'est finalement Gennai lui-même — avec lequel l'« homme influent » correspondait secrètement grâce à un messager — qui trouva la solution ; il fit dire à son protecteur : « .. Celui qui a tué doit mourir · c'est une loi constante, dans le passé comme de nos jours ; cela s'entend sans de longs discours. Si on essaie de me sauver la vie, on transgresse la loi , si le tribunal me fait exécuter, le monde portera le deuil d'un homme dont il regrettera la perte. . J'ai une idée je vais moi-même fabriquer une drogue, et dès que je l'aurai bue, aussitôt je serai [comme] mort. On répandra le bruit que je suis mort de maladie, en prison, avant que ma culpabilité ne fût reconnue Mon cadavre, après examen, sera transporté à mon domicile, et il faudra absolument que mes disciples m'enterrent De la sorte, en haut la loi ne sera pas transgressée ; au milieu, on jouira de la grâce qu'on nous aura faite en nous accordant notre salut , en bas on n'épanchera pas la colère des plaignants[2] Pour moi, une mort de quelques jours, c'est comme le vin de Chûzan (Tchong-chan) qui n'enivre pas bien ceux qui le boivent[3]. N'est-ce pas une bonne idée ? » On fit comme il avait dit Cependant Kyûkei, honteux de s'être échappé, « obscurcit ses traces[4] » au pays de Tôtômi[5] Il y vécut du métier de diseur de bonne aventure. Certains l'ont aperçu encore au début des années *Bunka* (1804-1818). Il avait alors plus de quatre-vingts ans[6]

Selon l'autre version transmise par Kintai, le criminel n'est pas Gennai, mais un de ses invités, Tôtenkô. Gennai, impliqué dans l'affaire, fut incarcéré en la prison d'état de Temma-chô, et mourut de maladie avant son jugement. Ses disciples demandèrent le corps aux autorités, qui leur donnèrent la permission de le retirer. Mais ils s'aperçurent ensuite, en ouvrant le cercueil, que la dépouille qu'il contenait n'était pas celle de Kyûkei De nouveau ils interrogèrent les geôliers, qui leur répondirent le cadavre a été examiné ; l'affaire est réglée, on n'y peut plus rien changer Les disciples se résignèrent alors à ensevelir le faux Gennai au Sôsen-ji[7]

(1) C'est sans doute Tanuma que l'on veut ainsi désigner

(2) En haut *(ue)* c'est-à-dire du côté de l'autorité , au milieu *(naka)*, mes amis et moi , en bas *(shita)* ceux qui ont porté plainte contre moi, les parents et amis de la victime

(3) L'expression est singulière, car selon la tradition chinoise, ceux qui buvaient le vin de Tchong Chan tombaient dans un état d'ivresse qui leur donnait l'apparence de la mort pendant mille jours Mais le sens de la comparaison est claire Gennai veut dire qu'il se réveillera, après quelque temps, du sommeil léthargique ou va le plonger la potion qu'il va boire

(4) = jap *ato o kuramasu* « disparaître, cesser de faire parler de soi »

(5) C'est au pays de Tôtômi, à Sagara, que Tanuma avait son château et le plus important de ses fiefs

(6) Cf *Zoku-Sentetsu-sôdan*, p 195-196

(7) Cf *Zoku-Sentetsu-sôdan*, p 191

Les circonstances du décès parurent si obscures à l'auteur du *Bosho-ichiran*[1] qu'il nota à propos de Gennai : « L'année de sa mort est inconnue »[2], ce qui donnait une caution aux traditions relatives à la fuite.

Le Sôsen-ji fut détruit par le feu en 1923, lors du grand tremblement de terre du Kantô, et rebâti cinq ans plus tard, avec ses dépendances, dans le quartier d'Ita-bashi. A cette occasion, le 10 décembre 1928[3], les membres du *Hiraga sensei kenshô-kai* firent ouvrir la tombe de Gennai Dans l'urne, qui ne portait aucune inscription, ils découvrirent quelques fragments d'os, et une dent. Estimant qu'ils se trouvaient devant les restes du maître, ils demandèrent et obtinrent que la tombe fût laissée dans son emplacement initial de Hashiba-chô, où on peut la voir encore aujourd'hui.

(1) *Bosho-ichiran* ou *Musho-ichiran*, d'Okada Choken (*Bunka* 14-1817) ouvrage donnant des indications biographiques sur des hommes de lettres, des prélats, des médecins dont la tombe se trouve à Edo

(2) *Op cit*, p 13 recto

(3) Cf O C, *kotodomo*, p 30-32

BIBLIOGRAPHIE

On a beaucoup écrit sur la vie de Hiraga Gennai, et je ne saurais prétendre avoir pris connaissance de tous les textes et ouvrages qui eussent été utiles à mon propos On trouvera ci-après (p. 218 sqq.) la liste de ceux auxquels j'ai eu recours. La recherche historique et philologique moderne commençant au Japon à l'époque Meiji, le domaine bibliographique se divise naturellement en deux grandes catégories : les textes antérieurs à la Restauration — documents, biographies anciennes etc... — et les études érudites . de 1868 à nos jours.

Textes antérieurs a Meiji

On peut les répartir en trois groupes, les récits de Gennai, les archives et les biographies anciennes.

Les *écrits de Gennai* constituent pour le biographe la source d'information la plus riche, la plus sûre aussi, si toutefois l'on tient compte d'une propension très marquée du personnage à présenter les événements sous un jour qui lui soit favorable... Ils ont été pour la plupart réunis dans les Œuvres Complètes *Hiraga Gennai zenshû*, publiées en 1935 sous l'égide du *Hiraga sensei kenshô-kai* (« association pour la célébration du maître Hiraga »), et dans les deux « suppléments » de 1936 et 1939 Ne se trouvent pas dans les Œuvres Complètes : un *jôruri* et un court *gesaku*, écartés « parce qu'ils offensaient les mœurs », des poèmes (notamment le recueil *Arima kikô*) et quelques lettres qui ont échappé aux investigations des compilateurs

On peut tirer parti, notamment, des *gesaku* les derniers mots du texte principal, l'épilogue, ou la « préface de l'auteur », donnent généralement la date et le lieu où l'ouvrage a été composé ; les pages de garde indiquent la date de publication — des traités et notices où Gennai retrace la genèse de ses inventions — des ouvrages d'histoire naturelle où il fait le récit de ses prospections — et surtout de la correspondance les deux volumes des Œuvres Complètes renferment environ soixante-dix lettres et fragments. La plus ancienne lettre datable remonte au 12e mois *Hôryaku* 9 (1760) Les autres doivent, dans leur quasi-totalité, être situées dans la période 1770-1779. Les destinataires en sont le plus souvent les parents et amis de Shido, les collaborateurs de Chichibu, ou des amis résidant à Edo même Document de premier ordre pour connaître le caractère de Gennai et ses préoccupations quotidiennes, la correspondance est en outre une mine de renseignements biographiques, Elle est malheureuse-

ment d'utilisation difficile le style de ces billets griffonnés à la hâte est plein d'obscurités et d'ellipses Ils sont datés au jour et au mois, mais non à l'année, ce qui laisse planer de grandes incertitudes sur leur chronologie J'ai présenté, sous toutes réserves, les hypothèses que me suggérait dans certains cas leur contenu. Enfin, le déchiffrement de l'écriture de Gennai pose des problèmes redoutables. Le texte des Œuvres Complètes n'offre pas, à cet égard, toutes les garanties désirables. Les fautes de lecture et omissions y sont nombreuses On a parfois imprimé bout à bout des fragments qui appartiennent en fait à des lettres différentes.

Disons enfin un mot du « journal » de Gennai (*nikki*, O. C p 655-670), dont il n'est fait mention, à ma connaissance, dans aucune des biographie existantes Il n'y a à vrai dire que bien peu d'enseignements à en tirer Contrairement à ce que semblent croire les éditeurs des Œuvres Complètes (introduction aux Œuvres Complètes p 12), il n'a pu être rédigé dans la région de Chichibu. Les fragments qui en ont été conservés permettent d'établir qu'entre le 15, 3e mois et le 21, 7e mois *Meiwa* 2 (1768), Gennai se trouvait dans la région de Yamagata (Japon septentrional), où ses compétences étaient requises en haut lieu pour des travaux de construction. M Hamada Giichirô pense qu'il y était au service d'un personnage influent auprès de Tanuma, Akimoto Sumitomo Tajima no kami, dont le fief avait été transféré, l'année précédente, de Kawagoe à Yamagata , il aurait appelé Gennai pour diriger la réfection des logements *(nagaya)* de ses vassaux

Archives · je groupe dans cette catégories tous les textes de caractère officiel — c'est-à-dire adressés aux autorités ou émanant d'elles — qu'on peut considérer comme sensiblement contemporains des faits qu'ils rapportent Les documents de cette sorte, évidemment indispensables à la reconstitution objective des faits, ne sont malheureusement pas très nombreux Dans un appendice intitulé *Gennai sensei no kotodomo*, les éditeurs des Œuvres Complètes ont reproduit ou résumé les extraits d'archives intéressant Gennai qu'ils avaient pu découvrir à Shido ou à Takamatsu

La « généalogie abrégée » *Ryakkei* (*kotodomo* p 1) a été établie d'après deux documents le *Minamoto no sei Hiraga uji keizu* « généalogie de la famille Hiraga, issue des Minamoto », et le *Hiraga-uji yurai no koto* « Histoire des origines de la famille Hiraga », composé par Gennai lui-même. Les originaux de ces deux textes se trouvent au domicile des descendants de Gennai à Shido

Le *Tôshi-roku* et le *Matsudaira kafu*, dont le *Hiraga sensei no kotodomo* cite des passages, appartenaient aux archives du *han*, détenues par la bibliothèque préfectorale de Takamatsu C'étaient des registres, tenus par les autorités du fief, où chaque samurai consignait son *curriculum vitae*. Les originaux de ces deux documents ont été détruits pendant la seconde guerre mondiale

Tout récemment, le journaliste Inoue Ryûmei a mis à jour, à la

suite de recherches dans les bibliothèques de la préfecture d'Akita et chez des particuliers, un assez grand nombre de documents inédits, qu'il a publiés dans la revue Akita Bungəku (n° 24, nov. 1964) Du point de vue biographique, le plus intéressant de ces textes est le mémoire adressé au daimyô d'Akita, le 25, 6e mois *An'ei* 2, par deux fonctionnaires du *han*, Ôyama Rokuzaemon et Ôta Idayû ; il contient une courte biographie de Gennai et de Yoshida Rihei, et un récit détaillé des négociations menées à Edo en vue du voyage des deux hommes en Akita.

Biographies anciennes · ce sont les écrits de l'époque Tokugawa (de caractère non officiel), qui contiennent des indications biographiques sur le personnage de Gennai. Cette définition recouvre, notamment, un vaste ensemble de textes anciens qu'il convient de n'utiliser qu'avec discernement les « mélanges »[1], *(zuihitsu)*.

D'un point de vue formel, on peut distinguer les biographies proprement dites — ensembles consacrés exclusivement au récit de la vie de Gennai — (indépendantes comme le *Hiraga Kyûkei jikki*, ou incluses dans des séries comme le *Hiraga Gennai* de Tôjô Kintai, voir ci-après) — et les « mélanges » où le sujet n'est abordé que de façon incidente. Mais il est un critère plus significatif pour classer ces textes c'est celui du degré de crédit qu'on peut leur accorder Rien n'est plus délicat, assurément, que d'opérer des discriminations dans ce domaine les garanties qui paraissent résulter de l'ancienneté de la rédaction ou de la personnalité de l'auteur peuvent être contredites par l'invraisemblance, ou l'inexactitude démontrée, du contenu. Le classement que j'ai hasardé ci-après s'efforce de tenir compte de ces deux ordres de facteurs

Viennent d'abord les auteurs qui ont personnellement connu Gennai, au premier rang desquels je situerai Ôta Nampo (cf. p. 82). On lui doit des annotations au *Hiraga Kyûkei jikki* qui prouvent un long et intime commerce avec Gennai il corrige le *jikki* sur des points de détail , note la sobriété de Gennai, ses aliments favoris Dans l'*Ichiwa ichigen*, il retrace brièvement la vie du maître, donnant notamment une liste de ses domiciles successifs à Edo. Dans le *Yakko-dako* (achevé au plus tôt en *Bunsei* 6 - 1823) il reprend le texte de l'*Ichiwa ichigen*, ajoute des précisions sur les *bussan-kai*, et porte un jugement sur l'œuvre littéraire de Gennai.

Morishima Chûryô (cf p 58, n 1), fidèle disciple de Fûrai Sanjin et éditeur de ses œuvres posthumes, a lui aussi tous les droits à figurer parmi nos plus sûrs informateurs on n'a aucune raison de

(1) Mélanges j'adopte cette traduction pour le japonais *zuihitsu*, mot à mot « écrit au fil du pinceau » Il s'agit de mémoires, de recueils de choses vues, lues et entendues, rédigés le plus souvent sans aucun souci d'ordonnance Ce genre fut très pratiqué par les lettrés de l'époque Tokugawa dans leurs vieux jours il nous reste aujourd'hui plus de cinq mille *zuihitsu* Quoique le mot *melange,* lorsqu'il désigne une œuvre littéraire, se mette ordinairement au pluriel, j'ai pris, par souci de clarté, la liberté de l'employer au singulier

mettre en doute la version qu'il donne de la genèse du *kakampu* dans le *Kômô zatsuwa* (« mélange » rédigé dans les années Temmei 1781-1789).

On ne sait rien de Toriumi (Chôkai ?) Takabumi, l'auteur du *Hiraga Gennai shôden* découvert par M. Mori Senzô dans un manuscrit du *Kôsai-roku* d'Ikeda Gensai Il se présente comme un homme du pays de Shônai, et affirme être entré en relations avec Gennai au temps où celui-ci habitait à Kanda il l'aurait assisté dans la fabrication de ses générateurs d'électricité et du carton-pâte *kinkarakawa*. Entre autres renseignements d'intérêt, il nous apprend que Gennai avait acheté la maison maudite de Kanda à l'aveugle Kamiyama Kengyô : ainsi se trouve confirmée l'hypothèse formulée par Mitamura Engyo (cf p. 166). On relève cependant dans son récit plusieurs erreurs, dont l'une manifeste : la mort est située en « Temmei 3 ou 5 ».

La personnalité de Sugita Gempaku (cf p. 111-112) fait du *Rangaku kotohajime* (Bunka 12 - 1815) un document de premier ordre. Le fait qu'il ait assumé la rédaction de l'inscription funéraire, et envoyé à Gondayû quelque temps après le décès une lettre que reproduisent les Œuvres Complètes (*kotodomo* p 24-25), atteste l'intimité de ses relations avec Gennai, dans les dernières années tout au moins Des anecdotes qu'il rapporte dans son livre se dégage un portrait assez vivant, mais la comparaison avec d'autres sources montre qu'il lui arrive de mêler dans un même récit des événements chronologiquement fort éloignés les uns des autres.

Shiba Kôkan, dans le *Shumparô hikki* (Bunka 8 - 1811), n'indique que très indirectement qu'il ait été en rapport avec Gennai Son récit, où transparaît partout un parti-pris de dénigrement, apporte quelques précisions biographiques inédites

Immédiatement après ces récits de témoins, il faut placer ce qu'on pourrait appeler les « quasi-documents » ce sont des textes tardifs, mais dont on a toutes raisons de penser que leurs auteurs recopient ou utilisent sans rien y ajouter de leur crû des documents rédigés du vivant de Gennai

La « chronologie des études occidentales » *(Yôgaku nempyô)*, est un ouvrage de base pour toute recherche historique sur les *rangaku*. L'auteur, *Ôtsuki Nyoden*, était issu de cette famille de médecins hollandisants dont Ôtsuki Gentaku est le représentant le plus notoire Son propos est d'énumérer les événements marquants qui jalonnent l'histoire de l'introduction des sciences occidentales, depuis l'origine (1532) jusqu'à 1877, année de la publication de l'ouvrage Pour ce faire il utilise la masse d'archives accumulées par ses aieux et par lui-même[1] Quoiqu'il n'indique généralement par de sources — sauf pour les textes qu'il cite — les renseignements qu'il apporte sur la

(1) Ces archives constituent aujourd'hui, à la Bibliothèque de la Diète, le fond Ôtsuki.

vie de Gennai sont précis, datés, et ce n'est pas sans de solides raisons que l'on peut révoquer son témoignage en doute[1].

Le « journal de la mine » *(Kôzan kiroku)* est un manuscrit transmis à Nakatsugawa (région de Chichibu), chez les descendants des Sajima dont Gennai reçut l'hospitalité (cf p 107) Il restitue en détail toute l'histoire des prospections minières aux alentours de Nakatsugawa depuis les années *Keichô* (1596-1615) jusqu'à la fin de l'époque Tokugawa. Les travaux abandonnés en *An'ei* 3 (1774) furent repris de *Temmei* 2 à *Temmei* 5 (1782-1785), puis de nouveau interrompus en *Temmei* 6

Quoique la rédaction du *Kôzan kiroku* soit tardive, le texte paraît s'appuyer sur des relations contemporaines des faits rapportés, puisqu'il restitue ceux-ci au jour près. Nous avons dû toutefois constater que pour le second voyage à Nagasaki, ses indications ne peuvent se concilier avec les hypothèses que suggèrent d'autres sources (cf. p. 121).

J'accorderai encore une mention particulière à des auteurs qui utilisent des sources orales — ou s'ils disposent de documents ne s'y tiennent certainement pas d'aussi près que les précédents — mais qu'on est fondé néanmoins à considérer comme bien informés.

Kimura (Wataru) Mokurô (1772 ? - Ansei 3 : 1856), à qui l'on doit plusieurs ouvrages de critique littéraire, était l'arrière petit-fils du Kimura Wataru auquel Gennai dédia plusieurs appareils Conseiller *(karô)* du fief de Takamatsu comme l'autre Wataru, il fut l'ami intime de Bakin, qu'il connut à Edo Son *Gesakusha-kô hoi* (1845) est une reprise du *sakusha burui* de Bakin Il contient une courte biographie, et un remarquable portrait (cf. frontispice) de Gennai Le *Kiku mama no ki*, dans les pages consacrées à Gennai, narre surtout la péripétie finale — le crime et la mort, et ne retrace que brièvement les événements antérieurs. Kimura Mokurô n'y cite pas de sources, mais sa position lui permettait évidemment d'accéder aux archives du *han* · en marge de l'exemplaire du *Kiku mama no ki* détenu par la Bibliothèque de la Diète figure le texte de la réponse du *han* à la demande de démission de Gennai, que nous a également transmis le *Yôgaku nempyô.*

Suzuki Hakutô (1765 ?-1851 ?) cite, pour toutes les anecdotes de son *Kyûkei-iji*, des informateurs qui affirment avoir connu personnellement Gennai Il semble avoir été en relation avec Ôta Nampo, qui apparaît dans plusieurs d'entre elles[2].

(1) Une nouvelle édition, revue et corrigée par l'auteur, est parue en 1927 sous le titre *Shinsen-yôgaku-nempyô* Elle a été rééditée en 1963 Enfin en 1965 le Kinsei-sha a publié un *Nihon yôgaku hennen-shi* qui est une nouvelle mouture du *Yogaku nempyô*, enrichie de très nombreuses additions, mais ce dernier ouvrage ne doit être utilisé qu'avec précautions, car les compléments qu'il apporte reflètent généralement des travaux historiques récents, dont les conclusions sont parfois contestables

(2) On peut également considérer comme « bien informés » les ouvrages du hollandisant Ôtsuki Gentaku le *Ran'en-tekihô* (cf p 104, n 1) et le *Kôsei shimpen* (cf p 152, n 5)

Je considère comme des « biographes secondaires » tous ceux qui n'ayant, autant qu'on en puisse juger, aucun lien particulier avec Gennai, se contentent de rapporter à son sujet la rumeur publique, ou de recopier des « mélanges » antérieurs, en ajoutant éventuellement un commentaire critique à l'égard de la tradition dont ils se font l'écho, ou en indiquant leur préférence pour telle ou telle version des faits . tel Takizawa Bakin dans son *Kinsei mono no hon Edo sakusha burui* (*Tempô* 5 - 1834), ouvrage contenant cent vingt biographies de *gesaku-sha ;* Tsumura Sôan dans le *Tankai* (1795), Kitamura Intei dans le *Kagan-roku*

Les « fantaisistes », enfin, sont ceux qui accueillent, sans aucun souci de la vérité historique, d'invraisemblables rumeurs, ou forgent délibérément des récits mensongers[1].

C'est bien le cas de la « véridique histoire de Hiraga Gennai », *Hiraga Kyûkei jikki* (*Temmei* 8 - 1788). L'ancienneté de ce récit, publié huit années seulement après la mort de Gennai, lui a valu un crédit qu'il ne mérite guère Sur une trame de faits à peu près exacts, quoique l'ordre chronologique ne soit pas toujours respecté : la démission, le premier voyage à Nagasaki, l'exploitation de la mine du pays de Kai, le second voyage à Nagasaki etc , l'auteur — un inconnu qui signe du pseudonyme de Chikusô Rekisai rôjin — a tissé cinq livres d'historiettes de son crû, où il témoigne parfois d'une certaine imagination. On ne saurait certes lui reprocher d'avoir fait mystère de son propos, qui est d'édifier plutôt que d'informer dans sa préface, il écrit que Kunitomo, lui apparaissant en rêve, lui a demandé de raconter sa vie pour la gouverne des « gens d'esprit », afin qu'ils sachent que « tous ceux dont l'intelligence est au-dessus du commun sont le jouet des hommes et sont éloignés du bien public » Le narrateur s'acquitte de cette tâche en peignant un Gennai débordant de générosité calculée, arriviste, malhonnête, et malgré son astuce échouant finalement dans toutes ses entreprises

Celui qui administrait à ses lecteurs cette leçon de médiocrité était sans doute un docteur confucéen de tendance « éclectique » (cf. p. 42, n 3) ainsi s'expliquerait l'apparition dans le récit de personnages comme Watanabe Chûzô (livre I) et Inoue Kinga (livre IV), dont il n'est nulle part ailleurs attesté qu'ils se soient trouvés en relations avec Gennai

Sur le crime et la mort, narrés à l'envi par la plupart des autres biographes, pas un mot Ce silence est d'autant plus surprenant que le récit vise dans son ensemble à montrer Kyûkei sous un jour défavorable L'auteur a-t-il jugé prudent de passer sous silence ce drame ténébreux, vieux de quelques années seulement, dont certains acteurs étaient sans doute encore en vie ? Y avait-il été mêlé lui-même ? Ce n'est pas impossible, car ce personnage qui finalement,

(1) C'est dans cette catégorie qu'il convient, selon nous, de ranger le *Kômô-dan* (cf. p 152, n 3), le *Hokuetsu kidan* (cf p 27) et le *Kokuten-sago* (cf. p 65, n 4)

alors même qu'il déforme consciemment la vérité, en sait plus sur Gennai que bien des auteurs de « mélanges » postérieurs, était vraisemblablement de ses familiers. Peut-être même était-il, comme on l'a supposé, l'un de ses disciples.

Le dessein de Tôjô Kintai[1], auteur du *Sentetsu-sôdan, zokuhen*, est exactement inverse de celui de Rekisai rôjin, mais non moins nuisible à la vérité historique : il lui faut idéaliser Gennai, car il le fait figurer dans une série de vies exemplaires de confucéens des temps modernes Les diverses traditions qu'il rapporte au sujet du crime sont révélatrices de ce parti pris toutes visent à atténuer la responsabilité du héros. Tôjô Kintai est au demeurant moins bien informé que l'auteur du *Hiraga Kyûkei jikki*, qu'il ne fait que démarquer dans les premières pages de son récit.

Études contemporaines

L'investigation bibliographique exhaustive n'est guère plus aisée dans ce domaine que dans celui des « biographes anciens ».

Il faut tenir compte, en effet, non seulement des études qui traitent le problème biographique dans son ensemble, mais aussi des articles de revues littéraires et scientifiques consacrés à une période, à un point contesté de la vie de Gennai, ou à un aspect particulier de son activité — et enfin de tous les travaux qui sans avoir pour objet principal le personnage qui nous occupe, apportent cependant parfois au biographe, incidemment, une information essentielle. Les recherches sont d'autant plus incommodes que le Japon ne possède pas d'institution analogue à notre Bibliothèque Nationale La Bibliothèque de la Diète, à Tokyo, ne reçoit pas, en règle générale, les publications périodiques régionales , or c'est dans celles-ci que paraissent, bien souvent, les articles les plus importants pour notre propos

On trouvera, dans la bibliographie, la liste des ouvrages et articles que j'ai utilisés. Je ne signale ci-dessous que ceux qui ont, à mon sens, le plus contribué au progrès des études biographiques.

Le *Hiraga Gennai jikki* de Tajima Shôji (1883) n'étant qu'une reprise du *Hiraga Kyûkei jikki* (avec un supplément contenant quelques anecdotes inédites), les deux ouvrages consacrés à Gennai par Mizutani Futô, en 1894, dans la collection *Shônen bungaku* et surtout en 1896 dans la série *Ijin shisô*, représentent la première tentative érudite pour rétablir, par delà les affabulations du *Hiraga Kyûkei jikki*, la vérité historique sur l'inventeur de l'*erekiteru*

Le *Hiraga Gennai* de 1896 est un ouvrage de synthèse, qui s'efforce

(1) Tôjô Kintai (*Kansei* 7-1795 1878) est un confucéen de tendance « eclectique » Son *Sentetsu-sôdan zokuhen (Zoku-Sentetsu-sôdan)* est une œuvre posthume, revue et publiée par Okamoto Kôbin en 1883 Il constitue un complément au *Sentetsu-sôdan kôhen*, du même auteur, qui est lui-même la suite du *Sentetsu-sôdan* de Hara Nensai (*Bunka* 13 ou 14 : 1816 ou 1817)

de saisir le personnage dans sa totalité. Au récit biographique sont étroitement mêlées des réflexions sur l'œuvre littéraire et scientifique, et sur le caractère de Gennai, qui pour la plupart nous paraissent encore aujourd'hui pleines de justesse.

Mizutani Fûtô était, comme Mitamura Engyo, l'un de ces grands lecteurs des années Meiji-Taishô qui avaient de la littérature et de la sous-littérature de l'époque Tokugawa une connaissance dont personne aujourd'hui ne peut se prévaloir. Cependant, insuffisamment dégagé de la tradition des *zuihitsu* (« mélanges ») de l'âge antérieur, il ne s'est pas attaché à donner au résultat de ses recherches une présentation scientifiques, et le plus souvent n'a pas jugé utile d'indiquer les sources de son information. Malgré cet inconvénient, le *Hiraga Gennai* de 1896 est resté jusqu'à nos jours l'ouvrage de base pour toute étude de la vie et de l'œuvre du personnage. Le travail des biographes postérieurs a bien souvent consisté à en rechercher les sources et, lorsqu'ils ne les retrouvaient point, à l'utiliser sans le citer.

Okada Tadakichi, auteur du *Sanuki ijin Hiraga Gennai ô* (1934), s'intéresse surtout à l'œuvre « scientifique », dont il étudie, dans un ordre à peu près chronologique, chaque aspect. Les précisions qu'il apporte proviennent soit de la correspondance (inconnue de Mizutani) soit de ses propres investigations dans la région de Takamatsu. Malheureusement, là où les renseignements lui font défaut, il ne craint pas de faire appel à des autorités aussi contestables que le *Hiraga Kyûkei jikki*, et son livre est écrit dans un esprit nationaliste qui en rend aujourd'hui la lecture assez désagréable

L'appendice aux Œuvres Complètes (parues en février 1935) *Gennai sensei no kotodomo*, renferme plusieurs études sur des points contestés les activités dans la région de Chichibu, la date de la construction du générateur électrique, la chronologie du second voyage à Nagasaki

En avril 1940, la revue *Koten kenkyû* consacra un numéro spécial à Hiraga Gennai : le plus intéressant des articles qui s'y trouvent réunis est à coup sûr celui de M Mori Senzô, « *Shin shiryô o tôshite mitaru Hiraga Gennai* », où sont présentés et publiés nombre de textes inédits, entre autres le *Hiraga Gennai shôden* et le *Kyûkei iji*

Après la guerre, la seule étude biographique d'ensemble[1] qui apporte des éléments réellement nouveaux, et le témoignage de recherches personnelles, est le *Hiraga Gennai kenkyû* de M. Teruoka Yasutaka on y trouve un chapitre biographique, un chapitre sur l'œuvre et la pensée, et une table chronologique où l'auteur tente de reconstituer, année par année, la vie de son personnage, en se fondant sur des textes qui sont presque exclusivement ceux des Œuvres

(1) Du point de vue biographique, les ouvrages de Noda Hisao *(Hiraga Gennai no hito to shôgai)* et de Yoshida Yukihiko *(Hiraga Gennai no hito to bungaku)* n'ont qu'une valeur de synthese.

Complètes (surtout la correspondance). Cette chronologie, qui fait généralement autorité aujourdhui[1], demande à être révisée sur plusieurs points, en fonction, notamment, des découvertes de MM. Inoue Ryûmei et Hamada Giichirô.

(1) Elle est suivie, entre autres, par les éditeurs de la dernière version du *Yôgaku nempyô, Nihon yôgaku hennen-shi,* et par Nakamura Yukihiko dans la préface au volume *Fûrai Sanjin-shû* de la collection *Iwanami koten-bungaku taikei.*

LISTE DES ABRÉVIATIONS

append. = appendices.
kotodomo = *Gennai Sensei no kotodomo.*
O. C. = Œuvres Complètes.
Shin-shiryô = *Shin-shiryô o tôshite mitaru Hiraga Gennai.*

APPENDICES

LISTE DES MOTS JAPONAIS ET CHINOIS



Cet index contient les mots et expressions figurant en caractères latins dans le texte, et donne en regard leurs graphies originales. En sont exclus les titres d'ouvrages, de revues, de collections, les noms d'auteurs et d'éditeurs cités dans la Bibliographie.



Abe Bungo no kami	阿部豊後守
Abe Shōō	阿部蔣翁
agechi	上地
Akafuku Ranjin-zu	赤服蘭人図
aka-hon	赤本
Akambeĭ soshō	何加壁訴訟
Akashi	明石
Akimoto Sumitomo	秋元凉朝
Akimoto Sumitomo Tajima no kami	秋元凉朝但馬守
Akita	秋田
Akizato Goemon	秋里五右衛門
Amakusa	天草
Amano	天野
amyantosu	アミヤントス
an	庵
Andō Shōeki	安藤昌益
An'ei	安永
An'ei Heishin natsu, Ryūtō hokugan Isōrō dai	安永丙申夏柳塘北岸渭滄浪題
Ani	阿仁
Ansei	安政
Aocha-baba	青茶婆々
Aōdō Denzen	亜欧堂田善
Aoki	青木
Aoki Kon'yō	青木昆陽
Arai Hakuseki	新井白石
Arakawa	荒川
arakifurūtoru	アラキフルートル
aratame-chō	改帳
Arima	有馬
Arima kikō	有馬紀行
ārudofurasu	アールドフラス

Asakusa	浅草
Asakusa Gomon	浅草御門
Asama-yama	浅間山
Ashida	芦田
Ashigaru	足軽
Ashikaga	足利
asubesutosu	アスベストス
ato o kuramasu	跡を晦ます
azana	字
Bakin	馬琴
Bakufu	幕府
Bakurō-chō	馬喰町
Bankoku sōkai-zu	万国総界図
Bannai	蛮内
Bansho-yakkyoku	蛮書訳局
Bashō	芭蕉
batsu	跋
batsubun	跋文
-bei	兵衛
ben	弁
ben-waku	弁惑
benwaku-mono	弁惑物
berein-burāu	ベレインブラーウ
bin	鬢
Bingo	備後
bodai-ji	菩提寺
bodai-ju	菩提樹
Bodaiju no ben	菩提樹之弁
bodai-sho	菩提所
bōshō	芒硝
Bugyō	奉行
Bukan	武鑑
Bukō nempyō	武江年表
bun	文
bundan	文壇
Bungo	豊後
bunjin	文人
bunjin-ga	文人画
Bunka	文化
Bunkai-roku	文会録
bunkin-fū	文金風
bunko	文庫
Bunkō	文江
Bunnoemon	文野右衛門
Bunsei	文政
bushi	武士
bussan	物産
bussan gimmi-yaku	物産吟味役
bussan-kai	物産会
Bussan-shomoku	物産書目
Butsurui-hinhitsu	物類品隲
buyaku	武役
byōshin no tame	病身の為め

cha-bōzu 茶坊主
chajin 茶人
chang-p'in 上品
Chan-jen 山人
Chen-nong Pen-ts'ao-king 神農本草経
Chen-yi-king 神異経
Chichibu 秩父
chie no wa 智恵の輪
Chiga 千賀
Chiga Dōryū 千賀道流
Chiga Dōyū 千賀道有
chigyō 知行
Chijin 地神
Chikamatsu 近松
Chiken-reiyū 智見霊雄
Chikusō Rekisai rōjin 竹窓櫟斎老人
chizu-sara 地図皿
Chōkai Takabumi cf Toriumi Takabumi
Chō Gi-den cf. Tchang Yi tch'ouan
chōnan 長男
chōnin 町人
Chouen 舜
chōyō 重陽
Chūshin iroha jikki 忠臣伊呂波実記

daichi 代地
daigaku no kami 大学頭
daijin 大人
daikan 代官
daimyō 大名
daitsū 大通
dan 段
dangi-bon 談義本
Date 伊達
Dejima 出島
Denjirō 伝次郎
deshi-kandō 弟子勘当
dōran 胴乱
Dōryū 道流
dōshin 同心
Dōyū 道有
Dōza 銅座

Echigo 越後
Edo 江戸
Edokko 江戸ッ子
Edo-zume no han'i 江戸詰の藩医

geisha	芸者
geka	外科
Geki-za	外記座
gembuku	元服
Gembun	元文
Gempaku	玄白
Gengo	源吾
Genji daizōshi	源氏大草紙
Genkō	玄広
Genna	元和
Gennai	源内
Gennai-buri	源内振
Gennai-gushi	源内櫛
Gennai sensei no kotodomo	源内先生の事ども
Gennai sojō	源内訴状
Gennai-yaki	源内焼
Genroku	元禄
gesaku	戯作
Gesaku-rokka-sen	戯作六家撰
gesaku-sha	戯作者
Gesakusha-kō hoi	戯作者考補遺
gidayū	義太夫
gidayū-bushi	義太夫節
Gihō	蟻鳳
Ginzan bugyō	銀山奉行
Gion	祗園
go	碁
gō	号
gō	合
gokenin	御家人
Gondayū	権太夫
Gorōbei	五郎兵衛
Gotō Konzan	後藤艮山
Gotō Rishun	後藤梨春
goyō-kiki	御用聞
gyōji	行司
Gyōnin-zaka	行人坂
gyūhishō	牛皮消
Hachiman	八幡
Hagui	羽咋
haibun	俳文
haijin	俳人
haikai	俳諧
haiku	俳句
hakama	袴
Hakuseki	白石
Hakuun Shōnin	白雲上人
han	藩
Han	漢
hanabi-bune	花火船
hangi	版木
han'i	藩医

hankō	藩黌
hanshi	藩士
hanshu	藩主
haori	羽織
Hara Nensai	原念斎
Haraga Bannai	腹が蛮内
haritate-bōzu	針立坊主
Hashiba-chō	橋場町
Hashidate	橋立
Hashimoto-chō	橋本町
Hatamoto	旗本
Hattori Nankaku	服部南郭
Hayashi	林
Hayashi Razan	林羅山
Hayashi Shunsai	林春斎
Heian	平安
heisengi	平線儀
Hezutsu Tōsaku	平秩東作
Hiao-king	孝経
hia-p'in	下品
Hibiya	日比谷
Higo	肥後
Hika-rakuyō	飛花落葉
hikifuda	引札
Hikosaburō	彦三郎
Hinazuru	雛鶴
hinin	非人
Hinka Zeninai	貧家銭内
Hirado	平戸
Hirafuku Hyakusui	平福百穂
Hiraga	平賀
Hiraga Gennai	平賀源内
Hiraga Gondayū	平賀権太夫
Hiraga Gennai-den	平賀源内伝
Hiraga Gennai nempu	平賀源内年譜
Hiraga Gennai shōden	平賀源内小伝
Hiraga Genshin	平賀源心
Hiraga-uji yurai no koto	平賀氏由来之事
Hiraga Kunitomo	平賀国倫
hira-gana	平仮名
Hiraga Rizan	平賀李山
Hiraga-sei	平賀生
Hiraga Sensei Chinretsu-kan	平賀先生陳列館
Hiraga Sensei Kenshō-kai	平賀先生顕彰会
Hiraga-uji no keizu	平賀氏系図
Hirai Kirokurō	平井喜六郎
Hirano Masayoshi	平野正吉
Hiroshima	広島
Hitomi Shōu	人見蕉雨
hito no uwasa	人の噂
Hitotsubashi	一橋
hi-tou che	吸毒石
Hiyakusen	非薬選

Hizen 肥前
Hizen-za 肥前座
Hōei 宝永
Hōhi-ron 放屁論
Hōken 方甄
hokku 発句
hokora 祠
Hokuetsu kidan 北越奇談
Hokuri 北里
Hokushū 北宗
hommyō 本名
Honchō Suikoden 本朝水滸伝
honda 本多
hontaku 本宅
hon-ya 本屋
honzō-gaku 本草学
honzōgaku-sha 本草学者
Honzō-hihen 本草比篇
Honzō-kōmoku 本草綱目
honzō no kai 本草の会
Horuto ホルト
Hōryaku 宝暦
Hōryū-ji 法隆寺
Hosai 甫斎
Hōshitsu 芳室
Hoshū 甫周
Hosokawa Gemba 細川玄番
hōtō 放蕩
Hotta Masasuke 堀田正亮
Hotta Masatoshi 堀田正俊
Hōzan 芳山
hyakuin 百韻

Ibi Jūdayū 揖斐十太夫
ichi-jō 一畳
ichimon-sen 一文銭
Ieharu 家治
Iemitsu 家光
Ienobu 家宣
Ieshige 家重
Ietsuna 家綱
Ieyasu 家康
Igarashi Ranji 五十嵐嵐児
Igyō shishō mo rōkaku ni tsuki, kono setsu...... 医業師匠も老格に付，此節... ..
Ikeda Gensai 池田玄斎
Ikeda Ichiemon 池田市衛門
ikema いけま
Ikenoya Jirōemon 池野屋二郎右衛門
Ikku 一九
ijutsu shugyō itashi-sōrō ni tsuki 医術修行致候に付
Imari 今利，伊万里
Imayō-heta-dangi 当世下手談義
Inaka shibai 田舎芝居

Innai	院内
Inō Jakusui	稲生若水
Inoue Kinga	井上金峨
Inomata	猪股
Inuchiyo	犬千代
Iō-ga-shima	硫黄ヶ島
Iō-ji	医王寺
Ise	伊勢
ishi	石
Ishibashi	石橋
Ishijima Tsukuba	石島筑波
Ishikawa Jūdayū	石川十太夫
ishiwata	石綿
Ishiyama	石山
Ishizaka	石坂
Isogorō	磯五郎
isōrō	居候
Isshiki Aki no kami	一色安芸守
Itō Chūgo	伊藤忠吾
Itō Jinsai	伊藤仁斎
Itō Yogohei	伊藤与五兵衛
itsutsu-doki	五つ時
Iwabuchi	岩淵
Iwai	岩井
Iwanami	岩波
Iwashiya	鰯屋
Iwata Jinzaburō	岩田甚三郎
Iwata Saburōbei	岩田三郎兵衛
Izu	伊豆
Izu En'ichi	伊豆円一
Jakusui	若水
Jichin	時珍
Jidaraku Sensei	自堕落先生
jijo	自序
jikisan	直参
jikki	実記
jikyū	自給
jinja	神社
jinjitsu	人日
Jinsei-hiroku	参製秘録
Jippensha Ikku	十返舎一九
jishaku	磁石
jishin-ki	磁針器
Jishō	治承
Jishō-in	自性院
jitsugaku	実学
jitsuroku	実録
ji-yakunin	地役人
jo	序
Jōan-ji	浄安寺
jobun	序文
jōdai	城代

jōju tsukamatsuri-sōrō 成就仕候

Jōkambō Kōa 静観房好阿

jōmi 上巳

jorō 女郎

jōruri 浄瑠璃

Jōtei Gohyakukai-zu 浄貞五百介図

jūhachi-nichi go-bugyō sama Nakatsugawa-mura e on-chaku ari 十八日御奉行様中津川村江御着有リ

juzune 巴戟天

kabuki 歌舞伎

kabuse-bori 被せ彫

Kaei 嘉永

kaeki 課役

Kaga 加賀

Kagaku kotohajime 科学事始

kagami mochi 鏡餅

Kagan-roku 過眼録

Kagawa 香川

Kagawa Shūtoku 香川修徳

Kagemori 影森

Kai 甲斐

Kaibara Ekiken 貝原益軒

kaichō 開帳

kaisho 会所

kaieki 改易

kaishu 会主

Kaitai shinsho 解体新書

Kaji-chō 鍛冶町

Kajirō 嘉次郎

kakampu 火浣布

Kakampu ryakusetsu 火浣布略説

kakemono 掛物

kaki 柿

Kakunodate 角館

kamai 構

Kamakura 鎌倉

Kambun 寛文

kambun 漢文

kambun-tai 漢文体

kame 亀

Kamezō 亀蔵

Kami-funahara 上船原

kamishimo 裃

Kamiyama kengyō 神山検校

kamme 貫目

kamon 家門

Kamo no Mabuchi 加茂真淵

Kampō 寛保

kan 貫

Kana kiyomizu-monogatari 仮名清水物語

kana-majiri	仮名交じり
Kanazawa	金沢
Kanda	神田
Kanegane sensei eiga no yume	金金先生栄華の夢
Kan'ei	寛永
Kan'en	寛延
Kane no naru ki	金の生木
kan'i	官医
Kanjō bugyō	勘定奉行
Kannetsu shōkō-ki	寒熱昇降記
kannō-den	感応殿
Kanō	狩野
kanoe-tatsu	庚辰
Kansai	関西
kansuiseki	寒水石
Kansei	寛政
kappa	河童
Kara	唐
karakusa	唐草
Karasuyama kengyō	烏山検校
Karatsu	唐津
kara-yaki	唐焼
karō	家老
kasa	笠
kasen	歌仙
kashihon-ya	貸本屋
kata-kana	片仮名
katana ga jama ni ainari-sōrō	刀が邪魔に相成候
Kataoka	片岡
Katayama Kenzan	片山兼山
Katsuragawa Hoshū	桂川甫周
Kawagoe	川越
Kawai Echizen no kami	川井越前守
Kawana Rinsuke	川名林助
Kawata Gemba	川田玄蕃
kazoedoshi	数へ年
Kazusa	上総
kega kore naki yama	けがこれなき山
Keichō	慶長
keijijō	形而上
keijika	形而下
keiko-tsūji	稽古通詞
Keiō	慶応
Keiseki-tōmon	経籍答問
keisho	経書
keizu	系図
-ken	軒
kengyō	検校
ki	記
ki-byōshi	黄表紙
kifu no go	帰府の後

kifu no go shichinen no kufū nite kyokyonen jūichigatsu hajimete jōju tsukamatsuri-sōrō 帰府の後七年の工夫にて去々年十一月始めて成就仕り候

Kii 紀伊

Kikai-ga-shima 鬼界ヶ島

kikō 紀行

Kikunojō 菊之丞

kimmitsuda 金密陀

kimono 着物

Kimura Mokurō 木村黙老

Kimura Tayū 木村太夫

Kimura Wataru 木村亘

Kimura Wataru Mokurō 木村亘黙老

kin 斤

kin 金

Kindai in'itsu-den 近代隠逸伝

Kin Cheng-t'an 金聖嘆

Ki ni mochi no naru ben 木に餅の生る弁

kinkara-kawa 金唐革

kinko 禁錮

Kinsei jitsugaku-shi no kenkyū 近世実学史の研究

Kin-sseu-lou 近思録

Kinza 金座

Kinzan bugyō 金山奉行

kiri 切

kirimai 切米

Kirishitan 切支丹

Kirishitan shūmon on'aratame 切支丹宗門御改

Kirishitan shūmon on'aratame chō 切支丹宗門御改帳

kisaragi 如月

kiseru 煙管

Kishū sambutsu-shi 紀州産物志

ki wa hari mōsazu-sōrō 気は張り申さず候

kiyomizu-mochi 清水餅

Kiyomori 清盛

Kiyonobu 清信

Kiyozumi-chō 清澄町

Kizaemon 喜左衛門

koban 小判

Kobayashi Issa 小林一茶

Kōbe 神戸

kobunji-gaku 古文辞学

Kodama 児玉

kōdō 講堂

Kōdō-kan 講堂館

kodomo-shū 子供衆

kodomo-ya 子供屋

kōeki o negaiide-sōrō tokoro 後役を願出候処

Kōeki zokusetsu-ben 広益俗説弁

Kōfuku-ji 興福寺

kōgo 口語
kōgō 香合
Kōgyū 耕牛
kōha-mono 硬派物
Kōhoku 江北
Kojima Entatsu 児島円達
Kōjin 荒神
Kōjūrō 幸十郎
ko-jōruri 古浄瑠璃
Kōka 弘化
kokan 警官
kōki kokkei-bon 後期滑稽本
kokkei-bon 滑稽本
koko ni arishiga miezu, miezu ここにありしが見えず，見えず
kokonotsu-doki 九つ時
koku 石
kokueki 国益
koku-gaku 国学
kokugaku-sha 国学者
Kokuseki 国石
kokyō e mo imada momen no awase kana 故郷へも未だ木綿の袷かな
kokyō e nishiki o kazaru 故郷へ錦を飾る
koma-inu 狛犬
kombu 昆布
Komegura-ban 米蔵番
komono 小者
Kōmō-ryū 紅毛流
kōmō taimatsu 紅毛松明
Kōmō zatsuwa 紅毛雑話
komusō 虚無僧
Konando 小納戸
Kosai 觚哉
Kōsai-roku 弘采録
Kōsaku 幸作
Kōsei shimpen 厚生新編
Kōshi-byō 孔子廟
kōshiki 香敷
kōshi-yaki 交趾焼
koshu 戸主
Kotaka Sōketsu kinkō oboe 小高宗決勤功覚
Koten Kenkyū 古典研究
kōtō 勾当
kotodomo 事ども
kotogotoku wa yomiezu 悉くは読得ず
Kōto kembun shū 江都見聞集
ko-tsūji 小通詞
kouan-tai chan-jen 冠帯山人
kowairo 声色
Kōya 高野
Kōyō gunkan 甲陽軍鑑
Kōzaemon 幸左衛門

Kozukappara	小塚原
Kōzuke	上野
ku	句
kū	空
Kubo Kyūan	久保久安
Kubo Shırōemon	久保四郎衛門
Kubo Sōkan	久保桑閑
Kubota	久保田
Kubo Taikyō	久保泰享
Kubo Tokusui	久保得水
kuchi	口
kuge	公家
Kumamoto	熊本
kun	訓
Kuna	久那
Kunamura	久那村
Kunıhiko	邦彦
Kunıhisa	国久
Kunitomo	国倫
Kunıtomo-orı	国倫織
Kūraı sensei honzō mōmoku	空来先生翻草盲目
Kurashina	倉科
Kurıyama Kōan	栗山孝庵
kuro-hon	黒本
Kururı	久留里
kusa-zōshı	草双紙
kuso o nameru	糞を嘗める
Kyōden	京伝
Kyōhō	享保
Kyōhō kaikaku	享保改革
Kumano	熊野
kusuri-bōzu	薬坊主
kyakuhin	客品
kyōiku-kai	教育会
kyōka	狂歌
kyōkun-bon	教訓本
Kyokuzan	旭山
kyokyonen jūichıgatsu hajimete jōju tsukamatsurı-sōrō	去々年十一月始而成就仕候
Kyōō-Zashiki	饗応座敷
kyōshi	狂詩
Kyōto	京都
Kyōwa	享和
Kyōya Kyūbei	京屋九兵衛
Kyūan	久安
kyū-doku-seki	cf. hi-tou che
Kyūemon-chō ıtchōme	久右衛門町一丁目
Kyūemon daichi-roku	久右衛門代地録
Kyūgorō	久五郎
Kyūi	休意
Kyūkei	鳩渓
Kyukeı-ijı	鳩渓遺事
Kyūkei Sanjın	鳩渓山人

men	綿
menkō-fuhai	面向不背
men'yō	綿羊
mibun fumei	身分不明
michi	道
miki Tenjin	御酒天神
Minamoto	源
Minamoto no sei Hiraga uji keizu	源姓平賀氏系図
Ming	明
Mishima	三島
Mitamura Engyo	三田村鳶魚
Mitaruru tokiwa	みたるる時は
Mito	水戸
Mitsui Hachirōemon	三井八郎右衛門
Miura Baien	三浦梅園
Miura Heizan	三浦瓶山
Miura Shōji	三浦荘司
Miyako no nishiki	都の錦
Miyako no sugata-ningyō	都のすがた人形
Miyazaki Chin'an	宮崎椿菴
Miyawaki Mataemon	宮脇又右衛門
Miyoshi	三好
Mizokawa	溝川
Mizokawa Eisuke	溝川栄助
mizukake-ron	水掛論
Mizuno	水野
Mizuno Nakatsukasa shōyū	水野中務少輔
Mizuno Tadatomo	水野忠友
Mizunoe-uma	壬午
mochiirareru	用いられる
mochiirarezu	用いられず
Mokurō	默老
momen no awase	木綿の袷
momme	匁
mon	文
monjin nanigashi ni shimesu	門人某に示す
mono-gashira	物頭
monogatari	物語
Morishima Chūryō	森島中良
Motokichi	元吉
Motonashi-gusa	元無草
Motoo	元雄
Mototomo	意知
Mozaemon	茂左衛門
muko-iri	婿入り
Muromachi	室町
Musashi	武蔵
mutsu-doki	六つ時
muyō-mono	無用者
myōban	明礬

na	名
Naemara in'itsu-den	痿陰隠逸伝
Nagasaki	長崎
Nagasaki bugyō	長崎奉行
Nagasaki-ya	長崎屋
nagaya	長屋
Naikaku Bunko	内閣文庫
naiken	内検
naka	中
Nakadōri	中通
Nakagawa Jun'an	中川淳庵
Nakahashi Kyūzaemon	中橋久左衛門
Nakajima	中島
Nakajima Nagasada	中島永貞
Nakajima Rihei	中島理兵衛
Nakajima Rihei Sadayoshi	中島利兵衛貞叔
Nakajima Sadayoshi	中島貞叔
Nakajima Shūji	中島卅治
Nakajima Kishirō	中島喜四郎
nakama	仲間
Nakamura Hikosaburō	中村彦三郎
Nakamura Kunzan	中村君山
Nakatsu	中津
Nakatsugawa	中津川
Nakazawa Isei	中沢以西
Namban-buki	南蛮吹
Namban-ryū	南蛮流
Namikawa	並川
Namikawa Seisho	並川誠所
nampa-mono	軟派物
Nampo	南畝
Namura	名村
nanatsu-doki	七つ時
Naniwa	難波
Nanjō Sanjin	南条山人
nanryō	南鐐
nanshū	南宗
nanshū-ga	南宗画
nanushi	名主
Naohiro	直寛
Naokichi	直吉
Naotake	直武
Nara	奈良
Narabayashi	楢林
Narabayashi Chinzan	楢林椿山
Narichika	成親
Naruse Inaba no kami	成瀬因幡守
natsumono	夏物
Nebore-sensei bunshū	寝惚先生文集
Nenashi-gusa	根南志具佐
nengō	年号

nibu-ban 二分判
Niekawa 熱川
Nihon-bashi 日本橋
Nihon-bashi Hongoku-chō sanchōme 日本橋本石町三丁目
Nihon-sōsei kannetsu shōkō-ki 日本創製寒熱昇降記
nikki 日記
Nikkō 日光
Ninjin-kōsaku-ki 人参耕作記
ninjō-bon 人情本
Nishi 西
Nishiyama Sōin 西山宗因
Nitta-myōjin 新田明神
Niwa Seihaku 丹羽正伯
Noboke-tei zuihitsu 野木瓜亭随筆
nochi-zuri 後刷
-nojō 之丞
Nonaka 野中
norimono 乗物
Noro Genjō 野呂元丈
nōshin 農神
-nosuke 之助
nuke-mairi 抜参
Numadate 沼館
Nunakuma 沼名前
nyoi 如意
Nyū 丹生
nyūmon 入門

Obama 小浜
ōban 大判
Odano Naotake 小田野直武
Odano Takesuke 小田野武介
Ōe 大江
Ogino Yaegiri 荻野八重桐
Ogyū Sorai 荻生徂来
Okada Choken 岡田樗軒
Okada Jūgorō 岡田重五郎
Okada Tadakichi 岡田唯吉
o-kage-mairi 御陰参り
o-kamai nasare-sōrō koto 御構被成候事
Okamoto Kōbin 岡本行敏
Okamoto Kōhei 岡本公平
Okamoto Rihei 岡本利兵衛
Oki 隠岐
Okimasa 意正
Okitsugu 意次
oku-ishi 奥医師
o-kura 御蔵
okurina 諡
oku-yokome 奥横目
okuzuke 奥付

o-me-mie ishi	御目見医師
Ōmichi Tachū	大道多仲
ō-misoka	大晦日
on	音
onna-gata	女形
Ono	小野
Ono no Takamura	小野篁
Oranda kin-jū-chū-gyo-zu wakai	阿蘭陀禽獣虫魚図和解
Oranda-mono mise	阿蘭陀物店
oranda-yaki	阿蘭陀焼
ōren	黄蓮
ōrōka	大廊下
Ōsaka	大阪
osana-na	幼名
Ōsawa	大沢
Ōta Idayū	大田伊太夫
Ōta Nampo	大田南畝
otona	乙名
ō-tsūji	大通詞
Ōtsuki Gentaku	大槻玄沢
Owari	尾張
oyama	女形
Ōyama Rokuzaemon	大山六左衛門
Ōyama Rokuzaemon Ōta Idayū-kirensho	大山六左衛門大田伊太夫記連書
Ōyama-Ōta	大山・大田
o-yashiki	御屋敷
Ōzan	黄山
Ōzan sensei	黄山先生
pai-houa	白話
Pen-ts'ao kang-mou	本草綱目
pen-ts'ao hiue	本草学
rakugo	落語
rampeki	蘭癖
Ran'en-tekihō	蘭畹摘芳
Rangaku	蘭学
Rangaku kotohajime	蘭学事始
Ransui	藍水
rasha	羅紗
rasha-men	羅紗緬
Reigen Miyato-gawa	霊験宮戸川
reikon	霊魂
Rekisai Rōjin	櫟斎老人
renku	連句
ri	cf. li
Riemon	利右衛門
Rihei	利兵衛
Rikifu-den	力婦伝
Rikyū	利休

rin	輪
Rinke	林家
Rinkō-tei	臨江亭
Rinsuke	林助
Rizan	李山
Ritsurin'en	栗林苑
Riyo	里与
rizoku	離俗
rōjū	老中
rōjū-nami	老中並
roku	禄
rokushō	緑青
rōnin	牢人, 浪人
rusui	留守居
Ryakkei	略系
ryō	両
Ryōgami-zan	両神山
Ryōgoku-bashi	両国橋
ryokuran	緑藍
ryūkaku	竜角
Ryūkyū	琉球
Ryūtō hokugan	柳塘北岸

Saburōbei	三郎兵衛
Sado	佐渡
Saga	嵯峨
Sagami	相模
Sagara	相良
Sahō	作法
Saikaku	西鶴
Saimaro	才麿
Sairan'igen	采覧異言
saishū no tōdori	採集の頭取
Sajima	幸島
Sakai	堺
Sakaiya Gengo	堺屋源吾
saka-yaki	月代
sake	酒
Sakurajima	桜島
Samba	三馬
Sambō-kōjin	三宝荒神
Samidare-zōshi	五月雨草紙
samurai	侍
Sanada	真田
Sanada Uemon	真田宇右衛門
Sanaki Tōkichi	彭城東吉
San-chao-ti ki	三少帝紀
Sanja-gongen	三社権現
Sanke	三家
sankin-kōtai	参勤交代
San-kouo tche	三国志
Sankyō	三卿
sannin-fuchi	三人扶持
Sano	佐野

Sano Zenzaemon 佐野善左衛門
Sano Zenzaemon Fujiwara Masaoki 佐野善左衛門藤原正意
Santō Kyōden 山東京伝
Sanuki 讃岐
Sasaki Genzen 佐々木原善
Satake 佐竹
Satake. Shozan 佐竹曙山
Satake Yoshiatsu 佐竹義敦
Satake Yoshimi 佐竹義躬
Satōkibi o kishirite shiru o toru no zu 軋蔗取製図
Sato no odamaki-hanashi 里のをだ巻評
sawari 障
Segawa Kikunojō 瀬川菊之丞
Seidayū 清太夫
Seidō 聖堂
seimei-bu 姓名部
seimei-ron 正名論
seishi 生詞
Seiyō fujin-zō 西洋婦人像
Seiyō gahō 西洋画法
sekimen 石麺
seki-rui 石類
sekishō 石腸
sekiten 釈奠
sekku 節句
Senchi 専治
Sendai 仙台
Senju 千住
Sen no Sōeki 千宗易
Sen no Sōtan 千宗旦
senryū 川柳
Sentetsu-zōden 先哲像伝
Sesshū 雪舟
setchū-gaku 折衷学
setsu 説
shaba 娑婆
shahon 写本
Shaka 釈迦
shaku 尺
shakuten 釈奠
shamisen 三味線
share-bon 洒落本
sharei 謝礼
Sharekōbe mekiki engi 髑髏鑒定縁起
shi 詩
shi 支
Shiba Kōkan 司馬江漢
Shibano Ritsuzan 柴野栗山
Shinra Banshō 森羅万象
shibu 渋
Shibue Chōhaku 渋江長白
shi-bun 詩文
shi-dai 四大

Shido 志度
Shidōken 志道軒
Shi-en dō 紙鳶堂
Shigetsudō Hōzan 指月堂芳山
shihan 支藩
Shii 士彝
Shiinomoto 椎本
Shiinomoto Hōshitsu 椎本芳室
Shiinomoto Kushū 椎本矩州
Shijō 四条
shijuku 私塾
shi-ka 詩歌
shikan 仕官
shikan-okamai 仕官御構
Shikitei Samba 式亭三馬
Shikoku 四国
Shimizu 清水
shimo 下
shimon-sen 四文銭
Shinagawa 品川
Shinano 信濃
Shingon 真言
shingoza 新五左
Shin'i-kyō cf. Chen yi-king
Shinjō 新城
shin-jōruri-bon 新浄瑠璃本
Shinjuku 新宿
shinki-kobune 新規小船
Shin Nampin cf. Tch'en Nan-p'in
Shinnō 神農
Shinnō honzō-ki zuchū cf. Chen-nong Pen-t'sao-king
Shinobu-ga oka 忍岡
Shinrei yaguchi no watashi 神霊矢口渡
Shinsen-ji 深専寺
Shio michite 汐満ちて
Shirai Kōtarō 白井光太郎
Shiraishi 白石
Shiraishi Mozaemon 白石茂左衛門
Shiraishi Mozaemon Yoshifusa 白石茂左衛門良房
Shiraishi Rizan 白石李山
Shiraito 白糸
Shirakabe-chō 白壁町
Shiramine 白峰
shiryō hensan-jo 資料編纂所
shisha 詩社
shishō 師匠
shita 下
Shizume Sōshichi 鎮惣七
Shobutsu-ruisan 庶物類纂
Shōdo 小豆
Shōdō-ki 昇堂記
Shōdo-shima 小豆島
sho-ga 書画
Shōgaku-in 正覚院

shōgun 将軍
shōgun-hosa 将軍補佐
Shōhei-kō 昌平黌
Shōhō 松峰
shoku-mei 職名
Shokumotsu honzō 食物本草
shomotsu-ya 書物屋
Shōnai 庄内
shorin 書林
Shōtoku 正徳
Shōtoku shinrei 正徳新令
Shōtoku Taishi 聖徳太子
Shozan 曙山
Shōzō 庄三
shu 朱
shuhin 主品
Shūkichi 周吉
Shummin 舜民
shuppin toritsugi-jo 出品取次所
shushi-gaku 朱子学
Siao hiue 小学
Sō Shiseki 宋紫石
soba-shū 側衆
soba yōnin 側用人
sōhaku o nameru 糟粕を嘗める
sōhatsu 総髪
sō-kengyō 総検校
Sōshichi 惣七
sōshō 宗匠
Sōsuke 宗助
Sōtan 宗旦
sotoba 卒塔婆
Sseu-chou 四書
Sugawara 菅原
Sugawara Michizane 菅原道真
Sugimoto Isao 杉本勲
Sugita Gempaku 杉田玄白
sui 粋
Suijin 水神
Suika Shintō 垂加神道
Sujikai 筋違
Sumida 隅田
Sumidayū 住太夫
sumi-yamashi 炭山師
Suruga 駿河
Suzuki Hakutō 鈴木白藤

Ta e shikan no gi wa, o-kamai nasarezu sōrō mune, ōsetsukeraru 他へ仕官の儀は御構不被成候旨，被仰付
Tachibana Shigeyo 橘茂世
Tachihara Suiken 立原翠軒
Tada 多田
tai 体
tai-eki 退役

Taikyō 泰享
Taira no Yasuyori 平康頼
tairō 大老
Taisei-den 大成殿
Taishō 大正
Takakura-yashiki 高倉屋敷
Takamatsu 高松
Takami Shūkichi 高見周吉
Takebe Ayatari 建部綾足
Takeda 武田
Takeda 竹田
Takeda Chōshun'in 武田長春院
Takeda Shingen 武田信玄
Takemoto Gidayū 竹本義太夫
Takemoto-za 竹本座
Takesuke 武助
Taketori monogatari 竹取物語
Takizawa Bakin 滝沢馬琴
Tamari-no-ma 溜間
tampan 胆礬
Tamura Motoo 田村元雄
Tamura Ransui 田村藍水
Tamura Seisuke 田村清助
tanabata 七夕
Tanehiko 種彦
T'ang-che siuan 唐詩選
tango 端午
Tankai 譚海
Tansei-bu 丹青部
Tanuma Dai-myōjin 田沼大明神
Tanuma Okitomo 田沼意知
Tanuma Okitsugu 田沼意次
Tanuma Shichirō Minamoto no Tadayuki 田沼七郎源直行
Tanuma Tonomo no kami no shusshō no koto 田沼主殿頭出生之事
Tanuma Yamato no kami 田沼大和守
T'ao Hong-king 陶弘景
Tashiki-hen 多識篇
Tategoto o motsu seiyō fujin-zō 竪琴を持つ西洋婦人像
Tatsuta Gendō 立田玄道
tawara-mono 俵物
Tayasu 田安
Tchang Yi tch'ouan 張儀伝
Tch'en Nan-p'in 沈南蘋
Tchong Chan 中山
tchong-p'in 中品
Tcheou 周
Tchou Hi 朱熹
Tchouang-tseu 荘子
-tei 亭
Teiza 定座
Temma-tenjin 天満天神
Temmei 天明

Temmon rekisū sui mo amai mo nomikonda oya-dama 天文暦数酸も甘も呑込んだ親玉

Tempō 天保

Tengu sharekōbe mekiki engi 天狗髑髏鑒定縁起

Tenjiku rōnin 天竺浪人

Tenjin 天神

Tenji-tennō 天智天皇

Tennō-ji 天王寺

Tenshō 天正

Tenwa 天和

Terajima Kakubei 寺島覚兵衛

terakoya 寺子屋

Tetsukichi 銕吉

Tōbō Saku cf. Tong-fang Chouo

Toda 戸田

Toda Kyokuzan 戸田旭山

Tōdō no za 当道の座

Tōgen 桃源

Tōjin Yashiki 唐人屋敷

Tōjō Kintai 東条琴台

Tōjūrō Shimmichi 藤十郎新道

Tōkaidō 東海道

Toki ni An'ei shichi no toshi, tonda uwasa to kiku-zuki jōjun 時に安永七の年飛んだ噂と菊月上旬

Toki no zassetsu 時の雑説

Tokugawa 徳川

Tokugawa Ieharu 徳川家治

Tokugawa jūgodai-shi 徳川十五代史

Tomo 鞆

tomosaki 供先

Tomura 十村

Tonda uwasa no hanashi 飛んだ噂の評

Tong-fang Chouo 東方朔

Tomita 富田

Tonomo no kami 主殿守

Tanuma 田沼

Tanuma Tonomo no kami 田沼主殿守

ton'ya 問屋

Torii Kiyonobu 鳥居清信

tōri-mono 通者

Toriumi Takabumi 鳥海孝文

Tōsaku 東作

Tōsaku-den 東作伝

Tōsha 東舎

Toshima-chō 豊島町

Tōshi-roku 登士録

Tōto yakuhin-kai hiki-fuda 東都薬品会引札

Tōtōmi 遠江

Toyotake-za 豊竹座

Toyotomi Hideyoshi 豊臣秀吉

tseu 字

Ts'i 斉

Ts'ing 清
Ts'ing-long 青竜
Tsumura Sōan 津村淙庵
tsū 通
Tsuchiya 土屋
Tsuchiya Echizen no kami 土屋越前守
Tsūji 通詞
Tsūjin 通神
tsūjiru 通じる
tsukeku 付句
Tsukiji 築地
Tsukuba 筑波
Tsukushi koto 筑紫琴
Tsunayoshi 綱吉
Tsunoda Teisuke 角田弟助
tsūshō 通称

Uchiyama 内山
Uchiyama Chinken 内山椿軒
Udoneri Kamakuni 内舎人鎌国
ue 上
Ueda Akinari 上田秋成
Uemon 右衛門
Uemura 植村
Uemura Tokuan 植村徳庵
Uemura Zenroku 植村善六
Ueno 上野
Ujidayū 氏太夫
Ujiya Denzaemon 宇治屋伝左衛門
uketori-jo 請取所
ukiyo-e 浮世絵
Ukiyo-zōshi Genroku Taiheiki 浮世草子元禄太平記
umanori-baori 馬乗羽織
unjō 運上
Uragami 浦上
Utari 鵜足
Utei Emba 烏亭焉馬

wa ga Kyokuzan sensei 我旭山先生
Wa ga sode o hazu beki noji no nishiki kana 我袖を恥ずべき野路の錦かな
wabun 和文
wabun-tai 和文体
waka 和歌
Waka-doshiyori 若年寄
Waka-midori aioi Genji 嫩窠葉相生源氏
Wakan sansai zue 和漢三才図会
Waseda 早稲田
Watanabe 渡辺

Watanabe Chūzō	渡辺忠蔵
Watanabe Tōgen	渡辺桃源
Wataru	亘
Wataru dono	亘殿
Wei	魏
Wei-chou	魏書
Yaesu	八重州
Yaguchi	矢口
yakata-bune	屋形船
Yakuen-gakari no ashigaru	薬苑掛の足軽
yakuhin-kai	薬品会
yama	山
Yamagata	山形
Yamamoto Bunnoemon	山本文野衛門
Yamanashi	山梨
Yamaoka Shummei	山岡俊明
yamashi	山師
Yamashita	山下
Yamato-chō	大和町
Yamazaki	山崎
Yamato-honzō	大和本草
Yamazaki Anzai	山崎闇斎
Yamazaki Kimbei	山崎金兵衛
Yamori	八森
Yanagizawa Yoshiyasu	柳沢吉保
Yanagiwara	柳原
yang	陽
yarō	野郎
Yasaka-jinja	八坂神社
Yashichi	弥七
Yashiki-rusui	屋敷留守居
Yasuda	安田
Yasuda Chōbei	安田長兵衛
Yasuhara	安原
Yasuyori	康頼
yatsu-doki	八つ時
yin	陰
yō	陽
yōga	洋画
Yōgaku nempyō	洋学年表
Yōhachi	庸八
yomi-hon	読本
Yomokichi	四方吉
yōmyō	幼名
yon-chōme	四丁目
Yoriaki	頼聡
Yorii	寄居
Yoritaka	頼恭
Yoritake	頼桓
Yoritsune	頼常
Yoriyasu	cf Yoritaka

Yorizane	頼真
Yosa Buson	与謝蕪村
Yoshiatsu	義敦
Yoshi-chō	芳町
Yoshida Kanshi	吉田冠子
Yoshida Rihei	吉田理兵衛
Yoshifusa	良房
Yoshimasa	義政
Yoshimune	吉宗
Yoshino	吉野
Yoshio	吉雄
Yoshio Kōgyū	吉雄耕牛
Yoshio Kōzaemon	吉雄幸左衛門
Yoshio-ryū	吉雄流
Yoshirō	与四郎
Yoshiwara	吉原
Yoshizawa Kokuseki	芳沢国石
Yōsuke	要助
yotsu-doki	四つ時
Yōyaku-suchi	用薬須知
Yōzō	要蔵
Yuasa	湯浅
Yūki-za	結城座
Yunzei chiyū no minato	弓勢智勇湊
Yūshichi	友七
Yushima	湯島
zeni	銭
zenki kokkei-bon	前期滑稽本
Zen-taiheiki koseki no kagami	前太平記古跡鑑
Zenzaemon	善左衛門
zoku no gei	俗の芸
zokusetsu	俗説
zuihitsu	随筆

LISTE DES OUVRAGES UTILISÉS.



Pour chaque ouvrage ou article sont indiqués successivement :

- en capitales . le nom de l'auteur
- en italique . le titre de l'ouvrage
- en romain le titre de la collection ou de la revue ; le mois et l'année (pour les revues)
- en romain entre parenthèses : l'éditeur et la date de la publication (pour les livres)



Akita-ken-shi, (Akita-ken, *Taishô* 6 - 1912).

秋 田 県 史　　秋田県，大正6年

ARAI HAKUSEKI, *Oritaku shiba no ki,* Nihon Koten-bungaku Taikei, t. 95, p. 133 sqq. (Iwanami Shoten, *Shôwa* 39 - 1964).

新 井 白 石　　折焚く柴の記，日本古典文学大系
岩波書店，昭和39年

ASHIDA IJIN, *Hiraga Gennai-sakusei no chizu-zara ni tsuite,* in *Hiraga Kyûkei ô ryaku-den* (Hiraga Gennai Sensei Kenshô-kai, *Shôwa* 9 - 1934).

芦 田 伊 人　　平賀源内作製の地図皿について
平賀鳩渓翁略伝
平賀源内先生顕彰会，昭和9年

BITÔ MASAHIDE, *Edo-jidai chûki ni okeru honzô-gaku,* Tôkyô-daigaku Kyôyô-gakubu Jimbun-kagaku-ka Kiyô, vol. 11 (Kyôritsu Shuppan Kabushiki-kaisha, *Shôwa* 39 - 1964).

尾 藤 正 英　　江戸時代中期における本草学
東京大学教養学部人文科学科紀要
共立出版株式会社，昭和39年

CHIKUSÔ REKISAI, *Hiraga Kyûkei jikki,* Enseki-jisshu, t. II, p. 145 sqq. (Kokusho Kankô-kai, *Meiji* 40 - 1907).
竹 窓 櫟 斎　平賀鳩渓実記，燕石十種
国書刊行会，明治 40 年

CHIKUSÔ REKISAI, *Hiraga Kyûkei jikki,* Onchi-sôsho t. 4 (Hakubun-kan).
竹 窓 櫟 斎　平賀鳩渓実記，温知叢書
博文館

Chirizuka-dan cf. OGAWA AKIMICHI.
塵 塚 談　小川顕道

Edo jidai no kagaku, Tôkyô Kagaku Hakubutsu-kan (Hakubun-kan, *Shôwa* 9 - 1934).
江戸時代の科学　東京科学博物館
博文館，昭和 9 年

ENOMOTO SÔJI, *Hiraga Gennai to kamai ni tsuite,* Nihon Rekishi, mai 1956 - *Shôwa* 31 (Nihon Rekishi Gakkai, Yoshikawa Kôbun-kan).
榎 本 宗 次　平賀源内と構について，日本歴史
昭和31年 5 月，日本歴史学会，吉川弘文館

Fûrai momiji kinkarakawa, Tokugawa Bungei Ruijû vol. 1 (Kokusho Kankô-kai, *Taishô* 3 - 1914).
風来紅葉金唐革　徳川文芸類聚
国書刊行会，大正 3 年

Fûrai Sanjin-shû cf. NAKAMURA YUKIHIKO.
風 来 山 人 集　中村幸彦

GAUDON (CLAUDE), Voyage de C. P. Thunberg au Japon, par le Cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde etc. (Notes de Voyage de Charles-Pierre Thunberg, traduites en français par L Langlès (1796) ; présentées par Claude Gaudon - Temps et Continents ; Calmann-Lévy, 1966).

GOODMAN (GRANT KOHN), *The Dutch Impact on Japan,* (Monographies du *T'oung Pao,* vol. 5 (Leiden, F J. Brill, 1967).

GOTÔ RISHUN, *Kômô-dan,* Bummei Genryû Sôsho t. 1, p. 434 sqq. (Kokusho Kankô-kai, *Taishô* 2 - 1913).

後 藤 梨 春　紅毛談，文明源流叢書
国書刊行会，大正2年

HALL (JOHN WHITNEY), *Tanuma Okitsugu,* Harvard Yenching Monograph Series (Cambridge, Massachussets, Harvard University Press, 1955).

HAMADA GIICHIRÔ, *Hiraga Gennai no Arima kikô,* Bungaku, juillet 1966 - *Shôwa* 41 (Iwanami Shoten).

浜 田 義 一 郎　平賀源内の有馬紀行
文学，昭和41年7月，岩波書店

HAMADA KEISUKE, *Bakin ni okeru shoshi, sakusha, dokusha no mondai,* Kokugo Kokubun, t. 22, nº 4 (avril 1953 - *Shôwa* 28) (Kyôto Daigaku Koku-bungaku-kai, Chûô Tosho-shuppan-sha, Kyôto).

浜 田 啓 介　馬琴における書肆・作者・読者の問題
国語国文，昭和28年4月
京都大学国文学会，中央図書出版社
京都

HARADA TOMOHIKO, *Nagasaki - Rekishi no tabi e no shôtai* (Chûô-kôron-sha, *Shôwa* 39 - 1964).

原 田 伴 彦　長崎，歴史の旅への招待
中央公論社，昭和39年

HIDARI KÔKYO, *Hiraga Gennai-saku yakimono no mikata,* Tôsetsu, mars 1964 - *Shôwa* 39 (Nihon Tôji Kyôkai).

左 光 挙　平賀源内作陶のみかた，陶説
昭和39年3月，日本陶磁協会

HIRAFUKU HYAKUSUI, *Nihon yôga shokô,* (*Shôwa* 5 - 1930)

平 福 百 穂　日本洋画曙光，昭和5年

Hiraga Gennai Sensei Kenshô-kai, *Hiraga Gennai zenshû,* (Oeuvres Complète de Hiraga Gennai), publiées par Nakamura Jinosuke (*Shôwa* 10 - 1935).

平賀源内先生顕彰会　平賀源内全集
発行者　中村時之助，昭和10年

Hiraga Gennai Sensei Kenshô-kai, *Hiraga Kyûkei ô ryaku-den* (*Shôwa* 9 - 1934).
平賀源内先生顕彰会　平賀鳩渓翁略伝
昭和 9 年

Hiraga Gennai zenshû, cf. Hiraga Gennai Sensei Kenshô-kai.
平賀源内全集　平賀源内先生顕彰会

Hiraga Kyûkei jikki, cf. CHIKUSÔ REKISAI.
平賀鳩渓実記　竹窓櫟斎

HITOMI SHÔU, *Kokuten-sago*, *Meiji* 29 - 1896, Akita - Bibliothèque de la Diète (Kokkai-gijidô Tosho-kan), Tokyo.
人見蕉雨　黒甜瑣語，明治 29 年，秋田
国会議事堂図書館，東京

INOUE RYÛMEI, *Fûrai Sanjin no Akita kô*, Akita Bungaku, n° 24, novembre 1964 - *Shôwa* 39 (Akita Bungaku-sha).
井上隆明　風来山人の秋田行，秋田文学
昭和39年11月，秋田，秋田文学社

INOUE RYÛMEI, *Gennai no bijutsu-teki shin-shiryô*, Bijutsu Gurafu, octobre, novembre, décembre 1965, *Shôwa* 40 (Toki no Bijutsu-sha).
井上隆明　源内の美術的新資料
美術グラフ，昭和40年10-12月
時の美術社

IRITA SEIZÔ, *Arata ni hakken-serareta Gennai no ichi-shiryô*, Sanuki-shi-dan, vol. 2, n° 1 (Sanuki-shi-dan-kai, Kotohira, *Shôwa* 12 - 1937).
入田整三　新に発見せられた源内の一資料
讃岐史談，讃岐史談会
琴平，昭和 12 年

ISHII RYÔSUKE, *Edo no keibatsu* (Chûô-kôron-sha, *Shôwa* 39 - 1964).
石井良助　江戸の刑罰，中央公論社，昭和 39 年

ITAZAWA TAKEO, *Nichi-ran bunka kôshô-shi no kenkyû*, (Yoshikawa Kôbun-kan, *Shôwa* 34 - 1959).
板沢武雄　日蘭文化交渉史の研究
吉川弘文館，昭和 34 年

IWANAMI KATSUMI, *Surangasuten-kô*, Nihon Iji-shimpô, mai 1941 – *Shôwa* 16 (Nihon Iji-shimpô-sha).
岩 波 克 巳　スランガステン攷，日本医事新報
昭和16年5月，日本医事新報社

IZAWA KYÔSAI, *Kôeki zokusetsu-ben*, (Kokumin-bunko Kankô-kai, *Taishô* 1 - 1912).
井 沢 享 斎　広益俗説弁，国民文庫刊行会
大正1年

Jingû-shichô, *Koji-ruien*, (Koji-ruien Kankô-kai, *Meiji* 29 – *Taishô* 3 : 1896 - 1914).
神 宮 司 庁　古事類苑，古事類苑刊行会
明治29年—大正3年

Jundô zuihitsu, manuscrit, Bibliothèque de la Diète (Kokkai-giji-dô Tosho-kan), Tôkyô.
醇 堂 随 筆　国会議事堂図書館，東京

Kagan-roku, cf. KITAMURA KINTEI.

Kagawa-ken kyôiku-shi, (Kagawa Daigaku Gakugei-gakubu Dôsô-kai, Takamatsu, *Shôwa* 28 - 1953).
香川県教育史　香川大学学芸学部同窓会
高松，昭和28年

KAMIZATO HARUO, *Edo shoseki-shô-shi*, (Taimuzu-sha, *Shôwa* 5 - 1930).
上 里 春 生　江戸書籍商史，タイムズ社
昭和5年

KATAYAMA KYOCHÛDÔ, *Hiraga Gennai-den*, in *Kinsei kisai Hiraga Gennai jikki*.
片山巨仲堂　平賀源内伝
近世奇才平賀源内実記

KATÔ GENCHI, *Hompô seishi no kenkyû*, (Meiji Shôtoku Kinen Gakkai, *Shôwa* 6 - 1931).
加 藤 玄 智　本邦生祠の研究
明治頌徳記念学会，昭和6年

KIMURA MOKURÔ, *Kiku mama no ki*, manuscrit, Bibliothèque de la Diète, Tokyo.
木 村 黙 老　聞くままの記，国会議事堂図書館，東京

KITAMURA INTEI, *Kagan-roku*, Zoku-Enseki-jisshu, t. 1, p. 125 sqq. (Kokusho Kankô-kai, *Meiji* 41 – 1908).
喜多村筠庭　過眼録，続燕石十種
国書刊行会，明治41年

KITAMURA KÔJÔ, *Samidare-zôshi*, Shin-Enseki-jisshu, t. II, p. 80 sqq. (Kokusho Kankô-kai, *Meiji* 45 – 1912).
喜多村香城　五月雨草紙，新燕石十種
国書刊行会，明治45年

Koji-ruien : cf. *Jingû-shichô.*
古 事 類 苑　神宮司庁

Kôsei shimpen (Kôsei Shimpen Kankô-kai, Shizuoka, *Shôwa* 12 – 1937).
厚 生 新 編　厚生新編刊行会，静岡，昭和12年

Kôzan kiroku : voir SAJIMA KIHAI.
鉱 山 記 録

Kûrai sensei honzô mômoku, share-bon, gravé (*An'ei* 9 – 1780), bibliothèque de Hibiya (Tokyo).
空来先生翻草盲目，洒落本，安永9年
日比谷図書館，東京

MITAMURA ENGYO, *Fûrai Sanjin no kyôtaku,* in *Ashi no muku mama* (Kokushi Kôshû-kai, *Taishô* 10 – 1921).
三田村鳶魚　風来山人の凶宅，足の向く儘
国史講習会，大正10年

MITAMURA ENGYO, *Kyôka to Edo bungaku* (Daitô Shuppan-sha, *Shôwa* 17 – 1942).
三田村鳶魚　教化と江戸文学
大東出版社，昭和17年

MIYAZAKI MICHIO, *Arai Hakuseki no kenkyû,* (Yoshikawa Kôbunkan, *Shôwa* 33 – 1958).
宮 崎 道 生　新井白石の研究
吉川弘文館，昭和33年

MIZUTANI FUTÔ, *Hiraga Gennai,* Ijin Shisô, t. 6 (Shôka Shobô, *Meiji* 29 - 1896).

水 谷 不 倒　平賀源内，偉人史叢
裳華書房，明治 29 年

MORI SENZÔ, *Hezutsu Tôsaku no shôgai,* Kokugo Kokubun, juillet et août 1933 - *Shôwa* 8 (Kyôto Teikoku Daigaku Kokubun Gakkai, Hoshino Shoten)

森　銑 三　平秩東作の生涯，国語国文，昭和 8 年 7-8 月
京都帝国大学国文学会，星野書店

MORI SENZÔ, *Shin-shiryô o tôshite mitaru Hiraga Gennai,* Koten Kenkyû, avril 1940 - *Shôwa* 15 (Yûzan-kaku)

森　銑 三　新資料を通して見たる平賀源内
古典研究，昭和15年 4 月，雄山閣

MORISHIMA CHÛRYÔ, *Kômô zatsuwa,* Bummei Genryû Sôsho, t 1 p. 452 sqq (Kokusho Kankô-kai, *Taishô* 2-3. 1913-4).

森 島 中 良　紅毛雑話，文明源流叢書
国書刊行会，大正 2-3 年

NAITÔ CHISÔ, *Tokugawa jûgodai-shi* (Hakubun-kan, *Meiji* 25 - 1892)

内 藤 耻 叟　徳川十五代史，博文館
明治 25 年

NAKAMURA YUKIHIKO, *Bunjin Hattori Nankaku-ron,* in *Kyûshû daigaku bungaku-bu, yonjû-shûnen kinen rombun-shû* (Kyûshû Daigaku Bungaku-bu, *Shôwa* 41 - 1966)

中 村 幸 彦　文人服部南郭論
九州大学文学部四十周年記念論文集
九州大学文学部，昭和 41 年

NAKAMURA YUKIHIKO, *Fu-fûryû Shidôken den,* Senryû Shinano, mars 1963 (*Shôwa* 38) (Shinano Senryû-sha, Nagano-ken, Matsumoto)

中 村 幸 彦　不風流志道軒伝，川柳しなの，昭和38年 3 月
しなの川柳社，長野県，松本

NAKAMURA YUKIHIKO, *Fûrai Sanjin-shû,* Nihon Koten-bungaku Taikei t. 55 (Iwanami Shoten).

中 村 幸 彦　風来山人集，日本古典文学大系
岩波書店

NAKAMURA YUKIHIKO, *Gesaku-ron*, (Kadokawa Shoten, *Shôwa* 41, 1966)
中村幸彦　戯作論，角川書店，昭和 41 年

NAKAMURA YUKIHIKO, *Tsû to bungaku*, in *Kinsei shôsetsu-shi no kenkyû*, p. 230 sqq. (Ôfû-sha, *Shôwa* 36 – 1961).
中村幸彦　通と文学，近世小説史の研究
昭和 36 年，桜楓社

NAKAYAMA TARÔ, *Nihon kon'in-shi*, (Shun'yô-dô, *Shôwa* 3 – 1928).
中山太郎　日本婚姻史，春陽堂，昭和 3 年

NAKAYAMA TARÔ, *Nihon môjin-shi*, (Shôwa Shobô *Shôwa* 9 – 1934).
中山太郎　日本盲人史，昭和書房，昭和 9 年

NAKANO MITSUTOSHI, *Jidaraku Sensei*, Keizai Ôrai, février et avril 1965 – *Shôwa* 40 (Keizai Ôrai-sha).
中野三敏　自堕落先生，経済往来
昭和40年 2 月， 4 月，経済往来社

NEMOTO MAKOTO, *Sensei-shakai ni okeru teikô seishin*, (Sôgen-sha, *Shôwa* 27 – 1952).
根本誠　専制社会における抵抗精神
創元社，昭和 27 年

Nihon keori rokujûnen-shi, (Nihon Keori Kabushiki kaisha, Kôbe, *Shôwa* 32 – 1957).
日本毛織六十年史，日本毛織株式会社
神戸，昭和 32 年

Nihon yôgaku hennen-shi, (Kinsei-sha, *Shôwa* 40 – 1965).
日本洋学編年史　錦正社，昭和 40 年

NISHIBATA SAKAE, *Shikoku hachijûhachi fuda-sho henro-ki*, (Daihô-rin-kaku, *Shôwa* 39 – 1964).
西端さかえ　四国八十八札所遍路記
大法輪閣，昭和 39 年

NODA HISAO, *Fûrai Sanjin-ron*, in *Kinsei shôsetsu-shi-ron-kô*, p 301 sqq. (Hanawa Shobô, *Shôwa* 36 – 1961).
野田寿雄　風来山人論，近世小説史論考
塙書房，昭和 36 年

NODA HISAO, *Hiraga Gennai no hito to shôgai*, (Kôsei-kaku, *Shôwa* 19 – 1944).
野田寿雄 平賀源内の人と生涯
厚生閣，昭和 19 年

NODA HISAO, *Kinsei bungaku no haikei*, (Hanawa Shobô, *Shôwa* 39 – 1964).
野田寿雄 近世文学の背景，塙書房，昭和 39 年

NUMATA JIRÔ, *Yôgaku denrai no rekishi*, Nihon Rekishi Shinsho (Shibun-dô, *Shôwa* 35 – 1960).
沼田次郎 洋学伝来の歴史
日本歴史新書，至文堂，昭和 35 年

OGAWA AKIMICHI, *Chirizuka-dan*, Enseki-jisshu t. 1, p 237 sqq (Kokusho Kankô-kai, *Meiji* 40 – 1907).
小川顕道 塵塚談，燕石十種
国書刊行会，明治 40 年

OKADA CHOKEN, *Bosho-ichiran*, gravé, Bibliothèque de la Diète (Kokkai-gijidô Tosho-kan) Tokyo *Bunka* 15 – 1818.
岡田樗軒 墓所一覧
国会議事堂図書館，東京，文化 15 年

OKADA TADAKICHI, *Sanuki ijin Hiraga Gennai ô*, (Kamada Kyôsai-kai, Sakaide, Kagawa-ken, *Shôwa* 9 – 1934)
岡田唯吉 讃岐偉人平賀源内翁
鎌田共済会，坂出，香川県，昭和 9 年

OKADA TADAKICHI, *Sanuki seitô-shi*, Kamada Kyôsai-kai Sôsho, Kamada Kyôsai-kai, *Shôwa* 15 – 1940)
岡田唯吉 讃岐製糖史
鎌田共済会叢書，鎌田共済会，昭和 15 年

OKAMOTO KÔHEI, *Edo-jidai no denki*, in *Edo-jidai no kagaku* (Hakubun-kan, *Shôwa* 9 – 1934).
岡本公平 江戸時代の電気，江戸時代の科学
博文館，昭和 9 年

OKAMURA CHIBIKI, *Kômô bunka-shi-wa*, (Sôgen-sha, *Shôwa* 28 – 1953).
岡村千曳 紅毛文化史話
創元社，昭和 28 年

ÔTA NAMPO, *Ichiwa ichigen,* Shoku Sanjin-shû vol. 4–5 (Yoshikawa Kôbun-kan, *Meiji* 41 - 1908).
太 田 南 畝　　一話一言，蜀山人集
吉川弘文館，明治 41 年

ÔTA NAMPO, *Yakko-dako, Enseki-jisshu,* t. I, p. 325 sqq (Kokusho Kankô-kai, *Meiji* 40 - 1907).
大 田 南 畝　　奴凧，燕石十種
国書刊行会，明治 40 年

ÔTSUKI NYODEN, *Shinsen-yôgaku nempyô,* (Hakurinsha Shoten, *Shôwa* 2 - 1927).
大 槻 如 電　　新選洋学年表
柏林社書店，昭和 2 年

SAJIMA KIHAI, FUJIWARA IKKÔ, *Kôzan kiroku,* manuscrit, Chichibu.
幸島貴盃，藤原一興　　鉱山記録，秩父

Samidare-zôshi, cf. KITAMURA KÔJÔ.
五 月 雨 草 紙　　喜多村香城

SANSOM (GEORGE), *A History of Japan,* 1615–1876 (The Cresset Press, Londres 1964).

SHIBA KÔKAN, *Shumparô hikki,* Nihon Zuihitsu Taisei, t. 1, p 395 sqq. (Yoshikawa Kôbun-kan, *Shôwa* 2 - 1927).
司 馬 江 漢　　春波楼筆記，日本随筆大成
吉川弘文館，昭和 2 年

SHIRAI KÔTARÔ, *Hiraga Gennai sensei ni tsuite,* in *Hiraga Kyûkei ô ryaku-den* (Hiraga Gennai Sensei Kenshô-kai, *Shôwa* 9 - 1934).
白 井 光 太 郎　　平賀源内先生に就いて
平賀鳩渓翁略伝
平賀源内先生顕彰会，昭和 9 年

SHIRAI KÔTARÔ, *Shina oyobi Nihon honzô-gaku no enkaku oyobi honzô-ka no denki,* Iwanami Kôza, t 16, Seibutsu-gaku (Iwanami Shoten, *Shôwa* 5 - 1930).
白 井 光 太 郎　　支那及日本本草学の沿革及本草家の伝記
岩波講座，生物学，岩波書店，昭和 5 年

SUGIMOTO ISAO, *Kinsei jitsugaku-shi no kenkyû,* (Yoshikawa Kôbun-kan, *Shôwa* 37 – 1962).
杉 本 勲 近世実学史の研究，吉川弘文館
昭和 37 年

SUGITA GEMPAKU, *Ran'en-tekihô, Bunka* 14 – 1817, Bibliothèque de la Diète (Kokkai-gijidô Tosho-kan) Tokyo.
杉 田 玄 白 蘭苑摘芳，文化 14 年
国会議事堂図書館，東京

SUGITA GEMPAKU, *Rantô (Rangaku) kotohajime,* Nihon Koten-bungaku Taikei, t. 95, p. 451 sqq (Iwanami Shoten, *Shôwa* 39 – 1964).
杉 田 玄 白 蘭東（蘭学）事始，日本古典文学大系
岩波書店，昭和 39 年

SUZUKI MASASHI, *Min-dai sanjin kô,* in *Shimizu hakushi tsuitô kinen Min-dai-shi-ronsô,* (Daian, *Shôwa* 37 – 1962).
鈴 木 正 明代山人考，清水博士追悼記念
明代史論叢，大安，昭和 37 年

TAJIMA SHÔJI, *Kinsei kisai Hiraga Gennai jikki,* (*Meiji* 16 – 1883; Bibliothèque de l'Université de Tokyo).
田 島 象 二 近世奇才平賀源内実記
明治 16 年

TAKIZAWA BAKIN, *Kinsei mono no hon Edo sakusha-burui,* Onchi sôsho vol. 5, p. 83 sqq (Hakubun-kan, *Meiji* 24 – 1891).
滝 沢 馬 琴 近世物の本江戸作者部類
温知叢書，博文館，明治 24 年

TAMABAYASHI HARUO, *Shoku Sanjin no kenkyû,* (Unebi Shobô, *Shôwa* 19 – 1944).
玉 林 晴 朗 蜀山人の研究，畝傍書房
昭和 19 年

TAMURA EITARÔ, *Nihon kôgyô zenshi,* (Tôyô-dô, *Shôwa* 18 – 1943).
田 村 栄 太 郎 日本工業前史，東洋堂，昭和 18 年

Temmei-do Tanuma seisui rinne-ki, manuscrit, Bibliothèque de la Diète (Kokkai-gijidô Tosho-kan) Tokyo.
天明度田沼盛衰輪廻記
国会議事堂図書館，東京

TERUOKA YASUTAKA, *Hiraga Gennai kenkyû,* in *Kinsei bungaku no tembô,* p. 210 sqq. (Meiji Shoin, *Shôwa* 28 - 1953).
暉 峻 康 隆　平賀源内研究，近世文学の展望
明治書院，昭和 28 年

THUNBERG : voir GAUDON.

Tôhoku sangyô keizai-shi, (Tôhoku Shinkô-kai, *Shôwa* 11-12 : 1936-1937).
東北産業経済史　東北振興会，昭和 11-12 年

TÔJÔ KINTAI, *Sentetsu-sôdan, zokuhen,* Nihon Ijin Genkô Shiryô (Kokushi Kenkyû-kai, *Taishô* 5 - 1916).
東 条 琴 台　先哲叢談，続編，日本偉人言行資料
国史研究会，大正 5 年

Tokugawa jikki, Zoku-kokushi Taikei (Keizai Zasshi-sha, *Meiji* 37 - 1904).
徳川実記，続国史大系，経済雑誌社
明治 37 年

TOYAMA USABURÔ, *Nihon shoki-yôga-shi-kô,* (Kensetsu-sha, *Shôwa* 7 - 1932).
外 山 卯 三 郎　日本初期洋画史考
建設社，昭和 7 年

TSUJI ZENNOSUKE, *Tanuma jidai,* Nihon Gakujutsu Fukyû-kai, Rekishi Kôza, vol 1 (*Taishô* 4 - 1915).
辻 善 之 助　田沼時代，日本学術普及会
歴史講座，大正 4 年

TSUKUBA JÔJI, *Kagaku kotohajime,* Green Belt Series 23 (Chikuma Shobô, *Shôwa* 38 - 1963).
筑 波 常 治　科学事始，グリーンベルト・シリーズ，
筑摩書房，昭和 38 年

TSUMURA SÔAN, *Tankai,* (Kokusho Kankô-kai, *Taishô* 6 - 1917).
津 村 淙 庵　譚海
国書刊行会，大正 6 年

UZUKI HIROSHI, *Hiraga Gennai no gikyoku*, Koku-bungaku kenkyû, octobre 1949 – *Shôwa* 24 (Waseda Daigaku Koku-bungaku-kai, Gakutô-sha).
鵜月 洋 平賀源内の戯曲，国文学研究
昭和24年10月，早稲田大学国文学会
学燈社

WAJIMA YOSHIO, *Shôhei-kô to hangaku*, Nihon Rekishi Shinsho (Shibun-dô, 1966).
和島芳男 昌平黌と藩学，日本歴史新書
至文堂

YAJIMA SUKETOSHI, *Hompô ni okeru shoki no butsurigaku teki kenkyû*, Kagaku-shi Kenkyû nº 2 (Nihon Kagaku-shi Gakkai, mai 1942 – *Shôwa* 17).
矢島祐利 本邦における初期の物理学的研究
科学史研究，日本科学史学会，昭和17年5月

YANAI KENJI, *Nagasaki*, Nihon Rekishi Shinsho (Shibun-dô, *Shôwa* 34 – 1959)
箭内健次 長崎，日本歴史新書
至文堂，昭和34年

YOSHIDA YUKIHIKO, *Hiraga Gennai no hito to bungaku*, (Nihon Yôgaku-shi Kenkyû-kai, *Shôwa* 33 – 1958)
吉田祐暉彦 平賀源内の人と文学
日本洋学史研究会，昭和33年

Zôho-Takamatsu-han-ki, (Einen-kai, Takamatsu, *Shôwa* 7 – 1932).
増補高松藩記 永年会，高松，昭和7年

TABLE DES MATIÈRES

N. B — Les références sont aux éditions citées dans la Bibliographie.

IMPRIMERIE A BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal 1er trimestre 1970